

1061

Per. 26044 f₂₅

ANALECTES

1061

Per. 26044 f 2
25.28



ANALECTES

ANALECTES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

P. F. X. DE RAM.

N° 25.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET C^{ie},

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ.

1862.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 5 NOVEMBRE 1861, PAR P. F. X. DE RAM, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN L'ÉGLISE PRIMAIRE DE SAINT-PIERRE POUR LE REPOS DE L'ÂME DE MONSIEUR IGNACE-ANTOINE-JOSEPH QUIRINI, PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE DROIT.

MESSIEURS,

Nos dernières vacances académiques se sont ouvertes sous de bien tristes auspices; le commencement d'un temps de repos a été marqué par la mort d'un professeur cher à ses collègues, — cher à ses disciples, — cher à tous ceux qui l'ont connu.

Quoique le jour de ce douloureux événement soit déjà un peu éloigné, chacun de nous cependant se sent ému et s'afflige aujourd'hui encore, comme si la perte que nous avons faite ne datait que d'hier, — comme si depuis quelques heures seulement la mort nous avait enlevé le professeur Quirini.

Il y a trois mois, nous déposions silencieusement, au bord de sa tombe, le tribut de nos prières et de nos regrets; aujourd'hui, nous avons donné à ces prières et à ces regrets une consécration nouvelle au pied des autels.

Pour compléter le tribut d'hommages que nous devons à la mémoire du défunt, nous essayerons de retracer les traits les plus marquants de la noble et honorable carrière qui a été parcourue par M. le professeur **IGNACE-ANTOINE-JOSEPH QUIRINI**.

Il naquit à Louvain, le 17 septembre 1803, d'une famille des plus honorables. Il étudia les humanités d'abord à l'athénée royal de Bruxelles, ensuite au collège communal de Louvain.

Au collège, comme plus tard à l'université, le jeune Quirini était considéré comme un étudiant hors ligne. Il subit chacun de ses examens académiques d'une manière tellement brillante que les professeurs de la Faculté de droit de Louvain le désignèrent comme étant le plus apte à diriger, par des répétitions, les études de ses condisciples. Le 21 janvier 1826, il reçut le diplôme de docteur en droit, après avoir présenté et soutenu une dissertation inaugurale sur la Séparation des patrimoines d'après les principes du droit romain et du droit civil moderne (1).

Le jeune docteur devint membre du barreau de Louvain; mais il aimait trop à approfondir la science du droit pour qu'il pût se résigner à renfermer toute l'activité de son intelligence dans la routine de la procédure et des affaires. Un secret instinct le poussait à s'occuper sans cesse de l'étude théorique du droit; et dès lors il avait pressenti sa vocation pour l'en-

(1) *Dissertatio inauguralis juridica de Bonorum separatione ex jure romano et hodierno*. Louv. 1826, pag. 50 in-8°.

seignement. Les répétitions qu'il donnait aux étudiants en droit semblaient avoir plus d'attraits pour lui que l'examen des pièces d'un procès.

En peu de temps, M. Quirini s'était néanmoins acquis une brillante réputation comme avocat. Ses talents et sa scrupuleuse délicatesse lui attirèrent le respect de ses confrères et la confiance d'une nombreuse clientèle. Son esprit de modération, la droiture et la simplicité de son caractère lui concilièrent l'estime générale de ses concitoyens.

A l'époque des événements de 1830, la confiance publique l'appela à remplir des fonctions qu'il n'avait jamais brigüées. Il devint successivement membre de la Commission des Hospices, conseiller communal, échevin et membre de la Chambre des Représentants.

Depuis le 12 mars 1831 jusqu'à la fin de sa vie, M. Quirini se consacra, comme membre et comme président de la Commission des Hospices et des Secours, au bien-être des pauvres et à la bonne administration de leur patrimoine. Lorsque le choléra sévit à Louvain, au mois d'août 1849, il crut que le titre de président lui imposait des obligations particulières, et il se dévoua avec un admirable courage au soulagement des indigents, victimes du fléau. La modestie et, plus encore, le sentiment de la charité chrétienne qui dominait le noble cœur de Quirini, lui firent accepter avec une espèce de regret la médaille instituée pour récompenser les services rendus pendant l'épidémie.

Dans ses fonctions municipales il rendit des services non moins signalés à la ville de Louvain, surtout à une époque où les passions populaires, excitées par des perturbations politiques, tendaient à se déchaîner. Ce fut alors qu'il travailla sans relâche, quelquefois même au péril de sa vie, à maintenir l'ordre et la paix publique.

Le 23 mai 1833, il devint membre de la Chambre des Représentants. Les annales du Parlement prouvent qu'il remplit consciencieusement le mandat qu'il avait dû décliner l'année précédente à cause du mauvais état de sa santé. Il prit une part très-active à la discussion de plusieurs lois, et plus d'une fois la Chambre rendit hommage à ses connaissances juridiques et administratives en lui confiant la charge de rapporteur.

Dans la discussion générale de la loi sur l'enseignement supérieur, le 11 août 1835, le représentant de l'arrondissement de Louvain se prononça énergiquement pour l'établissement d'une seule université aux frais de l'État et pour en réclamer le siège en faveur de Louvain. La ligne de conduite que M. Quirini suivit dans cette discussion lui était naturellement tracée par la sollicitude qu'il avait constamment montrée pour les intérêts de sa ville natale et par la position officielle qu'il occupait à la commune. Aussi le vit-on combattre en quelque sorte avec le courage d'un noble désespoir; il savait d'avance que Louvain n'avait plus alors aucune chance de pouvoir maintenir aux frais de l'État son ancienne institution académique;

il savait que, dans la lutte entreprise par les intérêts coalisés de deux villes aussi puissantes que Liège et Gand, ses efforts en faveur de l'établissement d'une université centrale à Louvain devaient rester sans résultat (1).

Après l'adoption de la loi sur l'enseignement supérieur, M. Quirini s'empessa de se rallier aux hommes honorables qui firent les premières démarches pour obtenir de l'Épiscopat la translation à Louvain de l'Université catholique dont les cours venaient de s'ouvrir à Malines. Il accepta l'établissement définitif de l'université catholique à Louvain comme la compensation de ce qu'on avait perdu, comme un immense bienfait pour la ville, comme une institution destinée à faire revivre une des anciennes gloires catholiques et nationales de la Belgique devenue libre et indépendante.

Ce qui prouve combien M. Quirini avait foi dans l'avenir de notre université, c'est qu'il renonça à son mandat de représentant pour pouvoir accepter, au mois de septembre 1836, la nomination de professeur ordinaire à la faculté de droit. Cette adoption parmi les membres du corps académique ouvrit à ses talents la carrière pour laquelle, depuis longtemps, il éprouvait une prédilection toute particulière.

Au mois d'octobre de la même année eut lieu l'ouverture de son cours de droit civil élémentaire. Le

(1) Voyez la note 8 du Discours prononcé aux obsèques de M. Deforrie, le 26 janvier 1860, dans les *Analectes* de 1861, p. 36.

jeune professeur, dès son début, enleva tous les suffrages ; alors déjà il révélait cette facilité d'élocution, cette clarté d'exposition, cette force et cette vigueur dans les principes et dans le raisonnement qui lui acquirent, plus tard, une si haute réputation dans le corps enseignant.

D'autres mieux que moi pourront mettre en relief tous les titres qui rendent cette réputation incontestée et incontestable ; — ils vous diront ce que l'éminent professeur a fait pour la science du droit par son enseignement, pendant plus d'un quart de siècle.

Mais je ne puis laisser à d'autres l'accomplissement d'un pieux devoir, — le devoir de proclamer encore une fois, dans cette circonstance solennelle, combien nous regrettons tous la perte prématurée du professeur Quirini, et en quelle vénération sa mémoire restera parmi nous !

Par les grâces de son esprit et l'éclat de ses talents, par son caractère aimable et conciliant, il avait acquis l'estime générale. C'est bien de lui que l'on peut affirmer, sans crainte d'être accusé d'exagération, qu'il était l'ami de tout le monde. Ses élèves avaient pour lui une vénération filiale, et lui, de son côté, leur portait une affection qui ne reculait devant aucun sacrifice, qui n'épargnait ni peine ni travail dès qu'il s'agissait de l'intérêt de leurs études. Alors même qu'il était déjà atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau, il continuait encore à se préoccuper de la réussite des examens qu'ils étaient à la veille de subir.

Une rare modestie rehaussait le mérite éminent du professeur. Jamais il n'ambitionna ni honneurs ni titres. Lorsque, par un arrêté royal du 28 juillet 1847, il eut été nommé chevalier de l'ordre de Léopold, il ne put s'empêcher de croire que la distinction dont il venait d'être honoré avait été provoquée, non pas par ses titres personnels, mais par la bienveillante intervention de ses amis. Ses titres — chacun les connaissait, lui seul semblait les ignorer. Qu'il me soit permis de mentionner ici avec quelle affectueuse et patriarcale délicatesse il vint un jour exprimer sa reconnaissance à une personne qui avait eu le bonheur de lui faire une chose agréable : conduisant par la main son fils, alors bien jeune encore, il se rendit chez cette personne, et lui dit qu'il voulait que l'enfant conservât le souvenir de l'intérêt qu'on avait témoigné à son père.

Un service, quelque léger qu'il fût, un simple acte de prévenance à son égard devenait toujours pour lui l'objet d'un affectueux et inaltérable sentiment de reconnaissance.

Une bonté de cœur sans égale animait M. Quirini. Bienveillant envers chacun, il l'était avant tout envers les pauvres avec lesquels ses fonctions de membre et de président de la Commission des Hospices le mettaient sans cesse en rapport. L'intérêt qu'il leur portait était d'autant plus profond qu'il en puisait le motif dans les sentiments religieux qui furent la gloire et la consolation de sa vie tout entière.

Malgré l'apparente faiblesse de sa constitution,

malgré la perte presque complète de sa vue — perte qu'une mémoire prodigieuse lui rendait moins sensible qu'à tout autre, — M. Quirini semblait destiné pour longtemps encore à être la joie et la gloire de sa respectable famille, et à rendre des services à l'enseignement. Hélas ! une courte maladie vint détruire tout espoir et toute illusion. A une espèce de convalescence succéda rapidement une nouvelle atteinte du mal. Il reçut les derniers sacrements avec une admirable piété et avec la plus parfaite soumission à la volonté de son Créateur, et mourut dans la nuit du dimanche au lundi 22 juillet 1861.

Seigneur JÉSUS, lorsque nous étions prosternés au pied de vos autels, nous vous avons supplié d'accorder à votre fidèle serviteur la vie éternelle. Nous espérons fermement que déjà il jouit de cette vie et qu'il a reçu de vous ce que notre mère la sainte Église nomme, dans ses touchantes et cordiales prières, REFRIGERII SEDEM, QUIETIS BEATITUDINEM ET LUMINIS CLARITATEM.— Paroles pleines d'espérance et de consolation, paroles qui nous certifient d'une manière énergique comment la tristesse de notre pèlerinage terrestre doit un jour se transformer dans les joies du Ciel !

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE PROFESSEUR
CHARLES PÉRIN, LE 3 NOVEMBRE, APRÈS LES
OBSÈQUES DE M. QUIRINI.

MESSIEURS,

Après les nobles et pieuses paroles que vous venez d'entendre, je n'ai plus à vous dire quelle fut la vie de l'homme distingué et excellent dont nous pleurons la mort prématurée. Mais si complet que soit l'hommage qui vient de lui être rendu, nous ne saurions, en cette douloureuse cérémonie, garder le silence, nous, ses collègues, qui avons vécu avec lui dans les mêmes labeurs, qui avons été chaque jour les témoins du zèle ardent avec lequel il se dévouait à notre œuvre, et qui avons pu mieux que personne juger de tout ce qu'il y avait de bonté dans son cœur, de noblesse dans son caractère et de supériorité dans son esprit. En ces cruelles épreuves de la séparation, que la vie, à mesure qu'elle s'avance, multiplie pour nous, et dont l'amertume empreint d'une invincible tristesse le milieu de nos jours, nous éprouvons une souveraine douceur à nous entretenir de ceux qui ne sont plus, à contempler leurs vertus, à nous élever et à nous fortifier nous-mêmes par le souvenir du bien qu'ils ont fait et de la fermeté avec laquelle ils ont porté ce poids de la vie dont nous restons char-

gés après eux. Il y a ici, en même temps qu'un pénible devoir, une profonde consolation. Tels sont les sentiments qui se pressent en moi, au moment où je suis appelé, par les fonctions que j'avais l'honneur d'exercer l'an dernier dans la faculté de droit, à rendre un dernier hommage à celui qui fut, pour quelques-uns d'entre nous un maître vénéré, pour d'autres un ancien et fidèle ami, pour tous le meilleur, le plus dévoué et le plus affectueux collègue.

Deux choses se partagèrent la vie publique de Quirini et ce sont les deux plus grandes choses de ce monde : la justice et la charité. Il les aima l'une et l'autre passionnément, et il s'y dévoua d'une telle ardeur qu'on peut dire qu'il a usé sa vie à les servir. Appliqué à la jurisprudence par profession, et remplissant avec la plus scrupuleuse conscience tous les devoirs du jurisconsulte, il donna librement à la charité tout le temps dont ses occupations principales lui permettaient de disposer; ces loisirs que tant d'autres livrent au plaisir et à la frivolité, il les consacrait lui aux intérêts des pauvres, ne se délassant des austères devoirs de la vie judiciaire que par les devoirs non moins graves et non moins difficiles de l'assistance publique.

Ce qu'était Quirini dans la science et dans la pratique de la jurisprudence, vous le savez vous, messieurs, qui avez été ses collègues, ses confrères et ses élèves. Jamais esprit ne fut mieux fait pour comprendre et interpréter les lois, pour les embrasser dans leur système général aussi bien que dans leurs

plus minces détails, pour en posséder la lettre aussi bien que l'esprit. Une mémoire d'une étendue et d'une sûreté incomparables, un jugement aussi droit que prompt, une logique inflexible, une expression toujours juste, vive et nette ; telles étaient les qualités qui lui donnaient, pour le développement des causes comme pour l'enseignement des principes, une si grande puissance. A ces dons si heureux il joignait un amour de la science et une ténacité dans le travail qui lui faisaient creuser à fond toutes les questions, et qui de bonne heure l'avaient poussé à pénétrer dans toutes les parties du vaste domaine de la science juridique. Le droit romain, l'ancien droit et le droit moderne lui étaient également familiers. Dès le premier pas qu'il fait dans la carrière, on voit se révéler en lui ces diverses aptitudes et ces nombreuses connaissances. Dans la dissertation qu'il écrivit pour les épreuves du doctorat en droit, *sur la séparation des patrimoines en droit romain et en droit moderne*, il annonce, par le choix du sujet et par la manière de le traiter, toutes les qualités qui plus tard distingueront son enseignement et ses travaux au barreau. La question est une de celles qui, en droit romain comme en droit français, laissent place à des difficultés et à des doutes sérieux. Sur ces difficultés dans l'un et l'autre droit, les jurisconsultes sont partagés. C'est de plus une de ces matières où les principes de divers ordres viennent converger, et dans lesquelles il est impossible de saisir les éléments des questions et de formuler les solutions sans une connaissance éga-

lement sûre de tous les principes et des liens qui, en les rattachant les uns aux autres dans la réalité des faits, constituent l'unité du droit. Ordre dans la distribution des matières, clarté dans l'exposition, énergie et concision dans l'expression, hardiesse et mesure dans la décision, méthode large et pourtant rigoureuse, puissance de combiner et d'éclaircir les uns par les autres, les principes des législations anciennes et les principes de notre droit moderne, toutes ces heureuses qualités que vous avez souvent reconnues et appréciées en lui, vous les trouverez dans le travail de sa jeunesse.

Et ce que l'on voit apparaître aussi dans ce premier essai de ses forces, c'est cette modestie et cet éloignement pour toute recherche personnelle qui ne le quitteront jamais, même lorsqu'il aura acquis dans l'enseignement et dans la consultation la plus grande autorité. Sur une des questions de détail que son sujet lui impose, sur la question de savoir s'il peut y avoir lieu à la séparation des patrimoines dans le cas de l'acceptation de la succession sous bénéfice d'inventaire, la justesse et la pénétration de son esprit lui révèlent une solution qui se trouve en désaccord avec la solution généralement adoptée. Il faut qu'il contredise un arrêt de la cour de cassation de France, et il a contre lui l'opinion de presque tous les jurisconsultes les plus renommés en ce temps. Il n'hésitera pas, même devant ces autorités si imposantes, à proclamer la vérité telle que sa consciencieuse recherche la lui montre; et la suite a démontré qu'il

avait raison dans sa jeune audace, puisque l'opinion qu'il proposait alors est aujourd'hui acceptée sans difficulté par les interprètes les plus autorisés. Mais ce ne sera pas une solution qu'il formulera, il émettra seulement une opinion, un argument à l'appui d'un intérêt qui a droit d'être défendu, parce que la loi lui est manifestement favorable; ce sera l'avocat qui parlera et non le docteur. « Quid vero nos? dit-il. Et contra celeberrimorum jureconsultorum opinionem juveniliter disserere periculosum, nonnullis forsitan inconsultum videretur; in neutram igitur partem ibimus; quoniam vero in hac dissertatione creditoribus defuncti præcipuè patrocina mur, ideo etiam argumentum aliquod contra horum sententiam, ut honestos decet causarum patronos, instituire licitum sit (1). »

Dans l'enseignement, Quirini se faisait remarquer autant par la spontanéité de son exposition et par la vivacité de sa discussion que par la lucidité et la rigueur de son argumentation. Il savait, avec un art supérieur, grouper les conséquences autour du principe; dans les questions les plus compliquées et les plus obscures, sans effort, souvent par un mot, il réussissait à introduire la lumière. Les matières les plus abstraites et les plus ingrates prenaient vie et s'animaient au feu de sa parole. Qu'il exposât dans le cours de droit civil élémentaire les fondements de notre droit privé, ou qu'il en développât toutes les

(1) Page 33 de la dissertation, *De bonorum separatione*.

applications dans le cours de droit civil approfondi , c'était toujours la même méthode , et cette méthode produisait les mêmes fruits. On puisait dans son enseignement cette intelligence et cette possession des principes, desquelles tout dépend dans la science juridique , et qui font la principale , je pourrais dire la seule force véritable du jurisconsulte ; l'intelligence et l'âme du professeur avaient passé dans son auditoire et l'on emportait de ses leçons non-seulement la connaissance , mais encore l'amour de la science.

Cette puissance dans l'enseignement , Quirini la tenait à la fois de son heureux naturel et des efforts d'un travail opiniâtre. Il ne reculait devant aucune peine pour tenir constamment ses leçons à la hauteur de la science ; il s'en faisait un devoir de conscience ; il se serait reproché comme une faute tout ce qui aurait ressemblé à la routine. Rien dans les travaux les plus récents des interprètes du droit ne lui échappait , tout lui était connu et tout lui servait soit pour mieux établir la vérité , soit pour réfuter plus sûrement les erreurs.

Les questions controversées du droit étaient l'objet constant de ses méditations et de ses préoccupations ; et si parfois de nouvelles études lui faisaient croire qu'une opinion suivie par lui manquait de justesse , il n'hésitait jamais à le déclarer et à réformer sa doctrine avec cette simplicité et cette bonne foi qui caractérisent l'homme supérieur et le véritable maître. Les opinions hasardées, les théories peu étudiées,

produites plutôt pour faire éclat que par le désir d'avancer la science, trouvaient en lui un critique sévère, quelquefois même armé d'un sarcasme impitoyable; mais n'avait-il pas le droit d'être sévère pour les autres, lui qui l'était tant pour lui-même?

Ce qui faisait autant peut-être que sa science la puissance de son enseignement, c'était cette sorte de passion pour la vérité et la justice dont il était possédé et qui débordait dans sa parole et jusque dans son geste; c'était surtout son entier dévouement à ses élèves. Ce dévouement lui était inspiré d'abord par le sentiment des devoirs et de la haute mission de l'enseignement; il était aussi l'effet d'un mouvement naturel de son âme si généreuse et si sympathique, qui se portait d'instinct et d'affection vers la jeunesse. Il se souvenait des difficultés qu'il avait rencontrées dans ces premiers temps de la vie; il savait au prix de quels efforts on prend rang parmi les hommes, et il s'empressait, avec le plus bienveillant intérêt, de donner à tous ceux qui allaient à lui son aide, ses conseils et ses encouragements. J'étais de ceux qui recueillirent ses premières leçons; je compte parmi les plus vifs et les plus chers souvenirs de ma vie d'étudiant, le jour où nous le vîmes monter en chaire pour la première fois, et commencer cette carrière que nous devions voir, hélas, trop tôt fermée.

« Désormais, nous disait-il, je suis tout à vous, je vous appartiens tout entier; mon plus ardent désir et ma plus grande ambition sont de vous être utile. »

Cette promesse, vous savez s'il l'a tenue. Dans ses dernières années, alors qu'une cruelle infirmité lui rendait le travail si difficile, vous l'avez vu, par des prodiges d'énergie et de puissance d'esprit, poursuivre jusqu'au bout sa tâche. Quand déjà il souffre du mal qui doit nous l'enlever, il se livre à ses travaux ordinaires, sans que rien paraisse au dehors des douleurs qu'il endure. A peine en descendant de sa chaire, où il se montre aussi lucide et aussi puissant que jamais, laisse-t-il soupçonner à ses collègues, qui s'attristent de ses souffrances tout en admirant son courage, combien lui coûtent ces suprêmes efforts. Il ne cède que lorsque le mal parvenu à sa dernière intensité a brisé ses forces. Éloigné de ses élèves, sa personne est toujours au milieu d'eux. Peu de jours avant le jour où Dieu l'appellera pour lui donner ce repos que sur cette terre lui-même il ne voulut jamais s'accorder, les intérêts de ses élèves seront sa plus grande préoccupation; il témoignera particulièrement, à celui d'entre nous qui était chargé de le remplacer dans le jury d'examen, de la vive sollicitude qu'il leur porte. On peut dire que jusqu'à son dernier soupir il a vécu pour eux.

Tant d'abnégation, tant de force sur soi-même, devaient avoir leur source dans des sentiments supérieurs aux étroites préoccupations de cette vie. Sérieux en toutes choses, Quirini l'était particulièrement en tout ce qui se rapporte à Dieu et à la religion. Un profond sentiment de ce que l'on doit à Dieu et de ce qu'on doit aux hommes pour Dieu, gouvernait

cette nature si riche et si ardente. C'était en Dieu qu'il aimait la justice , c'était en lui et pour lui qu'il pratiquait la charité. Aussi nous offre-t-il le type de ce que peut être dans les affaires l'homme dont une foi réfléchie anime et règle tous les actes. Dans la vie politique , Quirini n'écoula jamais que sa conscience ; les passions égoïstes et les sordides calculs de l'intérêt lui furent toujours étrangers ; il s'efforça d'être en toutes choses du parti du bon droit et du bien public. Je me garderai de dire qu'il fut insensible aux marques réitérées d'estime et de confiance que lui donnèrent ses concitoyens. Il se sentait honoré des suffrages qui se portaient sur lui ; mais il voyait dans la faveur publique une source de devoirs et non une source de profits. Les honneurs sont quelquefois venus à lui, mais sans qu'il ait jamais été au devant d'eux. Il avait , pour s'affectionner à pareilles choses, dans l'âme trop de grandeur et dans le caractère trop de modestie. Aimant sincèrement la liberté , attaché de cœur à nos vieilles franchises nationales, toutes ses sympathies étaient acquises au pouvoir quand il use de sa force suivant les lois pour maintenir le droit et assurer l'ordre ; il a prouvé en plus d'une circonstance difficile qu'il savait lutter contre les envahissements de l'anarchie aussi bien que contre les abus de l'autorité. Il se montra toujours respectueux vis-à-vis de toutes les puissances, mais en même temps toujours jaloux de sa dignité et de sa liberté. Il avait cette noble indépendance et cette légitime fierté que l'on aime à retrouver chez les

hommes qui ont le plus honoré la robe. Dans la pratique des affaires , il savait allier l'esprit de conciliation à la fermeté , la droiture à l'habileté.

Dans les rapports où les fonctions qu'il exerça durant trente années le mettaient avec les pauvres , il fit constamment preuve d'un dévouement sans bornes et d'un oubli complet de lui-même. Dans les grandes comme dans les petites choses , dans les affaires de tous les jours comme dans les moments les plus critiques , il se donna à eux tout entier. Sa porte leur est toujours ouverte ; jamais il ne refuse d'écouter leurs demandes , et leurs importunités ne peuvent lasser sa patience. On n'a pas oublié comment , au milieu d'une affreuse épidémie , il se prodigua partout où sa présence pouvait être utile , sans souci du péril que sa vie pouvait courir. On le vit alors , dépassant de loin , dans son zèle charitable , ce que lui commandait son devoir , parcourir les hôpitaux , consoler au milieu de leur agonie les malheureux que le fléau y avait entassés ; veiller avec un soin scrupuleux à ce qu'aucun secours ne manquât à ceux envers qui ses fonctions lui imposaient le devoir de la tutelle administrative , mais pour qui son cœur et sa foi de chrétien lui inspiraient les sentiments d'un père.

Tel est l'homme dont le souvenir vivra éternellement dans nos affections et dans nos regrets , et dont nous pouvons , avec assurance , proposer l'exemple à la jeunesse qui entoure nos chaires. Pour vous , messieurs , qui vous préparez dans notre Faculté aux

grands devoirs de la vie judiciaire et politique, que ce ne soit point assez d'avoir profité des enseignements scientifiques du maître éminent que vous pleurez avec nous ; sachez encore profiter de ce haut enseignement moral que vous donne toute sa vie. Que votre ambition soit de mériter qu'on dise de vous, ce que nous pouvons dire de lui en toute vérité : Qu'il fût toujours inébranlable dans ses convictions, modéré et indépendant dans ses opinions, ferme et infatigable dans ses devoirs, respectueux envers le pouvoir, autant qu'affectionné à la liberté ; dévoué à la chose publique, serviable envers tous, bon surtout pour les petits et pour les pauvres ; constant et sûr dans ses amitiés, modeste dans sa vie, grave et doux dans ses mœurs ; tellement que parmi ceux qui ont vécu près de lui il n'est personne qui ne lui rende ce témoignage, que jamais on ne sut mieux unir tous les mérites de l'homme de science et de talent à toutes les vertus de l'homme de bien.

DOCUMENTS RELATIFS A LA PART PRISE PAR LES
DOCTEURS DE LOUVAIN A LA CORRECTION DU
DÉCRET DE GRATIEN.

I.

*Extrait du SYNOPSIS MONUM. du docteur Van de
Velde (1).*

Quum Gratiani decretum seu decretorum corpus in Universitatibus receptum fuerit ac prælegeretur, ex ea receptione et usu scholastico auctoritatem quamdam, etiam in tribunalibus, Gratiani compilatio sensim obtinuit.

Sæculum attendendo, quo Gratianus syntagma suum edidit, quum nimirum ad ejus generis collectionem adornandam deessent, quibus nos hodie abundamus, eruditionis ecclesiasticæ ac literariæ adjumenta : nemo æquus arbiter mirabitur, Gratiani opus, temporum illorum infelicitate, incertis, vagis ac falsis etiam citationibus, aliis insuper mendis, immo erroribus inquinatum esse, neque eo rerum ordine, artis pleno, seu justa materiæ distributione commendari. Observarunt jam dudum hos defectus eruditi ac emendare studuerunt.

(1) Tom. I, p. 156.

Joannes Cardinalis *a Turrecremata*, ordinis Frædicatorum, qui in decretum Gratiani amplissimos scripsit commentarios, primus *formæ* seu methodi defectum, quem in decreto deprehendebat, corrigere instituit. Itaque quæ a Gratiano inordinate erant congesta, illa ad normam quinque librorum, in quos Raymundus Pontificum decretales epistolas digesserat, in meliorem ordinem redegit. Obiit illustris ille canonista Romæ anno 1438. Opus ejus, Nicolao papæ V inscriptum, in scholas non fuit receptum, dudumque latuit, donec *Benedicti XIII* jussu, studio *Justi Fontanini*, Archiepiscopi Ancyranæ, in lucem fuerit protractum. Prodiit hic liber Romæ anno 1727 in-fol. elegantibus typis, cum insigni editoris præfatione ac eruditis notationibus.

Veterem ergo *Decreti* formam, quod eidem assueti essent, servarunt canonistæ; sed in id exinde diligenter incubuerunt, ut subsidio artis criticæ, quæ sæculo XVI potissimum cœpit excoli, falsa a veris, incerta ab incertis discernerentur, atque a falsis ac spuriis allegationibus et sententiis Gratiani collectio expurgaretur. Itaque sub auspiciis Pontificum *Pii IV* ac *V* nec non *Gregorii XIII* eorumdemque auctoritate ac jussu suscepta est hæc correctio. Primum triginta quinque viris, id est Cardinalibus *Hugoni Buoncompagno*, postea Gregorio XIII, *Felici Montalto*, dein cardinali, ac ab anno 1583 papæ, Sixto V. S. *Carolo Borromæo* etc. quibus adjuncti fuerunt *doctrina et pietate insignes viri*, emendandi Gratiani opus cura fuit commissa. Illorum catalogum exhibet

Justi Fontanini mox memorata *præfatio*. In illa n° 35 legitur : JO. MOLINÆUS, *Gandavensis*. Is honorum titulis ac eruditionis, jurisque scientiæ quadam celebritate, Romæ quum esset, in hunc censum venit. Totum enim annum 1573 et partem anni sequentis, in urbe versatus fuit; atque adeo additus fuit aliis correctoribus Romanis sub *Gregorio XIII*, quo præsentem orationem habuit. Vide PAQUOT *Mémoires*, tome XVII, pag. 407 et 412.

A Correctoribus Vaticana Bibliotheca aliæque non paucæ Romæ excussæ sunt: verum non illic substitit correctionis ardor « sed et ex aliis urbibus atque » regionibus invitati fuerunt doctissimi homines, » qui idem facerent; et si quid invenissent, quod ad » hanc rem pertineret, ut pro sua pietate libenter » communicarent, atque ad Pontificem mitterent. » Videatur ESPENII commentarius in Decretum Gratiani, *dissertatione proæmiali*, §. IX, tom. III, editionis anni 1751, pag. 499 et seqq.

Refert ibidem ESPENIUS, Papam ad Lovaniensem Academiam Breve destinasse, quo monerentur Doctores, ut operam suam conferrent pro emendatione Gratiani. Exstat BREVE folio patente impressum: atque in librorum undecumque Romam missorum *indice*, qui post præfationem editionis Gregorianæ appositus est, habetur: *Decretorum excerpta ex Bibliotheca S. Trudonis, ab Alberto Leonino, nomine Universitatis Lovaniensis*. Est is non *Albertus* sed *Elbertus Leoninus*, juris utriusque doctor et in Lovaniensi academia canonum professor ordinarius, qui obiit Gelriæ Cancellarius.

Trium ergo Pontificum Romanorum sollicitudine ,
prodiit tandem anno 1582 CORPUS JURIS CANONICI
(cujus primam partem Gratiani Decretum consti-
tuit) tot insignium virorum studio ac labore *emen-*
datum et notis illustratum. Prodiit autem *Romæ*
anno 1582 GREGORII XIII. *Pont. Max. jussu in ædi-*
bus Populi Romani , seu , ut in Bulla ejusdem Pon-
tificis *de 1 julii* habetur, *in officina populi Romani*
« quæ ad hoc potissimum, ut libri sacri in ea
» fideliter et incorrupte imprimantur, erecta fuit. »
Quare etiam statuit Pontifex, « ne cuiquam liceat
» eidem operi quicquam addere vel immutare, aut
» invertere, nullave interpretamenta adjungere. »
Ex quibus verbis tradunt nonnulli Gratiani Decre-
tum a Gregorio XIII probatum fuisse, prorsus ut
auctoritas ejus tanta sit, quanta Decretalium Gre-
gorii IX. Quam opinionem, neque *Antonius Augus-*
tinus, neque *Espenius* aliique illustriores canonistæ,
neque ipse *Benedictus XIV* sequendam sibi esse
existimant. Hujus Pontificis hac in causa sententia,
tum alibi, tum *lib. VII* de Synodo, *cap. XV*, n° 6
his intelligitur verbis. « Gratiani Decretum, inquit,
» quantumvis pluries Romanorum Pontificum cura
» emendatum fuisse non ignoretur, *vim ac pondus*
» *legis non habet*; quin imò inter omnes receptum
» est, quidquid in ipso continetur, tantum auctori-
» tatis habere, quantum ex se habuisset, si numquam
» in Gratiani collectione insertum foret. »

II.

Lettre de François Richardot, évêque d'Arras, au pape Grégoire XIII (1).

18 janvier 1573.

Mandatum Sanctitatis Vestræ, per breve apostolicum mihi significatum, cum omni qua potui reverentia XVII calend. febr. lætus accepi, ac venerabundus osculatus sum, nec, si Deus dabit, committam, ut ulla in me mora sit, quominus sancto ejus desiderio et ecclesiis perutili fiat satis. Quum enim cupiat Sanctitas Vestra Decretum Gratiani quam emendatissimum prodire, idque ad doctrinam ecclesiæ conservandam et ad disciplinam instaurandam plurimum lucis adferri queat, debet optimus quisque in eam rem omnibus nervis incumbere, cum ob utilitatem publicam, tum vero propter ejusdem Vestræ Sanctitatis auctoritatem summam. Quare nihil mihi unquam potius erit, quam ut huic rectissimo mandato citissime morem geram. Quod si tamen res ea plus temporis postulet, quam optamus, ut certe fore videtur, obsecro Sanctitatem Vestram pro æquitate et huma-

(1) Cette lettre et celles qui suivent ont été publiées par le père Theiner, d'après le MS. num. 4890 de la bibliothèque du Vatican, dans ses *Disquisitiones criticæ in præcipuas canonum et decretalium collectiones*; Rome 1836, in-4°. Les minutes originales de plusieurs de ces documents nous ont mis à même de rectifier des inexactitudes qui se sont glissées dans les pièces publiées par le père Theiner.

nitare boni ut consulat. Si quid erit in me industriæ, si quid ingenii (quod certe est perexiguum), id quidquid erit impendam; nec cessabo prius, quam ex Belgii bibliothecis quæcumque ad hanc rem colligi poterunt, ea transcribantur, ac Sanctitatis Vestræ mittantur.

Cæterum, Sanctissime Pater, audebo hanc occasionem nactus, ecclesias hujus provinciæ, clerum, episcopos Sanctitatis Vestræ benignitati commendare. Habet enim per Dei gratiam Belgica populum multis in locis pium ac religiosum, clerum minime dissolutum, episcopos ubique bonos, abbates plurimos, qui sanctimonia prælucent. Quod eo lubentius scribo, quod satis intelligam magnam ex ea re Sanctitatem Vestram voluptatem capturam esse. Deus Opt. Max. eam tueatur, foveat et servet ecclesiæ suæ

Atrebatî XV calend. febr. 1573.

Ejusdem Sanctitatis Vestræ humill. servus et filius
observantissimus

Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

III.

Lettre du même au même pontife.

20 mars 1573.

Mox accepto brevi Sanctitatis Vestræ scripsi ad Episcopos et Abbates in Belgio, quos censui bibliothecas habere veteres et instructas. Scripsi quoque ad præcipuos academiarum Lovaniensis et Duacenæ pro-

fessores, ut si quid apud eos esset, quod ad instaurandum Gratianum pertineret, juxta missum indicem diligenter perquirerent et adnotarent, uti eidem Sanctitati Vestrae facturum me promiseram. Horum vero propemodum omnes se operam duros, ut ejus voluntati satisfiat diserte responderunt, ac succedente tempore literis significarunt, quicquid in promptu esset. Cujus indicem ad Illustrissimum D. Cardinalem S. Sixti (ne Sanctitati Vestrae tedium adferam) abunde perscribo. Inter ceteros autem doctos Belgii viros, unus Jacobus Pamelius, Sancti Donati apud Brugas Canonicus, antiquitatis ecclesiasticæ studiosissimus et apprime versatus in sanctis auctoribus, spem facit, non inanem fore hanc operam, ut ex nostratium bibliothecarum indicibus, quos habet plurimos, certam conjecturam sumit: quique suum in ea re studium pollicetur, ubi lucubrationes in Terulianum suas absolverit. Id autem imprimis necessarium putat, quod idem mihi videtur, ut exemplaria typis impressa primum conferantur cum iis quæ in bibliothecis inveniri poterunt, ut plane cognoscatur, habeant ne aut aliter aut plura, quam quæ sunt impressa, ne scilicet actum agamus, deinde ut vel transcribantur, quæ non sunt edita, vel in lucem edantur. Transcribi autem putat immensi esse laboris et temporis et sumptus. Quare, si ita Sanctitati Vestrae videatur, et commodius et brevius typis excudi poterunt. Isidori enim et aliorum sunt ingentia volumina, quæ nec tam expedite nec tam emendate possunt exscribi, quam imprimi. Sanctitas itaque Vestra

dignabitur mandare quidquid maxime volet, ac jubere, ut pro sua quisque facultate, in hanc rem utilissimam incumbat, Pamelioque negotium committere. Ego pro mea erga Sanctitatem Vestram summa observantia quantum licebit urgebo, quam ex quo primum Tridenti salutavi, unice semper colui, auctam vero suprema ecclesiæ Christi dignitate multo magis colam et suscipiam dum ero superstes. Deus Opt. Max. eandem Sanctitatem Vestram, ad reipublicæ christianæ commoda natam et rectissimo suffragio electam, diutissime te conservet.

Atrebatii 20 martii 1573.

Sanctitatis Vestræ
Humillimus et devotissimus filius
Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

IV.

Lettre de François Richardot, évêque d'Arras, au cardinal François Alciat.

18 mars 1573.

Illustrissime reverendissime in Christo Pater.

Literas Illustrissimæ Dominationis Vestræ nuper accepi, moxque ad Lovaniensem Academiam missis ejusdem D. Vestræ literis diligenter scripsi, rogativeque (quod et alias feceram) ut operam ac studium diligenter impendant, quo de Gratiano restaurando Sanctitatis suæ desiderio ac expectationi satisfieri

possit; qui mihi responderunt prope diem se Romam missuros quæcumque ex bibliothecis colligere licuit, ubi commode ea et emendate rursus exscripserint. Horum autem diligentiae cum nihil me addere multis de causis posse videam, cum hic nec libros veteres habeamus, non liceat per ætatem ac ecclesiae nostræ negotia, in hanc rem incumbere: putavi me functum esse officio, si eos literis urgerem, et commonefacerem, quorum industria aliquam Gratiano lucem præstare possent, quod feci sane diligenter. Sed in cæteris et Lovanienses, et Jacobus Pamelius rem serio sunt aggressi. Hic vero quia valetudine prohibitus non potuit huic negotio tanta celeritate vacare, quanta cupivisset, confirmatus tamen se nihil neglecturum promisit, et ad me confestim missurum, ubi primum quæ in promptu habet, exscripserit. Ego vero nihil potius habebo, quam ut ad Illustrissimam D. V. mittam quæcumque ab eo posthac accepero. Tametsi mihi nonnihil suspecta est cursorum vel fides vel diligentia, nam æstate proxima misi ad eamdem Illustrissimam D. V. multa, quæ ad Gratianum restituendum idem Pamelius annotaverat, non potui tamen intelligere an ea cum literis meis acceperit. Ceterum doctor Andoenus, cui has literas reddendas commisi, homo pius ac doctus Romam proficiscitur, qui ex Anglia ob catholicæ religionis incolunitatem conservandam, ad nos profectus Duaci annis propemodum decem jus canonicum summa cum laude professus est, nec minus se commendabilem virtute et vitæ integritate quam doctrina et eruditione

præbuit, cujus animi dotibus reverendissimus Cameracensis Archiepiscopus adductus, eum curiæ suæ ecclesiasticæ præfecit, et archidiaconum ecclesiæ constituit, misitque ad urbem ut quædam ejus nomine apud Sanctam Sedem Apostolicam procuret. Hunc itaque Andoenum, virum præstantem, si eadem dominatio vestra illustrissima lubenter excipere et salutantem complecti dignabitur, profecto facile cognoscet et omni commendatione dignum et imprimis idoneum qui ecclesiæ utilem operam et studium præstare possit. Nec puto rem minime gratam me facturum esse eidem Illustrissimæ D. V. si hominem, religionis causa a suis extorrem, et honestissimo exilio nobilem humillime commendavero. Valeat Illustrissima D. V. per Dei gratiam et beneficium semper felicissime. Atrebatî XVIII martii 1573.

Illustriss. et Reverendiss. Dominationis
Vestræ humillimus servus et ad omne
obsequium prompt. famulus,

Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

V.

Lettre du même au même cardinal.

20 mars 1573.

Non destiti quin acceptis Illustrissimæ ac Reverendissimæ Dom. Vestræ cum brevi Apostolico literis e vestigio scriberem episcopis Belgii, abbatibus et reliquis, rogaremque ut diligenter quærerent, quid-

quid in bibliothecis veteribus lateret, quod ad Gratiani decretum restituendum usui esse posset, misso etiam indice, qui ex Urbe ad me missus est : qui propediem omnes et diligenter curaturos responderunt, ac aliquanto post significarunt, si quid in iisdem bibliothecis suis invenissent : præter nonnullos, qui nondum quicquam certi renuntiaverunt, tametsi non dubitem, quin agatur ubique diligenter, quo Sanctitatis Sux voluntas expleri possit. Multa quæ desiderari videntur a Sanctitate Sua, extant in tomis conciliorum Colonix impressorum. Multa quoque in bibliothecis, horum autem quicquid in hunc diem mihi innotat, illud indice quodam brevi, ad compendium eidem Ill. Dom. Vestræ mitto. Præterea Augustini aliquot opera, quæ in Parisiensi editione non habentur. Vlimmerius quidam, homo diligens, aliqua in lucem emisit Lovanii, quæ prius impressa non fuerant, in quibus sermones Augustini leguntur ad neophytos, sed non is quem citat Gratianus. Isidori decretum est in Bibliotheca S. Amandi, quod monasterium Illustrissimus Cardinalis Granvellanus obtinet. Rabanum autem Jacobus Pamelius magna diligentia acquisivit, et ut in lucem emittatur cogitat. Est autem antiquitatis ecclesiasticæ peritissimus, et apprime diligens, qui literis et suam operam ad hanc rem pollicetur et spem facit inveniendi plurima, quæ desiderat Sanctitas Sua. Superest autem, ut quæ inventa fuerint, cum impressis conferantur, et ubi collata fuerint, quæcumque non erunt edita vel exscribantur, vel edantur. Transcribi autem omnia

minime posse Pamelius judicat, nisi maximis sum-
 tibus et longissimo tempore. Quare quæcumque
 justi voluminis mensuram habebunt, imprimi com-
 modius et brevius multo poterunt, quam transcribi.
 Quæ autem erunt exigua, ut fere sunt decretales
 epistolæ pontificum, illa facile poterunt excribi ac
 demum mitti. Sed ut hæc omnia rite diligenterque
 fiant, meo judicio rectissime Sua Sanctitas fecerit, si
 mandet et præcipiat id curari ab iis, apud quos sunt
 bibliothecæ. Scilicet ut conferantur et exscribantur,
 quæ exscribi poterunt. Quod si sumptus major sit,
 quam ut singuli ferre possint, hunc ecclesiæ nos-
 trates in commune subrogare poterunt. Quæ autem
 majora fuerint, quam ut transcribi queant, ea com-
 mode Plantinus typógraphus regius Antverpiensis
 excudet, si et requisitus fuerit, et senserit eam edi-
 tionem sibi fore lucro ut certe erit. Ego promptam
 meam semper operam lubens offero, nec eam super-
 vacaneam ut spero, si Sanctitas Sua mandatum com-
 mune, quod ad singulos pertineat, interposuerit.
 Reverendissimus Cameracensis episcopus, Dominus
 quoque vicarius archiepiscopatus Mechliniensis, epis-
 copi et abbates utriusque provinciæ, in eam rem,
 pro sua quisque facultate diligenter incumbent. Nam
 ad reverendissimum episcopum Trajectensem et ad
 episcopos ejus provinciæ scribere supervacaneum
 videtur hoc tempore, quo Hollandia, Zelandia, Gel-
 dria funestissimo bello misere lacerantur, maximo
 ecclesiarum ac religionis detrimento, quod bellum
 nisi aut parta victoria, aut perduellium deditioe

tandem acquieverit, versatur Belgica in gravissimo discrimine, quæ tamen pluribus locis fidem catholicam et apostolicam cum professione, tum vero vita et moribus per Dei gratiam constantissime proficitur. Obsecro autem humilitate quanta maxima possum, ut tarditatem meam apud Sanctissimum Dominum Nostrum excuset. Non enim potui prius quicquam rescribere, quam mihi responderent, ad quos literas ea de re dederam. Valeat feliciter Illustrissima ac Reverendissima dominatio vestra, quam Deus Opt. Max. augeat et conservei.

Atrebat 20 mart. 1573.

Illustriss. ac Reverendiss. Dom. Vestræ
humillimus et ad omnia paratus famulus
Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

VI.

Lettre de Viglius au pape Grégoire XIII.

17 mai 1573.

Nihil equidem prius habui, quam ut literis Sanctitatis Vestræ (quibus postulavit ut in decreto Gratiani emendando, qualem qualem opellam meam una impertirem) promptum debitumque quoad possem impenderem obsequium, ac Tisnachus præses, cui desiderium quoque Sanctitatis Vestræ exposui, in eandem voluntatem, studiumque meum lubens concurrat. Verum paullo post quam literas Sanctitatis

Vestræ accepissem, inopinata mors illum e vivis sustulit. Et dum perquiro undique, quæ ad eam rem pertinent, Lovaniensi academix idem a Sanctitate Vestra mandatum intellexi. Quamobrem ne actum agerem, cum aliquot ejusdem professoribus, quibus ea cura sollicitudoque commissa fuit, contuli operamque meam illis obtuli, et per omnia loca monasteriaque, quæ aliquid subsidii subministrare posse videbantur, una exquisivimus, quæ ad votum Sanctitatis Vestræ complendum quoquo modo facere sunt visa. Proinde Sanctitatem Vestram non ægre laturam spero, quod nihil seorsum adferam, sed quæ habui cum academia Lovaniensi (cujus et ipse alumnus sum) in commune contulerim. Non possum autem non satis laudare hoc Sanctitatis Vestræ institutum; ac jam quindecim aguntur anni, quod Regi nostro catholico suggesserim, et ab eo impetraverim, ut professionem decreti Gratiani propriam apud Lovanium institueret, quo etiam factum est, ut Gratianus prope ibi in scholis neglectus ad veterem celebritatem rursus ibi exurgere cœperit, ac universa ecclesia Vestræ Sanctitatis favore ejus opus emendatum illustratumque lubentius amplexabitur. Deus Opt. Max. Sanctitatem Vestram (cui me humillime commendo), in felici ecclesiæ regimine diutissime conservet. Datum Bruxellis 17 maii 1573.

Sanctitatis Vestræ
Devotissimus humillimusque servus
Viglius Zuichemus.

VII. •

Lettre de François Richardot au pape Grégoire XIII.

10 juin 1573.

Sanctitatis Vestræ nuper proximis literis meis ea qua potui humilitate significavi, multa in Belgii bibliothecis exstare, quibus Gratianus magna ex parte instaurari possit, ac simul horum indicem ad Illustrissimum D. Cardinalem S. Syxti misi, ut eadem Sanctitas Vestra mandet quidquid optimum judicaverit, jubeatque transcribi per homines idoneos, qui ad hanc rem abundant otio, idque sumptu ecclesiarum publico. Indicavi quoque Sanctitati Vestræ Jacobum Pamelium Canonicum Brugensem virum doctum ac pium, qui cum nulla functione publica sit occupatus, et antiquitatis ac juris ecclesiastici studiosus, perutilem inter ceteros operam navare poterit, ut ejusdem Sanctitatis Vestræ piissimis conatibus omnino satisfiat. Hic vero ut habet apud se multa congesta, quæ ad rem faciant, ad me nuperrime quaternionem a se collectum misit, unde pluribus locis Gratianus restitui ac illustrari queat. Nec dubito si hujus rei provinciam susceperit (quod lubenter facturum certum est) quin plurimum lucis huic negotio sit allaturus; quem ego per epistolam sæpius incitavi; nec laborem refugit, ut est pius et integer. Hunc vero quaternionem ad eundem Illustrissimum Cardinalem mitto, ut Sanctitas Vestra ex eo conjecturam capiat, non fore inanem hanc operam, si Pamelio

committatur. Est et alius in Academia Duceana vir diligens (Carionem vocant) qui nobiliores Belgiæ bibliothecas evolvit. Hos ego , aliosque ejus generis nonnullos ad hanc rem suscipiendam , hortari possum : impellere non possum. Sed ubi Sanctitatis Vestræ auctoritas accesserit , tum illi et lubentius pro sua quisque pietate , et me stimulos addente promptius , et , ut spero , felicius exequentur. Est enim res magni temporis ac laboris. Ego nisi et ætate, quæ jam ingravescit, et ecclesiæ mihi creditæ curis retinerer, ipse me ejus laboris socium ad omnia conquirenda ultro præberem. Sed est mihi in statione manendum : et crebris concionibus enitendum , ne sese in ovilia nostra lues hæreticorum insinuet, a qua per Dei gratiam hactenus hic liberi stetimus. Non tamen desistam quin quotquot mandato Sanctitatis Vestræ in hanc rem studium contulerint, eos sæpius admoneam officii.

Deus Optimus Max. eamdem Sanctitatem Vestram ecclesiæ suæ diutissime conservet , cujus prudentia et benignitate speramus et optamus Belgicæ miseræ motus tandem acquieturos.

Atrebatî 10 junii 1573.

Sanctitatis Vestræ
Humillimus et obsequ. servus et filius
Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

VIII.

Lettre du même au cardinal François Alciat.

10 juin 1573.

Jacobus Pamelius canonicus Brugensis, de quo proximis literis meis Dominationi Vestræ Illustrissimæ nonnihil significavi, quasdam observationum suarum misit annotationes, quas ex libris, quos habet varios et magna diligentia collectos in quaternionem redegit, ex quo facile conjicio ejus opera ac diligentia posse Gratianum restitui, ut est vir apprime doctus ac diligens : hujus autem quaternionis exemplar ad eandem Illustrissimam Dom. Vestram mittendum judicavi, ut eo lecto Sanctitati Suæ referat; ac ita pro singulari sapientia ac eruditione judicet quid ex bibliothecis Belgii et ex opera et industria Pamelii, de repurgando Gratiano, sperari possit. Miseram ego prius ad eandem Illustrissimam Dom. Vestram indicem eorum, quæ ex ejusdem bibliothecis colligi et transcribi ad hanc rem possunt : nec dubito, quin eum indicem cum literis acceperit; nam magistro cursorum negotium Bruxellæ commendari diligenter jusseram, qui curaturum promisit, ut tuto literarum nostrarum fasciculus mitteretur, ac amico meo Joanni Richebe in Urbe scriptori apostolico redderetur. Dolerem vero plurimum, si idem fasciculus periisset, quia nollem Sanctitatem suam putare ullam in me negligentiae culpam hædere. Idem Pamelius, et nonnulli alii, in quibus Carionem Duaci agentem repono, poterunt hanc operam sanctissimo atque

summo ac optimo Pontifici præstare, præstabuntque perlubenter, ac multo melius et alacrius si Sanctitatis Suæ mandato, potius quam rogatu nostro, eam provinciam suscipiant, quæ cum sit et laboris et temporis propemodum maximi non audeo sperare me sic apud illos valere gratia (quamquam certe nonnihil valere puto), ut rem tanti momenti hortatu meo in se suscipiant. Quare si dignabitur Sanctitas Sua omnino mandare, ut id ecclesiarum sumptu iidem viri docti perficiant, magna spes est, plurimum ex eorum industria accessurum esse ad voluntatem Suæ Sanctitatis implendam, nec ero negligens hortando.

Ceterum mittitur hinc ad Sanctam Sedem Apostolicam testimonium multorum proborum virorum de Venerabilis Patris Thomæ a Parentii moribus et vita, quem Majestas regia catholica monasterio S. Vedasti Atrebatensis præficiendum auctoritate apostolica declaravit. Hoc autem prudens regię Majestatis judicium si Sua Sanctitas dignabitur (ut speramus) confirmare, erit ea res nostris civibus Atrebatensibus, atque optimo cuique jucundissima. Obtestor itaque Illustrissimam Dominationem Vestram, ut eidem Sanctitati Suæ negotium (si opportunum videbitur) commendet. Valeat feliciter Illustrissima et Reverendissima D. V. quam Deus conservet, et augeat

Atrebatii X junii 1573.

Illustriss. et Reverendiss. Dom. Vestræ humill.
et ad omne obseq. paratissimus famulus

Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatens.

IX.

*Lettre adressée par l'Université de Louvain
à S. S. Grégoire XIII.*

12 juin 1573.

Literis Sanctitatis Vestræ vigesima sexta novembris novissime præteriti scriptas mense maio accepimus, et cum summa voluptate legimus; perquam enim gratum nobis est a Sanctitate Vestra operam studiumque nostrum postulari, præsertim in re, quæ reipublicæ christianæ non minus necessaria quam utilis est. Quippe suo nitori restitutus Gratianus ex fontibus unde ille rivulos suos deduxit, maximum sui usum præbebit, et in conservanda fidei catholicæ integritate, et in reformandis horum temporum corruptis moribus. Qua in parte tam pio et justo desiderio succurrere, et ut obedientiæ filii Sanctitatis Vestræ mandatis parere cupientes, omnem conatum adhibere cœpimus, emissis plerisque ad veteres monasteriorum aliorumque bibliothecas excutiendas, si quid forte eorum, quæ in transmisso a Sanctitate Vestra catalogo indicantur, lateat, dolentes sane serius nobis redditas esse prælactas Sanctitates Vestræ literas, nec prius oblatam fuisse occasionem ponendi operam in re tam præclara, eorumque diligentiam, qui ex jussu Sanctitatis Vestræ hujus rei incumbunt ceteriore tempore adjuvandi, quam tamen moram acceleratione majore, quantum in nobis erit compensare conabimur. Quod nos majore stimulo compellit a Sanctitate Vestra no-

vum , recensque nuper concessum nobis ac facultati artium beneficium confirmationis indultorum nominandi a fel. record. prædecessoribus Sanctitatis Vestræ maximum , quod ut ad hujus Universitatis decus et salutem retinendum ac conservandum semper necessarium fuit, ita nominis Sanctitatis Vestræ immortalitatem apud nos constituit. Pro cujus incolumitate, et ut Deus Opt. M. illam suæ Reip. quam diutissime velit esse superstitem, obnixè intensisque precibus orare non desinemus. Illud etiam exosculando pedes S. Vestræ orantes , ut eadem Sanctitas Vestra hanc studiorum Universitatem et literariam rempublicam suo nomini devotissimam in sua protectione semper habere , et propensa affectione amplecti dignetur.

Lovanii 12 junii anno 1673.

Vestræ Sanctitatis

Cum omni humilitate et obedientia devotissimi filii,
Rector et Universitas studii generalis Oppidi Lovan.

Joannes Wamesius, Assessor.

X.

Lettre de François Richardot au cardinal François Alciat.

11 septembre 1573.

Literas Illustrissimæ Domin. Vestræ pridie nonas maii Romæ datas , calendis Septembris accepi , quibus respondissem jam pridem, si prius mihi fuissent redditæ. Sed cum binis ego literis, et Sanctissimo

Domino Nostro et Illustrissimæ Domin. Vestræ significaverim, primum quid ex bibliothecis nostratibus excerpi posset ad instaurandum Gratiani decretum, et declaraverim interponi debere auctoritatem Sanctitatis Suæ, ut omnia diligenter et castigate transcriberentur, puto nihil fuisse necesse, ut citius has acciperem, tametsi si quid hac parte neglectum est, id minime mihi tribui debeat. Putabam vero Sanctitatem Suam ejus negotii curam iis commissurum esse, quorum nomina et facultatem indicaveram, quoniam eam ego provinciam solus, multis de causis sustinere non poteram. Sperabam quoque mandaturam ea transcribi quæcunque ad rem facerent. Et dum expecto quid Sanctitas eadem decrevisset, audio Lovaniensis Academiæ doctoribus commissum esse negotium, et eos magna diligentia in id incumbere, ad quos ego quoque initio scripseram. Sed necessaria erat summæ potestatis auctoritas, ut eo tam celebre collegium adduci posset, quod quidem plurimos habet viros apprime doctos, qui abundant otio: plura uno die præstare possunt quam ego toto mense, qui et procul absum, et curis episcopatus gerendi senex occupor. Mihi sane nec voluntas, nec diligentia, nec studium obsequendi, sed potestas ut auctoritas defuit. Quod et Illustrissima Domin. Vestra Sanctitati suæ dignetur exponere, omnibus votis obsecro, ne putet in me diligentiam et humilem ad ejus mandata propensionem desiderari.

Commendavi etiam proximis meis literis Illustrissimæ Domin. Vestræ negotium Monasterii S. Vedasti,

ut cum regia catholica Majestas virum pium et prudentem nominaverit, eumque conventus uno consensu elegerit, eum ipsum optimi cujusque comprobatione delectum ac nominatum Sanctitas Sua dignetur confirmare. Erit hoc Illustrissimæ Domin. Vestræ officium et Sanctitatis Suæ beneficium rectissime collocatum. Valeat in multos annos felicissime Illustrissima Domin. Vestra.

Atrebatî XI septembris 1573.

Illustrissimæ et Reverendissimæ Dom. Vestræ
Humill. et ad omnia paratissimus servus
Fr. Richardotus, Episcopus Atrebatensis.

XI.

Lettre de Jacques Pamelius au cardinal François Alciat.

5 août 1574 (1).

Pudet me pigetque quod hactenus desiderio tam

(1) Le père Theiner donne à cette lettre la date de 1572 et croit qu'elle a été adressée au cardinal de Saint Sixte, Hugues Buoncompagno; mais le 5 août 1572 Pamelius ne pouvait plus ignorer que ce cardinal était devenu pape, depuis le 13 mai 1572, sous le nom de Grégoire XIII. Ce fut par ordre de ce pontife que le cardinal Alciat répondit ensuite à la lettre de Pamelius dans les termes suivants : « Ex tuis literis, et his conciliorum fragmentis, in quibus alterum Urbani II integrum videtur, magnam Sanctissimus Dominus Noster voluptatum accepit, quæ sine dubio correctioni Gratiani perquam utilia erunt. Et quod scribis de opusculis Rabani

justo tum Sanctissimi Domini nostri tum V. Cels. obtemperare non potuerim ; quo fit , ut tribus quod ajunt verbis me purgare cogar. In primis autem in causa fuit (quemadmodum nuper Alano Copo nostro scripsi) tarditas tanta literarum V. C. ut quæ nonis novembris latæ fuerant , nonnisi mense martio ad me pervenerint. Deinde ab eo tempore , saltem a Paschate ad Pentecosten usque morbus tantum non continuus modo febris , modo cholica , adhuc e priori ægitudine vixdum confirmata valetudine , tenellum divexantibus corpusculum. Quæ interim causæ , si non omnino satisfaciat , quam optime de solita V. C. humanitate confidens, tuo patricinio a Sua Sanctitate moram nostram in bonam partem interpretatum iri , culpam nihilominus deprecor. Nunc veluti postliminiõ collectanea nostra hic adnexa reperiet V. C. quæ judicavi aliquid conferre posse ad Gratiani restitutionem juxta indicem a Sua Sanctitate ad reverendissimum episcopum Atrebatensem , cujus animæ propietur deus, quippe qui præcedenti septimana magno cum suorum mœrore vita excesserit (1), et inde ad me

Mauri, quæ cupis Sanctitati Suæ dicare , scito te in eo rem ipsi gratissimam esse facturum , quin etiam mihi injunxit, ut ipsius nomine te valde hortor ut in hujusmodi libris eruendis et expurgandis diligentem operam ponas , quia hæc sunt præcipua instrumenta , quibus et nostra constituere et hæreticos evertere valeamus. Et si quid est , in quo tibi Sanctissimus honeste gratificari possit , me benevolum intercessorem semper habebis. Vale. Romæ nonis januarii 1575. »

(1) La manière dont Pamelius parle ici de la mort de Richardot ,

missum simul et C. V. literas , quibus paulo explicatius mentem Sanctissimi Domini significat. His etiam addidissem mss. Rabani Mauri nostri opuscula , quorum titulos adscribi curavi , quæ desiderari videntur a Sua Sanctitate , verum quod majora sint , quam ut commode et ulterius isthuc mitti possint ob locorum tantam distantiam et veredariorum , qui sarcinas ponderis tanti recusant transvehere difficultatem , putavi consultum magis ea prælo Plantini nostri committere , et ea excusa Suæ Sanctitati dedicare et transmittere , uti sic una eademque opera ministerium meum ad oscula pedum Sanctissimo Domino offeram , et orbi quoque christiano innotescat , quam laudatissima Suæ Sanctitatis in Gratiano repurgando voluntas. Sin tamen meum hoc institutum C. V. inverecundum videatur , quæso saltem verba significet apud Copum nostrum , qui hasce C. V. affert , ubi ego potius ab eo desistam quam aliquam offensionis vel minimæ notam incurrisse videar , me certe vestrum servulum mandatis vestris per omnia quam obsequentissimum reperiet C. V. cui me perpetuo commendatum cupio. Novit Opt. M. , qui Suam Sanctitatem vestramque celsitudinem diu ecclesiæ suæ servet incolumes.

Brugis Flandrorum non. augusti 1574.

Celsitudinis Vestræ

Obsequentissimus in Christo famulus

Jacobus Pamelius.

décédé non pas le 26 août mais le 26 juillet 1574 , confirme que la lettre a été écrite en 1574.

NOTICE SUR L'ÉDITION DES OEUVRES DE SAINT
AUGUSTIN, PUBLIÉE PAR LES THÉOLOGIENS
DE LOUVAIN EN 1577.

Au nombre des travaux d'érudition et de critique qui ont illustré l'université de Louvain, on doit compter l'édition des œuvres de saint Augustin, publiée à Anvers chez Plantin, 1577, en 10 volumes in-folio.

- Le célèbre docteur en théologie Jean Molanus mit en tête du premier volume une préface datée de Louvain du 10 septembre 1576 (*Ad christianum et benevolum lectorem Joannis Molani de hujus editionis ratione præfatio*), dans laquelle il rapporte au docteur Thomas Gozæus (1), premier président du

(1) « Thomas Gozæus, Bellemontanus, sacræ theologiæ professor... ex variis bibliothecis exemplaria plus quam ducenta manuscripta conquisierat, dederatque negotium multis, qui theologiæ dabant operam, ut ea conferrent. Nam vir integerrimus se nihil aut theologis gratius, aut sibi jucundius, aut revera honestius facere posse judicabat. Quum enim jam pridem apostolicus ac regius librorum censor per Belgiam a regia majestate renunciatus esset, et a gravioribus studiis abstractus, ob diuturnum et gravem morbum domi, fere detineretur, aliis sedulo præesse voluit, ut beatissimi patris ac præcipui doctoris Augustini monumentis, non solum ab indoctis ineptisque scholiis, sed ex descriptorum codicum fide, etiam ab omni depravata lectione vindicandis. Qua quidem in re tantum præstari vidit, ut vix

collège de Savoie, l'honneur d'avoir osé entreprendre une révision générale des œuvres de saint Augustin d'après les meilleurs manuscrits. Ce docteur, que Philippe II nomma, en 1569, censeur des livres et qui exerça le premier cette charge, mourut au milieu de ses travaux et à la fleur de l'âge, en 1571. Molanus lui succéda comme censeur, et cédant aux instances de Christophe Plantin, ainsi qu'aux désirs de ses collègues, les professeurs de la faculté de théologie, il s'engagea à continuer l'œuvre commencée par Gozæus et à prendre la haute direction de cette vaste entreprise (1).

ulla pagina præterierit, in qua non menda complura corrigerentur. Quum vero codicibus distributis partitus esset operas, ac difficultates tantum et ea quæ dubitationem haberent ad se referri vellet, in medio vitæ cursu summisque laboribus apoplexia correptus (qui morbus iis qui se studiis involvunt familiaris est), die 8 martii anno 1571 vitam cum morte vel potius mortem cum vita sempiterna commutavit. » *Préface de Molanus.*

(1) « Christophoro Plantino... de perficienda correctione cogitandum fuit. Quare quum in censorio munere successor (*Gozæi*) essem designatus, ut hoc onus mihi etiam imponi paterer, rogavit et per alios egit. Ego vero difficultatem exhorruï, quum viderem quam multa legenda, perpendenda, dijudicanda superessent, quamque multa non satis diligenter lecta vel judicata, quæ perinde ac si lecta non essent, habenda censui, quo loco Gozæus ea quoque fuisset habiturus, si ad eum ægrotantem delata fuissent et in examen vocata. Tandem tamen, ut utilitati publicæ servirem, codices omnes ad me recepi, lectorum operas examinavi : et in multis quidem acre iudicium cum summa diligentia conjunctum probavi ; in aliis autem etsi non tantum diligentia deprehenderem, tamen id studii, quod habebant, excitandum potius quam improbandum putavi. Pauci fuere,

La préface citée nous fait connaître les noms des principaux collaborateurs. La correction du premier volume, précédé de la vie et de la liste des ouvrages de saint Augustin par Possidius, que Molanus publia d'après des manuscrits de Villers et de Lobbes, fut confiée à Martin Baccius, de Thielt, licencié en théologie, qui devint curé de l'église de Saint-Martin à Alost et ensuite chanoine et archiprêtre de la cathédrale d'Ypres, où il mourut, le 25 février 1609, avec la réputation d'un prêtre plein de zèle et de vertus et distingué surtout comme helléniste et hébraïsant. L'impression du deuxième volume se fit par les soins du docteur Jacques Du Bay, neveu du docteur Michel Du Bay, qui venait de succéder à Gozæus dans la présidence du collège de Savoie et qui, à sa mort, en 1612, consacra sa fortune à la dotation du collège établi par son oncle (1). A ce volume, renfermant les lettres de saint Augustin, on ajouta les lettres que Jean Gravius, de Louvain, prêtre de la compagnie de Jésus, avait découvertes à Rome. La révision du troisième volume a été faite par le professeur Henri Cuyckius, celle du quatrième par Emebert Everaerts, d'Arendonck, qui était alors curé de St-Jacques à Louvain, et qui fut promu au doctorat en théologie avec

quorum in locum, quod minus idonei viderentur, alios eruditione judicioque præstantes viros suffeci, qui ex nostro præscripto tum superiora, tum ea quæ restarent, accurate corrigerent et difficultates ac dubia loca tantum ad nos referrent. » *Préface citée.*

(1) Voyez *Bibl. Belg.* t. I, p. 500 et *Valerii Andreæ Fast. acad.* p. 322.

Cuyckius, le 29 août 1584 (1). Le cinquième volume, comprenant les livres sur la cité de Dieu, eut pour éditeur Pierre Coret, d'Ath, qui, après avoir pris à Louvain le grade de licencié en théologie, devint d'abord curé de Crespin et professeur à l'abbaye de ce nom en Hainaut, et ensuite chanoine et curé de la cathédrale de Tournai, où il mourut en 1602. Paquot, dans la notice qu'il lui consacre (2), oublie de mentionner sa participation à l'édition de Saint Augustin. Un autre licencié, Christophe Broide, d'Aire, nommé, vers la même époque, doyen de la collégiale de cette ville, fut chargé de la correction du sixième volume; celle du huitième fut confiée à un bachelier en théologie, Claude Porta, de Bapaume, qui devint curé et chanoine à Binche. Le docteur Henri Gravius prit pour sa part la révision des traités renfermés dans le septième volume, traités dont l'examen semblait exiger un soin tout particulier. Un autre professeur de la faculté de théologie de Louvain, qui illustra plus tard celle de Douai, le docte et vénérable Guillaume Estius (3), corrigea les épreuves du neuvième volume. Le dixième volume a été révisé par les chanoines réguliers de Saint-Martin à Louvain

(1) Voyez Valerius Andreas, ouvr. cit. p. 427, et *Bibl. Belg.* t. I, p. 259.

(2) *Mémoires*, t. XI, p. 216.

(3) La notice la plus complète que nous avons jusqu'ici sur la vie et les écrits d'Estius est celle de Paquot, imprimée en tête de son édition des *Orationes theologicæ* d'Estius, Louvain, *typis academicis*, 1760, in-8°.

qui, depuis longtemps, étaient entrés en communauté de sentiments et d'études avec Molanus et les autres membres de la faculté de théologie (1).

Voici maintenant comment Molanus parle de la part qu'il s'était réservée dans l'exécution de cette vaste entreprise. « Illud autem mihi reservavi, dit-il, singulis ut Augustini libris, quod in manuscriptis observatum est, retractationem ipsius, aut, si ea deesset, brevem censuram multorum theologorum sententia confirmatam præmitterem. Quæ vero manifeste deprehensa constat Augustini non esse, ea præmissis censuris in appendice sui tomi reponenda censui. In his autem censuris Erasmus aliquoties, sæpius autem Indiculus Possidii, citationes Bedæ, censura manuscripta doctissimi theologi Joannis Hesselii in novem tomos et reverendi patris Martini Lipsii in tomum decimum magno nobis adjumento fuerunt. Nihil autem adhibui, quin a duobus nostri collegii professoribus Henrico Gravio et Laurentio Westerhovio, quos in hac parte socios et adjuutores habui certe strenuos, approbatum sit. »

Le nombre des manuscrits employés pour la cor-

(1) « Decimum denique tomum, dit Molanus, Regularibus Martinianis emendandum dedimus et perficiendum, in quem tomum jampridem apud eos Martinus Lipsius Bruxellensis, ejusque discipuli Joannes Costerius et Joannes Vlimmerius Lovanienses magni laboris impensam egerant. Ex his etiam Joannes Vlimmerius varios in hanc editionem contulit a se repertos Augustini sermones, multos etiam antea non editos ex Cambronæ codicibus studiose conscripsit. » *Préface citée de Molanus.*

rection du texte des œuvres de saint Augustin était énorme. A Louvain, plusieurs manuscrits avaient été fournis par les bibliothèques du collège du Saint-Esprit, des Jésuites, des Chartreux, de l'abbaye de Parc, des monastères de Saint-Martin et de Bethléhem. Différentes autres abbayes communiquèrent aussi leurs manuscrits; Molanus en eut trente de Gemblours et également trente de Cambron, vingt d'Alne, huit de Floreffe, trente et un de Saint-Martin de Tournai et vingt-deux de Saint-Amand. Parmi ces manuscrits, il y en avait plusieurs d'une haute antiquité.

Les théologiens de Louvain puisèrent donc aux meilleures sources pour faire la révision du texte des œuvres de saint Augustin. Molanus, dans la *censure* ou approbation, datée du 1 septembre 1571 et placée à la tête du premier volume, rappelle, dans les termes suivants, les avantages de cette édition :

« Opera beatissimi Augustini, per Theologos Lovanienses castigata, tribus potissimum de causis omnibus prioribus editionibus sunt præferenda.

» *Primum*, quia ex vetustissimis manuscriptis exemplaribus innumeri fœdique errores per singulos tomos sunt emendati, apposita etiam ad cujusque tomi calcem sua castigatione.

» *Secundo*, quia quæcumque in his tomis erant indoctæ aut censuræ aut annotationes (ut nihil amplius dicatur), eæ in hac editione absunt.

» *Tertio*, quia singulis libris retractatio ipsius sancti Augustini est præmissa, aut, ubi ea deest, brevis censura multorum theologorum judicio con-

firmata. Quæ autem certo Augustini non esse sunt deprehensa, ea in sui tomi appendicem sunt reposita, præfixis censuris, quæ per Theologos aliquot Lovanienses sunt discussæ et approbatæ.»

Molanus a signé cette déclaration en son nom et au nom de la faculté de théologie : *Joannes Molanus, Lovaniensis, apostolicus et regius librorum visitator, meo nomine et in primis mandato et auctoritate venerandæ Facultatis nostræ theologicæ, sic subscripsi.*

Le saint Augustin de Louvain obtint au moins neuf réimpressions, publiées successivement à Venise, à Paris, à Lyon, à Cologne et ailleurs. Si le travail de nos théologiens eut à subir certaines critiques, on put aussi se glorifier d'avoir trouvé dans les suffrages des hommes les plus compétents, tels que Baronius et d'autres (!), une abondante compensation. Lorsque les Bénédictins de Saint-Maur résolurent de publier une édition nouvelle des œuvres de saint Augustin, ils ne purent s'empêcher de déclarer combien il était difficile d'en produire une édition plus parfaite que celle des théologiens de Louvain (3).

(1) « Jucundissimum vero fuit, quod de Lovaniensi nostra B. Augustini castigatione tam candidè passim et amantè in his notationibus tuis (ad Martirologium Romanum) loquaris ac sentias; quando nec isthic (Romæ) deesse ex sè digna accepimus, qui laboribus illis nostris obstrictandum sibi existiment. » Lettre du docteur Henri Grégoire à Baronius, du 17 mai 1685.

(2) « Tæmerarium videbatur secundum Lovanienses Theologos doctrinæ, de Augustino totaque republica christiana optime meritis, novum S. Doctoris operum editionem meditari, quippe vix fieri posse, ut a nobis coram diligentia sequeretur, nedum superaretur. » *Præf. præ. op. edit. an. 1703.*

NOTICE SUR UNE CORRESPONDANCE D'ÉRYCIUS
PUTEANUS , DE 1600 A 1646, PAR LE BARON DE
REIFFENBERG (1).

L'importance d'un écrivain est souvent toute relative , et doit moins s'apprécier d'après le mérite intrinsèque de ses ouvrages que par l'action qu'il a exercée sur son siècle. A ce titre Érycius Puteanus occupe une assez belle page dans l'histoire de l'intelligence humaine. Sans doute , ce n'était pas un homme de génie, mais il possédait des connaissances étendues et avait même abordé certaines études que dédaignaient les savants de profession. Doué d'un esprit prompt et d'une activité merveilleuse , il se hâtait de toucher à tous les sujets , en formant mille projets de travail et d'améliorations pour l'avenir. Quoiqu'il n'ait laissé qu'une foule de livrets, souvent médiocres , et qu'il ait essentiellement manqué de goût et de profondeur , il n'en a pas moins étonné ses contemporains qui , frappés de ses évolutions continuelles , se sont surfait sa valeur littéraire. On peut dire aussi avec justice qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à retarder parmi nous la décadence des lettres et ce sommeil de

(1) Extr. des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* , tom. VIII, part. I , p. 11. Voyez les *Analectes* de 1839 , p. 71.

plomb qui devait suivre nos formidables commotions politiques et religieuses.

Le grand Corneille, dans la préface de sa tragédie de *Pertharite*, publiée en 1633, cite un passage de l'Histoire des Barbares, de Puteanus, où il est parlé de ce prince, et se garde bien de le traduire, ce passage, de peur, dit-il, de corrompre la beauté du style de notre savant, par la faiblesse de ses propres expressions à lui, l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* ! Le grand Corneille subissait la commune influence et partageait l'admiration générale.

Je ne dirai ici que quelques mots d'une collection de lettres qui ont été adressées à Puteanus, de 1600 à 1646, par divers personnages distingués de cette époque. Ces lettres sont au nombre de plus de 1500. Il paraît que Puteanus les avait léguées à une maison religieuse ; quoi qu'il en soit, feu M. Lammens en a été le dernier propriétaire, et elles ont été acquises par l'État à la troisième vente de sa bibliothèque, au mois de novembre 1840. Elles sont désignées dans le catalogue sous le n° 146 des manuscrits, et ont été payées 605 francs (1).

Si on rapproche ces lettres de celles écrites à Plouvier et des divers recueils qui ont été imprimés, on aura une idée de l'activité de Puteanus et de l'immensité de ses relations. Beaucoup des épîtres dont je vais m'occuper ne renferment que des civilités,

(1) *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, t. IV, p. 135-36.

mais d'autres contiennent quelques détails qui ne sont pas indifférents pour l'histoire littéraire, et les compliments mêmes, partant de certaines personnes, ne manquent pas tout à fait de signification. D'ailleurs, il arrive qu'un billet sans importance par lui-même consacre parfois une date, un détail biographique ou généalogique; or j'avoue que je suis de ceux qui pensent qu'on ne doit rien laisser perdre.

Quand cette correspondance commença, Puteanus était dans la fleur de l'âge, il n'avait que vingt-six ans. C'était l'époque où sa réputation le faisait appeler en Italie et où il allait recevoir du roi catholique le titre d'historiographe.

Un de ses premiers correspondants, en suivant l'ordre du manuscrit, qui n'est pas malheureusement l'ordre chronologique, est une femme, cette Dorothee de Croy, marraine d'une fille de notre savant, laquelle aimait passionnément la poésie et lui sacrifiait elle-même, dans l'occasion, avec plus de ferveur, il faut le dire, que de succès.

Ses lettres, ordinairement fort courtes et peu intéressantes, témoignent d'une haute estime et d'un vif intérêt pour Puteanus.

Par un billet du 26 août 1607, le comte d'Arenberg prie Puteanus de lui envoyer un artiste qu'il avait ramené d'Italie, pour peindre à fresque plusieurs vues d'Enghien. On compte encore d'autres grands seigneurs, tels que le duc d'Arschot, le comte de Solre, le marquis de Bedmar, N. de Montmorency, comte d'Estaires, le comte d'Ongnies, le duc Ch. Alb.

de Croy , Pierre Branitsky , comte de Rustza , le marquis de Caretto , Léon Sapiéca , palatin de Vilna , le comte de Gommigny , le comte de Megen , Herman de Bourgogne , seigneur de Fallez , le comte de Berghe , le comte de Bruay , le Rhingrave , le comte de Gamarache , le comte Georges Ossolynsky , Léonard , Lamoral et Geneviève de Tassis , Marie , comtesse de Lalaing , le seigneur de Grobbendoncq , Claude de Rye-Balançon , le marquis de Aytona , le duc d'Havré , le marquis de Renty , François de Cerf , baron de Flamerting (celui qu'en ses mémoires , voyez mon édition , p. xxi , 32 , 33 , 36 , le comte d'Ongnies appelle *Flammartin*) , le comte de Busquoy , le comte de Mello , le marquis Sfondrati de Milan , César Visconti , Georges d'Autriche , François de Moncada , comte d'Ossone , Vratistas , comte de Furstenberg , don Fr. de Benavides , le marquis de Belveder , la comtesse de Boussu , le baron de Hoensbroeck , etc. , etc. Ils écrivent , les uns pour l'assurer de leur protection et de leur amitié , les autres pour lui recommander leurs enfants , ceux-ci pour être mentionnés dans ses livres , ceux-là par d'autres motifs analogues de vanité , de bienveillance ou d'admiration.

Il y a cela de remarquable que plusieurs de ces hommes d'épée et de cour écrivent tantôt en français , tantôt en espagnol ou en italien , tantôt même en latin . Le comte d'Estaires surtout paraît un latiniste très-exercé . C'est lui , ainsi qu'il le déclare dans une lettre , qui avait engagé Adrien Van Schrieck à se

livrer à des recherches sur les antiquités de la Belgique. L'on sait jusqu'où remonte cet auteur pour ne pas s'arrêter en chemin. Le comte de Berghe seul se sert de la langue flamande.

Woverius, dont Puteanus se plaint quelquefois à Plouvier, est un de ceux qui lui écrivent le plus fréquemment. Ce sont des éloges qui ne tarissent point.

Il résulte de quelques lignes de Paul de Carondelet, baron de Vilers (1), qu'en 1616 Puteanus songeait à publier une espèce de biographie des hommes illustres de la Belgique :

... Cito tuos effringant carceres ELOGIA BELGARUM, opus non minus te dignum, quam tu patriæ bonus quia gratus. Dabit Belgio quod Italis invidebat. Hic viros habemus quorum factis nihil deest nisi tu laudator. Facile aliorum elogia contemnent, cum tuo. Itaque si ipsorum virtutem æterna gloriæ face illustrare non detrectas, mittam quæ digna videbuntur inter tua elogia fulgere. Obligabis non ingratos debitores, quod ipsorum meritis detuleris quod aliunde expectare non poterant, quia Puteanus es.

Carondelet voulait, sans doute, faire figurer dans le livre projeté quelques membres de sa famille, et il protestait d'avance contre l'ingratitude que montrent trop souvent ceux qui, après avoir cajolé un auteur dans l'intérêt de leur amour-propre, l'oublent com-

(1) *Nobil. des Pays-Bas*, t. I, p. 106.

plètement dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient. Nous aussi savons à quoi nous en tenir sur la reconnaissance de ces messieurs.

Par une autre lettre (1638), Carondelet recommande à Puteanus Jérôme de Medinille, de Cordoue, qui avait traduit en espagnol l'*Utopie* de Thomas Morus.

En 1639, Puteanus, pressé par des besoins de famille, voulut vendre sa bibliothèque au comte-duc d'Oliveres (1); il se servit pour cela de l'entremise de Don Laurent Ramirez de Prado et de L. W. Zapieca. Ce dessein au reste n'était pas nouveau, et en 1626 Puteanus en avait déjà entretenu le comte de Solre.

Pendant l'année 1604, le terrible Scioppius écrit de Rome des choses charmantes pour Juste-Lipse et Philippe Rubens qui, à la vérité, avait fait son éloge. Il envoie à ce dernier une correction sur Virgile. Ailleurs, longue dissertation à propos de Mercure, le dieu *Thot*, *Thoot*, dont il fait *Hooft*, *il capo*.

Une lettre du magistrat de Cologne à Puteanus, datée de l'an 1643, prouve qu'il avait fait ses premières

(1) Un des éloges singuliers de ce ministre, que Gibbon a révélé aux moins instruits, se lit dans la dédicace des *Sonnets de Flandres* d'Olivier de Wree, au roi Philippe IV. L'auteur ne craint pas de rappeler à ce prince son état de tutelle : « V. M. a, passé long-temps, appris les hauts faits de ses ancêtres, non pas pour les savoir, mais pour les imiter : et autrement n'aurait permis que « V. M. n'y eût été expérimentée, celui qui à V. M. contenant « comme un Atlas le poids de tant de royaumes, assiste comme « un autre Hercule, le sieur comte-duc d'Oliveres. »

études en cette ville au *collège des Trois-Couronnes*.

En 1639, don Laurent Ramirez de Prado, protecteur de Puteanus près du comte-duc, lui demandait des vers pour mettre en tête de son édition de *Luitprand*. C'était une mode littéraire de cette époque, et tout le monde connaît le *liber adoptivus* de Daniel Heinsius et celui de Ménage.

Parmi les personnes lettrées de la Belgique, nous voyons Juste-Lipse, Janus Lernutius, Florent Van der Haer, Hermanus Hugo, P. de Lowe d'Anvers, Janus Schepperus, Bernard de Mont-Gaillard, abbé d'Orval, André Hoius, Ant. Abundantius de Spa, Jean Brantius, Justus Ryckius et Mich. Hoyerus de Gand, Ant. Bergaigne, H. C. de Dongelberge, Ant. Triest, évêque de Gand, J. Bouchaert, curé de Montaigu, G. Gevartius, Fr. de Paz, Oliv. Florent Waterloop, Stravius, archidiaque d'Arras, depuis nonce apostolique, P. Puteanus, J. de Rodoan, évêque de Bruges, Christophe de Marlet, évêque de St-Omer, P. Pecquius, François Buisseret, évêque de Namur, Janus Vletius, l'archevêque de Malines Jacques Boonen, Jean le Mire, évêque d'Anvers, P. Castellanus, Guil. Cripus secundus, P. Weymsius, H. Van Dormael, Ph. Rubens, Nic. Vernulæus, J. Rivius, du couvent des Augustins de Louvain, I. Pierssenæus, le président Richardot, Nic. Burgundius, Jac. Crucius, Car. Laurinus, Alex. Vrientius, J. F. Van Slingelant, Libert Froimond, P. Stockmans, Louis Nonnius, Jac. Rolandius, Jean de Chokier, Arn. Planctus Cervius, Mich. Bultelius, Jean-l'heureux ou Macarius, Justus

Mulderus Ascanius, P. Roose, Cl. Dausquius, F. Bernartius, Hub. Audejantius de Bruges, Daniel et Nicolas Heinsius, Godefroid Wendelinus, qui se mêlait d'astronomie et à qui Cassendi envoyait des éclipses en manière de régal, le médecin Janus Detraeus de Lille, Diodorus Tuldenuus, Aubert Miræus, etc.

Parmi les étrangers : le cardinal Bentivoglio, Didacus de Saavedra Faxardo, P. Burius, Chr. Huygens, Jo. Phil. Pareus, recteur du gymnase de Neustadt, l'anglais Simon Russell, qui écrit de St-Omer et paraît tout préoccupé des auteurs grecs, le commandeur Scipion della Scala, Martinus La Farina de Palerme, Fortunatus Scaechius, de l'ordre des Augustins, chapelain du pape, Jo. Petr. Quadrius, Fortunius Licetus de Padoue, Jacob. Merlo Horstius de Cologne, Petr. Brantzius, Jacq. Le Vasseur, doyen de Noyon, God. Cretschmar, danois, Goth. Jaugermann, l'imprimeur, De Climace de Paris, B. Canutus Aquilonius, Fred. Lindembrog, de Hambourg, le cardinal Barberini, J. Hesselus, Ab. Hermana de Francker, Nic. Lacaille de Paris, J. Meursius, J. Accarisi, qualificateur du St-Office, à Rome, Nic. Pelloquius, de Paris, Gérard Jean Vossius, Ch. Chamberlin, M. Z. Boxhorn, J. M. Suarès, Marc Ant. Bongratlo, doyen de St-Pierre d'Avignon, P. A. Lugo de Salamanque, André de Soto, Petr. Scriverius, Lambertus Vossius, Jo. Cabeljavius de La Haye, P. Cantoni, avocat de Milan, Corn. Plemplius et V. F. Plemplius, G. Rhenanus, C. Barlæus, G. Elmenhorstius, le médecin Corn. Van Someren, Jac. Skytte,

Janus Rutgersius, Mathieu Vossius, Isaac Gruterus, Bened. Sossagus, N. Rigault, nommé en 1613, à la place de Casaubon, garde de la bibliothèque royale, que la tour du Louvre (1) n'était plus capable de contenir; Sixtus Arcerius de Francker, M. Velserus d'Augsbourg, Justus Reifenbergius, Jean Fred. Gro-novius, Melch. Haiminsfeldius Goldastus, Fr. Bartholinus, Wibrandus Auskema, Frisius, B. Gerbier, envoyé d'Angleterre, J.-B. Saccus, secrétaire du conseil de Milan, celui de tous les correspondants de Puteanus dont notre recueil contient le plus de lettres, Adolphe Vorstius, Isabelle Andreins, Louis Septalius, Jean Beverovicus ou Beverwyck, enfin Antoine Salmatia (Αντόνιος Σαλμάκιος) dont nous avons des épîtres tout en grec, etc.

P. Scholier (et non *Scholiers* ainsi qu'il est imprimé dans la table de la *Bibliothèque Belge* de Foppens) envoie, en 1626, ces vers à Puteanus :

*Scire velim quæ de Latio sententia nostro
Nata palestritas inter, Puteane, capaces.
Oblectare magis studui quam cogere iniquis
Res orbis summas numeris, et labier impar
Magnorum fluvio, et repetita offendere crambe.
Quidquid erit, perscribe, precor, quod vulnerat aures :*

(1) Croirait-on que dans une traduction de Guillaume-le-Breton, publiée par M. Guizot, on ait rendu *Turris Luparis* par la *Tour de Lupar* ! Cette version d'écolier est toute pleine de pareilles bévues, auxquelles on gémit de voir accolé le nom d'un homme tel que M. Guizot.

*Quam (licet a doctis) laudari, malo doceri.
 Ne res communis lateat te, milibus audent
 Certare hic super induciis beat indica classis
 Plus soluto regem duplo : fugat agmina Cæsar
 Rustica : Dantisci victoria lata Polono.
 Vive memor nostri. Valeas cum conjuge, prole.*

TIUS P. SCHOLIER.

Voici un billet du prince d'Orange, Philippe Guillaume, l'aîné de Maurice et de Frédéric Henri; il est tout plein de courtoisie sinon d'élégance et de correction :

« Monsieur Puteanus, l'affection que contribuez
 » d'un cœur sincère dénué d'obligation en mon en-
 » droit, comme j'ay appris par une vostre que le sieur
 » Florice m'a confirmé et assuré, m'oblige de tant
 » plus, puisque l'origine n'a autre but que me rendre
 » capable d'icelle; et désirant y correspondre me
 » trouverez en toute occasion tel que pouvez espérer
 » d'un qui vous ayme et honore la vertu, prudence
 » et capacité qui reluit en vous. Et encore que vous
 » (*vos*) escripts me le tesmoignent que trop, je seray
 » fort ayse de le recognoistre par votre présence
 » quand il vous plaira, qui me sera autant agréable
 » que la satisfaction qu'en recevrez vous assurera
 » de ma bienveillance et de combien je désire vostre
 » amitié, comme estant,

» Monsieur Puteanus,

» Vostre bien affectionné à vous complaire et servir,

» Le prince d'ORANGE.

» A Bruxelles, 28 de nov. 1612. »

Une lettre de Henri Lancelot, commissaire général de l'ordre des Augustins pour les provinces du Rhin et de Souabe, en date du 7 octobre 1621, rend compte d'un voyage en Allemagne, et contient entre autres ce passage sur l'université de Tubingue : *Tubinga (ut pseudo-theologiam luttheranam silentio involvam) lectissimam et frequentissimam habet juventutem, et omni pene natione germanica, anglica, scotica, gallica, hollandica, etc., collectam, ducentos fere alumnos propriis expensis alente Wirtembergico duce...*

Le 4 mai 1636, R. Wouters s'adressa à Putcanus, au nom du recteur et de toute l'université de Louvain, pour le prier de faire quelques dons à la bibliothèque que l'on venait de fonder. Cette lettre est rédigée avec une élégance remarquable.

(1634.) Gérard Jean Vossius, ancien condisciple de Puteanus à Dordrecht, exprime la douleur que lui cause la perte de son fils Denis, qui, jeune encore, était versé dans les lettres latines, grecques, hébraïques, syriaques et chaldéennes, avait appris l'éthiopien ainsi que d'autres langues orientales, et possédait le français, l'italien et l'espagnol. Il préparait une édition de César, et s'apprêtait à publier le traité de Maimonides sur l'idolâtrie, traduit de l'hébreu en latin avec un commentaire. Il voulait de plus tirer des écrits des Rabins tout ce qui pourrait servir à la conversion des Israélites. Il semble que Foppens, d'après l'article qu'il a consacré à Denis Vossius, ait lu la lettre de son père à Puteanus, attendu qu'il emploie les mêmes expressions que lui.

En 1637, entres autres projets, Puteanus avait celui d'écrire l'histoire du cardinal de Granvelle, ouvrage qui reste encore à faire même aujourd'hui.

(1627, 14 octobre.) Le comte Léonard de Tassis le presse de finir sa généalogie, le plus beau livre qu'on puisse composer au jugement des intéressés.

(27 novembre 1623.) P. Pecquius s'exprime assez durement sur le compte de Moretus : *Satis sese ostendit*, dit-il, *quis esset, nimirum ut alii typographi plerique omnes, lucelli mancipium*. Cependant la chose s'explique : Moretus ne voulait pas imprimer un nouvel ouvrage de Puteanus, peut-être parce que l'expérience l'avait rendu plus difficile. Pecquius était d'intention de recourir aux frères Bellere (1), qui faisaient un grand commerce aux foires de Francfort.

En 1624, les armes de l'empereur occupaient les lieux d'où l'université de Heidelberg tirait ses principales ressources. Ce corps, dans sa détresse, voulait recourir à l'infante Isabelle; mais, au préalable, il désirait que l'université de Louvain intercédât en sa faveur, et pour se faire un appui dans cette université, il invoque les bons offices de Puteanus. Cette missive, où la rhétorique n'a pas été oubliée, se termine ainsi :

Nostra vicissim dignitati tuæ, clarissime Domine

(1) Voir sur l'établissement typographique des Bellere, M. Arth. Dinaux dans les *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*.

Puteane, studia, officia promittimus. Sed promittimus nunc quidem, et ut Ulysses ille apud Alcmaëum nihil habet quod rependat pro ingentibus meritis præter vota et grates, ita nos præter mentis munera. Rependet Supremus, laudabit fama et æternitas, compensabit cum musis omnibus Apollo ipse vestris (sic vovemus) studiis propitius et benignissimus : Deus Opt. Max. dignitatem tuam famæ et æternitati studiorum servet ac sospitet. Dabantur 12 julii anno 1624, Heidelbergæ. Dignitalis tuæ studiosissimi rector et professores academice Heidelbergensis.

(1600.) Ferdinand et David de Tassis font l'éloge du peintre Jean Rotterhamer qui était alors à Venise.

(1621.) L'infante Isabelle avait assuré aux enfants de Puteanus l'habitation de la citadelle de Louvain, que l'archiduc Albert lui avait personnellement accordée.

(28 mars 1620.) Longue pièce de vers élégiaques de M. J. Weitzius de Gotha à Puteanus.

C'est le même Weitzius qui, dans une autre lettre, profère cet adage, bien propre à le faire honnir aujourd'hui par les hommes du progrès : *Pax una triumphis innumeris potior!*

(Septembre 1614.) Vers de I. Ryckius de Gand, sur l'*Historia Insubrica*.

Quidquid in externa miles peccavit arena, etc.

(1638.) Autres vers d'Eustache de Pomereux-Dusart, curé de Wackerseel.

(1638.) Autres madrigaux du même.

(1624.) Vers de Pierre de Streithagen, chanoine de Heinsberg.

(1642.) Détails littéraires sur une femme poète, dans une lettre de C. Barlæus, qui écrit d'Amsterdam.

Vir clarissime, qui eruditam juventutem sæpe commendatitiis litteris prosecutus fui, jam matronam ingenii et poeseos fama apud Batavos celebrem tibi commendo. Nihil petit, nisi ut alloquio tuo, hoc est, ipso Romanorum facundiæ ore frui possit, dum Lovanii est. Scit aquilas solis conspectum ferre. Etiam hæc doctissimorum virorum in Belgio vullibus se intrepida offert. Nam et ea loqui potest, quæ a doctrina et humanioribus litteris aliena non sunt, et ea scribere, quæ supra sexum suum sunt. Inclaruit hic apud nos multis retro annis belgica poesi, grata maximis patriæ nostræ viris, Hoofdio, Muydensi satrapæ, Constantino Hugenio, Zulichemi domino, Catsio, Hollandiæ ordinum syndico, Vossio, Heynsio aliisque, quos nominis et eruditionis fama eruditorum vulgo secrevit. Sororem habet Tesselam nomine, quæ poema belgicum et gallicum pangit ad miraculum. Hæc Anna Romeria est, parente nata ingeniosissimo et argutissimo, qui emblemata belgica edidit, sensus acutissimi, ut non uno nomine hæc mater favore tuo digna videatur. Tota gestit arcem tuam et gradium Heliconæ conscendere. Quem, si voles, versibus celebrabit dum istic est. Religioni vestræ et sacris addictissima, filios duos discipline Jesuitarum Antverpiæ, ni fallor, commisit, etc.

(22 août 1621.) Lettre de Ch. Della Faille, au nom de l'archiduchesse, qui souhaitait que Puteanus achevât l'ouvrage commencé par Juste-Lipse sur N.-D. de Montaigu, et qui se proposait d'en envoyer des exemplaires hors du pays.

(1655.) C. Barlæus, à l'université de Leyde, avait failli devenir victime de la liberté de ses opinions :

Nos hic, mi Puteane, aliquandiu cum iniquiore fato luctati jam per Dei gratiam, Amstelodamensium liberalitate magnifice fruimur et loquimur ac philosophamur securius. Nimia disputandi libertate nuper perimus, et quidem per illos quorum est servare animas, non perdere, prodesse, non nocere. Illud potius dicam : perieram, nisi sic periissem. Excidi professione Leidensi, ut luculentior impetrarem. Desii ad tempus philosophari, ut poetica lingua fabulam laxarem liberius, etc.

(Sept. 1630.) Gassendi annonce son départ prochain pour l'Orient.

(23 nov. 1644.) Lettre latine du magistrat de Bruxelles à Puteanus, pour le remercier de ses offres de service. Je ne pense pas que cette latinité correcte et soignée soit encore de mise dans les greffes de nos municipalités constituées.

(2 août 1621.) Le sieur de la Serre, connu par ses amphigouris, écrit à *Van Put* ou *Puteanus* : « ... Je » suis si altéré de l'eau de votre puits que je supplie » très-humblement V. S. de m'en donner une goutte

» pour esteindre la soif de mon ambition, désirant
 » que votre plume, toute d'or, honore d'un distique
 » mon livre des *Saintes affections de Joseph et des*
 » *amours sacrées de la Vierge*, affin d'éterniser sa
 » mémoire par l'éternité de votre muse royale ! » Ne
 peut-on pas dire, avec la princesse de Conti, que c'est
 là un style en obélisque ou qui finit en pointe comme
 un clocher ?

(1601.) *D. Vic. Van Belle Brugensi, quum jurisconsultus renunciaretur (Lovæni), cognato et amicissimo suo, calore benivolentiæ pangebatur Hub. Audejantius Brugensis. Vers lyriques.*

(16 mai 1627.) Mademoiselle de Gournay, l'élève et l'éditeur de Montaigne, vient, à son tour, payer tribut à l'homme en vogue. Elle lui envoie les *Essais*, auxquels Puteanus s'intéressait, dit-elle, beaucoup ; et le prie d'informer les imprimeurs belges, que s'ils en veulent des exemplaires, elle leur en fournira à bon marché, c'est-à-dire, à 28 *souls en blanc*. Le chapitre des *souls* paraît être fort à cœur à ce philosophe en jupons, car la lettre finit par cette recommandation :

« *Monsieur, maictes moy ainsy ie vous suplye*
 » *l'adresse de vos lettres : à Mademoiselle de Gour-*
 » *nay, rue de l'Arbre sec, devant Saint-Germain, à*
 » *Paris ; port CINQ SOULS.* »

(1609.) Daniel Heinsius rend compte de ses travaux sur Aristote, dont il venait d'expliquer publiquement la politique :

*Moriar nisi sæpe stomachum aut bilem mihi move-
rant , qui opiniones suas , idque in sanctissimo scri-
bendi genere , in quo minimum licere debet , summo
philosopho ascribunt. Idem de Platone alibi affirmare
possum.*

(16 nov. 1628.) Aubert Le Mire , qui avait déjà de-
mandé une inscription pour le mausolée de son oncle,
annonce que le troisième volume de ses diplômes est
sous presse.

(17 nov. 1629.) Il écrit que François Bruno vient de
mourir à Bruxelles. C'était un Espagnol versé dans le
grec , et qui avait recueilli , dans la bibliothèque de
l'Escurial , des parties inédites des anciens pères.

*Fuit hic annus , ajoute-t-il , vere fatalis (ut sic
loquar) magnis viris, quos inter societas Jesu quatuor
eximios amisit Schottum, Scribanium, Rosweidum et
Hermanum Hugonem , mihi cognatum quemque ma-
ter mea de sacro fonte suscepit.*

(Fév. 1646.) Plaintes de Wendelinus sur la déca-
dence des études :

*Non est mihi promptum dicere quam me vellicavit
triste istud nuncium crepti nobis Cantelmi , quam
mihi fibras omnes lancinavit acerbissima suavissimi
herois recordatio , et cum quo non ex falso tu pro-
nuncias concidisse studia. Barbaries grandibus pas-
sibus et quasi per grallas omnia pervadit , ne solam
cretam credas transmigrasse , etc.*

Puis il revient avec empressement à sa chère astronomie et à ses éclipses , dont il devait bon compte à Gassendi.

(Mars 1624.) Aubert Le Mire énumère ses découvertes historiques :

Mitto codicem nostrum donationum piarum itemque annales nostros belgicos. Reperies in iis non pauca hactenus incognita , nominatim Lambertum I et Aulfridum , comites Lovanienses , Ragineros quattuor , comites Hannonienses , Gandenses item atque Alostanos comites, Antwerpienses marchiones, etc., fabulosis istis Brabonibus, Forestariis ac Melusinis exploris. Leges item duces Lotharingiæ superioris seu Mosellaniæ, itemque inferioris ac Mosaniæ, accurate a me distinctos. Quod a nemine (absit jactantia) hactenus præstitum. Invenies denique Godefridum Bullonium nostræ Lotharingiæ inferiori assertum, quem hactenus Mosellani (qui hodieque Lotharingi vocantur) sibi vindicare sunt conati. Qua occasione docui modernos Lotharingiæ duces , non a Carolo Magno aut a Godefridi Bullonii fratre Guilielmo (ut ipsi jactitant), sed a Gerardo, Alsatiæ comite, stirpem ducere. Super his et aliis libens judicium vestrum audiam, quod eo mihi gratius erit, quo liberius.

De Geldrensibus comitibus quædam attigi, sed breviter : quia diplomata vetera mihi desunt, quæ utinam vestra opera nancisci queam, etc.

Je m'arrête : si je voulais multiplier les extraits de

cette espèce , j'excèderais bientôt les bornes où je dois me renfermer. Le peu que j'ai dit suffit pour faire apprécier l'importance de la collection dont vient de s'enrichir la bibliothèque royale. Je le répète, elle présente un coin du tableau littéraire de la première moitié du XVII^e siècle. Confidences d'auteurs , doutes de savants , adulation de la célébrité , envie de s'associer à une réputation à la mode, traits de caractère et de mœurs ; tout s'y trouve. Il n'y a pas jusqu'à la forme extérieure des lettres qui n'ait aussi son instruction. J'aime ces écritures nettes , fermes et rapides d'hommes tels que Bentivoglio ; les pattes de mouches de Juste-Lipse me peignent son style sautillant et haché ; je vois avec plaisir des princes et de grands personnages écrire de leur main avec une politesse extrême , tandis que de moindres se contentent de tracer la *cortesia* ou même seulement leur signature , et affectent de petits airs souverains. Les adresses m'amuse et m'instruisent aussi ; l'une qualifie Puteanus d'*ornement du Parnasse* , l'autre du plus *grand des mortels* , une troisième de *miracle du siècle*. Enfin , je ne dédaigne pas même d'examiner la trame du papier et je fais là dessus des rapprochements dont je vous épargne la subtilité.

Ces lettres, chose surprenante, contiennent à peine des traces des événements publics qui s'accomplissaient alors. Aubert Le Mire est presque le seul qui leur accorde quelque attention , encore ne fait-il qu'effleurer en passant les opérations de la guerre.

C'est pourtant de 1600 à 1646 qu'eurent lieu le siège d'Ostende , l'établissement de la compagnie hollandaise des Indes orientales , le décès de la reine d'Angleterre Élisabeth, les négociations de Londres qui la suivirent , la reconnaissance de la liberté des Provinces-Unies , la trêve de douze ans , le supplice de Barneveld, la guerre du Palatinat, la mort de l'archiduc Albert, la reprise des hostilités contre la Hollande, l'arrivée de Marie de Médicis aux Pays-Bas , la conspiration du comte de Berghe , etc. A la fin de cette période , la décadence commençait à se faire sentir partout. La Belgique, remise sous le sceptre de l'Espagne , partageait le marasme de cette monarchie.

On remarquera que les savants de l'époque étaient obligés d'entretenir un commerce épistolaire peut-être plus étendu qu'aujourd'hui. En effet, ils ne pouvaient être instruits que par lettres de ce qui se faisait dans le monde intellectuel , puisqu'on n'avait alors ni *revues* ni *journaux*.

QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE LIEU
D'ORIGINE ET LA FAMILLE DE NICOLAS DE
LEUZE, PAR LE PÈRE PRUVOST, S. J. (1).

Dans la notice que renferme l'annuaire de 1861 sur Nicolas de Leuze on n'avait osé se prononcer sur le lieu de naissance de ce savant. La raison en était qu'à défaut de renseignements positifs on n'avait d'autre indice que les noms qu'il portait ; or il s'appelait tantôt *Leusius à Fraxinis* et tantôt *de Fraxinis, alias Leusius* et l'on sait qu'au XVI^e siècle le nom du lieu d'origine était assez souvent substitué au nom de famille. Le docte licencié de l'Université de Louvain aurait donc pu, par son origine, appartenir à Leuze ou à Frasnes. Toutefois l'usage plus fréquent de la première appellation engageait à mettre Frasnes en première ligne. Cette préférence était tout à fait fondée, comme on va le voir.

On trouve en effet dans le tome VII de la Société historique et littéraire de Tournai certains documents qui ne laissent aucun doute sur ce sujet. Ils ont été recueillis par M. le vicaire-général Voisin, dont les savantes et judicieuses investigations ont déjà bien souvent porté la lumière sur des points obscurs de l'histoire de Tournai et de son diocèse.

(1) Voyez les *Analectes* de 1861, p. 47.

« Il y avait, dit-il, à Frasnes-lez-Buissenal une seigneurie qui portait le nom de De Leuze. Elle était possédée, en 1476, par le comte de Ghise. Il y avait aussi une famille, du même nom de De Leuze, alliée à celle de Du Quinghien, et cette dernière avait, au XV^e siècle, les seigneuries de Frasnes, des Mottes, du Ham et autres. Jacqueline de Leuze épousa, en 1538, Nicolas Du Quinghien. »

Il donne ensuite des extraits du testament d'Antoine de Leuze petit-neveu de Nicolas. Le testateur y apparaît suffisamment comme natif de Frasnes et appelle son grand-oncle *Nicolas de Leuze dict a Fraxinis*.

Cet acte fait connaître que l'autel de la corporation des chirurgiens dans l'église de Saint-Pierre à Louvain était dédié à Saint-Luc et que Nicolas de Leuze avait droit à un service anniversaire dans cette même église.

M. Voisin extrait de l'obituaire de Frasnes copié vers l'an 1717 la mention de l'obit qu'on célébrait aussi pour Nicolas dans sa paroisse natale le 5 ou 6 décembre de chaque année. L'annotateur l'y appelle mal à propos doyen de Saint-Brice. 64 sous étaient assignés au curé et 5 sous à cinq pauvres veuves. A la fin du service le *de profundis* devait être chanté sur la tombe de Jean de Leuze.

« *Jean de Leuze*, dit M. Voisin, père sans nul doute de Nicolas, était connétable de la confrérie de Saint-Jacques à Frasnes en 1524. C'était un bienfaiteur des pauvres, auxquels il avait donné en 1508 un lieu manoir. »

M. le vicaire-général complète aussi les indications de Paquot sur la chapellenie de la Cocquerie dont Nicolas de Leuze était pourvu. Cette chapellenie se trouvait à la cathédrale de Tournai. Le même Paquot donne à Nicolas de Leuze le titre de chapelain de Saint-Pierre *in Unclea* diocèse de Malines. Il est probable qu'il s'agit d'un bénéfice de l'église paroissiale d'Uccle qui a Saint-Pierre pour patron.

En complétant la notice de Nicolas de Leuze, M. le vicaire-général donne sur son petit-neveu des renseignements qui méritent d'être recueillis.

Antoine de Leuze était prêtre et chapelain de l'église collégiale de Saint-Pierre à Louvain. Il paraît y avoir concentré ses affections ; car il se contenta de faire célébrer pour son âme un seul service à Frasnes, tandis qu'il légua une rente aux chapelains ses confrères pour jouir à Louvain d'un anniversaire.

« Dans le tableau des fondations de bourses d'études publié par le gouvernement en 1846, à la page 33, sous le n° 266, on porte de Leuze, Antoine, comme ayant fondé en 1683 une bourse de philosophie. Elle fut rétablie le 17 janvier 1822, et elle avait en 1846 un revenu de cent vingt-et-un francs quatre-vingt-sept centimes. Le fondateur a appelé à la jouissance de cette bourse : 1° ses parents, 2° les descendants d'Anne Latteur et 3° les jeunes gens de Frasnes-lez-Buissenal. Cette bourse est à la collation du curé de Frasnes, de concert avec un ecclésiastique parent du fondateur.

» Antoine de Leuze, par son testament de 1691,

avait fondé une autre bourse de quarante-deux florins dix-sept patards, en faveur de ses parents qui fréquenteraient *les basses escolles et humanité* « de laquelle bourse les maistres de chapelains de Saint-Pierre à Louvain » avaient l'administration et la collation, en laissant aux pourvus le choix du lieu où ils voudraient étudier. Cette bourse est sans doute perdue, car on ne trouve aucune trace de son rétablissement. »

On peut en dire autant de la fondation faite par Nicolas en faveur de la pédagogie du Lys.

Plein de respect pour la mémoire de son vénérable grand-oncle, Antoine de Leuze voulut être inhumé auprès de ses restes mortels et laissa des revenus pour l'augmentation de son anniversaire. Le chapelain de Saint-Pierre conservait aussi comme un précieux héritage de famille « une calice d'argent doré et des petites ampules d'argent, avec un gobelet d'argent, sur laquelle sont les armoyeries de son grand-oncle et une blanche chasur. » A son tour il légua ces objets à son neveu maître François de Leuse, prêtre.

« François de Leuse fut attaché à l'église de Frasnes comme chapelain. Il vivait encore en 1727. Ce fut probablement le dernier qui posséda le calice, le gobelet et la chasuble de *Leusius* au double titre de parent et de prêtre. Cette famille est maintenant éteinte à Frasnes. »

NOTICE SUR JEAN DE HAZE, DOCTEUR EN DROIT ET
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN (1).

Tourcoing a fourni au XVI^e siècle à l'Université de Louvain non-seulement un docteur en théologie, le P. Jacques Lefebvre, de l'ordre des Dominicains (2), mais encore un docteur en droit, Jean de Haze, professeur dans la même Université. Il n'est pas inutile de remarquer que le titre de docteur en droit était alors très-rare, et il était d'autant plus honorable qu'il exigeait des études plus longues et des épreuves plus sérieuses. En effet, pendant tout le cours du XVI^e siècle, soixante-trois docteurs seulement reçurent le bonnet à Louvain.

Valère André, dans ses fastes académiques de l'Université de Louvain (2^e édition, pp. 155, 156, 184, 185, 187, 210, 797) nous a laissé les détails suivants sur le savant Tourquennois : « Il était né, dit-il, à Tourcoing, dans la châtellenie de Lille, en Flandre. Ce fut vers 1487. Il étudia à Louvain, et une preuve de la manière distinguée dont il fit ses études, c'est qu'il fut élu par ses confrères doyen du collège des bacheliers. Ce collège, dont l'ouverture datait de l'an 1505, servait aux réunions des bacheliers en

(1) Tiré de l'*Indicateur* de Tourcoing.

(2) Voyez les *Analectes* de 1855, num. 18, p. 80.

droit, qui s'y exerçaient à la controverse et y discutèrent les questions les plus difficiles non-seulement du droit canon et du droit romain, mais encore du droit féodal. »

Ces réunions avaient lieu sous la présidence d'un doyen de leur choix, qui devait être capable, comme les docteurs dans leurs classes, de diriger les discussions, et de donner une solution aux cas présentés. Valère André remarque que les doyens du collège des bacheliers furent, dès l'origine, des hommes distingués et occupèrent généralement dans l'état un rang honorable.

Jean de Haze fut admis, le 28 novembre 1517 à faire partie du conseil de l'Université comme représentant de la faculté des arts. Il fut promu au grade de docteur en droit civil et canonique, le 22 mai de l'an 1520, en même temps que Pierre-Jérôme Nicolaï, de Middelbourg, Josse Vroye ou Vroede, de Gavre, et Louis de Schore, de Louvain. La cérémonie de la promotion était présidée par les docteurs Gabriel de Mera et Jean Stephani de Nivelles.

Le nouveau docteur commença le 28 octobre 1520 à expliquer, en qualité de professeur ordinaire, les institutes de Justinien. Il succédait à Nicolas Heems de la Chapelle (alias de Bruxelles) qui, en 1550, lui céda encore la chaire de professeur ordinaire et primaire des lois. Il avait eu pour successeur, dans la chaire des institutes, Hermès de Winghe, de Renaix; en 1547 il cessa d'enseigner et résigna sa chaire, avec le consentement des magistrats de Louvain, à

Gabriel Vander Muyden (*Mudæus*). Le 15 septembre 1530 il avait présidé, avec son collègue, Dominique Cakaert, de Termonde, à la promotion de quatre nouveaux docteurs.

Ces divers détails nous offrent la preuve la plus certaine de son rare mérite, de l'étendue de ses connaissances et de l'excellence de son enseignement. Jean de Haze termina sa carrière le 28 mars 1547, dans la 60^e année de son âge. Il fut enterré dans l'église collégiale de Saint-Pierre, près de l'autel de Saint-Mathias. Paquot dans les *Fastes académiques inédits* nous a conservé son épitaphe inscrite sur une lame de cuivre et conçue dans les termes suivants : « *Magister Joannes Hassius, a Torconia Lovanii legum Doctor ordinarius, Obiit anno Domini 1547 ætatis suæ 60.* » Son épouse, Anne Gysbrechts, mourut l'an 1573, le 31 mars. Il avait laissé après lui plusieurs enfants : son fils, Arnold de Haze, né à Louvain, licencié-ès-droits fut nommé, le 14 octobre 1572, notaire adjoint au conservateur des privilèges de l'Université (*Actuarius curiæ conservatorialis*). Sa fille, Barbe de Haze, épousa le 7 juin 1548 Elbert Léoninus, jurisconsulte célèbre, qui occupa plus tard la chaire de son beau-père. Paquot nomme encore une autre fille, Anne, qui entra, à Louvain, au couvent des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, appelées vulgairement les Dames blanches, et un autre fils, Jean, qui épousa Barbe Maket, dont il eut plusieurs enfants.

Un historien de la ville de Termonde, M. Kle-
5.

mens Wytsman, a cru trouver dans Jean de Haze un personnage digne de figurer parmi les illustrations de cette ville. Seulement il eût dû bien examiner si le savant docteur appartenait réellement à cette localité.

Nous ignorons où le même écrivain a trouvé que Jean de Haze rédigea de concert avec Petrus Amicus et Gabriel Mudée (Vander Muyden) une consultation sur la bulle d'or. Valère André ne fait aucune mention de ce fait si honorable cependant pour les trois docteurs de Louvain. Il n'en est pas parlé non plus dans l'intéressant travail de M. l'avocat P. J. Spinnael, intitulé : *Gabriel Mudée, ou la rénovation de l'étude de la Jurisprudence en Belgique au XVI^e siècle*, inséré dans les *Analectes* de 1844, num. 7, p. 84.

NOTICE SUR THIERRI HEZIUS, SECRÉTAIRE DU
PAPE ADRIEN VI ET SUR LES PAPIERS D'ÉTAT
DE CE PONTIFE.

Le désir de pouvoir publier un jour un essai historique sur *le pape Adrien VI et ses contemporains* m'a engagé depuis longtemps à consacrer des recherches et des études à un sujet plein d'intérêt pour l'histoire de l'Eglise en général et pour celle de la Belgique en particulier, pendant les premières années du XVI^{me} siècle.

Dans ce but, j'ai tâché de mettre à profit mes séjours à Rome, en 1844 et en 1854. Grâce à la bienveillance de S. E. le cardinal Maï, de Messieurs Laureani, Marini et de San Marzano et du père Theiner, j'obtins de précieux renseignements et je parvins à recueillir plusieurs documents inédits sur le pontificat d'Adrien VI.

Les papiers secrets et la correspondance particulière de ce pontife devaient être à Rome l'objet de mes investigations; mais elles restèrent sans résultat. Ni à la bibliothèque ni aux archives du Vatican, il n'existe plus rien de cette catégorie de documents, comme j'ai pu m'en convaincre par mes propres recherches et par celles du père Theiner, qui a succédé à Mgr Marini dans les fonctions de préfet de l'*Archivio Vaticano*.

Le savant continuateur de Baronius nous a com-

muniqué une pièce qui explique l'insuccès des recherches faites jusqu'ici à Rome : c'est une lettre extraite des *Regesta Gregorii XIII, an. III, epist. 227, fol. 329*, reproduite dans le deuxième volume de la continuation de Baronius, n° 97, par laquelle le pape Grégoire XIII prie l'évêque de Liège, Gérard de Groesbeek, de faire toutes les recherches nécessaires pour découvrir les actes et les écritures (*scripturas omnes*) d'Adrien VI, transportés après sa mort à Liège par son ancien secrétaire Thierrî Hezius. Voici le texte de cette lettre ou, pour mieux dire, de ce bref :

Venerabili Fratri Episcopo Leodiensi.

GREGORIUS PP. XIII.

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem. Theodoricus quidam, istius tuæ ecclesiæ canonicus et decanus, obiit circiter annum MDXL. Is fuit secretarius felicis memoriæ Hadriani VI. Abstulit hinc secum ejus pontificatus scripturas omnes; quæ ubi sint, ignoramus. Iis magnopere indigemus, quotidieque accidit, ut aliquid nobis ejus temporis ac pontificatus cognoscendum sit, et quidem in rebus gravissimis, maximeque ad res publicas et quæ Dei sunt pertinentibus. Facies nobis gratissimum, si omnem diligentiam adhibueris in scriptis reperiendis atque ad nos mittendis, idque ut facias, quantum possumus, postulamus. Eo autem nobis gratior erit tua opera, quo vehementius scripta illa desideramus. Datum Romæ apud Sanctum Petrum

sub annulo Piscatoris, die XII februarii MDLXXV,
pontificatus nostri anno tertio.

Ant. Buccapadalius, secret.

Malgré une sollicitation si pressante du pape, malgré les motifs si légitimes sur lesquels elle s'appuie, les recherches faites à Liège, en 1575, par Gérard de Groesbeek restèrent stériles, ou au moins, comme me l'a déclaré le père Theiner, rien ne fut renvoyé à Rome, et les archives du Vatican ne mentionnent aucun fait ni aucune circonstance propres à nous renseigner sur le sort des documents en question. S'ils n'ont pas péri, ils existent peut-être encore quelque part en Belgique ou en Allemagne : la découverte récente d'un recueil manuscrit de lettres de Charles-Quint et d'Adrien VI, conservé à la bibliothèque de Hambourg (1), nous défend de renoncer à l'espoir qu'on parviendra à les retrouver un jour.

Le secrétaire d'Adrien VI, désigné dans le bref pontifical par son nom de baptême (*Theodoricus quidam*), est Thierrri Hezius ou *Hesius*, né au village de Heeze, près de Eindhoven (2). Il suivit les leçons de philosophie et de théologie à l'université de Louvain et fut distingué par Adrien, pendant le cours de ses études, comme un sujet d'élite. Attaché à la per-

(1) *Bulletins de la Commission royale d'hist.*, t. IX, 2^{me} série, pp. 9 et 389. — Le recueil de ces lettres vient d'être publié par M. Gachard. Voyez *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI*; Br. 1859 in-8°

(2) Voyez Coppens, *Beschryving van het bisdom van 's Hertogenbosch*, III deel, 1^{ste} afdeeling, p. 94.

sonne d'Adrien, il l'accompagna comme secrétaire en Espagne et à Rome. Par sa protection, Hezius avait obtenu un canonicat de la cathédrale de Saint-Lambert, à Liège, dont il devint plus tard non pas doyen, comme dit le bref de Grégoire XIII, mais vice-doyen.

Hezius avait gagné, par son savoir et par la modestie de son caractère, toute la confiance de son maître. Aussi Paul Jovius, écrivain ordinairement plus porté au blâme qu'à l'éloge, le nomme *vir optimarum literarum notitia et christiana modestia insignis* (1); et l'espagnol Blaise Ortiz, dans son *Itinerarium Hadriani VI*, nous le dépeint sous les traits suivants : *virum timoratæ conscientia, qui benigna quadam et dulci conversatione studiosus omnes virtutes confovebat* (2). Au témoignage de ces deux écrivains, qui ont connu personnellement Hezius, nous pouvons ajouter encore celui d'un autre contemporain : Gérard Moringus le proclame un homme pieux et érudit, *vir pius simul et eruditus* (3). Érasme le comptait au nombre de ses amis les plus intimes, comme il conste par la lettre suivante qu'il lui adressa de Bâle en 1524 : « Mitto ad te collationem *de libero arbitrio*, quam his diebus edidi, non ignarus quam non versarer in mea arena, quantamque tempestatem concitarem in caput meum; attamen declarare volui, mihi certe promptam voluntatem non deesse.

(1) *Burmanni Analecta hist. de Hadriano VI*, p. 123.

(2) *Ibid.* p. 169.

(3) *Ibid.* p. 70.

Favor Lutheri in dies latius serpit. Jam Galli quidam magis insaniunt quam ulli Germani. Omnes habent in ore quinque verba : evangelium , verbum Dei , fidem, Christum et spiritum. Et tamen hic tales video multos, ut non dubitem quin agantur spiritu Satanæ. Utinam hic tumultus a Luthero excitatus , veluti violentum pharmacum , adferat nobis aliquid bonæ sanitatis ! Texuissem tibi longam historiam rerum , quæ hic geruntur per Lutheranos, ut vocantur, quum hoc etiam cognomine sint indigni , si vacasset. Cura valetudinem tuam, vir optime. Basileæ, 2 septembris an. 1524 (1). »

Plus tard , l'intimité qui existait entre Hezius et Érasme sembla se refroidir. Érasme s'en plaint quelquefois dans ses lettres ; mais l'inconstance de son caractère et certaines complaisances à l'égard des novateurs nous portent à croire que les torts venaient de son côté. Hezius était un homme sévère dans ses mœurs comme dans ses principes , et quoique animé d'un remarquable esprit de douceur et de modération, il ne lui fut pas toujours possible d'approuver tout ce que le célèbre restaurateur des lettres croyait pouvoir se permettre impunément.

Après l'élévation d'Adrien au souverain pontificat , Hezius continua à remplir près de sa personne les fonctions de secrétaire , et il l'accompagna pendant son voyage de Vitoria à Rome, où le nouveau pontife lui conserva constamment toute son ancienne con-

(1) *Op. Erasmi, tom. III, part. I, p. 809, édit. de Jean le Clerc.*

fiance. Selon le père Fisen, Adrien l'avait choisi pour son confesseur, et il usait de ses conseils dans les affaires les plus importantes de l'Église (1).

Adrien était encore à Saragosse, lorsqu'il prit les premières dispositions pour l'organisation de sa cour pontificale. Le 1^{er} mai 1522, il fit publier dans l'église métropolitaine de cette ville de nouvelles règles pour la chancellerie romaine (2), et il nomma en même temps une commission de quatre prélats chargée provisoirement de faire l'examen préparatoire des affaires qu'on s'empressait de lui adresser. A la même époque se rapporte la nomination de Hezius à l'éminente fonction de *dataire* (3).

Cette charge, et bien plus encore l'affection et la confiance du pape, devaient lui ouvrir les voies des dignités ecclésiastiques et même du cardinalat. Mais

(1) « Qui (*Hezius*) quondam Adriano pontifici a secretis et sacris confessionibus fuerat, imo cujus consiliis ille suum pontificatum rexisse dicitur. » *Fisen, Flores eccl. Leod.* part. 2, p. 350.

(2) « Prima vero die maii regulas cancellariæ a se noviter editas in metropolitana ecclesia (*Cæsaraugustana*) publice et solemniter promulgari jussit; per quas omnes reservationes et expectativæ, ut in ipsis continetur, revocabantur, atque a die illa negotia undecunque sub annulo ... expediebantur. » *Ortizii Itinerarium Hadriani VI, apud Burmannum*, p. 167.

(3) Le *dataire* est un prélat député par le pape pour recevoir toutes les requêtes qui lui sont présentées touchant la provision des bénéfices. En vertu de sa charge, le *dataire* peut accorder, sans la participation du pape, les bénéfices d'une moindre valeur déterminée; pour les autres, il faut que les provisions soient signées par le pape, qui lui donne audience tous les jours. Lorsque c'est un cardinal qui est *dataire*, on le nomme *prodataire*.

Hezius était sans ambition ; se contentant de son titre et de ses laborieuses fonctions de secrétaire du pape , il résigna avec plaisir une charge qu'il n'avait remplie que provisoirement , et qu'Adrien , après son arrivée à Rome , confia à un autre de ses compatriotes , Guillaume Enkevoirt , qui reçut avec la dignité de dataire l'évêché de Tortose , et devint ainsi le successeur du pontife sur ce siège , un des plus riches de la monarchie espagnole.

Ces deux Belges , le dataire Enkevoirt et le secrétaire Hezius , exercèrent une influence prépondérante pendant la trop courte durée d'un pontificat destiné à aplanir les immenses difficultés qui dominaient le gouvernement de l'Église. Enkevoirt était aussi , comme Hezius , une ancienne connaissance qu'Adrien avait faite à l'université de Louvain ; mais plus âgé que Hezius , qui vit Rome pour la première fois , lorsqu'il y arriva à la suite du pape , Enkevoirt s'y trouvait établi depuis longtemps (1) , et il s'y était formé à la pratique des affaires , en remplissant , sous Jules II et Léon X , les fonctions de *scriptor cubicularius* et de *scriptor apostolicus*. Une connaissance plus complète des hommes et des habitudes de la cour pontificale lui donnait certaine supériorité sur celui avec lequel il partageait l'intime confiance du pape , et qui , d'ailleurs , par la douceur de son

(1) Qui, dit Paul Jovius, *quum pontificia in aula ab ineunte ætate honesta cum laude solertis industriæ versaretur*. Burmanni op. cit. p. 96.

caractère, aimait à restreindre le cercle de son action. Par là même, Hezius excitait moins la jalousie et les préventions des Italiens contre les Flamands, auxquels le pape semblait accorder une préférence trop exclusive. Cette préférence cependant n'avait pas empêché Adrien d'accorder aussi une grande influence au cardinal Jules de Médicis, qui avait déjà eu sous Léon X le maniement de la plus grande partie des affaires, et qui avait une affection toute particulière pour Hezius.

Jamais aucun pape ne s'était montré plus réservé dans la collation des dignités ecclésiastiques (1). Adrien voulait toujours savoir par lui-même à qui il confiait les emplois; il procédait à ces choix avec une conscience scrupuleuse, et même avec tant de lenteur que, presque au moment de mourir, il n'avait encore rempli aucune des nombreuses vacatures du sacré collège. Peu de jours avant sa mort, arrivée le 24 septembre 1523, le cardinal Jules de Médicis et l'ambassadeur de l'empereur, le duc de Sessa, l'engagèrent à faire une promotion de cardinaux. Le choix du pape, déterminé par la considération de ne pas laisser après lui sans quelque puissant protecteur les Flamands attachés à sa personne (2), déterminé

(1) Ranke, *Histoire de la papauté pendant les XVI^{es} et XVII^{es} siècles*, t. I, p. 138, *édit. de Paris*, 1838.

(2) « Et cum familia Flamingiorum mortem pontificis per aliquot dies antea præsensisset, illi instabant, ut dominum Guiliermum Hincfort, tum datarium et Dertusensem episcopum, cardinalem crea-

surtout par les services que lui avait rendus un ancien ami (1), le choix du pape, dis-je, se borna à une seule promotion, celle de Guillaume Enkevoirt, auquel il donna le titre cardinalice des SS. Jean et Paul, qu'il avait porté lui-même avant son élévation au pontificat.

Les instances du duc de Sessa favorisèrent cette nomination (2), peu agréable à la majorité des membres du sacré collège (3). Jules de Médicis, d'accord avec presque tous les cardinaux ou au moins avec quelques-uns d'entre eux, avait hautement manifesté le désir que la préférence du pape fût accordée à Thierry Hezius (4).

ret, ne omnino manerent deserti in casu (quod Deus averteret) quo piissimus pater nutu divino ex hac luce emigrasset » *Ortiz, op. cit. p. 216.*

(1) « Et licet papa, sive persuasione familiæ, sive alias, ardeenter hoc procuraverit. » *Ibid, p. 217.*

(2) « Tandem nostri Cæsaris oratore instigante ... triduo ante mortem papæ numero cardinalium prædictus dominus Guiliermus Hincfort Dertusensis conjunctus est, ditatusque multis beneficiis ac officiis, quibus eum pontifex donaverat. » *Ortiz, loc. cit.*

(3) « Tum quia Hincfort exosus habebatur ... tum vero quia paulo ante cognitus in tenui officio, eorum (cardinalium) consortio indignus putabatur. » *Id. loc. cit.* Remarquons ici que Ortiz est en général très-mal disposé à l'égard d'Enkevoirt.

(4) « Et ferme omnes, dit Ortiz (*loc. cit.*), affectabant magistrum Theodoricum a secretis pontificis ipsorum conventui agregari et loco datarii Dertusensis eligi. » Gérard Moringus, dans la vie d'Adrien (*Burman., op. cit. p. 77*), modifie ce *ferme omnes* de la manière suivante : « Nonnullis agentibus ut eo ipso pileo Theodoricum Hezium... decoraret. » Le continuateur des vies des papes de Platina, Onuphre Panvinio, copie Moringus et reproduit le même passage. Voy. *His-*

La mort empêcha Adrien d'exécuter la résolution qu'il avait prise de conférer aussi la pourpre à son secrétaire (1). Si celui-ci ne reçut pas le chapeau en même temps qu'Enkevoirt, et si sa nomination dut être ajournée, ce ne fut que par un motif fort honorable pour lui : Hezius, depuis si longtemps le confident et en quelque sorte l'homme nécessaire d'un maître qui avait gouverné l'Espagne et qui devint le chef de l'Église, se trouvait encore, à l'époque du décès d'Adrien, dans une si médiocre position de fortune qu'il lui aurait été impossible de soutenir convenablement le rang du cardinalat (2).

La mort d'Adrien VI brisa les liens qui attachaient Hezius à la ville de Rome; le désir de revoir sa patrie, et surtout le désir de finir ses jours dans la retraite et loin des honneurs, l'engagèrent à hâter son départ. Après avoir secondé pendant quelque temps le cardinal Enkevoirt, auquel Adrien avait confié la charge

toria Platinæ de vitis Pont. Romanorum, édit. de Cologne, 1568, in-fol. p. 382.

(1) « Honoreque pilei coccinei, dit Paul Jovius, Theodoricum Helium (*Hezium*), quum primum novi cardinales in senatum legerentur, exornandum destinarat. » *Loc. cit.* Le père Fisen, cité ci-dessus, dit aussi : « Quem (*Hezium*) propter integritatem vitæ splendoremque doctrinæ, nisi mors intervenisset, in amplissimum cardinalium collegium cooptasset. »

(2) Moringus (*Op. cit.* p. 77), après avoir parlé de la démarche faite par quelques cardinaux en faveur de la promotion immédiate de Hezius, ajoute : « Quod et fortassis factum fuisset, si modo viro illi optimo ad dignitatem eam tuendam aliunde satis prospectum fuisset. » Onuphre Panvinio s'exprime dans les mêmes termes.

de son exécuteur testamentaire, il quitta Rome pour aller se fixer à Liège où il remplit d'une manière exemplaire, jusqu'à la fin de sa vie, ses modestes fonctions de chanoine.

Le cardinal Jules de Médicis, devenu pape sous le nom de Clément VII, n'avait pas oublié ses anciennes relations avec Hezius. Il l'engagea instamment à revenir à Rome. En lui présentant le chapeau de cardinal, Clément VII semblait vouloir s'acquitter d'une dette contractée par son prédécesseur et réaliser un projet dont la mort avait arrêté l'exécution (1). C'était un hommage rendu par le nouveau pontife à la mémoire d'Adrien VI et aux vertus de Hezius. Mais celui-ci déclina humblement les offres les plus brillantes, et rien ne put le décider à quitter son canonikat de Saint-Lambert. Sa vie s'éteignit à Liège, le 10 mai 1535, au milieu de la pratique des bonnes œuvres et des devoirs de son état. Une inscription, qui se trou-

(1) « Hadriano mortuo Leodium secessit, et licet Clemens VII sapius eum Romam revocaret, et amplos honores sponderet, constanter tamen recusavit. » *Burman, op. cit. p. 70, not. 3.* Le père Fisen (*op. cit. p. 350*) confond peut-être un peu les dates, mais il dit cependant avec raison : « In cardinalium collegium adseisci potuerat, nisi per raro modestiæ exemplo sacram quietem in S. Lamberti collegio (*Leodii*) maluisset ... Hoc profecto nemo negat, a morte pontificis (*Adriani VI*) eam illi fuisse animi magnitudinem, ut humanum omnem splendorem contemneret. » Citons encore le père Foullon qui dit dans son *Hist. Leodiensis*, tom. II, p. 262 : *Quem cum pontifex* (bien certainement Clément VII) *in patrum purpuratorum senatum adlegere voluisset, ipse insigni modestia dignitatem defugit, canonicatu Lamber-*
tiano contentus.

vait sur sa tombe dans l'ancienne église cathédrale de Saint-Lambert, en consacra le souvenir dans les termes suivants (1) :

*Hic jacet eximius Theodoricus Haesius ille ,
Candor et integritas istius ecclesiae ,
Doctus et a summa famatus relligione ,
Inque hostes fidei fortis athleta Dei (2).
Qui cum magnus erat, et major evadere posset ,
Cunctis posthabitis maluit esse latens.
Pauperibus largus , sibi strictus , semper in horis
Inque piis causis , omnibus expositus.
Hic decus ergo tuum Campina et Legia tellus ,
Hic jacet , hic recubat Haesius ille tuus.*

Une haute piété caractérisait Hezius, à tel point que, sur la fin de ses jours, il s'était proposé de quitter le monde pour entrer dans une congrégation religieuse. Après une retraite qu'il fit à Louvain sous la direction du père François Strada, d'après les conseils du père Pierre Favre, le premier des compagnons de saint Ignace, il prit la résolution de se faire jésuite. Il fallut l'intervention du père Favre lui-même, pour l'engager à renoncer à l'exécution de ce projet : ce saint religieux, qui contribua tant à la rapide propagation de son ordre, estima néanmoins que Hezius était trop avancé en âge, et que, eu égard à la considération dont il jouissait à Liège, il lui serait plus

(1) Chapeauville, *Gesta pont. Leod.* t. III, p. 376.

(2) Ce vers se rapporte aux fonctions d'inquisiteur de la foi que Hezius remplit pendant quelque temps sous Georges d'Antriche.

méritoire de ne pas changer d'état, et de continuer à être à Liège un modèle d'édification pour le peuple et pour le clergé (1).

Les sentiments de piété dont il faisait profession, sont consignés dans l'épître dédicatoire d'une traduction flamande de l'Imitation de Jésus-Christ, imprimée, à Anvers, en 1552, chez la veuve de Henri Peetersen de Middelbourg, comme il est marqué au bas de la dernière page du volume qui a pour titre : *Van die werelt te versmiden ende Christum te volghen, een deuoet Tractaet, vol goeder leeringhen, wylen gemaect bi eenen deuoten regulier, ghenaeamt heer Thomas Hamerken van Campen, welc boecxken men pleech te noemen : QUI SEQUITUR ME.* Au verso du titre se trouve la dédicace datée d'Anvers, le 7 septembre 1548. La

(1) Voici ce que dit le père Fisen (*op. cit.*, p. 342) à ce sujet : « Is (Hezius) quum in has mentis exercitationes esset ingressus, singularis hanc sui fructus significationem egressus dedit, ut ad collocandum in tuto salutem suam totum se Fabro crederet, omnemque vitæ cursum tota voluntate permitteret. Faber tamen, et ætatis et personæ ratione habita, quarum altera inclinata jam erat, altera sua sponte spectatissimis ornata moribus, alienis adminiculis non egebat; tum vero Leodiensis ecclesiæ bono, non ei censuit vitæ genus institutumque mutandum. Suasit potius, ut quæ possidebat in vita bona, et quæ regebat in republica munera, pergeret ea prudenter administrare, ad Dei scilicet gloriam et proximorum utilitatem, esseque in nobili illa civitate probitatis exemplum propositum ad imitandum, cum populo universo, tum clero præcipue. Amplexus est vir egregius totis præcordiis salutare consilium, et adoptatam actionem reliquo vitæ spatio sobrie, pie justequè traducto, tamquam bonus fidelisque discipulus revocavit. »

rareté de ce livre nous autorise à citer ici presque en entier cette dédicace (1) :

« *Den eerweerdighen welgheleerden ende deuoten heere H. Theodoricus van Hese, protonotaris des stoels van Roomen, canoninck ende vice deken van Sinte Lambrechts te Ludick, Henrik Peetersen va Middelburch.*

» Eerweerdighe heere, tis eenen corten tyt gheleden dat ick was te Louen, by eenen religiosen persoon, mynen goeden vrient, die welc mi seyde, hoe dat ghi onlanx seer van bem begeert haddet, dat hi soude wille van nyus in duytschen wt den latyne overstellen dat seer goet boecxke, welc men ghemeynelyck noemt *Qui sequitur me* in gemeynder brabant-scher talen, het welcke om zyn seer goede leeringhen in voortyden ouergesteld is in verscheyden talen, als in italiaensche, spaensche, walsch en duytsche, maer nergens en waert (na u goelduncken) qualicker ouergesteld dan in duytschen. Aldus want hi dat na uwer

(1) Cette dédicace n'est pas l'œuvre de l'imprimeur Peetersen, comme semble le faire croire la suscription, mais elle a été écrite par l'auteur de cette traduction, Nicolas Van Winghe, ami intime de Hezius, chanoine régulier de Saint-Martin à Louvain, auquel on doit une traduction flamande de la Bible imprimée à Louvain en 1548, et qui mourut en 1552. Cette lettre dédicatoire, qui est datée de Louvain le 7 août 1548, et dans laquelle le nom de l'imprimeur Peetersen est ici substitué à celui de Van Winghe, se trouve, avec le nom du véritable auteur, à la 3^{me} page de la jolie petite édition illustrée de *l'Imitation*, imprimée à Louvain, en 1628, par Jean Maes.

begheerten ende zyn vermoghen voldaan hadde, so begheerde hi van mi dat ick dit soude wille prenten, met sommighe andere deuote tractaetkens, welcke die selue ooc wten latyne verduyschet hadde, het welcke ick seer gheerne ontfanghen hebbe te doen, hoe wel dattet selue boecxke seer diemael geprent is gheweest in duytschen, goed betrouwen hebbende, dattet selue meer behaghen sal veel gheestelycke personen, aenghesien dat van uwer eerweerdicheyt so sonderlinghe ghepresen wort, ende so neerstelyck besocht is om wederom beter ende claerlycker verduysch te worde in ghemeyn brabantisch duytsch, dwelck te vore int sticht van Wtrecht of daer ontrent verduyscht is gheweest. Dus hebbe ick na myn beste correctelyck ende suyverlyck geprent, hopende oock mede deelachtich te worden der deuocien van den ghenen die daer wat beter verstant oft smaect in vinden sullen dan si te voren deden, als zyt in haer eyghen tale lesen moghen, het welcke vol goeder leeringhen is ghescreuen ontrent ouer hondert jaren, niet van den eerweerdighen cancelier van Parys Johannes Gerson, als dye tytels van sommighe gheprente exemplaren in latyn en duytsch inhouden, maer (als uwer eerweerdicheyt kenlyck is) van eenen seer deuoten religioes ghenaeamt heer Thomas Hamerken van Campen, wylen regulier van Sinte Augustyns oorden, int cloostere van Sinte Agnetenberghe bi Zwolle, dye oock noch meer dierghelycke deuote tractaetkens gemaect heeft.... (1) Aldus, eerweerdighe

(1) Cette espèce de protestation en faveur de Thomas à Kempis

heere, bid ick u, dat ghi in dancke wilt neme onsen dienst, te weten des ouersettlers ende myns des prenters, die beyde desen arbeyt van scryven ende prenten sonderlinghen gheerne aengenomen hebben, om uwer eerweerdicheyt te believen, ende uwer deuoter begheerten te voldoen... (1) »

Hezius conserva, pendant toute sa vie, une grande affection pour l'université de Louvain. Il fut un des premiers bienfaiteurs du collège du pape Adrien VI; il y fonda une bourse pour l'étude de la théologie, en faveur de ses parents, et à leur défaut en faveur des originaires de Heeze ou des natifs de Leerdt, Geldorp et Mierlo. Dans l'acte de fondation il se nomme *Theodoricus Adriani Hexius*, ce qui dénote

contre Gerson mérite d'être remarquée. Le traducteur, l'imprimeur et celui qui accepte la dédicace de la traduction s'accordent à attribuer à Thomas à Kempis le livre de l'Imitation. Peetersen mourut en 1548, Nicolas Van Winghe en 1552, et Hezius en 1555, tous les trois à un âge très-avancé, de sorte qu'ils peuvent être considérés sinon comme presque contemporains de Thomas à Kempis, mort en 1471, au moins comme ayant eu des rapports avec ceux qui l'ont connu personnellement.

Mgr l'évêque de Bruges, dans ses savantes *Recherches hist. et crit. sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, p. 69, a fait ressortir combien la preuve, tirée des éditions de 1472 à 1500, est concluante en faveur de Thomas à Kempis. Les anciennes traductions flamandes et allemandes confirment cette preuve.

(1) La dédicace de Van Winghe se termine ainsi :

« Hier mede blyft Gode bevolen. Eerw. Heere ende besondere vrient : in alles bereyt tot u Eerw. wat ic vermach. Geschreven te Loven, in S. Martens clooster, in 't jaer 1548, den 7 august.

» *By al uwen vrient en dienaer, B. N. WINGHIUS.* »

que son père s'appelait Adrien, et il porte, comme dans la dédicace de la traduction de l'Imitation, le titre de protonotaire apostolique (1).

Hezius appartenait à une famille dont plusieurs membres se sont distingués. Cyprien Hezius, nommé quelquefois à tort *Hosius*, obtint la première place de la promotion générale de la faculté des arts à Louvain en 1517. Lambert Hezius fut le quatrième de la promotion de 1526, et Jean Petri Hezius le deuxième de la promotion de 1530. Il y eut deux jésuites du même nom, l'un Jean Hezius, mentionné par Ribade-neira (2), et l'autre Guillaume Hezius, qui a laissé des poésies latines (3). Mais celui qui illustra le plus cette

(1) Dans un ancien registre des fondations du collège du Pape on lit l'extrait suivant : « Theodoricus Adriani Hezius, canonicus et vicedecanus S. Lamberti Leodii, protonotarius et secretarius Adriani VI, fundavit bursam 36 florenorum (ponuntur 16 in computu reddito an. 1631 octob. 9 per heredem Antonii Polters D. L. Maximilianum Troostenberghe), in qua voluit cæteris paribus vel fere paribus præferri consanguineos, dummodo idonei fuerint, 2° conterraneos, ex Hees, 3° ex Leerdt, 4° Geldorprios, 5° Mirloenses; habito respectu non solum ad excellentiam ingenii et promotionis, sed etiam multum ad probitatem indolis ac maturitatem et gravitatem morum. Collator est præsidens (*collegii*), qui juxta statuta confert sicut alias bursas. Bursarius debet esse pauper et studens in hoc collegio (*pontificio*). Habet hæc fundatio annue in diversis redditibus 26 flor. 2 stuf. juxta computum Gostart de an. 1674. Hæc bursa conferenda theologiæ studioso. » Cette bourse réunie à d'autres a été rétablie par un arrêté du roi Guillaume I^{er}. Voyez H. Jamart, *Fondations de bourses d'études*, p. 129.

Hezius fonda aussi une bourse pour le collège du Faucon. Voyez Molanus, *Hist. Lovan.* p. 625 et 635.

(2) *Illustrium scriptorum religionis societatis Jesu catalogus*, p. 119.

(3) Voyez Foppens, *Bibl. Belg.* t. I, p. 406.

famille, ce fut un des martyrs de Gorcum, le père Nicaise Hezius, fils de Jean Adrien qui était le propre frère de notre Thierry Hezius. Nicaise, après avoir terminé son cours de philosophie à Louvain, y continua ses études théologiques au collège du pape, et se fit remarquer comme un des élèves les plus distingués du docteur Martin Rythovius qui devint évêque d'Ypres. Aussitôt qu'il eut pris le grade de bachelier en théologie, il renonça au monde pour entrer dans l'ordre des Récollets. En 1572, ayant à peine atteint sa cinquantième année, il reçut la couronne du martyr (1).

On demandera peut-être comment Thierry Hezius parvint à se trouver en possession de tous les papiers d'Adrien VI, *scripturas omnes*, comme dit le bref de Grégoire XIII? Adrien lui-même, ou son exécuteur testamentaire le cardinal Enkevort, peuvent avoir pris des dispositions pour laisser entre les mains de l'ancien secrétaire du pape ses papiers et ses correspondances qui, selon la coutume de cette époque, formaient une partie intégrante de la succession du pontife défunt. Adrien près de mourir se préoccupait de ceux qui l'avaient servi en Espagne et à Rome. Sans oublier quelques pauvres parents qu'il avait à Utrecht, il eut soin avant tout de sa *famille*, mot par lequel on désigne le corps de *familiars* ou serviteurs intimes qui composent la

(1) Voyez notre *Agéographie nationale*, sous le 9 juillet.

maison d'un prélat ou d'un pape (1). Dans la famille pontificale d'Adrien, presque entièrement composée de Flamands, Hezius occupait le premier rang, sinon par ses fonctions mêmes de secrétaire, au moins par la confiance et l'affection qu'Adrien lui témoigna avant comme après son élévation au pontificat. Hezius eut donc, à titre d'héritier, une part dans la succession du pontife, et tout porte à croire qu'au delà de cette part il recueillit, comme legs confidentiel, tous les papiers de celui qui, dans ses hautes fonctions, n'avait jamais eu des secrets pour un serviteur dont l'intégrité et le dévouement lui étaient connus depuis tant d'années.

* * * *

Les dédicaces des ouvrages composés par les savants du XVI^{me} siècle renferment souvent des particularités intéressantes pour l'histoire littéraire. La

(1) Voyez, dans Burman, p. 505, la lettre écrite de Rome le 22 septembre 1523 par Guillaume de Lochorst au chapitre d'Utrecht sur la mort d'Adrien VI. Dans cette lettre on lit les passages suivants concernant les dispositions testamentaires d'Adrien : *Moriens testamento edixit, donavit et legavit... familiæ suæ antiquæ descriptæ bona sua mobilia, ante papatum acquisita, ex Hispaniis ad urbem Romam asportata, asserens illis sobrie esse provisum juxta modum laborum et periculorum, seque noluisse abuti bonis ecclesiæ seu sacerdotiis ad eos ditandum... Insuper commisit reverendissimo cardinali Enckervoert, nescio an pluribus, dispositionem omnium bonorum mobilium et immobilium, per eum relictorum, Trajecti et Lovanii ad pios usus, et præsertim pro alimentatione pauperum affinium, ac dotibus pro salute animæ suæ.*

dédicace d'une traduction flamande de l'*Imitation de Jésus-Christ* nous a fourni quelques renseignements sur le secrétaire d'Adrien VI (1) ; nous en rencontrons d'autres encore dans les dédicaces de deux publications faites à Cologne, en 1541 et 1553, par le père Brunon Loher, religieux de la chartreuse de cette ville.

Ce père publia, en 1541, quelques écrits de son confrère Jean Juste de Landsperg, sous le titre suivant : *Joannis Justi Lanspergii Bavari Carthusiani omnium Epistolarum ac Evangeliorum dominicalium totius anni enarrationes, etc. Coloniae ex officina Melchioris Novetiani, 1541, in-fol., et en fit l' dédicace à Hezius dans ces termes : Præstantissimo viro D. Theodorico Hezio, Sacræ Theologiæ Licentiato, nec non canonico D. Lamberti cathedralis ecclesiæ Leodiensis, et Sedis Apostolicæ protonotario, cognato ac patrono suo observando, frater Bruno Loher a Stratis, familiæ Carthusianæ in Colonia monachus et vicarius immeritus, S. D. P.* Dans l'épître dédicatoire, l'éditeur nomme Hezius son *cognatus conjunctissimus*, et il débute par l'éloge de ceux qui se consacrent à faire revivre les études. « Haud mereri » ullum, » dit-il, « melius de christiana religione » posse mihi semper visum est... quam sint illi qui » pro virili rem literariam suis vigiliis illustrare at- » que locupletare in animum induxerunt. Inter eos » autem maxime faciendos esse putavi, qui non con- » tenti meliora restituisse studia et omni genere

(1) Voyez ci-dessus p. 96.

» scientiarum expolitius invecto barbariem illam,
 » qua cunctæ disciplinæ conspurcatæ erant, abster-
 » sisse, una divinarum scripturarum sincera inter-
 » pretatione pietatem veramque religionem ubique
 » profligatam tardis hominum ingeniis inserere stu-
 » duerunt. » Après avoir parlé des écrits ascétiques
 de Landsperg et des peines qu'il s'est données pour
 recueillir et mettre en ordre ses homélies, l'éditeur
 ajoute en s'adressant à Hezius : « Hujus ergo restitui-
 » tionis et mei qualiscumque laboris præmium, si
 » quod est, tibi nuncupo, de me atque adeo toto
 » christiano orbe optime merito, tum propter soli-
 » dam multijugamque eruditionem, tum integrita-
 » tem admirandam, qua olim Romæ Sedi Apostoli-
 » cæ, ante Lovanii toti universitati, nunc Leodii imo
 » toti orbi innotuisti, ut vix quisquam sit sincere
 » doctus, cui Hezii et vita et doctrina non sit com-
 » mendatissima. Ob quas animi dotes et in Italia et
 » in Germania ad summas honorum dignitates pro-
 » vectus, nunc etiam fidei catholicæ, quæ passim a
 » tot belluis immanibus impetitur, discerpiturque,
 » tamquam Hercules Lerneæ hydræ delendæ, pro-
 » pugnator præpositus es. Hunc ergo nostrum labo-
 » rem et bene merendi affectum benevolo accipe ani-
 » mo, quem justiori beneficio contestari deinceps
 » studebimus, si hæc tuæ dominationi non displi-
 » cuisse sentiamus. Vale Germaniæ decus. Ex Car-
 » thusia Agrippinensi, XIX calen. augusti, anno sa-
 » lutis hominum restitutæ MDXLI. »

Le père Loher publia à Cologne, en 1553, une

édition plus complète de l'ouvrage précité de Landsperg et la dédia également à Hezius par une épître datée de Cologne le 14 août 1553, dans laquelle il dit : « Et quia jam ante sub tuo nomine, venerabilis » et observande domine et cognate, prodiit opus ejus » (*Lanspergii*) de Tempore, placuit nobis etiam » hanc editionem tibi præcipue nuncupare, ut auctor » pius et doctus sub pii et docti viri patrocinio securior ad omnes proficiscatur, nec timeat cujusque » judicium, si se intelligat tibi tuique similibus placuisse. Obsecro autem pro nostra amicitia operam » hanc meam boni consulas, tuisque me precibus » juves apud Deum, cui te in multos annos feliciter » commendatum cupio. »

Il résulte des passages qui viennent d'être cités que le père Brunon Loher était lié avec Hezius par des rapports d'amitié et de parenté; les éloges que le pieux et savant religieux lui donne confirment la haute réputation de savoir et de vertu dont le secrétaire d'Adrien VI a joui auprès de ses contemporains.

Le père Brunon Loher (*Loër*, *Loërius* ou *Loherius*) est surnommé *a Stratis*, parce qu'il naquit à Hoogstraeten. Il se fit chartreux à Cologne, où deux de ses frères, Thierri et Hugues, embrassèrent la même règle et se distinguèrent par la sainteté de leur vie et par des travaux littéraires. Voyez Hartzheim, *Bibliotheca Colon.* p. 42, et Paquot, *Mémoires*, t. VIII, p. 123.

Il nous reste à indiquer ici que, dans la *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI*, dont no-

tre savant confrère et ami, M. Gachard, a enrichi le public, on rencontre plusieurs pièces contre-signées et très-probablement rédigées par Thierry Hezius.

Ajoutons encore que le célèbre docteur Jean Molanus, qui fut le contemporain de Hezius et qui, quoique assez jeune encore, peut l'avoir connu personnellement pendant les séjours que Hezius avait l'habitude de faire à Louvain chez des anciens condisciples, parle de lui, à différentes reprises, avec un grand sentiment de vénération, dans son *Historia rerum Lovaniensium* que nous venons de publier.

LE PÈRE DÉsirANT NOMMÉ THÉOLOGIEEN DE
L'EMPEREUR JOSEPH I, EN 1710 (1).

Le docteur en théologie, Bernard Désirant, cet infatigable adversaire des jansénistes, qui appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, fut nommé historiographe du roi Charles II, et prêta serment en cette qualité le 22 avril 1689 (2). Il obtint de Joseph I^{er}, le 15 septembre 1710, le titre particulier de théologien de l'empereur. Les lettres qui le lui confèrent contiennent des détails curieux pour la biographie de cet écrivain; nous les transcrivons ici.

« Josephus, divina favore clementia electus Romanorum imperator, semper Augustus. Fide dignis itaque testimoniis edocti honorabilem religiosum devotum nobis dilectum patrem Bernardum Desirant, ordinis eremitarum sancti Augustini, natum et professum in civitate Brugensi, in Flandria, annis abhinc viginti quinque sacræ theologiæ doctorem in universitate Lovaniensi creatum, deinde pro mercede variorum scriptorum a se tam pro fide catholica contra lutheros, calvinistas et jansenistas, quam contra quatuor propositiones gallicanas editorum anno 1682, a serenissimo quodam Hispaniarum rege Carolo secundo

(1) Extrait du *Messages des Sciences hist.* 1858, p. 400.

(2) Volume intitulé : *Serments*, *ibidem*.

piissimæ memoriæ, non tantum historiographum regium et professorem publicum historiarum, quibus plures Germaniæ principes ac nobiles imbuunt, factum, sed etiam, mediante consueta electione sacræ facultatis theologicæ Lovaniensis, regentem renunciatum, ac insuper, accedente ejusdem serenissimi regis jussu, ab episcopis Belgii, necnon a majori et saniori parte prædictæ universitatis Lovaniensis ad Sedem Apostolicam contra Jansenistas missum, ibidemque munere suo tam præclare functum fuisse, ut in illius causæ fulcimentum duo brevia apostolica ad præfatos Belgii episcopos directa, et unum sibi inscriptum a summo pontifice Innocentio duodecimo felicissimæ recordationis obtinuerit. Ac præterea benigne perpendentes, prædictum patrem Bernardum anno 1697 in Belgium reversum Jansenistis magis magisque in odium venisse, necnon allaborante eorumdem invidia anno 1701 tamquam nimis impense Austriacum a ministris gallicis inauditum Trudonopolim relegatum, detecta vero insidiarum fallacia, post quinque menses honorifice restitutum fuisse, facere non potuimus, quin tam sublimium meritorum intuitu eidem gratiæ nostræ cæsareæ propensionem testatam redderemus. Ac proinde motu proprio ex certa scientia, animoque bene deliberato prædictum patrem Bernardum Desirant, in theologum nostrum cæsareum benigne assumpsimus et recepimus, prout per præsentem assumimus et recipimus, aliorumque nostrorum theologorum numero ac lateri clementer adscribimus et adjungimus : decernentes ac expresse volentes.

quod ante nominatus Bernardus Desirant, noster theologus, omnibus et singulis honoribus, prærogativis, immunitatibus, præeminentiis, privilegiis et gratiis utatur, fruatur et gaudeat, quibus cæteri theologi nostri utuntur, fruuntur et gaudent, quomodo libet de consuetudine vel de jure, etc. Quæ dabantur in civitate nostra Viennæ, die quinta septembris, anno 1710 (1). »

(1) Archives du royaume.

NOTICE SUR LE COLLÈGE DE MONS A LOUVAIN (1).

1. *Fondation primitive de Jean de Biévene. 1596.*

Parmi les collèges annexés à l'ancienne université de Louvain, se trouvait le *collège de Mons*, qui était situé rue Neuve, près de ceux de Breugel et de Saint-Yves.

Ce fut un Montois, Jean de Biévene, docteur en droit civil et canonique, qui fonda cet établissement par acte testamentaire de 1596. Il avait été promu au doctorat en 1565; après avoir été assesseur au conseil de Hainaut, il avait été nommé professeur en droit à Louvain et chanoine du chapitre de Saint-Pierre, en la même ville. Il mourut le 1^{er} juillet 1596. Il légua sa maison pour servir de logement à vingt-sept élèves et y affecta une dotation en biens ruraux et en rentes, sans cependant y créer des bourses d'études. Il institua un président chargé de la direction du collège : la qualité de prêtre était la seule condition requise pour exercer ces fonctions. Après la mort de Philippe son frère et à défaut d'héritiers mâles dans sa famille, ce collège devait avoir pour

(1) Extrait de l'ouvrage de M. Félix Hachez, sur les Fondations charitables de Mons.

proviseurs et patrons les deux plus anciens échevins et le plus ancien greffier de la ville de Mons.

La nouvelle fondation prospéra de même que l'université à laquelle elle se rattachait; dans l'espace de cinquante années, des bourses y furent créées par Guillaume Leclercq, Arnould Malvoisin et Jean Sauvage, pour venir en aide à des élèves qui faisaient leurs études à l'université. Nous parlerons plus bas de ces bourses.

En 1636, à l'effet de donner une organisation définitive à cet établissement, les proviseurs montois approuvèrent officiellement une convention qui devint la charte (les statuts) du collège. La fondation primitive possédait déjà un revenu de 60 florins, destiné à une bourse; les proviseurs, agissant au nom du magistrat de Mons, affectèrent ce revenu aux frais généraux (*ad fabricam*) du collège, c'est-à-dire, à la réparation des bâtiments, à l'entretien et à la rémunération du président et du personnel domestique.

Les statuts créèrent deux proviseurs académiques, qui devaient être professeurs à l'université; ceux-ci furent à Louvain les suppléants des proviseurs testamentaires : ils devaient contrôler la régie de la fondation, veiller au bon emploi des revenus, à l'entretien des bâtiments, enfin exercer une surveillance active sur le président, qui était tenu de leur rendre compte de son administration au moins tous les trois ans.

Les devoirs du président consistaient à administrer

l'institution en bon père de famille et à surveiller la discipline et les mœurs des élèves et des gens de service. Deux domestiques et deux servantes composaient ce dernier personnel.

C'était le collège qui fournissait au président la nourriture, le chauffage, une habitation et un mobilier, enfin un traitement de 460 florins 15 sous. Il faisait les recettes moyennant la remise du 15^e denier sur le revenu du collège et de ses fondations, ainsi que sur les pensions des élèves.

Lorsque la place de président devenait vacante, les proviseurs académiques désignaient trois personnes capables, entre lesquelles les proviseurs montois devaient choisir le titulaire. Toutefois, s'il se présentait un membre de la famille soit du fondateur du collège, soit des fondateurs de bourses y annexées, les proviseurs académiques pouvaient se borner à désigner celui-là seul, néanmoins la nomination par les proviseurs montois était toujours nécessaire.

Quand un des proviseurs académiques devait être remplacé, celui qui restait en fonctions conjointement avec le président du collège lui donnait un successeur, et ce choix était soumis à l'approbation des proviseurs primitifs.

A la fin du XVIII^e siècle, cet établissement avait pour dotation les bâtiments du collège, un jardin qui y joignait et qui était cultivé pour son usage, deux journaux de terrain situés à Corbeek-Loo et à Bierbeek, loués 7 florins 10 sous, des rentes au capital de 10,916 fl. 15 s. 4 d., produisant 551 fl. et une rede-

vance annuelle de 60 florins à la charge de la ville de Mons. Ces revenus fixes, qui s'élevaient à 418 florins, provenaient en grande partie d'économies faites par les présidents de cette institution. On évaluait à 61 fl. 14 s. 9 d., année moyenne, ce que le collège percevait du chef des bourses qui restaient vacantes, à raison d'un trimestre de chacune, et du chef de l'indemnité qui était payée par les boursiers non habitant le collège.

Les pensions étaient de deux espèces : la première table coûtait 280 florins et la seconde, 160 (1).

2. *Fondations Leclercq, Malvoisin et Sauvage.*

Guillaume Leclercq, curé de Monstrœuil, laissa en 1617 au collège de Mons une dotation de deux bourses au taux d'environ 120 florins chacune pour l'étude de la théologie : l'une était en faveur de ses parents et l'autre en faveur d'élèves habitants de Mons ou originaires (*oriundi*) de Taisnière-sur-Hon, près de Bavay.

Les collateurs étaient les deux premiers échevins et le premier greffier de la ville de Mons; le receveur était le président du collège et les proviseurs étaient ceux de cet établissement.

(1) Archives du royaume. — Université de Louvain. *Fundationes bursarum*, p. 175. — Collection des tables originales des collèges et bourses, n° 56. — Liasses de pièces provenant de l'ex-collège de Mons, remises à l'administration du Prytanée français en 1797.

Cette fondation possédait deux rentes s'élevant à 275 livres tournois et affectées sur les biens fonciers de ladite ville. Mais, en 1646, le revenu de ces bourses était diminué et ne suffisait plus pour l'entretien convenable de deux étudiants; par suite les deux bourses furent réunies. Cette conversion eut lieu du consentement des collateurs, des proviseurs et du président de ce collège, Jean Sauvaige. En 1785, le revenu était réduit à 137 fl. 10 s.; les frais d'administration montaient à 19 fl. 2 s. 4 d., de sorte que le produit net était de 118 fl. 7 s. 6 d.

Arnould Malvoisin, curé d'Opprebais (canton de Jodoigne), fonda en 1634 huit bourses d'études qu'il annexa au collège de Mons. Il en attribua la collation et le patronage au plus ancien membre de sa famille ayant la qualité de prêtre.

La dotation laissée pour ces bourses fut divisée par cinquièmes. Un cinquième devait toujours servir à deux bourses de 60 florins pour l'étude des humanités, en commençant des premiers éléments (*a rudimentis*) jusqu'à la philosophie exclusivement; les élèves de sa famille y étaient seuls appelés. Les quatre autres cinquièmes servirent à six bourses de 80 florins, pour la philosophie d'abord, et après la promotion de la faculté des arts, pour la théologie jusqu'à la licence exclusivement; ses parents y étaient appelés de préférence à tous autres; et à défaut de parents, l'une de ces bourses pouvait être conférée à un élève né à Mons et les cinq autres pouvaient être données à des étudiants nés 1^o à Petit-Rœulx-lez-Braine, 2^o à

Opprebais, 3^o à Incourt (Aycuriâ), à Roux-Miroir, à Longueville ou dans les villages voisins, 4^o dans le Brabant wallon, enfin 5^o à Soignies, à Ath ou dans le Hainaut.

Pour obtenir ces bourses de théologie, les parents du fondateur devaient avoir obtenu une place en philosophie avant les vingt derniers; et les non-parents devaient avoir été dans les cinquante-quatre premiers; les plus capables du reste avaient la préférence.

La publication des bourses vacantes devait avoir lieu à Louvain, aux portes des Halles et des pédagogies, en outre à Petit-Rœulx et à Opprebais.

Dans le principe, les immeubles de cette fondation, situés à Glimes, à Incourt, à Chaumont et à Opprebais, étaient grevés de diverses charges, et quant aux rentes, elles étaient minimes et mal garanties; aussi la misère publique et les calamités de la guerre vinrent-elles occasionner une diminution de revenus.

En 1714, après déduction des charges, on ne recevait plus que 250 florins. Toutefois, en 1785, le revenu était de 433 florins, y compris 106 fl. 10 s. que rapportaient quatorze bonniers de terrain. Après déduction des frais de gestion, il restait une somme nette de 348 fl. 7 s. 3 d., qui était répartie ainsi : trois élèves faisant leurs humanités jouissaient de bourses de 20, de 25 et de 30 florins, un étudiant en philosophie, d'une bourse de 151 fl. 4 s. et un autre en théologie, d'une dernière de 95 fl. 6 s. 8 d.

D'après l'acte de fondation, les boursiers, élèves en philosophie et pensionnaires de la pédagogie du Lys, pouvaient y être admis à la troisième table à l'aide de leur bourse.

Jean Sauvaige, d'abord chanoine de Sclain, ensuite du chapitre de Saint-Pierre à Louvain et président du collège de Mons, laissa en 1646 un revenu moyen de 700 florins à cet établissement.

Il destina 160 florins de change (186 fl. c^t 13 s. 4 d.) pour la table du président et pour les frais ordinaires du collège.

Comme, à cette époque, la première bourse de philosophie et de théologie de la fondation Malvoisin qui était exclusivement accessible à un jeune Montois, à défaut de parents du fondateur, et qui n'était que de 80 florins seulement, ne suffisait pas pour l'entretien d'un élève, Jean Sauvaige y ajouta 80 autres florins aussi longtemps qu'un Montois la posséderait.

De plus, en considération de ce que l'unique bourse de la fondation Leclercq était encore devenue insuffisante pour la pension d'un étudiant, il y ajouta un supplément de 60 florins.

Enfin, il ordonna que le surplus du revenu qu'il avait laissé servît à trois bourses de pleine table au taux de 160 florins de change. Il créa la première en faveur des choraux de l'église de Saint-Pierre à Louvain; le doyen de cette église en eut la collation; la seconde était destinée aux choraux du chapitre de Sclain; elle devait être conférée par le chanoine de

ce chapitre qui possédait la prébende du fondateur ; et la troisième était réservée aux parents du même fondateur, et à leur défaut, à des élèves nés dans le diocèse de Tournay ; le chapelain de Saint-Quentin en cette dernière ville en fut le collateur.

Ces trois bourses ne pouvaient être conférées qu'à des élèves capables de commencer leur philosophie, et si ces boursiers avaient obtenu une place *antè medium* à la promotion de philosophie, ils pouvaient encore en jouir pour étudier la théologie.

Les collateurs étaient tenus de répartir les bourses dans les trois mois de la vacance ; à défaut par eux de le faire, ou s'ils s'écartaient des conditions requises, les proviseurs et le président avaient le droit d'en disposer au profit d'un autre élève pour la philosophie, et après la promotion, pour la théologie.

En 1785, les biens de la fondation Sauvaige produisaient un revenu de 927 fl. 10 s. 3 d., y compris 187 fl. 10 s. pour 16 bonniers 77 verges de terre labourable, situés à Opprebais, Piétrebais, Roux-Miroir et Longueville. Diverses charges et les frais d'administration diminuaient ce revenu de 349 fl. 12 s. 8 d. Quatre étudiants jouissaient de bourses s'élevant ensemble à 549 fl. 12 s. 4 d.

3. *État actuel des fondations du collège.*

On sait que, pendant notre réunion à la république française, un arrêté de l'administration centrale du département de la Dyle, en date du 4 brumaire an VI

(25 octobre 1797), ordonna que l'enseignement cessât à l'université de Louvain, et qu'un autre de la même autorité du 18 du même mois (8 novembre) supprima les collèges annexés à cette université. Toutefois par application de la loi du 25 messidor an V, relative aux bourses d'études, le gouvernement conserva les biens de ces collèges à l'instruction publique et fit créer à Louvain une commission administrative pour les régir.

Cet état de choses dura environ deux ans et demi ; alors l'arrêté des consuls du 19 germinal an VIII (9 avril 1800) vint réunir sous l'administration du Prytanée français tous les biens provenant de l'université de Louvain. La gestion de ces propriétés et surtout l'entretien des bâtiments entraînaient de grandes difficultés. Pour simplifier ce service, la loi du 18 pluviôse an XIII (26 janvier 1805) autorisa le gouvernement à vendre les immeubles du Prytanée. Les biens de cette catégorie qui étaient situés en Belgique furent alors aliénés : le 17 septembre 1806, les bâtiments et le jardin du collège de Mons furent vendus pour la somme de 12,100 francs ; le 1^{er} et le 15 octobre suivant, les autres immeubles du même collège furent aussi vendus. Le prix qui en provint fut versé à la caisse d'amortissement et employé en rentes sur l'État en faveur de l'instruction.

Après l'établissement du royaume des Pays-Bas, diverses mesures réparatrices furent prises dans l'intérêt de l'enseignement supérieur. D'abord, l'arrêté royal du 5 octobre 1816 fit un appel à ceux qui

avaient droit aux bourses de fondations et celui du 26 décembre 1818 posa les principes pour le rétablissement de ces bourses, dont la dotation était alors généralement en la possession du domaine.

Un arrêté ministériel, en date du 6 février 1822, affecta les débris de la dotation primitive de Jean de Biévene à une ou deux bourses pour l'étude de la philosophie, de la théologie, du droit ou de la médecine, en faveur des Belges en général. Le ministre de l'instruction publique s'en réserva la collation ; actuellement ces bourses sont conférées par le ministre de la justice pour les études ecclésiastiques et par le ministre de l'intérieur pour les autres études. Cette fondation est régie par un administrateur-receveur qui réside à Louvain et elle a pour proviseurs les curés des églises de Sainte-Gertrude et de Notre-Dame-des-Fièvres en la même ville. En 1855, elle possédait diverses rentes d'un revenu de 505 fr. 44 c.

Le même arrêté du 6 février 1822 rétablit les fondations Leclercq, Malvoisin et Sauvaige.

La fondation Leclercq se compose d'une bourse de théologie, en faveur 1^o des parents du fondateur et 2^o des habitants de Mons et des natifs de Taisnières-sur-Hon, à la collation du bourgmestre, du premier échevin et du secrétaire communal de Mons. Ses revenus s'élevaient en 1855 à 287 fr. 44 c.

La fondation Malvoisin fut réduite à une bourse pour les humanités, la philosophie et la théologie, en faveur des parents du fondateur, des habitants de Mons, de Petit-Rœulx et d'Opprebais, de ceux de

Roux-Miroir, de Longueville et des lieux voisins, de ceux du Brabant wallon, enfin, de ceux de Soignies, d'Ath et du Hainaut. Les proviseurs de l'ex-collège de Mons en ont la collation : en 1855, son revenu était de 392 fr. 97 c.

Les trois bourses de la fondation Sauvaige furent maintenues : la première est conférée par le curé de Saint-Pierre à Louvain, en faveur des enfants de chœur de cette église; la seconde par le curé de Sclain (province de Namur) en faveur des enfants de chœur de cette église, et la troisième par le chapitre de Tournay, en faveur des parents du fondateur ou d'élèves natifs du diocèse. Un arrêté royal du 9 septembre 1854 statua qu'à défaut de choraux de l'église de Sclain, la seconde bourse Sauvaige peut être conférée à d'autres élèves nés ou domiciliés à Sclain et faisant leurs études en philosophie ou en théologie. La fondation du chanoine Sauvaige avait en 1855 un revenu de 1,369 fr. 65 c.

4. *Liste des présidents.*

Après la mort du fondateur, le docteur Jean de Biévene (1596), lorsque le collège n'avait pas encore une organisation définitive et que sa dotation n'était pas encore constituée, la maison léguée par le fondateur fut néanmoins occupée successivement par divers membres de l'université, en qualité de présidents. Le premier fut *Jean Buterne*, de Mons, bachelier en théologie et licencié ès droits. Il quitta le

collège en 1605 pour devenir régent de la pédagogie du Château. En 1614, il fut nommé président du collège de Viglius et devint ensuite chanoine de la cathédrale de Tournai.

2. Après Jean Buterne le titre de président du collège de Mons fut porté, pendant quelque temps, par *Jean Baptiste Grammaye*, qui prit le grade de licencié ès droits le 26 octobre 1600 et qui s'est fait connaître par différentes publications. Voyez Bibl. Belg. tom. I p. 569.

3. Un montois, nommé *De Vienne*, licencié en théologie, succéda à Grammaye.

4. *André Del Vaux* (Vallensis), né à Andenne en 1569, enseigna d'abord la philosophie à l'université de Douai. Appelé à Louvain, il y devint professeur à la pédagogie du Château et fut nommé, en 1608, professeur à la faculté de droit; le 28 septembre 1610 il reçut le bonnet de docteur. En 1623 il renonça à la présidence du collège de Mons pour accepter celle du collège de Winckelius. Il mourut le 26 décembre 1636.

5. *Georges Taymon*.

6. *André Wypion*, de Givet, docteur en théologie, chanoine et doyen de Namur, mort le 15 août 1631.

7. *Jean Sauvaige* (Sylvagius), bachelier en théologie, d'abord chapelain et ensuite chanoine de S. Pierre à Louvain, devint président vers 1628. Il peut être considéré comme le second fondateur du collège auquel il légua tous ses biens. Il mourut le 28 septembre 1646. Sauvaige eut aussi, comme il a été dit, une prébende du chapitre de Sclain.

8. *Michel Wittebort*, de Mons, chanoine de S. Géry à Cambrai. Le 24 mai 1659, il résigna la présidence en faveur de *Nicolas Quesmes*.

9. *Nicolas Quesmes* remplissait encore les fonctions de président le 5 novembre 1669, comme il conste par un état collectif des boursiers du collège.

10. *Landelin Tordoir*, de Louvain, fut nommé président en 1672. Il était bachelier en théologie, chanoine de la collégiale de Nivelles, ensuite de S. Jacques à Louvain. Il mourut le 22 octobre 1707, après avoir exercé les fonctions de président pendant 35 ans. Il était membre de la faculté des Arts et enseigna pendant plusieurs années les humanités au collège de la Sainte-Trinité.

11. *François Joseph Dupuis*, de Mons, obtint la onzième place dans la promotion générale de la faculté des Arts en 1697, prit ensuite le grade de licencié ès droits et devint sous-régent de la pédagogie du Château. Il quitta ses fonctions de président pour devenir conseiller ecclésiastique au conseil de Hainaut et mourut à Mons en 1738.

12. *Nicolas François De Pomerœul*, né à Mons, dixième de la promotion générale de la faculté des Arts en 1696, prit ensuite le grade de bachelier en théologie et devint, en 1709, régent de la pédagogie du Lys, poste qu'il quitta, en 1721, pour accepter la présidence du collège de Mons. Il mourut le 11 mars 1744.

13. *Jacques Joseph Papin*, de Mons, fit son cours de philosophie à la pédagogie du Lys et celui de

théologie au collège de Mons. Il était vicaire d'une paroisse de sa ville natale, lorsqu'il fut appelé à succéder à De Pomerœul. Pendant 46 ans il remplit la charge de président avec le plus grand zèle et mourut le 26 octobre 1791.

14. *Jean Hubert De Venise*, de Heylissem, licencié en théologie, fut nommé président au mois de janvier 1792. Après la dispersion de l'université, ce saint et savant prêtre devint président du séminaire épiscopal de Namur, en 1803. Appelé à Liège pour y présider à la réorganisation du seminaire, son zèle l'engagea à s'y consacrer au service des soldats; bientôt il contracta, à l'hôpital militaire, une maladie qui l'emporta le 14 juin 1814.

TABLE.

<i>Discours prononcé à la salle des Promotions le 5 novembre 1861, par P. F. X. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église primaire de Saint-Pierre pour le repos de l'âme de Monsieur Ignace-Antoine-Joseph Quirini, professeur ordinaire à la faculté de droit.</i>	5
<i>Discours prononcé par M. le professeur Charles Périn, à l'occasion de la même cérémonie.</i>	13
<i>Documents relatifs à la part prise par les docteurs de Louvain à la correction du décret de Gratien.</i>	24
<i>Notice sur l'édition des œuvres de Saint Augustin, publiée par les théologiens de Louvain en 1577.</i>	48
<i>Notice sur une correspondance d'Érycius Puteanus, de 1600 à 1646, par le baron de Reiffenberg.</i>	55
<i>Quelques éclaircissements sur le lieu d'origine et la famille de Nicolas De Leuze, par le Père Pruvost, S. J.</i>	75
<i>Notice sur Jean de Haze, docteur en droit et professeur à l'université de Louvain.</i>	79
<i>Notice sur Thierry Hezius, secrétaire du pape Adrien VI et sur les papiers d'état de ce pontife.</i>	83
<i>Le Père Désirant nommé théologien de l'empereur Joseph I, en 1710.</i>	106

<i>Notice sur le collège de Mons à Louvain.</i>	109
1. <i>Fondation primitive de Jean de Biévene.</i>	<i>ib.</i>
2. <i>Bourses fondées par Leclercq, Malvoisin et Sauvaige.</i>	112
3. <i>État actuel des fondations.</i>	116
4. <i>Liste des présidents.</i>	119

ANALECTES

ANALECTES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

P. F. X. DE RAM.

N° 26.



LOUVAIN,
CHEZ VANLINTHOUT ET C^{ie},
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ.

1863.

ADRESSE PRÉSENTÉE PAR L'UNIVERSITÉ AU ROI
LÉOPOLD I, A L'OCCASION DU RÉTABLISSEMENT
DE LA SANTÉ DE SA MAJESTÉ.

SIRE ,

Dans ce moment où de tous les points de la Belgique s'élève un cri unanime de joie et d'amour, l'Université catholique de Louvain ne peut s'empêcher de mêler sa voix à ce concert de bénédictions et de remercier le Ciel du rétablissement si désiré de la santé du Père de la Patrie.

Ce nom de Père que la postérité réserve à Votre Majesté, ce nom, la plus douce récompense des bons rois, vous l'avez lu naguère, SIRE, dans tous les cœurs accourus sur votre passage.

A cet enthousiasme, à ces transports, à ce saint délire, qui n'eût reconnu l'explosion des sentiments d'une famille à laquelle vient d'être rendu un chef chéri et vénéré!

Ces sentiments, SIRE, ce sont aussi les nôtres, ce sont ceux de toute cette généreuse jeunesse confiée à nos soins et également dévouée à votre royale Dynastie et à nos Institutions Constitutionnelles. Oui, SIRE, nous sommes heureux et fiers de le redire à Votre Majesté : jamais l'Université ne le cèdera à personne, quand il s'agira de faire preuve de recon-

naissance et d'attachement filial envers le Roi sage et bien-aimé à qui nous devons , après Dieu , la consolidation de notre nationalité et trente années d'une paix et d'une prospérité sans exemple dans nos annales.

Daignez agréer, SIRE, l'hommage de notre profond respect et de tout notre dévouement.

Louvain , le 11 octobre 1862.

LE RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ ,

P. F. X. DE RAM.

Le Secrétaire , BAGUET.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 5 NOVEMBRE 1862, PAR P. F. X. DE RAM, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN L'ÉGLISE PRIMAIRE DE SAINT-PIERRE POUR LE REPOS DE L'ÂME DE MONSIEUR PHILIBERT VANDEN BROECK, PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

MESSIEURS,

Comme l'année précédente, la mort est venue contrister nos dernières vacances (1). Ce temps de repos s'est transformé encore une fois en temps de deuil et de regrets, lorsqu'un de nos professeurs, plein de force et de jeunesse, nous fut enlevé d'une manière inopinée.

Ce deuil et ces regrets, vous le savez déjà, ont trouvé partout un douloureux écho. Parents, collègues, amis, disciples, tous pleurent la perte de M. le professeur Vanden Broeck.

Dans une pieuse et solennelle cérémonie, accomplie au pied des autels, nous venons de renouveler l'expression de nos plus ardentes prières pour le repos éternel de son âme. Il nous reste à remplir maintenant un autre devoir, celui de consacrer un affectueux souvenir à la mémoire du défunt et de retracer,

en quelques mots, sa carrière brusquement et impitoyablement brisée par la mort, à l'heure où la vie semblait lui sourire avec tout l'éclat et toutes les espérances du printemps.

M. PHILIBERT VANDEN BROECK naquit d'une famille honorable à Beggynnendyck, dans la province de Brabant, le 20 août 1820. Jeune — très-jeune encore, il se distinguait déjà par cette grande aménité de caractère dont il fournit constamment tant de preuves dans tout le cours de son existence.

Après avoir terminé, avec un éclatant succès, ses études préparatoires au petit séminaire de Malines, il embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné prêtre le 1 avril 1843.

Il était un de ces pieux étudiants d'élite que les vénérables chefs et fondateurs de l'Université destinent ordinairement à faire une étude plus approfondie des sciences ecclésiastiques et à prendre, à la faculté de théologie, ces grades académiques dont l'utilité et l'importance ont été sanctionnées, d'une manière si formelle, par le saint concile de Trente(2).

Des membres de notre faculté de théologie, autrefois les maîtres et devenus plus tard les collègues de **M. Vanden Broeck**, se rappellent avec quelle ardeur et avec quels succès étonnants il fréquenta les cours qui devaient le conduire au noble but que ses supérieurs lui avaient assigné. En 1844, il reçut le grade de bachelier; en 1846, celui de licencié. Dès lors, ses maîtres et ses condisciples augurèrent que le suprême degré de la science lui était réservé.

Cependant , comme préparation au doctorat , et afin qu'il pût jouir de la récompense due à ceux qui se distinguent exceptionnellement dans leurs études , Son Éminence Révérendissime le Cardinal Archevêque de Malines lui accorda la faveur de se rendre à Rome où il devint un des premiers pensionnaires du nouveau collège ecclésiastique belge.

Vous savez , Messieurs , que la loi sur l'enseignement supérieur renferme une disposition spéciale en faveur des étudiants belges qui ont obtenu avec la plus grande distinction le grade de docteur en droit , en médecine , en philosophie ou en sciences. Annuellement six bourses de mille francs peuvent leur être décernées pour les aider à visiter des établissements étrangers et compléter ainsi leur éducation scientifique (3). L'encouragement donné aux études profanes manquait aux études ecclésiastiques. Il appartenait à l'initiative toujours si intelligente du vénérable Métropolitain de la Belgique de combler une regrettable lacune ; il appartenait et à Lui et à ses vénérables Suffragants de créer , en faveur des hautes études ecclésiastiques , quelque chose d'analogue à ce qui existait depuis longtemps en faveur des autres branches de l'enseignement académique.

Grâces aux soins de l'Épiscopat , secondé si efficacement par le zèle et le dévouement de Mgr Aerts , l'on vit naître à Rome , en 1845 , un collège ecclésiastique belge (4). Cette institution placée au centre de l'unité catholique , là où se trouve aussi le centre et le foyer principal de la science sacrée , est destinée

à offrir, principalement aux gradués les plus distingués de notre faculté de théologie, un paisible et généreux asile, où l'étudiant est mis à même de compléter ses études en visitant les nombreuses institutions scientifiques de la Ville éternelle.

Le clergé belge obtint ainsi l'immense avantage de posséder à Rome, à l'instar de ce qui existe pour plusieurs autres peuples catholiques, un collège national placé sous la haute protection du Saint-Siège.

M. Vanden Broeck arriva à Rome, vers la fin de 1846, lorsque le collège se trouvait encore provisoirement établi dans une dépendance de l'église de Saint-Julien des Flamands. L'acquisition d'un vaste local, avec une église et un jardin, situé agréablement dans la rue du Quirinal, vint bientôt consolider l'existence de l'établissement dont le souverain pontife Grégoire XVI avait approuvé l'érection dans les termes les plus flatteurs. Cette approbation fut un précieux encouragement pour celui auquel nos Evêques avaient confié la mission d'organiser le nouveau collège (5). Aussi, pour pouvoir s'y consacrer tout entier, le président, Mgr Aerts, renonça à ses fonctions de recteur de l'église de Saint-Julien et n'eut qu'à se féliciter d'avoir trouvé, parmi les élèves de son collège, un successeur plein de zèle et de bonne volonté.

M. Vanden Broeck remplit donc, pendant quelques années, les fonctions de recteur de Saint-Julien; mais ces fonctions ne l'empêchèrent point de poursuivre le but scientifique pour lequel il avait été envoyé à Rome. Il y fréquenta les cours théologiques des pro-

fesseurs les plus renommés, et il eut même l'avantage d'y être admis à l'*Étude* de la Congrégation du Concile, c'est-à-dire, qu'il fut choisi pour être du nombre de ceux que l'on charge de faire les rapports préparatoires sur les questions à traiter dans une Congrégation dont l'*Étude* est considérée, à juste titre, comme la meilleure école théorique et pratique de la science canonique (6).

Pendant mes deux derniers voyages à Rome, il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir la satisfaction de constater que M. Vanden Broeck y avait laissé des souvenirs bien honorables; plus d'une fois, des personnes d'un haut rang me parlèrent de lui avec un vif intérêt, en se rappelant l'aménité de son caractère et la vivacité de son esprit.

Il quitta Rome vers la fin de 1849, époque à laquelle il revint à Louvain pour s'y préparer à subir les rudes et glorieuses épreuves du doctorat.

Je crains, Messieurs, d'avoir trop insisté sur son séjour à Rome et sur l'établissement du collège ecclésiastique belge; mais, on se plaît toujours à parler de ce qu'on aime, et d'ailleurs, il m'était bien permis, je pense, de vous entretenir d'une institution qui est en quelque sorte un complément de notre faculté de théologie et dont la haute importance est de jour en jour mieux appréciée; — institution dont M. Vanden Broeck se glorifiait d'avoir été un des premiers pensionnaires, et à laquelle, pendant sa dernière maladie, il légua un témoignage d'affection et de reconnaissance.

Le 28 juillet 1851, eut lieu sa promotion au grade de docteur en théologie. Cette promotion figure au nombre de nos plus brillantes solennités académiques ; elle fut honorée de la présence de l'Épiscopat belge tout entier, de Mgr Gonella, nonce apostolique, et d'un illustre confesseur de la foi, Mgr Frasoni, archevêque de Turin (7).

M. Vanden Broeck avait subi les épreuves du doctorat avec la plus grande distinction. Sa dissertation inaugurale traite des apparitions divines dans l'ancien Testament (8), question sur laquelle on a professé tour à tour des opinions diverses, mais dont l'étude est restée d'une grande importance pour l'interprétation de l'ancien testament, pour l'intelligence de la doctrine des Pères, et même pour la controverse moderne avec les rationalistes et les incrédules touchant la divinité de Jésus-Christ et son incarnation réelle et véritable. Dans les deux premières parties de ce travail, dont la troisième n'a pas été publiée, on remarque une grande précision jointe à une lucidité parfaite, un style à la fois simple et élégant, animé et incisif. Devant interroger souvent la tradition, l'auteur a su néanmoins être sobre de citations et compenser par un heureux choix de textes le grand nombre de ceux qu'il a dû négliger. C'est ainsi, comme le remarquait une Revue scientifique (9), que M. Vanden Broeck parvint à donner une étude complète sur une bien vaste question, en se renfermant dans les limites étroites d'une dissertation inaugurale.

Si le mois de juillet 1851 fut l'époque d'une brillante solennité académique, le même mois fut aussi pour nous une époque d'affliction et de deuil : le regrettable professeur Tits mourut, le 9 juillet, à la quarante-troisième année de son âge (10) !

Être trouvé digne de succéder à un homme placé si haut comme philosophe et comme théologien dans l'opinion du monde savant, c'est sans doute une des distinctions les plus honorables qui puisse être accordée à un jeune docteur. Elle échut en partage à M. Vanden Broeck. Dans la réunion du Corps épiscopal du mois d'août de la même année il fut nommé professeur extraordinaire de théologie dogmatique générale. En 1855, il obtint le titre de professeur ordinaire.

Le cours dont il était chargé comprenait la démonstration chrétienne, la démonstration catholique et le traité de *Locis theologicis*. Le jeune professeur remplit sa tâche avec zèle et avec succès. Doué d'une conception vive et facile, favorisé d'une élocution nette et élégante, il possédait l'art d'intéresser ses auditeurs. Toutefois, avouons-le pour éviter tout éloge exagéré, on aurait désiré peut-être, dans certaines parties de son cours quelque chose de moins subtil et quelque chose de plus positif et de plus approfondi.

Pour compléter l'appréciation de la carrière scientifique de M. Vanden Broeck, il me reste à dire ici quelques mots de deux remarquables discours qui ont été imprimés.

Un pieux et noble sentiment a introduit parmi

nous l'usage de prendre pour sujet du discours inaugural, que chaque professeur fait à son tour aux promotions en théologie, l'éloge historique d'un de ces savants docteurs qui ont illustré notre ancienne ALMA MATER : — usage qui éloigne de nous le reproche d'appartenir à une génération insouciante et sans respect pour ses devanciers : *Incuriosa suorum ætas* (11); — usage offrant le doux et glorieux reflet d'une pieuse et patriotique pensée que résume une maxime bien connue :

Et pius est Patriæ facta referre labor (12).

Cette expression, nous nous l'approprions et nous disons à notre tour :

Et pius est SCHOLÆ facta referre labor.

M. Vanden Broeck acquitta généreusement sa dette filiale par deux discours que nous venons de mentionner, l'un prononcé en 1853, sur la vie et les écrits de Ruard Tapperus (13), l'autre prononcé en 1858, sur la vie et les écrits de Jean Driedo (14). C'étaient deux illustres disciples d'un maître beaucoup plus illustre encore; l'un et l'autre avaient été formés à l'école d'Adrien VI. Pour caractériser d'un seul trait la célébrité acquise par ces deux docteurs, il nous suffira de rappeler que les Pères du concile de Trente regardèrent Tapperus comme un oracle de la science théologique (15), et que l'on doit à Driedo, qui mourut avant l'ouverture du concile (16), les règles d'herméneutique adoptées presque textuelle-

ment par cette auguste assemblée dans ses décisions sur la Vulgate.

Les discours de M. Vanden Broeck ont contribué à donner un nouveau lustre à la gloire de ces deux docteurs dont les écrits, avec ceux d'Adrien VI, devraient se trouver en tête d'une vaste collection des œuvres de nos anciens théologiens de Louvain, enrichie d'éclaircissements, de notices biographiques, littéraires et critiques. Le plan d'une pareille publication existe depuis longtemps; le concours du défunt était acquis à cette entreprise dont nous provoquons l'exécution, avec les vœux les plus ardents, dans l'intérêt des études théologiques.

La France nous a donné les grandes et utiles collections de M. l'abbé Migne. L'école protestante de l'Allemagne a réuni les écrits des porte-drapeaux de la révolte religieuse du seizième siècle, sous le titre de *CORPUS REFORMATORUM*. Pourquoi hésiterait-on en Belgique à rassembler, sous le titre de *CORPUS VETERUM THEOLOGORUM LOVANIENSIIUM*, les monuments épars çà et là de cette école théologique que Louvain a vue naître vers l'époque d'Adrien VI, — école qui eut des représentants illustres pendant les siècles suivants et qui restera à jamais célèbre par son zèle à défendre la foi de nos pères, par son attachement à l'Eglise et au Saint-Siège (17)?

L'Université qui comptait M. Vanden Broeck parmi ses membres se distingue, de l'aveu de ses adversaires mêmes, par ce double attachement. Aussi le défunt était-il fier et jaloux de se montrer toujours

l'enfant le plus humble et le plus dévoué de l'Église ; comme professeur et comme prêtre, il était pénétré des plus vifs sentiments d'amour et de respect envers le saint et grand Pontife dont le nom , comme on l'a dit un jour , est et restera à jamais sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

Le professeur Vanden Broeck aimait bien vivement son **ALMA MATER** ; tout ce qui touchait de loin ou de près aux intérêts de l'Université était de nature à préoccuper son esprit. Il aimait non moins vivement son pays, et l'on peut dire de lui qu'il était un *patriote* dans toute la véritable force du terme. Ce patriotisme lui inspirait je ne sais quelle généreuse passion pour l'étude de sa langue maternelle. Il cultivait la littérature flamande et il s'honorait d'être membre de notre société **MET TYD EN VLYT**, aux réunions de laquelle il assistait régulièrement.

Dans les relations sociales chacun admirait la franchise, la générosité et l'affabilité de son caractère ; la bonté de son cœur était réellement parfaite. Il me semble , Messieurs , que sous ce rapport , je ne puis mieux vous dépeindre M. Vanden Broeck qu'en m'appropriant une expression latine qui le représente trait pour trait et de la manière la plus complète : **NATURA BENEVOLENTISSIMUS** (18).

Excellent collègue , ami dévoué , prêtre zélé et exemplaire, combien de titres n'avait-il pas à l'estime dont il jouissait ? Jeune, doué d'une forte constitution, quel long avenir n'avait-il pas devant lui ? Hélas ! rien n'est plus fragile que la vie de l'homme. Une maladie

violente surprit inopinément M. Vanden Broeck. Résigné à la sainte volonté de Dieu, entouré des consolations de la religion et de l'amitié, il mourut à Louvain, le 15 août 1862, d'une mort en quelque sorte subite et qui causa partout une profonde consternation.

Ô MARIE, Vierge sainte et immaculée, votre serviteur PHILIBERT, qui s'est toujours honoré de figurer au nombre des enfants les plus dévoués à votre culte, quitta la vie terrestre le jour même de la fête de votre glorieuse Assomption! — MARIE, douce mère de miséricorde et d'amour, vous nous permettrez d'espérer que ce jour là aussi votre toute-puissante protection est descendue sur lui comme une rosée céleste; — nous espérons donc que déjà il jouit, dans le lieu de paix et d'amour sans fin, du bonheur réservé aux bons et fidèles serviteurs de votre fils notre divin Rédempteur; oui, nous avons la confiance que la parole qui fait naître l'homme dans la sénérité de la lumière et dans la joie pleine de Jésus-Christ s'est accomplie pour le défunt : EUGE SERVE BONE ET FIDELIS... INTRA IN GAUDIUM DOMINI TUI (19).

NOTES.

(1) Voyez *Discours prononcé à la salle des Promotions, le 5 novembre 1861, par P. F. X. de Ram, après le service funèbre célébré en l'église primaire de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Ignace Antoine Joseph Quirini, professeur ord. à la faculté de droit.* Louvain 1861, in-8°, et dans les *Analectes* de 1862, num. 25 p. 5.

(2) Sess. XXIV, cap. 12 de reform.

(3) Art. 42 de la loi du 1 mai 1837, conforme à l'art. 35 de la loi du 27 sept. 1835.

(4) Voyez la *Notice sur le collège ecclésiastique belge à Rome*, dans les *Analectes* de 1849, num. 12 p. 5. Voyez aussi : *Souvenir du Collège ecclésiastique belge de Rome offert aux bienfaiteurs*; Louvain 1853, in-8°, recueil dans lequel on trouve huit dessins des peintures murales qui ornent l'église du Collège et dont les sujets, empruntés avec bonheur à nos annales ecclésiastiques, se rapportent aux premiers apôtres chargés par le Saint-Siège de prêcher la foi à nos pères.

(5) Nous ne saurions résister au plaisir de citer ici une inscription que nous avons lue dernièrement à Rome au bas d'un souvenir de gratitude consacré au premier président du Collège ecclésiastique belge. L'inscription a été composée par un savant épigraphiste romain, feu Mgr Fioramonti, secrétaire des brefs latins de Sa Sainteté.

PETR • JOS • AERTS

PRESB • ET • CAN • MECHLINIEN • PROTON • AP • TIT • CUBIC • INT • S • S

AB • ANNO • M • D • CCC • XLIII • AD • M • D • CCC • LIII

PRÆSES • COLLEGII • ECCLESIASTICI • BELGICI

QUOD • EJUS • CONSILIO • ET • OPERA

AB • EPISCOPI • BELGII • PROBANTE • PONTIFICE • MAXIMO

ERECTUM • CONSTITUTUMQUE • FUIT

(6) Les préfets ou les secrétaires de quelques-unes des Congrégations auxquelles est confié l'examen des affaires les plus importantes admettent dans leurs bureaux un certain nombre de jeunes ecclésiastiques qui préparent, sous leur direction, les rapports sur les matières qui doivent être mises en discussion. C'est ce qu'on nomme à Rome les *Études des Congrégations*. Voyez la *Notice* citée à la note 4.

(7) Voyez la *Revue catholique*, 3^{me} série, tom. III p. 322.

(8) *Dissertatio theologica de Theophaniis sub Vetere Testamento*, pagg. vi-151 in-8^o.

(9) Voyez l'analyse de la dissertation dans la *Revue catholique*, 3^{me} série, tom. III p. 494.

(10) Voyez *Discours prononcé à la salle des Promotions le 14 juillet 1851, par P. F. X. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église primaire de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Arnould Pierre Tits, professeur ord. de théologie dogmatique*. Louvain 1851, in-8^o, et dans les *Analectes* de 1851, num. 14 p. 7.

(11) *Clarorum virorum facta moresque posteris tradere, antiquitus usitatum, ne nostris quidem temporibus, quamquam incuriosa suorum, ætas omisit*. Tacitus, in *Vita Agricolæ*, cap. I.

(12) Ovid. *Trist.* lib. II vers. 322.

(13) *De Ruardi Tapperi vita et scriptis oratio, quam die 26 mensis julii 1853 habuit Philibertus Vanden Broeck, S. T. doctor et professor, quum more Majorum ad gradum doctoris SS. Canonum promoveretur vir eruditissimus Antonius Heuser, Dusseldorpiensis, presb. archidiœcesis Coloniensis*; dans l'*Annuaire* de 1854, p. 178, et les *Analectes*, num. 17 p. 12.

(14) *De Joannis Driedonis vita meritisque oratio, quam*

habuit Philibertus Vanden Broeck, S. T. doctor et professor, dum die 12 julii 1838, more Majorum, sollemnis fiebat ad gradus academicos in Theologia promotio; dans l'Annuaire de 1839, p. 241, et les Analectes, num. 22 p. 53.

(15) Voyez notre Mémoire sur la part que le clergé de Belgique et spécialement les docteurs de l'Université de Louvain ont prise au concile de Trente, p. 31.

(16) Le 4 août 1535. La première session du concile n'eut lieu que le 13 décembre 1545.

(17) Nous nous bornons à citer ici les noms des principaux théologiens de Louvain, dont les écrits pourraient être reproduits dans cette collection :

Adrien VI. — Jean Driedo. — Ruard Tapperus. — Jacques Latomus. — François Sonnius. — Josse Ravestyn. — Guillaume Lindanus. — Jean Hessels. — Corneille Jansenius de Gand. — Jean Molanus. — Jean Lensæus. — Thomas Stapleton. — Guillaume Estius. — Henri Cuyckius. — Jean Malderus. — Jean Wiggers. — Antoine Daubremont. — Guillaume Mercerus. — Christianus Lupus. — Martin Steyaert, etc.

La collection, en grand format in-8°, à deux colonnes, formerait 40 à 50 volumes. La dissertation de M. le professeur Reusens (*Syntagma doctrinæ theologicæ Adriani VI, una cum apparatu de vita et scriptis etc.*) peut être considérée comme un modèle des dissertations préliminaires qui devraient être placées en tête des écrits de chaque auteur.

(18) Suetonius, in vita Titi Vespasiani, cap. VIII.

(19) Matth. XXV, 20.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS, LE 3 NOVEMBRE 1862, PAR M. LE PROFESSEUR J. B. LEFEBVE, APRÈS LES OBSÈQUES DE M. VANDEN BROECK.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

La foi et l'espérance projettent jusqu'au plus profond de la tombe la clarté de leurs rayons divins. Cette douce lumière fait resplendir la mort du juste comme une naissance à une vie meilleure, et elle console les cœurs les plus affligés. Pourtant je crains de ne pouvoir résister à l'émotion de la douleur en rendant, au nom de la Faculté de théologie, un dernier hommage à la mémoire du collègue excellent et de l'ami dévoué, qu'une mort prématurée a ravi à notre vive affection, en le frappant au milieu de ses jours et dans la plénitude de ses forces.

PHILIBERT VANDEN BROECK possédait à un haut degré les dons qui font l'habile théologien et le brillant professeur. Il appartient à l'un de ses élèves de vous dire l'intérêt et le charme de ses savantes leçons : nous, ses collègues, nous avons apprécié les heureuses qualités de son talent dans les thèses publiques qui, chaque année, réunissent sous ces voûtes séculaires un auditoire nombreux et choisi. Dans ces luttes pacifiques de la science, notre collègue déployait

des connaissances aussi variées qu'étendues ; son esprit pénétrant et délié suivait sans peine tous les circuits de la pensée ; son coup d'œil prompt saisissait les questions sous leurs aspects les plus divers et parfois les plus cachés ; sa dialectique toujours serrée ne permettait jamais de laisser une objection sans réponse ; une expression facile, vive et élégante répondait à la spontanéité de sa pensée ; la discussion s'animait au feu de sa parole et charmait les auditeurs attentifs.

L'étendue de ses connaissances et les aptitudes de son talent comme écrivain se révèlent dans la dissertation qu'il écrivit pour obtenir le doctorat en théologie, *sur les apparitions divines sous l'ancien testament*. Envisageant son sujet sous toutes ses faces, il a donné le travail le plus complet qui existe sur cette vaste et difficile question. Il pose en thèse que c'est Dieu lui-même, et non un ange envoyé de Dieu, qui sous une forme visible a apparu aux patriarches. S'il a contre lui le sentiment à peu près unanime des théologiens et des interprètes modernes, il a pu prouver son opinion par des arguments péremptoires puisés dans l'Écriture Sainte, dans la tradition et la raison théologique. En développant ces preuves il montre combien il était versé dans l'exégèse et la philologie biblique, dans l'étude des saints Pères et dans la connaissance des questions théologiques. A la solidité du fond se joint le mérite de la forme. Les matières sont distribuées dans un ordre méthodique rigoureusement enchaîné ; le

style est lucide , concis , nerveux , pur et élégant.

Ces qualités , nous les retrouvons dans deux discours prononcés à la promotion solennelle aux grades académiques. Le sujet de ces discours est l'éloge de deux illustres théologiens choisis dans cette phalange de grands hommes qui s'opposèrent comme un mur d'airain aux erreurs naissantes de Luther et de Calvin , et qui au XVI^e siècle ont porté si haut le renom de l'ancienne Université de Louvain. En faisant l'éloge de Ruard Tapper et de Jean Driedo , Vanden Broeck suivait son goût exquis pour notre littérature , sa noble passion , dirai-je , pour nos gloires nationales ; mais en même temps il se montrait juste appréciateur de ce qui peut contribuer aux progrès des sciences théologiques. Nos grands théologiens du XVI^e siècle , s'ils étaient mieux étudiés , fourniraient à l'apologiste des armes solides pour combattre l'erreur et défendre la vérité. Ils excellent dans l'exposition du dogme , dans cette exposition où la raison et la foi , sans jamais se confondre , unissent parfois leurs clartés pour faire resplendir le dogme de ses invincibles et immortels attraits. Le sujet choisi par notre collègue était donc des plus heureux , et il a su le traiter d'une manière convenable ; on admirera la facilité avec laquelle il manie cette belle langue latine qui , par la pompe majestueuse de ses périodes , convient mieux que toute autre aux solennités académiques.

Dans le discours sur Driedo l'orateur décrit d'une manière rapide les titres scientifiques de l'illustre

théologien ; mais le temps lui est mesuré ; il comprend qu'en faisant connaître en détail les pensées lumineuses et les vues profondes qui font la gloire du savant , il devrait passer sous silence la piété angélique du prêtre : il se le reprocherait comme un outrage à la mémoire de Driedo. Il s'écrie : *Absit , ut virum doctoremque laudem , in christianum vero et sacerdotem præconia non haberem !* Ces paroles , prononcées de cette chaire par le collègue que nous regrettons , ne me disent-elles pas de ne plus insister sur les mérites du savant et du professeur, pour faire connaître les vertus du chrétien et du prêtre ?

Homme juste et bon , bienveillant et serviable envers tous , modèle de loyauté , de franchise , de constante et inviolable amitié , Vanden Broeck réunissait tous les dons qui inspirent la confiance et l'affection ; il fut le meilleur des collègues , et sa mort laisse un grand vide parmi ceux qui vivaient avec lui dans des rapports quotidiens d'intimité.

Si par une bonté de cœur sans égale il était empressé à se rendre aux désirs de chacun et à se faire tout à tous , il avait aussi dans le caractère cette fermeté , cette noble dignité qui repousse les accommodements inspirés par la faiblesse , qui rend l'homme inébranlable dans ses convictions , inflexible dans la ligne du devoir , calme en face du péril et inaccessible aux vains calculs d'une sagesse craintive. Il demeura à Rome pendant les plus mauvais jours de 1848. Le Souverain-Pontife n'était plus en sûreté dans la Ville-Éternelle , et les prêtres couraient

de graves dangers. Inaccessible à la crainte, notre confrère manifestait en toute circonstance son souverain mépris pour les hommes pervers qui répondaient par la plus noire ingratitude aux bienfaits de leur souverain et du père commun des fidèles. Le 15 novembre de cette année funeste, il voulut voir l'ouverture des chambres convoquées au palais de la Consulte pour mettre en pratique les nouvelles institutions accordées à son peuple par l'amour de Pie IX. A son entrée dans la salle des séances, Vanden Broeck apprend que la révolution, toujours implacable et repoussant la liberté qui contrarie ses desseins, avait fait poignarder sur les marches du palais le comte de Rossi, le courageux ministre du Roi-Pontife. Chose plus hideuse encore, il vit l'assemblée délibérant sans laisser apercevoir un signe d'émotion, comme si quelques instants auparavant le seuil de son enceinte n'avait pas été souillé par le plus lâche et le plus horrible des forfaits. A ce spectacle affreux, sans considérer que cet acte de courage peut lui coûter la vie, notre confrère sort en manifestant toute l'indignation qui s'est emparée de son âme. Un autre jour sur le pont Saint-Ange, il fit tomber le poignard des mains d'un malfaiteur qui voulait l'intimider, et il continua sa route, calme et tranquille.

Tel était son caractère, heureux mélange de force et de douceur.

A une nature si bien douée étaient ajoutés les dons de la grâce. Vanden Broeck fut un prêtre exemplaire par l'innocence de la vie, la gravité des mœurs,

la pratique constante de la piété chrétienne et le zèle dans la direction des âmes. Il n'allait point puiser ses inspirations dans les basses régions où s'agitent les passions des hommes ; la règle de conduite lui était tracée par la sagesse *qui vient d'en haut, qui descend du Père des lumières* ; il mettait son âme dans les mains de Dieu, toujours résigné à la volonté sainte, dont les décrets éternels dirigent toutes choses.

Cette sainte pensée de sa vie ne l'abandonna point dans la douloureuse maladie qui nous l'a ravi. Le mal avait fait de si rapides progrès qu'il fallut sans aucune préparation avertir notre cher confrère de se préparer au grand passage du temps à l'éternité. Si inattendue que fût cette révélation, elle le trouva pleinement résigné. Aucune parole, aucun signe ne trahit chez lui la moindre émotion ; il fut tout entier à l'unique pensée de se préparer à recevoir son Dieu, le *Saint Viatique*, qu'une bonté infinie a donné aux hommes comme gage de la résurrection des corps, et de l'union intime de l'âme avec Dieu dans les splendeurs de la vie éternelle. Cette âme forte et solide pour se préparer à la mort avait dompté la fièvre la plus rebelle aux secrets de l'art. L'énergie de la volonté réagissant sur le corps avait fait renaitre un espoir, hélas, trop tôt perdu ! Un ami dévoué témoignait au cher malade que tout irait bien. *Quoi qu'il arrive*, répond-il, *ce sera toujours bien !* Mot qui exprime avec une sublime simplicité, combien il était préparé à rendre à Dieu sa belle âme. Ah ! sans

doute volontiers il eût repris des travaux laissés inachevés et entrepris pour la défense de la vérité; mais la mort devait le conduire là où il avait placé son cœur et ses espérances. Quelle que fût l'issue de la maladie, pour lui *c'était toujours bien*. O mon Dieu ! vous avez choisi l'issue que nous aurions voulu voir fermée. Désormais ce n'est plus que par les yeux de l'âme que nous pourrons contempler celui dont la présence nous fut si chère; mais le commerce d'intime affection ne sera point interrompu entre nous. En deça et au delà de la tombe il est un lien immortel qui unit dans une indivisible société tous les membres de l'Église de Jésus-Christ. Philibert Vanden Broeck vivra dans nos cœurs, il aura part dans nos prières; et lui aussi se souviendra de nous dans les régions sereines du repos, de la lumière et de la béatitude.

LA CROISADE PACIFIQUE. — VIE ET TRAVAUX DE
NICOLAS CLEYNAERTS; PAR M. LE PROFESSEUR
J. J. THONISSEN (1).

On sait avec quelle ardeur les générations chrétiennes du douzième et du treizième siècle se précipitèrent, à huit reprises, sur les contrées de l'Orient envahies par les sectateurs de l'islamisme. Partout où la parole du moine prêchant la guerre sainte se faisait entendre, des milliers de soldats, pleins de confiance et d'enthousiasme, venaient se ranger sous la bannière vénérée de la croix. Les traditions politiques des États, les rivalités séculaires des peuples, les habitudes contractées dès l'enfance, les liens du sang, les affections et les intérêts des familles, tous les motifs qui guident les hommes étaient oubliés, méconnus, foulés aux pieds avec un désintéressement dont on ne trouve pas un second exemple dans les annales de l'Europe. C'était en vain que la trahison, l'ineptie, la famine, les maladies et le glaive faisaient disparaître des armées entières dans les plaines et les défilés de l'Asie : bravant la mort sous toutes ses formes, d'innombrables pèlerins armés

(1) Voyez, dans les *Analectes* de 1844, p. 5, la notice de M. le prof. F. Nève, et dans les *Analectes* de 1854, p. 80, une notice analytique des lettres de Cleynaerts.

accouraient sur les chemins blanchis par les ossements de leurs frères. Les femmes mêmes saisissaient le bouclier et endossaient la cotte de mailles, pour aller combattre et mourir sur les champs d'outre-mer (1). Un mouvement identique entraînait toutes les populations européennes avec une force irrésistible. Des Danois protégèrent les côtes de la Syrie, et des Norwégiens assistèrent au siège de Sidon. Anne Comnène n'a point exagéré, quand elle s'écriait qu'une impulsion toute-puissante semblait avoir arraché l'Europe de sa base, pour la précipiter sur l'Asie (2).

Il y avait autre chose qu'une pensée religieuse au fond de ces redoutables migrations. Il ne s'agissait pas seulement de reconquérir le tombeau du Rédempteur et de protéger le trône qu'un prince belge allait ériger dans la cité de David. Au moment où les premiers croisés prenaient le chemin de l'Orient, l'Europe était attaquée à ses deux extrémités, à l'ouest dans la Péninsule ibérique, à l'est dans les provinces dépendant de l'empire de Byzance. Elle se trouvait pour ainsi dire entre deux fleuves de sang et de barbarie, dont l'un menaçait de franchir les Pyrénées et l'autre le Danube. Les guerriers qui tombaient dans les vallées de l'Euphrate, de

(1) Pour les exploits des femmes aux croisades, voyez le chap. VII du livre XXI de l'*Histoire des croisades* de Michaud.

(2) *Bibliothèque des croisades*, par Michaud, 3^e partie, page 387 (Paris, 1829).

l'Oronte et du Nil, mouraient en réalité pour la défense de la civilisation et de l'indépendance de l'Occident. Groupées sous une bannière commune, les nations chrétiennes attaquaient les forces de l'islamisme à leur source. Qui sait où l'étendard du prophète se serait arrêté, si les peuples occidentaux, troublés par la discorde et épuisés par la licence, avaient dû lutter sur leur propre sol, avant d'avoir acquis la redoutable unité d'action et de but qu'ils trouvèrent dans les croisades ? Plus de deux siècles avant la conquête de Constantinople, le sultan du Caire, le redoutable Saladin, écrivait à Frédéric Barberousse : « Ce n'est pas assez pour nous d'avoir » conquis cette terre maritime où nous sommes ; » nous passerons les mers, s'il plaît à Dieu ; et, pro- » tégés par la justice divine, nous subjuguons vos » royaumes d'Occident (1). »

Cependant le jour vint où l'Europe catholique, affaiblie de nouveau par des guerres intestines, perdit cette indomptable ardeur et n'adressa plus aux chrétiens d'Orient que des vœux stériles ou des promesses fallacieuses. Depuis la fin du treizième siècle, toute une série de papes, Nicolas IV, Célestin V,

(1) Michaud, *Histoire des croisades*, t. IX, p. 206, édit. belge de 1841. Il importe peu que la foule des croisés n'eût pas l'intelligence des proportions majestueuses de l'œuvre à laquelle elle prêtait le concours de son bras. Ainsi que l'a très-bien dit M. Michaud, « ce que chaque génération connaît le moins, c'est l'esprit et le caractère des événements auxquels elle a pris part. » (*Ibid.*, t. X, p. 41.)

Boniface VIII, Benoît IX, Clément V, Jean XXII, prodiguèrent vainement les exhortations et les prières pour réunir de nouvelles armées chrétiennes. Les princes, qui prenaient encore la croix, cherchaient et trouvaient mille prétextes pour se dispenser d'entreprendre le périlleux voyage d'outre-mer. La noblesse, toujours avide de combats et d'aventures, courait prodiguer sa valeur sur des théâtres moins éloignés. Le peuple lui-même ne prêtait plus qu'une attention distraite aux discours des missionnaires qui lui retraçaient, sous de sombres couleurs, les outrages prodigués au sépulcre du divin fondateur du christianisme.

C'est avec bonheur qu'on découvre que cette heure de découragement et de faiblesse avait été prévue dès longtemps par un petit nombre d'hommes supérieurs à leur siècle. Unissant à la piété du moine, au génie méditatif du savant, cette intelligence supérieure des effets et des causes qui caractérise l'homme d'État, ils s'étaient préoccupés du jour où la parole et la doctrine devraient prendre la place de la lance et du glaive.

Dès le milieu du douzième siècle, un bénédictin, Pierre le Vénérable, écrivit une réfutation du Coran, après l'avoir fait traduire en latin par deux prêtres que l'amour de l'astrologie avait attirés chez les Mores d'Espagne (1). Au commencement du siècle

(1) Voyez Mabillon et Martène, *Ann. ord. S. Benedicti*, ad an. 1141, t. VI, p. 343. Les deux traités que Pierre le Vénérable avait écrits

suivant, Humbert de Romans, devenu supérieur général des dominicains, engagea ses religieux à apprendre, outre le grec et l'hébreu, la langue arabe et les autres idiomes que parlaient les barbares armés contre la civilisation et contre l'Église (1). Cent ans plus tard, Raymond Lulle invoqua et obtint l'assistance de Philippe le Bel, de Clément V et du concile général de Vienne, pour faire établir des chaires de langues orientales dans les universités de Rome, de Bologne, de Paris, d'Oxford et de Salamanque (2). Une foule de savants, parmi lesquels brille le nom d'un Belge, Guillaume de Meerbeke, suivirent ces exemples, et leurs efforts réunis organisèrent enfin une croisade pacifique qui, elle aussi, sans atteindre complètement son but, ne resta pas sans profit et sans gloire pour les nations européennes. Nous lui devons deux résultats immenses, l'un scientifique et littéraire, l'autre religieux et politique. Elle a puissamment contribué à faire renaître l'étude des langues et des

contre les Sarrasins se trouvent dans l'*Amplissima Collectio* de Martène et Durand, t. IX, pp. 1120-1140.

(1) *Thesaurus novus anecdotorum*, par Mabillon et Martène, t. IV, p. 1706. Quetif et Échard, *Scriptores ordinis prædicatorum*, t. I, pp. 141-149. *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, Discours préliminaire, p. 139.

(2) Le *Thesaurus novus* déjà cité renferme trois lettres que Raymond écrivit dans ce dessein, la première au roi, la seconde à un personnage influent dont le nom est inconnu, la troisième à l'université de Paris (t. I, pp. 1316 et suiv.). Pour l'érection des chaires destinées à l'enseignement des langues orientales, voyez *Cap. Inter soll. Clem. V*, 1.

institutions de l'Orient; elle a conservé les croyances de ces populations vigoureuses qui nous tendent aujourd'hui les bras, depuis les plateaux du Liban jusqu'aux rives du Tigre, et qui, bientôt peut-être, seront le canal par lequel l'Europe répandra les merveilles de sa civilisation aux lieux qu'un despotisme douze fois séculaire a couverts de sang et de ruines (1).

C'est dans cette croisade pacifique, qui attend encore son historien, que doit figurer, à l'une des places les plus éminentes, le nom d'un compatriote, d'un Brabançon, Nicolas Cleynaerts. Nous ne nous proposons pas d'envisager aujourd'hui sous toutes leurs faces la vie et les travaux de cet homme d'élite. Nous garderons le silence sur ses études purement littéraires, quoiqu'elles aient eu pour résultat de le placer au premier rang des philologues de son siècle (2). Nous prendrons le même parti à l'égard des services qu'il a rendus à l'histoire et à la science,

(1) Le savant orientaliste Guillaume de Meerbeke, dont nous venons de citer le nom, devint archevêque de Corinthe et mourut dans cette ville au commencement du quatorzième siècle. (Voyez Échard et Quetif, *Scriptores ordinis prædicatorum*, t. I, p. 388.) Daunou a publié la vie du célèbre Flamand, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXI, pp. 443-454. Paquot, dans ses *Mémoires* (t. III, p. 23, édit. in-folio), est loin de se conformer aux témoignages des contemporains, lorsqu'il dit que Guillaume de Meerbeke «savait probablement l'arabe.» Quant à Valère André, il a confondu Guillaume de Meerbeke avec Thomas de Cantimpré (*Bibl. belg.*, p. 530, éd. de 1645).

(2) M. Félix Nève s'est acquitté de cette tâche, dans une *Notice sur l'enseignement, les œuvres et les voyages de Nicolas Cleynaerts*, publiée dans les *Analectes* de 1844.

par son intrépide voyage sur la côte septentrionale de l'Afrique (1). Nous ne dirons rien de son rare talent épistolaire, que le marquis du Roure a fait ressortir avec autant d'esprit que de verve (2). Notre tâche se bornera au récit sommaire des efforts auxquels il s'est livré et des sacrifices qu'il s'est imposés, pour arriver à la régénération de l'Orient par des moyens plus nobles et plus sûrs que l'effusion du sang des infidèles.

(1) Sous le titre de *Relation d'un voyageur chrétien sur la ville de Fez et ses écoles dans la première moitié du seizième siècle*, M. Félix Nève a publié, dans le *Messenger des sciences historiques de Belgique* de 1845 (pp. 352 et suiv.), tout ce que les lettres de Cleynaerts renferment de plus intéressant sur l'état politique et littéraire du Maroc à la date de son voyage. M. le baron de Saint-Genois a consacré un chapitre à Cleynaerts, dans son intéressant ouvrage *Les voyageurs belges du treizième au dix-septième siècle*, t. I, pp. 210 et suiv. (Bruxelles, Jamar, 1846).—Au commencement du dernier siècle, un récit très-incomplet des voyages de Cleynaerts a été inséré dans le célèbre recueil publié à Leyde, en langue hollandaise, par l'éditeur Van der Aa (1706). Ce récit, composé de 44 pages in-folio, porte le titre suivant : « *Nauw-keurige voyagie, van Nicolaes Glenard, hoog-leeraer in d'academie tot Leuven, door Vrankryk, Spanjen en Portugaal, na Africa; gedaan in het jaer 1535 en vervolgens. Handelende beknop-telyk van de wellustigheyd der Franssen, de armocde en belacchelyke grootsheyd der Spanjaarden en Portugysen, verscheyde seldsaamheden van Mahometh en zynen Alcoran: als mede de Pelgrims na Mecca reysende, met eenige bysonderheden van de stad Fez. Getrokken uyt des Reysigers eygene Brieven, geschreeven aen den geleerden Jacob Latomus en andere syner goede vrienden.* »

(2) *Analectabiblion, ou extraits critiques de divers livres rares, oubliés ou peu connus*, t. I (Paris, Techener, 1836-1837, 2 vol. in-8°). Voyez les *Analectes* de 1854, p. 80.

Né à Diest le 3 décembre 1493, Cleynaerts termina ses études et embrassa l'état ecclésiastique, au moment où la double impulsion de la renaissance et de la réforme produisit cette incroyable activité des esprits qui distingue le seizième siècle. Après avoir fréquenté, avec un rare succès, les cours du collège des Trois-Langues (*Collegium Trilingue*), que Jérôme Busleiden venait de fonder à Louvain, il obtint de l'autorité académique, en 1520, la permission d'enseigner, soit en public, soit en particulier, les langues latine, hébraïque et grecque. Installé au collège d'Houterlé, il y composa successivement ses *Tabulae in grammaticam hebraeam* et ses *Institutiones linguae graecae*, qu'on a tant de fois réimprimées et qui, pendant plus d'un siècle, ne cessèrent pas d'être en usage dans les écoles de la France et des Pays-Bas. Il cultivait en même temps les sciences théologiques, sous la direction de l'illustre Latomus, qui sera plus tard le confident de ses joies et de ses douleurs, quand la passion du savoir et l'ardeur du prosélytisme l'entraîneront sur les plages lointaines de l'Afrique (1).

(1) La première édition de ses *Tabulae in linguam hebraeam* fut imprimée à Louvain, en 1529, par Martin d'Alost. D'autres éditions parurent à Paris en 1552 et en 1564; à Cologne, en 1561 et en 1567. Les *Institutiones linguae graecae* virent le jour en 1530 et furent plusieurs fois réimprimées. On remarque surtout les éditions que R. Étienne en a données à Paris, en 1549, en 1551 et en 1578; celle de Paul Manuce, imprimée à Venise, en 1570; celles des Elsevir d'Amsterdam, de 1650, 1660 et 1672, corrigées et complétées par

Ce fut l'étude approfondie de l'hébreu qui conduisit le jeune professeur à la culture de la langue arabe.

Ayant remarqué que plusieurs rabbins, entre autres le célèbre Aben-Ezra, l'auteur de l'*Jesod Mora* ou *Base de l'enseignement*, invoquaient sans cesse des locutions arabes pour se tirer d'embarras dans les passages difficiles, il conçut de bonne heure le projet de s'approprier ce riche et antique idiome. Mais comment réaliser ce dessein? Les maîtres, les livres, les manuscrits, tout faisait défaut, et, pendant plusieurs années, Cleynaerts s'épuisa en vains efforts pour se procurer au moins quelques pages de cette « langue d'Ismaël, » qui fournissait tant de ressources aux commentateurs du Talmud. Un instant il se crut à la veille de voir réaliser ses vœux, lorsque le riche imprimeur Daniel Bomberg, partant pour Venise, prit l'engagement de lui envoyer un exemplaire des œuvres d'Avicenne. Mais Bomberg oublia son ami au milieu des splendeurs de la reine de l'Adriatique, et l'ardeur du linguiste flamand, toujours privée d'aliment, ne faisait que s'accroître en face des obstacles. La pensée qu'un petit nombre de rabbins possédaient le monopole de l'arabe, en deçà du Bosphore, lui de-

Gérard Vossius. — En 1531, Cleynaerts publia en outre un livre intitulé : *Meditationes graecanicae in artem grammaticam*, qui a été aussi réimprimé plusieurs fois, soit séparément, soit à la suite de la grammaire grecque.

Pour le mérite de ces ouvrages et la méthode que leur auteur suivit dans son enseignement, on trouve d'intéressantes recherches dans la notice déjà citée de M. Félix Nève.

venait chaque jour plus insupportable. Il nous a lui-même révélé ses regrets et ses angoisses; il nous dit naïvement qu'il avait la passion, la soif de l'arabe, au point de préférer cette langue au plus « riche des canonicats, » quand tout à coup un de ses élèves, « qui connaissait sa maladie, » lui remit, en sautant de joie, le *Psalterium nebiense*, renfermant les psaumes en latin, en grec, en hébreu, en chaldéen et en arabe (1).

Le voilà donc enfin devant un livre arabe! Ce qu'il avait si vainement cherché, ce qu'il avait si ardemment désiré pendant plusieurs années, un heureux hasard le plaçait sous ses yeux. Son âme d'érudit en fut inondée de joie. *Beatus eram*, s'écrie-t-il, *et prae-ter arabismum frigebant omnia!*

Mais toutes les difficultés ne sont pas vaincues : loin de là, elles se présentent et s'accumulent avec une intensité qui aurait infailliblement découragé une intelligence vulgaire. Cleynaerts ne possède ni grammaire ni lexique : les caractères mêmes lui sont inconnus. Comment parviendra-t-il à lire l'arabe? Et quand il saura lire les mots, comment réussira-t-il à déterminer leur signification? Comment saisira-t-il le rapport des signes avec la pensée qu'ils représen-

(1) Le *Psalterium Nebiense* était l'œuvre d'Alphonse Giustiniani, évêque de Nebbio en Corse. Son livre, dédié à Léon X, avait le titre suivant : *Psalterium hebraicum, graecum, arabicum, chaldaicum cum tribus latinis interpretationibus et glossis*. Il fut imprimé à Gênes, en 1516.

tent? Là où d'autres auraient commencé par s'avouer vaincus, le savant et infatigable Brabançon, procédant avec cette persévérante vigueur qui distingue les vocations réelles, se mit immédiatement à l'œuvre. C'est avec autant d'étonnement que d'admiration, que nous le voyons appliquer, trait pour trait, à l'étude de l'arabe, les procédés à l'aide desquels, trois siècles plus tard, Champollion réussira à trouver la clef de la langue mystérieuse de l'Égypte.

Il commença par se faire un alphabet, au moyen de la comparaison des noms propres d'hommes et de lieux qui, dans toutes les langues sémitiques, ont des consonnances et par conséquent des lettres communes. A force de patience, d'adresse et de tentatives sans cesse renouvelées, il finit par découvrir la place qu'un certain nombre de ces noms occupaient dans le texte arabe, placé en regard des textes hébraïque et chaldéen. Lot et Ismaël lui fournirent les lettres L et T; Salmana, les lettres S et M; Moab et Gébal, la lettre B; Oreb, Assur, Sisara, la lettre R, etc. Il fit si bien que quelques mois d'un travail opiniâtre lui suffirent pour se procurer un alphabet complet. Aussi faut-il voir l'enthousiasme qui règne dans sa curieuse *Épître aux chrétiens*, où il rend compte du résultat de ces laborieuses et patientes recherches. Il compare le bonheur que lui faisait éprouver la découverte d'une lettre à celui du mineur qui trouve un nouveau filon dans les mines d'or de l'Arabie heureuse.

Un grand pas était fait : Cleynaerts savait lire l'arabe.

Ce premier succès eut pour conséquence naturelle de stimuler son ardeur et de doubler son zèle. Sans prendre un seul jour de repos , il se remit à l'étude pour découvrir le sens des mots et la structure des phrases. Suivant toujours la même méthode de comparaison entre les divers textes , il se fit un glossaire, en se servant surtout des psaumes où certains termes se représentent à diverses reprises. Il s'attacha ensuite à saisir les inflexions indiquant les cas et les nombres des noms ; il découvrit successivement les pronoms , à l'aide d'une ingénieuse et pénible analyse ; il procéda de la même manière pour se procurer la connaissance des temps des verbes, et enfin, après un an d'incroyables efforts, il savait lire assez couramment le psautier arabe. Un fragment de la Bible avait suffi pour lui fournir l'intelligence d'une langue étrangère. Alphabet , glossaire , grammaire , syntaxe , il devait tout à lui-même (1) !

C'est ici le lieu de dire que , chez Cleynaerts , une pensée de prosélytisme présidait, autant que l'amour

(1) Nous empruntons ces détails et la plupart de ceux qui suivent aux lettres que Cleynaerts écrivit à ses amis pendant ses longues et lointaines pérégrinations , et dans lesquelles il se plaît à rappeler souvent les incidents qui marquèrent son séjour à Louvain. (*Nic. Clenardi epistolarum libri duo*. Antv. Plant. 1666, 2 vol. in-12.) Ces lettres , de même que tous les écrits de Cleynaerts , furent plusieurs fois réimprimées. L'édition la plus complète est celle que nous venons de citer. On y trouve un deuxième livre composé de lettres que le célèbre botaniste Lecluse, de Bruges , avait rapportées d'Espagne , et dont il raconte la découverte dans une dédicace à Thomas Redigerus.

de la science , au dévouement qu'il manifestait dans son enseignement et dans ses études. « Il faut , » disait-il , qu'on encourage l'étude de la littérature » hébraïque , non-seulement pour que l'on com- » prenne mieux le texte de l'Ancien Testament, mais » aussi afin que , parmi les chrétiens , on trouve au » moins un certain nombre d'hommes connaissant » assez bien l'hébreu , pour combattre, par la parole » et par la plume, les superstitions du Talmud et les » leçons de la synagogue. » Mais ce prosélytisme généreux n'avait rien de l'intolérance brutale et sanguinaire qui régnait alors dans quelques parties de l'Europe. Le jeune professeur blâmait et raillait les inquisiteurs espagnols , qui forçaient les Juifs à se faire chrétiens , et qui ensuite les brûlaient parce qu'ils n'aimaient pas le christianisme. Il leur disait : « Éclairez l'intelligence de vos adversaires. Ne brûlez » ni les Juifs ni leurs livres. Rendez les Juifs chré- » tiens à l'aide de l'enseignement , et , si leurs livres » sont dangereux , ils sauront bien les brûler eux- » mêmes. Les apôtres ne faisaient violence à per- » sonne (1). »

Cette même pensée de prosélytisme généreux et pur surgit dans l'âme de Cleynaerts , avec une force nouvelle , au moment où il eut acquis une connaissance superficielle de l'arabe. Effrayé , de même que

(1) Pour les sentiments de Cleynaerts à l'égard des Juifs , voyez sa lettre à l'évêque du Cap-Vert , datée du 4 decembre 1540. (Lib. II, pp. 195 et sqq.)

tous ses contemporains , des progrès incessants de l'islamisme , il se demanda , comme Raymond Lulle et Guillaume de Meerbeke , s'il n'était pas possible de vaincre les Sarrasins avec des armes plus nobles et plus efficaces que le glaive. Ses hésitations ne furent pas longues. Avec cette promptitude d'exécution qui fut un des traits distinctifs de son caractère , il prit immédiatement son parti. Apprendre l'arabe , de manière à le parler et à l'écrire avec autant de facilité que sa langue maternelle ; étudier à fond les dogmes , les usages , les mœurs et les superstitions de l'Orient ; profiter de ces études pour joindre aux cours de théologie de Louvain l'enseignement de la langue et des institutions des sectateurs du prophète ; faire de l'*Alma Mater* une pépinière de missionnaires assez courageux pour descendre sur la côte africaine , assez savants pour s'entretenir , dans la langue même du *Coran* , avec les prêtres et les sages de l'islamisme ; répandre , sur tous les rivages de la Méditerranée , des réfutations mises à la portée des peuples musulmans ; faire de la Belgique le centre de cette propagande de religion , de paix et de science : tel était le vaste plan qu'il osa concevoir et auquel il voua sa vie tout entière. « Il existe , disait-il , plus » d'une réfutation du *Coran* en langue latine. Que » font aux Mores , aux Persans , aux Arabes , ces » livres dont ils ne comprennent pas une syllabe ? » Qu'on se serve du latin contre les hérétiques , parce » qu'ils le comprennent ; mais , si l'on veut être utile » aux mahométans , il faut apprendre à parler et à

» écrire comme eux. Que penseraient les théologiens
 » du soldat qui se servirait d'un glaive fait de telle
 » manière que ses coups ne puissent jamais attein-
 » dre l'ennemi (1)? »

Sa manière de vivre, jusque-là si paisible et si monotone, subit aussitôt un changement complet. Disant adieu à ses amis, réalisant ses faibles ressources, faisant deux ballots des exemplaires non vendus de ses grammaires hébraïque et grecque, il se mit en route pour Paris, afin de se procurer sur un plus vaste théâtre les ressources qui lui manquaient à Louvain.

Au seizième siècle, le voyage de Paris, surtout pour les laborieux et modestes savants flamands, n'était pas ce qu'il est aujourd'hui : c'était une longue et fatigante excursion qui faisait époque dans la vie d'un homme et dans les souvenirs de sa famille. Malgré la fermeté de son caractère et la vigueur de son courage, Cleynaerts fut ému au moment où les tours

(1) Lettres à Latomus, du 12 juillet 1539, du 7 avril 1540 et du 9 avril 1541; lettres à Streyter, abbé de Tongerlo, du 12 avril 1541; lettre à l'empereur Charles V, du 17 janvier 1542. (*Epist.*, lib. I, pp. 53, 54, 55, 42, 43, 44, 51, 62, 63; lib. II, pp. 215 et seq.)—Cleynaerts n'était pas arrivé immédiatement à l'idée de cette croisade pacifique. Au début, il n'avait d'autre dessein que de résoudre, à l'aide de l'arabe, les difficultés qu'il rencontrait dans le texte hébraïque de la Bible (*Principio cum discendi laborem instituisssem, nihil aliud propositum habebam, quum ut affinitate linguae penitus intelligerem hebraica, nec superstitionem mahometicam somniabam.* (*Epist.*, lib. I, pp. 28 et 35.)

de sa chère cité universitaire disparurent à l'horizon.
 « J'avais, dit-il, des habitudes et des goûts tellement
 » sédentaires que , quand je passais une seule nuit
 » hors de mon collège , il me semblait que le ciel
 » allait tomber sur ma tête... Je me mis en route
 » pour Paris , comme si je m'étais acheminé vers les
 » Indes (1). »

Il y arriva néanmoins sans encombre en 1550 , et ses premières démarches dans la grande ville se firent sous d'heureux auspices. Peu de temps après son arrivée , il écrivit au professeur Hoverius : « Tout
 » me réussit ici au delà de mes vœux. Le ciel et les
 » mœurs des hommes me plaisent beaucoup... J'y
 » suis nourri à raison de cinquante *couronnes*
 » (290 fr.) par an , et j'ai pris un élève qui m'en
 » donne trente... Je ne mourrai donc pas de faim
 » cet hiver... J'ai vendu cinq cents exemplaires de
 » ma grammaire grecque et trois cents de ma gram-
 » maire hébraïque... J'ai fait la connaissance d'une
 » foule de savants , et leur commerce me sera très-
 » avantageux (2). » Il y rencontra notamment un moine portugais , Roch d'Almeida , qui ne cessait de vanter en termes pompeux le mérite et la gloire de l'université de Salamanque. « Tous les savants ,
 » disait-il , y vivent dans l'abondance , et toutes les
 » branches des connaissances humaines y sont te-

(1) Lettre aux chrétiens. (*Epist.*, lib. II, p. 228.)

(2) *Epist.* lib. I, p. 36. La lettre n'est pas datée. — L'élève payant trente couronnes à Cleynaerts était un neveu de Latomus.

» nues en honneur insigne. Il y a un professeur de
 » grec, un professeur d'hébreu, un professeur de
 » chaldéen et même un professeur d'arabe. » Un
 professeur d'arabe ! Ces derniers mots pénétrèrent
 jusqu'au fond du cœur de Cleynaerts (*postremum
 verbum altius in pectus meum descendit*) et lui inspi-
 rèrent le désir ardent de franchir les Pyrénées,
 aussitôt qu'il aurait amassé assez de *couronnes* pour
 séjourner, pendant quelques mois, dans la vieille
 cité universitaire du royaume de Léon. Ce projet lui
 souriait d'autant plus qu'il n'avait pas trouvé à Paris
 les manuscrits et les livres qu'il y était venu cher-
 cher (1).

Rappelé en Belgique au printemps de 1531, par un
 procès dans lequel il était depuis longtemps impli-
 qué, — procès qui dura dix ans et qu'il compare
 finement aux interminables combats des compagnons
 de Ménélas acharnés à la conquête de la belle Hé-
 lène, — Cleynaerts consentit à reprendre son cours
 de grec au collège d'Houterlé. Il était loin cependant
 d'avoir renoncé au dessein qu'il avait conçu à Paris.
 Les paroles pompeuses de Roch d'Almeida retentis-
 saient sans cesse à ses oreilles. Les splendeurs litté-
 raires de Salamanque, et surtout le professeur
 d'arabe, troublaient son repos et surexcitaient son
 imagination. Le jour, la nuit, dans sa chaire, au

(1) *Nec aliud deinceps somniabam, quam profectionem hispaniensem.*
 (Lettre aux chrétiens, *Epist.*, lib. II, p. 229.)

milieu de ses livres , il ne songeait qu'aux moyens d'effectuer un voyage en Espagne (1).

Cette fois encore, une circonstance fortuite et complètement inespérée vint à son aide.

En 1531, Fernand Colomb, fils de l'illustre navigateur à qui nous devons la découverte d'un nouveau monde, arriva à Louvain en compagnie d'un poète latin très-distingué, le Portugais Resendius, qui avait connu Cleynaerts pendant son séjour à Paris. Don Fernand, l'un des bibliophiles les plus passionnés du seizième siècle, avait parcouru l'Europe entière pour acheter des livres rares destinés à sa riche bibliothèque de Séville. Cherchant un homme capable qui, « moyennant un salaire honnête, » consentît à l'aider dans le choix de ses livres et dans le développement de ses études, il offrit à Cleynaerts de l'attacher à sa personne et de l'emmener en Espagne. Il n'est pas nécessaire de dire que notre savant linguiste accepta cette offre avec bonheur. Rassemblant

(1) Le procès qui rappelait Cleynaerts en Brabant concernait la cure du béguinage de Diest, à laquelle il avait été destiné par ses parents et appelé par les vœux unanimes des béguines elles-mêmes. Malheureusement un concurrent s'était présenté pour lui disputer la possession de ce bénéfice, et de là surgit une longue procédure devant la juridiction ecclésiastique. Cleynaerts finit par quitter définitivement le pays, en abandonnant les béguines à son adversaire (*traditis beguinis adversario*); mais il ne pardonna jamais aux hommes de loi les tracasseries et les ennuis qu'ils lui avaient suscités. Il est peu de ses lettres qui ne renferment quelque trait caustique à l'adresse des fabricants de procès, des sangsues du pauvre peuple, etc. (Voy. *Epist.*, lib. II, pp. 230 et seq.)

de nouveau son modeste bagage, il prit, quelques jours plus tard, avec son patron et son ami, le chemin des Pyrénées et de Salamanque. « Mes concitoyens, dit-il, étaient tout ébahis de ce que, jouissant des mêmes avantages pécuniaires à Louvain, j'entrepris ce lointain voyage. Ils ne connaissaient pas les aiguillons qui me pressaient les flancs. Je voulais échapper aux hommes de loi et j'avais soif d'arabe (1). »

Nous garderons le silence sur les incidents de ce long voyage, fait à dos de mule, à petites journées, et pendant lequel l'inexpérience de Cleynaerts dans l'art de l'équitation amena plus d'une aventure comique. Nous transporterons immédiatement les trois voyageurs dans l'antique auberge de la Croix à Salamanque, où ils arrivèrent à la fin d'avril 1552.

Avec cette impatience féconde qui constitue le feu sacré de la science, Cleynaerts, sans même changer de vêtements, se mit à parcourir les rues et arriva

(1) Lettre aux chrétiens. (*Epist.*, lib. II, p. 223.) — Le marquis du Roure ne dit pas assez en donnant à Fernand Colomb le titre de « parent de l'immortel Christophe. » Fernand était le fils de Christophe et de Béatrix Euriquez, issue d'une famille noble de l'Andalousie. Il avait reçu en naissant le nom tout espagnol de Fernando Colon. Il est auteur d'une biographie de son illustre père et de plusieurs autres ouvrages. (Voy. la notice que M. Ferdinand Denis lui a consacrée dans la *Biographie générale*, publiée par MM. Didot frères.) — Foppens, parlant de Fernand Colomb, dans la *Biographie de Jean Vassé*, l'appelle *Christophori magni novi orbis inventoris filius*. (*Bibl. belg.*, t. II, p. 743.)

sur une vaste place où quelques centaines d'étudiants se promenaient en attendant l'ouverture des cours. Il remarqua avec bonheur que son humble costume brabançon ne provoquait ni sourire ni raillerie; aussi, abordant immédiatement l'un des promeneurs, il le mit au courant de ses projets et lui demanda le nom du professeur de langue arabe.

Hélas ! le capucin Roch d'Almeida s'était laissé entraîner par les élans de son imagination méridionale. Le professeur d'arabe, de même que le professeur de chaldéen, était un mythe ! A Salamanque comme ailleurs, les sages prescriptions du concile général de Vienne avaient été perdues de vue.

On devine sans peine quelle devait être la stupéfaction du voyageur flamand, à la réception de cette étourdissante nouvelle. Cependant tout espoir de se perfectionner dans la connaissance de la « langue d'Ismaël » n'était pas perdu pour Cleynaerts. Son jeune interlocuteur lui apprit que le professeur de langue grecque, Fernand Nunez, avait jadis cultivé l'arabe; il ajouta que cet homme, aussi savant que bon, l'accueillerait avec une grande bienveillance.

Cleynaerts courut aussitôt chez Nunez, et celui-ci le reçut à bras ouverts; mais, loin de l'encourager à persévérer dans ses projets, il tâcha de le dégoûter de la langue des Sarrasins. « Que vous importe, dit-il, cet idiome barbare ? C'est déjà beaucoup de bien connaître le grec et le latin. Dans ma jeunesse, j'ai été travaillé par la même folie; je vous lais aussi joindre l'arabe à l'hébreu. A présent, je

» me contente du grec seul. Faites de même. » Toutefois, comme il s'aperçut que notre compatriote n'était pas d'humeur à se conformer à ces conseils, il finit par lui donner un exemplaire des quatre évangiles imprimé en magnifiques caractères arabes. Il eut même la bonté de lui expliquer l'usage des points-voyelles, dont l'absence dans le *Psalterium nebiense* avait beaucoup tourmenté Cleynaerts, en l'empêchant de saisir la prononciation exacte des syllabes (1). Ce n'est pas tout : quelques jours après, le linguiste belge eut le bonheur de se procurer la grammaire de Mohamed-ben-Daoud, puis celle d'Al-bucasim, ensuite le texte d'Avicenne et enfin la traduction arabe du livre de Galien sur les aphorismes. Alors, livré tout entier à ses études favorites, pouvant arabiquer (*arabicari*) à son aise, il bénit mille fois le ciel de l'avoir conduit en Espagne. Malgré l'absence du professeur qu'il était venu chercher à trois cents lieues de sa patrie, il finit par partager l'enthousiasme de Roch d'Almeida. Il ne voyait plus rien au delà de Salamanque.

Cette ville était, à cette époque, dans toute la splendeur de sa gloire littéraire. Rivale glorieuse de Louvain, elle avait reçu des Espagnols le titre pompeux de *Mère des vertus, des lettres et des arts*. Quatre-vingt professeurs richement rétribués, et dont la

(1) On sait que les Arabes, de même que les Juifs, n'écrivent que les consonnes dans le corps de la ligne, et indiquent les voyelles à l'aide de signes particuliers nommés points-voyelles.

plupart furent bientôt les amis de Cleynaerts, y enseignaient toutes les sciences religieuses et profanes en honneur au seizième siècle. Des bâtiments somptueux, des églises magnifiques, des monastères peuplés de moines savants, une ville que les bruits et le tracas du commerce n'avaient pas envahie, cinq mille étudiants portant un vêtement uniforme et gardant en toute occasion la gravité du caractère espagnol : tel était le spectacle que Cleynaerts avait sous les yeux. Cet immense atelier intellectuel lui semblait si beau, si majestueux, que, perdant momentanément de vue son projet de conversion des musulmans, il se mit à chercher le moyen de s'affilier à cette vaste et splendide corporation universitaire (1).

De même qu'à Paris, tout lui réussit à souhait. Le 3 novembre, il vit arriver à l'auberge de la Croix deux docteurs en théologie, professeurs à l'université, qui venaient, au nom du sénat académique, lui offrir un traitement annuel de cent ducats, à condition de faire chaque semaine deux leçons, soit de grec, soit de latin, avec liberté absolue dans le choix des auteurs et de la méthode. Cleynaerts accepta cette offre, qui n'était qu'un moyen imaginé pour le retenir à Salamanque, et bientôt un nouvel emploi améliora considérablement sa position financière. Ayant été informé de son mérite, le cardinal Jean de Tolède,

(1) On trouve des détails très-intéressants sur l'université de Salamanque dans un ouvrage hollandais, publié à Leyde en 1707 : *Beschryving van Spanjen en Portugaal*, etc. pp. 59 et suiv.

évêque de Cordoue, lui remit la direction plutôt nominale que réelle des études de son neveu Louis de Tolède, fils du duc d'Albe, vice-roi de Naples et proche parent du terrible Alvarez qui fit couler tant de sang dans nos provinces. Le même cardinal usa de son crédit pour faire résilier les engagements que notre compatriote avait contractés envers Fernand Colomb, qui l'avait amené en Espagne. Voilà donc que, par un étrange enchaînement de circonstances heureuses, un modeste prêtre de Diest, parti de Louvain pour devenir bibliothécaire à Séville, devient gouverneur d'un fils de vice-roi et enseigne le grec à Salamanque! Il s'acquitte même si bien de cette dernière tâche que, suivant ses propres expressions, il attire au pied de sa chaire un concours d'auditeurs comme on n'en avait pas encore vu en Espagne. Aussi, au commencement de 1535, est-il nommé professeur en titre et définitivement agrégé à l'un des corps savants les plus célèbres de l'Europe (1).

On a dit souvent que la fixité dans les goûts n'est pas précisément la qualité qui distingue les savants et les solitaires. Cleynaerts nous fournit une nouvelle preuve de la vérité de cet adage. Après avoir passé trois années à désirer une chaire publique à Salamanque, il se dégoûte de sa position aussitôt que ses vœux sont remplis. A la fin de sa douzième leçon, il

(1) Pour le séjour de Cleynaerts à Salamanque, il faut surtout consulter ses lettres à Jean Vasée et son épître aux chrétiens. (*Epist.*, lib. II, pp. 111, 129, 130, 214, 235, 240 à 243.)

fait ses adieux à la jeunesse universitaire, donne sa démission et se jette dans une nouvelle série d'aventures.

Il est vrai que cette fois il répondait à l'appel d'un roi.

Après avoir accompagné Colomb jusqu'à Séville, le poëte portugais Resendius, compagnon de voyage de Cleynaerts, s'était retiré dans sa patrie. Un prince ami des lettres, Jean III, digne successeur d'Emmanuel le Grand, l'attira à sa cour, l'admit dans sa familiarité et le consulta sur le choix du précepteur qu'il voulait donner à son jeune frère, le célèbre cardinal Henri, archevêque de Braga, dont l'éducation s'achevait en ce moment. Sans un seul instant d'hésitation, Resendius désigna le professeur flamand de Salamanque. Son conseil fut agréé, et le poëte, porteur d'une lettre du roi et d'une autre du prince, se mit en route pour l'Espagne.

Surpris et ébloui de l'honneur qu'on lui faisait, Cleynaerts éprouva quelques scrupules. « Comment, » disait-il, voulez-vous que je me fasse courtisan ? Je » ne parviendrai jamais à échanger mes manières » rustiques contre celles des grands personnages qui » vivent autour des trônes. J'ai près de quarante » ans, et je suis né sous le ciel de la Campine (1) ! » Il céda cependant avec une facilité qui étonne au premier aspect, mais dont on trouve l'explication

(1) Lettre aux chrétiens. (*Epist.*, lib. II, p. 243.)

dans le rapprochement de quelques-unes de ses lettres. Homme paisible et voué tout entier à ses travaux littéraires, il commençait à connaître les ennuis de la célébrité. « A Salamanque, écrit-il à Latomus, il » faut en quelque sorte vivre en public et consacrer » tout son temps à cette amitié vulgaire qui consiste » à faire et à recevoir des visites. Ayant toujours été » maladroît et ami de la solitude, je ne savais pas » me faire à cette politesse raffinée. A mon âge, on » ne change pas, surtout quand on est né sous le » ciel épais de la Campine. Un autre usage reçu en » Espagne me fatiguait beaucoup. Il ne suffit pas de » faire son cours : le professeur y est une espèce » d'oracle que tous peuvent consulter et qui doit » répondre sérieusement à toutes les questions que » le caprice de ses interlocuteurs se plaît à lui adresser (1). » Au lieu de ces fatigues et de ces distractions, Resendius lui promettait le silence, le repos et la paix à la cour lettrée d'Évora. Ajoutons que la passion de l'arabe, un instant assoupie, s'était réveillée avec une force nouvelle, et que le poète portugais faisait valoir, outre les connaissances spéciales d'un médecin de la cour qui lisait couramment Avicenne, le voisinage de l'Afrique et la facilité des rapports entre le Portugal et le royaume de Fez. Disons enfin que les appointements étaient magnifiques pour l'époque. Il avait cent *philippes* par an à Salamanque; on lui offrait cent doubles ducats à

(1) Lettre à Latomus, du 26 mars 1535. (*Eptst.*, lib. I, p. 8.)

Évora, outre le logement, la nourriture et la promesse d'une rente viagère pour subsister honorablement dans sa vieillesse. Les offres étaient d'autant plus séduisantes qu'il ne devait s'engager que pour le terme de quatre années (1).

Cleynaerts accepta et se mit en route pour Évora, où résidait alors la cour de Portugal. Le roi et la reine, qui l'accueillirent avec autant de distinction que de bienveillance, commencèrent par lui accorder cinquante ducats de gratification. Son royal élève, le cardinal Henri, se montra heureux d'être confié à ses soins et ne tarda pas à lui témoigner une sincère affection. On ne lui imposa d'autre obligation qu'une heure de leçon par jour. La position lui semblait tellement magnifique qu'il s'empressa d'écrire à Jean de Voorda : « J'ai plus d'appointements qu'un cha-
» noine d'Anvers, et je n'ai presque rien à faire. Je
» passe une heure à donner une leçon au prince ou
» à causer agréablement avec lui ; et cela même
» n'arrive pas toujours. J'ai de nombreuses vacances ;
» je suis libre le dimanche et les jours de fête, et
» rarement la semaine se passe sans qu'une journée
» soit absorbée par un incident quelconque, surtout
» par la chasse. Quand mes maîtres se livrent à ce

(1) Lettre à Latomus, du 26 mars 1535. (*Epist.*, lib. I, p. 9.) Lettre aux chrétiens. (*Epist.*, lib. II, p. 246, 247.) La présence à la cour d'Évora d'un médecin connaissant l'arabe avait été pour beaucoup dans le départ de Cleynaerts de Salamanque. (*Non leve momentum fuerat ad accipiendam conditionem lusitanicam.*)

» plaisir, je reste à la maison et je chante pour moi
 » et pour les Muses; car, quoique devenu théo-
 » logien de cour, je ne chasse pas même les béné-
 » fices (1). » Aussi profita-t-il de ses nombreux lo-
 sirs pour reprendre ses études favorites avec un zèle
 extraordinaire. Quoique le médecin dont Resendius
 lui avait parlé fût presque complètement sourd, il le
 vit très-souvent jusqu'à ce qu'il eût tiré profit des
 connaissances que ce triste et désagréable person-
 nage avait acquises dans les lettres arabes. Ne recu-
 lant devant aucun labeur, il se remit à étudier la
 grammaire, et acquit bientôt la connaissance par-
 faite des verbes. A l'aide du texte d'Avicenne et de la
 version des aphorismes de Galien, il arrangea, épura
 et compléta le dictionnaire qu'il avait composé à
 Louvain et corrigé à Salamanque. Il finit même par
 établir entre son médecin et lui un commerce épisto-
 laire en langue arabe. Enfin, après sept mois d'un
 travail opiniâtre, sa modestie exemplaire ne l'empê-
 cha pas de se croire en état d'introduire à Louvain
 une nouvelle branche d'enseignement, à son retour
 en Belgique (2).

Les trois années (1535-1537) que Cleynaerts passa
 à la cour d'Évora furent incontestablement les plus
 belles et les plus calmes de sa vie. Entouré de per-
 sonnages instruits, logé avec Resendius, il dînait à
 la table d'un savant docteur parisien, Jean Petit, que

(1) Lettre datée des calendes de mai 1534. (*Epist.*, lib. I, p. 95.)

(2) Lettre aux chrétiens. (*Epist.*⁶, lib. II, pp. 247 et sqq.)

la munificence du roi avait attiré en Portugal, où il était devenu évêque de Saint-Jacques du cap Vert. Chaque jour était marqué par un exercice littéraire, et les repas mêmes étaient mis à profit. On y lisait des fragments de l'Ancien Testament en hébreu et du Nouveau Testament en grec, et on se livrait ensuite à d'utiles et paisibles entretiens sur le sens des passages difficiles. Toutes les lettres de Cleynaerts qui sont datées d'Évora respirent le bonheur et la joie. Satisfait du présent, sans inquiétude pour l'avenir, une seule chose lui manquait pour rendre sa félicité complète : l'air de la patrie. Tout en se félicitant vivement d'être venu en Portugal, il écrivait à ses amis : « Quoique je sois avide de repos et que je jouisse ici » d'avantages que je n'ai jamais possédés, que je » n'aurais pas même osé espérer parmi les miens, » je ne sais pourquoi je rêve toujours de mon pays » natal. Ulysse avait bien raison de ne pas vouloir » échanger son île d'Ithaque contre l'immortalité!... » Qu'y a-t-il de plus doux que Louvain? (*Quid dul-* » *cius Lovanio?*) (1) »

Il était dans ces sentiments lorsque, vers la fin de l'été de 1537, il se mit en route pour Braga avec son royal élève, qui allait enfin prendre possession de ce riche diocèse. Ici encore sa vie fut douce, paisible et tout entière consacrée à l'étude et au progrès des lettres. Une foule de grands personnages, fonction-

(1) Lettre à Jean Vasce, non datée (*Epist.*, lib. II, p. 455); lettre à Hoverius, du 9 septembre 1538. (*Epist.*, lib. I, p. 60.)

naires , magistrats , évêques , cardinaux mêmes , y accouraient sans cesse pour se procurer la protection du prince , et très-souvent ils surent tirer profit de la complaisance et de l'inépuisable bonté de Cley-naerts. Le crédit de celui-ci était si bien connu que le bruit de son élévation à la dignité épiscopale et même au cardinalat se répandit un instant parmi ses anciens collègues de Louvain , et qu'il vit arriver à Braga un pauvre prêtre de Diest venant lui demander quelques bribes des innombrables bénéfices dont on le disait surchargé (1). C'était mal connaître l'âme candide et désintéressée , les goûts simples et modestes de notre compatriote. Tandis qu'on le croyait lancé à la poursuite des honneurs de l'Église , il consacrait la meilleure partie de son temps à l'organisation d'une école que son élève venait de fonder pour l'enseignement des lettres latines. Après avoir donné d'excellents conseils pour le choix des professeurs et l'adoption des méthodes , il enseigna lui-même pendant plusieurs mois ; puis , en novembre 1538 , il se sépara définitivement du cardinal Henri. Ce dernier le récompensa avec magnificence , lui remit une somme amplement suffisante pour ses frais de voyage , et prit l'engagement de lui faire servir sur le trésor royal de Portugal une pension viagère de trois cents ducats (2).

(1) Lettre aux chrétiens , p. 253.

(2) Lettres à Latomus , du 21 août 1537 et du 12 juillet 1539 ; à Hoverius , du 27 février 1538 ; à l'évêque de Saint-Jacques du Cap-

Dès cet instant, Cleynaerts songea sérieusement à retourner en Brabant. Ce fut en vain que l'université de Salamanque, désireuse de s'attacher un homme dont la réputation remplissait la Péninsule, lui fit des offres brillantes. « S'il m'était possible, répondit-il, de vivre plus longtemps loin de ma patrie, je ne quitterais ni mon prince, ni la cour de Portugal (1). » Revoir la Belgique, vivre au milieu des siens, introduire l'enseignement de l'arabe à Louvain, former une phalange de missionnaires intrépides, organiser contre le Coran la redoutable propagande de la science, tels étaient les projets qui le préoccupaient sans cesse. Le 9 septembre 1538, il écrit à Hoverius, directeur de l'école latine de Malines : « Rien ne pourra me décider à prolonger mon exil. Jour et nuit je ne songe qu'à ma patrie. Déjà je me vois à Malines, je me vois à Louvain, je m'entretiens avec vous, je badine avec mon cher Latomus... Mes cheveux commencent à grisonner

Vert, du 13 septembre 1541. (*Epist.*, lib. I, pp. 23, 24, 59, 199 et sqq.)
Lettre aux chrétiens, p. 248.

Avant son départ de Braga, Cleynaerts avait fait placer à la tête de l'école fondée par le prince Henri un de ses amis intimes, Jean Vasée, de Bruges, qui avait quitté la Belgique le même jour que lui, en compagnie de Fernand Colomb. Vasée céda plus tard cet emploi à son fils, et alla enseigner les lettres latines à Salamanque, où il mourut en 1562. (Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 745.)

(1) *Si liberet diutius aulicari et carere patria, nullam aulam praeferrem lusitanicae.* (Lettre à Hoverius citée ci-après.)

» et je veux être enseveli au milieu des miens (1). »
 Son cœur candide et pur battait d'enthousiasme à la
 pensée du lustre qu'il allait ajouter à la gloire de
 l'*Alma Mater*, de la « mère chérie des études » qui
 avait guidé ses premiers pas dans la carrière des let-
 tres. « Je rêve, disait-il, un rêve royal (*regium*
 » *somnio somnium*). Les livres hébraïques que Bom-
 » berg imprime à Venise vont partout trouver les
 » Juifs, en Égypte, en Afrique, aux Indes, dans
 » tous les lieux de la terre. Il en sera de même des
 » livres arabes que nous ferons imprimer à Louvain.
 » Nous publierons le Coran avec des notes et des
 » réfutations que me fourniront nos théologiens...
 » Nous ferons crouler le *Sunna*... Nous lancerons le
 » bélier de la science contre la forteresse de l'isla-
 » misme (2). »

(1) Lettre à Hoverius, du 9 septembre 1538. (*Epist.*, lib. I, pp. 59 et 60.)

(2) Lettre à Latomus, du 12 juillet 1539. (*Epist.*, lib. I, pp. 33 et 34.)
 — Cet amour ardent de la patrie se montre dans toutes les lettres de Cleynaerts. Le 9 avril 1541, il écrivait de Fez à Latomus : « Plaise
 » à Dieu que je puisse vous revoir au mois de septembre ! Voilà
 » neuf ans que j'ai quitté Louvain, ma ville chérie... Je croyais
 » m'absenter seulement pour trois ans... Où donc m'a entraîné
 » l'amour des lettres ? J'ai résolu de ne plus agréer désormais une
 » proposition quelconque qui puisse me retenir loin de ma patrie. »
 (Lib. I pp. 42 et 55.) Il adressait des reproches à Jean Vasée qui,
 disait-il, applaudissant à la sentence d'Aristophane, semblait placer
 sa patrie là où il se trouvait bien :

Πατρίς γὰρ ἐστὶ πᾶς ὃν ἄν πράττῃ τις εὖ.

(Lettre à Vasée, *Epist.*, lib. II, p. 135.)

C'était , en effet , un rêve royal digne du noble cœur et du génie ardent de Cleynaerts ; mais , hélas ! ce n'était qu'un rêve. —

Jusqu'ici notre illustre compatriote n'a connu que la paix, le bonheur, le succès et la gloire. Désormais il rencontrera les déceptions , la souffrance , la trahison , la misère. Il ne reverra jamais sa patrie , et les dernières années de sa vie ne seront qu'un long chapitre à ajouter à l'histoire des infortunes imméritées des hommes de lettres.

Avant de reprendre le chemin du Brabant , Cleynaerts crut devoir faire un voyage dans le midi de l'Espagne. D'un côté , il cherchait à se procurer une riche collection de manuscrits et de livres arabes , en se faisant remettre ceux que le zèle brutal de l'inquisition destinait aux flammes comme entachés d'hérésie et d'impiété ; de l'autre , il voulait acheter un esclave ou s'attacher un musulman libre , qui pût , à l'aide d'une conversation journalière , le familiariser avec les idiotismes de la langue arabe , que jusque-là il n'avait étudiée que dans les livres. A Séville , il découvrit un néophyte , vieux potier aux mains calleuses , qui passait pour un grammairien habile ; mais ce vieillard , soupçonnant quelque mystère du saint office , refusa brutalement de le suivre , en donnant pour prétexte qu'il n'aimait pas à s'occuper d'un enseignement où les superstitions de sa jeunesse se présenteraient sans cesse dans sa mémoire et sur ses lèvres ; il ne voulut pas même que notre compatriote vint se placer à côté de sa roue , au mi-

lieu de l'atelier, pour lui soumettre un petit nombre de difficultés grammaticales. Le linguiste flamand fut plus heureux auprès d'un Tunisien lettré qui, moyennant vingt oboles par jour, consentit à lui servir de précepteur et même à l'accompagner en Belgique; mais, malheureusement, au moment où il allait acheter cet esclave, celui-ci reçut sa rançon et s'empressa de retourner dans sa patrie. Le « *Des-pautère* africain » se contenta de dire à Cleynaerts qu'un prisonnier more, qui passait pour très-savant, se trouvait à Alméria, à trente lieues au delà de Grenade. Il n'en fallut pas plus pour lui faire entreprendre un nouveau voyage. Malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnel, il franchit les montagnes couvertes de neige, arriva dans l'ancienne capitale des Mores et se rendit directement chez le vice-roi, marquis de Mondexar, pour réclamer une protection qui lui fut accordée avec une courtoisie extraordinaire. On découvrit sans peine le captif d'Alméria; mais son propriétaire réclama d'abord deux cents, puis trois cents ducats. Déjà Cleynaerts se désespérait, lorsque le vice-roi lui dit : « Apprenez le » grec à mon fils et à moi; je ferai venir l'esclave à » Grenade, et je le mettrai à votre disposition. » Il accepte, s'installe à l'Alhambra, y est bientôt suivi du prisonnier, et passe six mois à parler arabe et à étudier à fond les dogmes et les traditions de l'islamisme.

Ce genre de vie était si agréable, si calme, si conforme à ses goûts que, malgré l'inaltérable candeur

de son caractère , il eut recours à la ruse pour faire durer son bonheur. Arrivé à la fin de juin , il appela à son aide une fraude innocente qu'il raconte lui-même en ces termes , dans une lettre adressée à Latomus : « Je fis semblant de vouloir partir , quoi- » que je n'en eusse nulle envie ; car j'étais résolu à » tout souffrir plutôt que de m'éloigner sans l'es- » clave précepteur, dont j'avais su apprécier les con- » naissances littéraires. Le marquis et son fils, vou- » lant me retenir à Grenade , alléguèrent que les » chaleurs étaient trop fortes pour se mettre en » route, et m'engagèrent vivement à rester encore » deux mois... Je leur dis : Achetez-moi ce More , et » je resterai jusqu'au mois de janvier. Ils me répon- » dirent : Nous vous le donnerons, quand même nous » devrions le payer mille écus d'or. » Cleynaerts resta , mais ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à des Castellans plus fins que lui. Il n'obtint pas son Arabe et dut finir par l'acheter pour cent quatre-vingts ducats.

Il ne réussit pas mieux à arracher aux bûchers de l'inquisition les manuscrits et les livres qu'elle avait entassés dans sa succursale de Grenade. Ce fut en vain que Cleynaerts, faisant valoir le but éminemment chrétien qu'il voulait atteindre, prodigua les démarches et les prières pour se faire remettre « ces » papiers plus nécessaires à lui qu'à Vulcain. » Les recommandations du marquis de Mondexar, qui secondait chaleureusement les efforts de son hôte , furent tout aussi infructueuses. Celles du cardinal

Jean de Tolède , devenu archevêque de Burgos , eurent le même sort : l'inexorable inquisition refusa de lâcher sa proie. Un savant théologien, Jean Martin Silicæus, précepteur de Philippe II, fit cependant entendre à notre compatriote que ses vœux pourraient être exaucés, s'il consentait à fonder son école, non à Louvain, mais à Grenade, où une multitude de néophytes faisaient semblant de professer le christianisme, tout en conservant les préceptes de Mahomet au fond du cœur. Mais le linguiste belge lui fit cette réponse, doublement remarquable à cause du pays et de l'époque où elle fut émise :
 « C'est en Brabant et nullement en Espagne que je
 » poserai les fondements de mon œuvre. Je cherche
 » des compagnons d'armes pour lutter là où la lutte
 » peut être loyale et franche. Les habitants du
 » royaume de Grenade n'oseraient pas me répondre,
 » puisque la terreur de l'inquisition les force à se
 » dire chrétiens. Le combat est impossible là où
 » personne n'ose assumer le rôle de l'ennemi (1). »

Réduit encore une fois à ses propres forces, Cleynaerts conçut et exécuta un projet audacieux, qui devint la source des malheurs et des déceptions qui empoisonnèrent la dernière période de sa vie.

(1) Pour le séjour de Cleynaerts à Grenade, voyez ses lettres à Latomus du 12 juillet 1539, du 7 avril 1540 et du 9 avril 1541 ; à l'abbé de Tongerlo, du 12 avril 1541 ; à l'évêque de Saint-Jacques du cap Vert, du 5 juillet et du 18 septembre 1541 ; à Charles V, du 17 janvier 1542 ; *Epist.*, lib. I, pp. 25, 35, 61, 200, 245 et sqq.

Comme il ne pouvait se procurer en Espagne les livres dont il voulait enrichir sa future bibliothèque de Louvain, il prit le parti d'aller les chercher en Afrique, dans la ville de Fez, au centre même de la civilisation arabe. Capitale d'un royaume indépendant, Fez était à cette époque une cité florissante, qui avait servi d'asile à un grand nombre d'Arabes lettrés, après leur expulsion de l'Espagne, à la suite de la prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle. Avec son infatigable ardeur, Cléynaerts se disait : « Mon retour en Belgique ne sera retardé que de » quelques mois. La paix est conclue entre l'Espagne » et le chef du royaume africain. Pourquoi ne me » rendrais-je pas dans une capitale populeuse, où les » lettres musulmanes sont brillamment cultivées ? »

Laissant donc à l'Alhambra son esclave arabe, en se contentant de lui demander une lettre de recommandation destinée au roi de Fez, il se mit en route pour Gibraltar avec son vieux et fidèle domestique Guillaume, qui l'avait constamment suivi depuis Salamanque. Il y passa les fêtes de Pâques, « afin » d'entendre chanter l'*Alleluia* en Europe, peut-être » pour la dernière fois ; » puis, s'embarquant avec résolution, il se fit jeter sur la côte africaine, à une lieue de Ceuta. Le modeste et pieux savant de Diest, pour qui une journée passée hors du collège d'Houterlé était jadis une aventure, avait franchi les colonnes d'Hercule. L'amour des lettres a aussi son héroïsme !

A Ceuta, puis à Tétouan, Cleynaerts, procédant

comme il l'avait fait à son arrivée à Salamanque , aborda sans façon les Juifs et les Mores qu'il rencontrait sur son passage et qui lui semblaient appartenir aux classes intelligentes. Cachant soigneusement son caractère sacerdotal , il se présenta comme un grammairien voyageur, venu en Afrique pour se procurer des livres et se perfectionner dans la connaissance de l'arabe , afin de pouvoir enseigner cette langue dans les collèges des chrétiens , où l'on enseignait déjà toutes les autres. « Grand, » écrit-il à Latomus , « grand fut l'étonnement de ces hommes lorsqu'ils » entendirent un Flamand citer des fragments du » Coran et parler leur langue plus correctement » qu'eux-mêmes , parce que je l'avais apprise dans » les livres. Le fait merveilleux d'un Flamand lisant, » écrivant et parlant l'arabe , me valut un tel concours de visiteurs que j'en fus importuné outre » mesure. On m'amena même un jeune homme qui » avait obtenu de grands succès dans les écoles de » Fez. J'entrepris avec lui une dispute sur certaines » difficultés grammaticales , et je remportai la victoire (1). »

A Fez , tout marcha d'abord au gré de ses désirs. Obtenant immédiatement une audience du roi , il

(1) Immédiatement après , il ajoute avec sa modestie ordinaire : « Je ne vous dis pas cela , mon maître , pour me vanter , mais » pour que vous sachiez que , quoique Campinaire au plus haut » degré , j'espère me faire beaucoup d'amis à Fez , avec la grâce » de Dieu. » (Lettres à Latomus du 21 avril et du 8 mai 1540.)

harangua celui-ci en arabe et lui remit la lettre de l'esclave lettré qu'il avait laissé à Grenade, lettre dans laquelle ce captif faisait un pompeux éloge de la douceur et de la bienveillance de son maître. Le roi le combla de caresses, lui promit de l'aider dans la réalisation de tous ses projets, et s'engagea même à subvenir généreusement à ses dépenses pendant son séjour en Afrique; mais toutes ces marques de bienveillance étaient subordonnées à une condition : la vente et par suite la mise en liberté de l'esclave qu'il avait laissé en Espagne, personnage mystérieux dont on n'a jamais bien connu le nom et le rang. Cleynaerts, malgré le prix énorme de cinq cents ducats, consentit à regret, parce qu'il voulait « con-
» duire ce More à Louvain. » Aussi crut-il que, moyennant ce sacrifice, toutes les difficultés étaient désormais aplanies. Ruminant toujours les plans de la croisade pacifique qu'il voulait diriger contre l'islamisme, il écrivit de Fez à son vieil ami Jean Petit, l'évêque de Saint-Jacques du cap Vert. « Je vais en-
» treprendre une grande œuvre, à laquelle je songe
» le jour et la nuit... Je m'adresserai aux princes chré-
» tiens, et s'ils ne favorisent pas mes desseins, j'au-
» rai recours aux académies chrétiennes... Comme
» je n'agis ni par le désir d'acquérir des richesses,
» ni pour me procurer une vaine gloire, j'espère
» que Dieu couronnera cette œuvre d'un heureux
» succès (1). »

(1) Lettre à Latomus, du 8 mai 1540; lettre à l'évêque de Saint-Jacques du cap Vert, du 5 juillet 1540.

Hélas ! Cleynaerts ne savait pas que la bienveillance affectée du roi de Fez était une de ces ruses propres aux barbares, quand ils n'osent pas recourir à la violence. L'esclave de Grenade, si prodigue d'éloges dans sa lettre de recommandation, était un traître qui avait trouvé le moyen de faire connaître à Fez la pensée de prosélytisme qui dirigeait les pas de son maître sur le sol de l'Afrique. Tous les projets de notre compatriote étaient connus avant son arrivée, et si le souverain musulman n'avait pas su que son hôte possédait des protecteurs puissants en Espagne et en Portugal, il est probable qu'il n'aurait jamais repassé la frontière. On devine aisément ce qui suivit. Au lieu de remplir ses promesses, le roi entoura Cleynaerts d'espions habiles, qui déjouèrent toutes ses démarches et rendirent impossible l'accomplissement du but de son voyage. L'imprimerie n'avait pas encore franchi le détroit, l'industrie des copistes avait dégénéré, pas une boutique de libraire n'existait dans la capitale, et, pour comble de malheur, les manuscrits se vendaient, le vendredi de chaque semaine, après la prière, dans la partie la plus reculée des mosquées (*ad summum templum*), où ne pouvait pénétrer ni juif ni chrétien. Le gouvernement avait le jeu d'autant plus beau que le peuple, habilement préparé, croyait que cet étranger, si avide de livres musulmans, était un émissaire des princes chrétiens, envoyé en Afrique pour étudier le côté vulnérable du pays. Malgré des peines infinies et des sacrifices considérables, le savant voyageur ne parvint à se pro-

curer qu'un très-petit nombre de volumes. Il se serait peut-être consolé de cet échec, si l'état florissant des écoles avait pu lui fournir un dédommagement. Mais les Mores de Fez n'étaient plus cette race poétique qui faisait fleurir les lettres, les sciences et les arts dans la vallée parfumée du Xénil, pendant que la majeure partie de l'Europe était encore plongée dans les ténèbres. Les maîtres se contentaient de faire apprendre par cœur, d'abord le Coran, puis une sorte de résumé grammatical en vers, subdivisé en mille distiques. L'élève qui voulait aller plus loin devait voler de ses propres ailes (1). Ce n'est pas tout : grâce à des calomnies répandues par un renégat portugais, le fanatisme des docteurs musulmans s'exalta au point qu'ils ourdirent un complot contre la vie de Cleynaerts, et que, sans les avertissements d'un esclave chrétien, il n'eût pas échappé à leurs coups. Après plusieurs mois de séjour à Fez, il dut enfin songer à retourner promptement en Espagne ; mais ce parti même offrait des obstacles insurmontables pour le pauvre linguiste. Les Juifs chez lesquels il était logé avaient fait chèrement payer leurs services ; les quelques manuscrits qu'il possédait avaient coûté un prix énorme ; il avait racheté cinq esclaves qui gémissaient dans les moulins de Fez ; il avait déboursé cent ducats pour la rançon d'un parent du

(1) Le résumé grammatical était l'*Alfiyya*, de Dyêmal-eddin-Mohammed, dit *Ebn-Malek*, que M. Silvestre de Sacy a édité à Paris, en 1833.

comte de Linarès, et celui-ci avait eu l'indélicatesse de ne pas lui restituer cette somme; son cher élève, l'archevêque de Braga lui-même oubliait la pension qu'il avait promise au guide de sa jeunesse. Réduit à la misère, au point de devoir subsister du pécule péniblement amassé par quelques captifs chrétiens, il envoya son fidèle Guillaume en Portugal pour recueillir l'argent qui lui était dû; mais Guillaume revint les mains vides et atteint d'une maladie qui le conduisit jusqu'au bord de la tombe. Enfin, son vieil ami, l'évêque de Saint-Jacques du cap Vert, lui fit parvenir quelques secours à l'aide desquels il paya ses dettes et réussit à regagner l'Espagne. Arrivé en Afrique au mois d'avril 1540, il en sortit au mois d'août de l'année suivante, sans avoir même la consolation d'emporter ses précieux manuscrits, si péniblement acquis et si chèrement payés; ils lui furent volés en route (1)!

Retiré à l'Alhambra de Grenade, où le marquis de Mondexar lui donnait pour la seconde fois l'hospitalité, Cleynaerts y reçut la triste nouvelle de la suppression de la rente viagère que le cardinal Henri lui avait promise à Braga. Dédaignant de préférer

(1) Pour le séjour de Cleynaerts en Afrique, on trouve des renseignements complets dans les lettres suivantes : à Latomus, du 7, du 15 et du 21 avril 1540; au même, du 15 mai 1540 et du 9 avril 1541; à l'abbé de Tongerlo, du 12 avril 1541; à l'évêque du cap Vert, du 5 juillet et du 4 décembre 1540; au même, du 18 septembre 1541; à Charles V, du 17 janvier 1542. (*Epist.*, lib. I, pp. 56-63; lib. II, pp. 193, 207, 212 et sqq.)

une plainte ou de faire une seule démarche humiliante, il écrivit à l'évêque de St-Jacques ces simples et touchantes paroles : « Je ne veux ni supplier le » prince de rester fidèle à ses engagements, ni lui » fournir le prétexte de les rompre. Que la volonté » de Dieu soit faite !... Je ne mourrai pas de faim » pour n'être plus nourri par le Portugal... Ce mal- » heur ne me préoccuperait en aucune manière, » s'il ne m'enlevait pas le moyen de revoir ma » patrie (1) ! » Il ne voulut pas non plus implorer l'assistance des nombreux amis qu'il avait laissés en Belgique et qui, bien certainement, se seraient empressés de venir à son aide et de lui procurer un poste honorable. Épuisé par les fatigues de ses études et de ses voyages, accablé d'infirmités précoces, il se résigna à son sort et n'eut plus qu'une seule crainte, celle de voir mourir avec lui la grande

(1) Voyez la lettre à l'évêque de Saint-Jacques du cap Vert, du 18 septembre 1541, et une autre lettre, non datée, adressée au même. (*Epist.*, lib. II, pp. 499, 271 et sqq.)

Cleynaerts qui, dans tous ses malheurs, manifeste la fermeté et la dignité de son caractère, ne s'exprime pas clairement sur les causes de la suppression de la rente viagère qu'on lui avait promise à Braga. Quelques phrases plus ou moins vagues permettent de supposer que le prince Henri était blessé de ce que, devenu pensionnaire du Portugal, Cleynaerts s'était chargé de l'éducation du fils d'un gouverneur de Grenade. Le marquis du Boure attribue l'événement à cette pénurie fainéante et dépensière qui, à cette époque, dans la plupart des cours, faisait évanouir les recettes en prodigalités frivoles et les dettes en nuageuses banqueroutes.

œuvre de propagande pacifique à laquelle il avait voué sa vie. Le 15 janvier 1542, il adressa à l'empereur Charles V une longue lettre, à la fois respectueuse et ferme, dans laquelle il exposait ses plans et réclamait de nouveau, au nom de la religion et des lettres, les nombreux manuscrits arabes que l'inquisition destinait aux flammes (1). Sentant que sa fin approchait, il entreprit la rédaction d'une autre lettre destinée au peuple chrétien, sorte d'autobiographie naïve entremêlée de précieux conseils sur les mesures à prendre pour arrêter, sans effusion de sang, les ravages toujours menaçants de l'islamisme (2). La mort ne lui permit pas d'écrire les dernières pages de ce noble testament religieux et littéraire. Il mourut au commencement de 1545, à l'âge de quarante-sept ans, loin de sa patrie, de ses parents, de ses amis, et avec la douleur de laisser inachevée la tâche qui lui avait coûté tant de labeurs et tant de souffrances. Le marquis de Mondexar le fit inhumer dans la mosquée de l'Alhambra, que Ferdinand et Isabelle avaient convertie en église chrétienne. Bien des Belges ont visité cette merveille du palais des rois mores, sans songer qu'ils marchaient sur les cendres d'un compatriote illustre, que le seizième siècle plaçait au premier rang de ses philologues, et qui mourut en dirigeant ses derniers regards vers le pays qu'il voulait illustrer par l'ensei-

(1) *Epist.*, lib. II, pp. 212-217.

(2) *Ibid.*, pp. 218 et sqq.

gnement des langues et de la littérature de l'Orient (1).

Quoique nous n'ayons étudié qu'une seule face de la carrière littéraire de Cleynaerts, les lignes qui précèdent suffisent pour prouver que son nom est aujourd'hui beaucoup trop oublié parmi ses compatriotes. Sans doute, il n'a pas atteint le but de ses longs et persévérants efforts. Il n'a pas réussi à organiser contre l'islamisme cette croisade pacifique dont il se plaisait à calculer les résultats dans ses doubles aspirations de chrétien et d'homme de lettres. Il n'a pas fondé une école de savants orientalistes au sein de sa patrie. Mais est-il juste, est-il digne de la science d'apprécier l'élévation de la pensée et la grandeur des efforts suivant la seule mesure des résultats obtenus ? Ne serait-ce pas introduire, dans la région élevée des lettres, les procédés égoïstes et purement matériels du bilan commercial ? Ne serait-ce pas justifier les tendances déplorables qui, malgré les progrès splendides réalisés depuis un demi-siècle, font déjà vaciller le flambeau de la science dans une grande partie de l'Europe ? Quand un homme, doué d'un esprit supérieur, conçoit une idée noble, généreuse et féconde ; quand il consacre à la réalisation

(1) Outre une grammaire latine, on trouva dans les manuscrits de Cleynaerts la grammaire et le lexique arabes dont il parle si souvent dans ses lettres et qu'il voulait faire imprimer à Louvain. Ces écrits, confiés à son ami Jean Perez, de Valence, sont probablement à jamais perdus pour la postérité. (Foppens, *Bibl. belg.* t. II, p. 903.)

de cette idée toute l'énergie de son âme , toutes les forces de son intelligence , tous les travaux et toutes les joies de sa vie , cet homme est grand ; et pour quiconque sait penser , son œuvre est grande comme lui , alors même que le succès n'a pas couronné ses infatigables efforts. Lorsque les historiens futurs , après la régénération de l'Orient , glorifieront les hommes et les institutions qui conservèrent les germes du christianisme dans cette belle partie du monde , ils n'oublieront pas les études opiniâtres , les longues pérégrinations et les malheurs immérités de Cleynaerts. Mais c'est surtout en Belgique que sa mémoire doit être entourée du souvenir reconnaissant de la postérité. Une gloire nouvelle eût illustré notre patrie si , dès le seizième siècle , elle fût devenue le centre d'une propagande généreuse et le berceau des orientalistes modernes.

**NOTICE DES MANUSCRITS DES DOCTEURS EN
MÉDECINE VANDER BELEN, PLEMPIUS, PEE-
TERS, REGA, ETC.**

Dans la continuation des Fastes de la faculté de médecine de Valère André, imprimée dans les *Analectes* de 1842, p. 20, nous avons consacré une notice au docteur Martin Vander Belen dans laquelle, par défaut de renseignements, nous n'avons pu mentionner que d'une manière générale et fort incomplète ses nombreux travaux qui sont restés inédits.

Cette notice paraît avoir fixé l'attention d'un descendant de l'illustre professeur : M. Eugène Vander Belen, ancien directeur des Lettres et Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, a eu non-seulement la bonté de nous renseigner au sujet des manuscrits de son aïeul, mais même il vient de les offrir, au nom de sa famille, à la bibliothèque de l'Université catholique. A ces manuscrits se trouvent réunis plusieurs écrits des docteurs Plempius, Pecters, Rega, et d'autres documents qui offrent, aujourd'hui encore, un grand intérêt au point de vue de l'histoire de l'enseignement médical à l'ancienne université de Louvain.

Qu'il nous soit permis de consigner ici le témoignage de notre gratitude envers M. E. Vander Belen pour le don généreux que lui et son honorable famille ont bien voulu faire à l'Université.

La notice suivante renferme la liste de ces manuscrits et documents.

§. 1.

MANUSCRITS DU PROFESSEUR VANDER BELEN.

1. *Prælectiones anatomicæ.*

Prolegomena.

Osteologia.

Splanchnologia.

Demonstratio operationis cæsareæ.

2. *Prælectiones chirurgicæ.*

Prolegomena.

De morbis partium mollium.

De vulneribus in genere.

De vulneribus variarum partium corporis.

De ulceribus.

De morbis ossium.

De tumoribus ossium.

De fracturis in genere.

De fracturis in specie, etc.

3. *Prælectiones physiologicæ.*

Prolegomena.—De medecina generatim.

De physiologia generatim.

De circulatione sanguinis.

De pulsu.

De sanguine.

De respiratione.

De secretione humorum.

De secretione liquidi nervei.

De motu et actione musculorum.

De sensibus.

De secretione humorum chylopoieticorum, etc.

Il y a un deuxième exemplaire de ce manuscrit, mais d'une main étrangère et avec quelques variantes. Il est à supposer que c'est une copie prise par un élève.

4. *Methodus generalis medendi.*

Præfatio.

Prolegomena-pathologia.

Prolegomena.

Hominis et præcipue corporis humani generalis consideratio.

Corporis humani constitutio præternaturalis.

Morbi solidorum.

Morbi fluidorum.

Causæ morborum.

Symptomata morborum.

Morborum divisio.

Signa morborum.

Medendi methodus generalis.

Remedia evacuantia.

Remedia alterantia.

Remedia quæ strictum solvunt, etc.

5. *Commentarii in aphorismos Hippocratis.*

Dans les prolegomena, le professeur expose comment il s'est entendu avec le professeur Van Rossum pour permuter les cours qu'ils étaient respectivement chargés de faire.

6. *Commentarius in Hippocratis aphorismum 24^{um} sectionis 1^{mæ}, sistens usum et abusum medicamentorum evacuantium in morbis acutis febrilibus.*

Ce manuscrit est le seul qui paraisse avoir été préparé pour l'impression. Il porte un titre complet de la main de l'auteur, avec indication du nom de celui-ci, et il était destiné spécialement aux élèves, comme l'indiquent les mots : *in usum tyronum*.

7. *Systhema medicinæ practicæ, complectens morbos universos, juxta seriem symptomatum ordinatos.*

Morbi actionum vitalium.

Febris.—Divisio febrium.

Morbi actionis renum et vesicæ urinariæ.

Morbi actionum animalium.

Morbi functionum naturalium.

Morbi qualitatuum sensibilium.

Morbi functionum sexus masculini.

— — — — — feminini.

Morbi excretionum, etc.

8. *Deux cahiers contenant divers écrits sur Hippocrate.*

A. *Hippocratis aphorismi novo ordine dispositi ex versione Tœsii.*

Hippocrates.

Annutii Tœsii censura.

— — — — — *judicium de libris Hippocrati attributis.*

Prosperi Martiani *judicium de operibus magno Hippocrati attributis.*

Danielis Leclerc *censura librorum Hippocrati attributorum.*

Halleri iudicium de libris Hippocrati attributis.

Christ. Godefrid. Gruner censura librorum Hippocraticorum.

Joann. Fr. Grimm censura librorum Hippocratis.

Libri de veteri medicina censuræ Lucæ Ant. Portii.

Censuræ librorum Hippocratis.—Henricus Meibomius de vulvulis vasorum. Helmstadii, 1682.—Haller, disp. anat. t. 2, p. 53.

Censuræ libri de ossium natura.—Meibom de vulvulis vasorum.—Haller, disp. anat. 2, p. 54.

Censuræ librorum de diæta ex Mathiæ Genneri, etc.

B. Notæ quibus veri Hippocratis libri a spuriis secernuntur.

Alberti ab Haller de operibus Hippocratis veris ac spuriis iudicium.

Index enarratorum, dilucidatorum, explicatorum ad Hippocratem spectantium, quæ in Antonii De Haen ratione medendi continentur, juxta ordinem librorum.

9. *Un cahier contenant des notes sur divers auteurs.*

1º Index editionum librorum auctorum veterum qui in Commentariis Lipsiensibus pertractantur, etc.

2º Notæ in R. Corn. Celsum.

3º Aretæus Cappadox.

4º Coelius Aurelianus.

5º Ætii Tetrabili sermo tertius, sive liber 7^{us}.

Pauli Æginetæ de re medica liber tertius.

6º Galenus.

7º Isagoge, introductio sive medicus.

Finitiones medicæ.

10. *Catalogue (en latin) d'auteurs qui ont écrit sur diverses parties de l'art médical et sur les sciences qui s'y rapportent.*

Cahier de 48 pages. A la dernière se trouve un index des matières traitées par les auteurs.

11. *Un cahier comprenant :*

1^o Un petit traité intitulé : *Divisio febrium intermittentium.*

2^o Un petit traité intitulé : *De cortice peruviano.*

3^o Manière de préparer le quinquina tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences, 1692, de M. Charas.

12. Un cahier contenant un traité : *De formulis medicamentorum.*

13. Trois cahiers in f^o et un cahier in-4^o comprenant différents discours académiques.

A. *Oratio auspicalis lectionis ordinariæ a Consu- libus Lovaniensibus mihi collatæ 6^a junii 1754, habita in scholis medicorum 3^a julii hora 11^{ma} 1754.*

Oratio auspicalis pro lectione regiæ anatomix ac chirurgiæ a sacra sua Cæsarea Regia Majestate mihi collata die 5^a augusti 1754, habita in scholis medicorum die 30 augusti 1754.

B. *Oratio auspicalis pro lectione primaria ad praxim medicam a Magistratu Lovaniensi mihi collata die 11 februarii 1760, habita in schola medica 26 ejusdem mensis et anni.—Oratio auspicalis habita 7^a aprilis 1761 in celebratione actus mei doctoralis.*

C. *Oratio habita 11 julii 1773 in celebratione actus doctoralis Expert. D. Vounck, An. et ch. P. R.*

Oratio habita in actu doctorali ornatiss. D. Joannis Guilielmi Van Leempoel, Rotterodami, med. lic. et prof. ord. 22 oct. 1783.

Feuille détachée : *Ordo invitationis ad actum doctoralem*.

Autre feuille détachée concernant les formalités du même acte.

D. *De decoro et moribus medici clinici orationes* 23.
— *Oratio septima* habita in actu licentiæ Dⁿⁱ Michaelis Ludovici Paternostre Antverpiensis 10 Nov. 1761.

Oratio octava habita in actu licentiæ Dⁿⁱ Thomæ Josephi Giellissens Bruxellensis 16 Nov. 1761.

Oratio nona habita in actu licentiæ Dⁿⁱ Ferdinandi Josephi Staes, Herendaliensis 2 Dec. 1761.

Ces trois discours traitent de l'histoire de la médecine; il est probable qu'il y en a eu six antérieurs, mais ils manquent.

Orationes de imprudenti ratiocinio ex observationibus et experimentis medicis.

Ces discours sont au nombre de six et ont été prononcés dans le courant de 1762 et de 1763.

Orationes de historia morbi primo et perpetuo therapiae medicæ fundamento.

Ces discours, au nombre de trois, ont été prononcés dans le courant de 1763.

Orationes de firmitate artis medicæ.

Il y a cinq discours qui ont été prononcés dans le courant des années 1763 et 1764.

Orationes de iis quæ medicum, ad artis exercitium se accingentem, præcipue scire oportet.

Ces discours sont au nombre de trois et ont été prononcés dans le courant de 1764.

Orationes de medico exercitato.

Il y a cinq discours qui ont été prononcés dans le cours de 1764.

Enfin un dernier discours traite *des dangers qu'il y a à s'attacher aveuglément à la routine et à rejeter sans examen les nouveaux systèmes.*

14. Un cahier in-4° contenant des *questions proposées dans différents examens doctoraux et les réponses y faites.*

Sur la couverture de ce cahier et sur celles des cahiers A, B, C du n° précédent, se trouvent des notes écrites par feu M. J. L. F. Vander Belen, 4^e fils du professeur Martin Vander Belen.

§ 2.

MANUSCRITS DU PROFESSEUR VOPISCUS FORTUNATUS PLEMPIUS (1).

1. Un volume in-folio relié en parchemin.

V. F. Plempii de interioribus corporis humani affectibus, qui proprias seu certas sedes habent,

Liber primus. De affectibus capitis.

Liber secundus. De affectibus oculorum, aurium, nasi et oris.

(1) Voyez dans les *Analectes* de 1845 p. 63 une notice de M. le prof. Haan sur Plempius.

Liber tertius. De affectibus partium spiritualium.

Sur la page en face du titre se trouve écrite la note suivante : « Nolo , nolo , nolo ut hi de morbis libri » tribus voluminibus comprehensi post mortem » meam in lucem edantur ; quia manum iis extremam non addidi , et plurima debent immutari. » Ideoque stricte præcipio iis in quorum potestatem » hæc scripta venient, ne ulli typographo ea excudenda tradant et nomini meo injuriam faciant. »

En tête du volume se trouve une table des matières écrite de la main du professeur Vander Belen.

Ce manuscrit a sans doute appartenu au professeur Peeters , car il s'y trouve intercalé plusieurs notes et correspondances de ce professeur, se rapportant à des cas spéciaux des maladies dont il y est traité.

2. Un volume in-folio relié en parchemin.

V. F. Plempii de externis corporis humani affectibus qui proprias seu certas sedes habent , liber singularis.

V. F. Plempii de febribus liber.

V. F. Plempii de affectibus mulierum et infantium propriis liber.

Il y a aussi, en tête du volume , une table des matières , de la main du professeur Vander Belen.

Même observation en ce qui concerne le professeur Peeters.

3. Un volume in-4° relié en parchemin.

Animadversiones et cautiones medicæ quoad morborum dignoscionem et præsagium.

4. Un volume in-4° relié en parchemin.

Remedia et casus chirurgici.

Les deux manuscrits qui précèdent paraissent pouvoir être attribués à Plempius, à cause de la ressemblance de l'écriture avec celle des mss. 1 et 2.

5. Cahier en feuilles in-4^o.

a. *Vopisci Fortunati Plempii Medicus philosophus, sive de medicina philosophiæ conjungenda oratio habita Lovanii, cum ad docendam publice medicinam ingrederetur anno 1633, die 3 octob.*

b. *Oratio auspicalis dum lectio ordinaria a S^{mo} Principe et mag^{tu} Lovaniensi mihi collata esset, habita 12 martii, anno 1633.*

c. *Oratio de S. Luca, habita in sodalitate D. Virginis, Lovanii, 19 octob. 1633.*

d. *Laudatio funebris nob. et clariss. viri D. Gerardi de Vileers, toparchæ in Vileers-Perwin, in academia Lovaniensi medicinæ doctoris et professoris primarii, die 12 maii anno 1634 vita defuncti.*

e. *Oratio funebris super Joanne Fontano. — Obiit 19 augusti, hora quarta pomeridiana, anno 1620, ætat. 53^o.*

6. Cahier en feuilles in-4^o, contenant 22 discours prononcés à l'occasion d'actes de licence. (*Orationes pro licentiandis.*)

1. *Vita Theophrasti Paracelsi.*

2. *Chymicorum cum Thessalo comparatio. Bis.*

3. *Cui Thessalo sint comparandi chymici. Bis.*

4. *Amethodia chymicorum in medendo.*

5. *Prosecutio demonstrationis quod chymici sint amethodi. Bis.*

6. Ulterior amethodias chymicorum demonstratio.

7. Qua ratione empyrici medicinam tractaverint.

Bis.

8. De secta methodicorum.

9. De secta rationali usque ad Galeni tempora.

Bis.

10. Judicium de Galeno. *Bis.*

11. Excusatio Galeni. *Bis.*

12. Quid sentiendum de medicis qui post Galenum scripserunt. *Bis.*

13. De honoribus et epithetis quibusdam medicorum.

14. De discipulorum erga præceptores observantia et officio præceptorum erga discipulos. *Bis.*

15. An jurisprudentia medicinæ præstet. *Bis.*

16. Medici officium. *Bis.*

17. Abditas causas , quantum licet , medico investigandas. *Bis.*

18. Medicum græcas literas scire oportet.

19. An utilius sit scholasticis dictare an disserere.

20. An somniorum consideratio medico utilis.

21. An cadaver aliquanto tempore incorruptum manens significet sanctitatem ejus cujus fuit cadaver.

Bis.

22. Gratulatio ampl. Dni De Robles. — Gratulatio illustrmi Dni Ferd. De Tresni.

Nous présumons que ces discours ont été écrits par V. F. Plempius, 1^o parce que l'écriture semble la même que celle des volumes in-folio; 2^o parce que les personnages auxquels les présentations des *Licen-*

tiandi sont faites ont vécu pendant la période concordant avec les années du professorat de Plempius (F. De Robles, chancelier de l'Université en 1654; Libertus Fromondus, doyen de St-Pierre en 1659; Jacobus Pontanus, conservateur des privilèges; Jacobus Speecq, doyen de St-Pierre; Fr. Van Hoorenbeek, doyen, etc.)

Plusieurs de ces discours sont en double exemplaire, dont l'un est d'une écriture plus récente et qui paraît être celle du professeur Peeters. Il semble aussi que ces discours ont été débités plusieurs fois et par des professeurs différents, à en juger par les circonstances suivantes : 1^o les présentations successives inscrites sur plusieurs discours; 2^o la note inscrite sur le discours intitulé *Medici officium* et portant : *die 30 junii 1717 habita est hæc oratio*. La présentation est faite au professeur Daelman, docteur en théologie, délégué du chancelier, tandis que la première présentation était faite au R^d F. Van Hoorenbeek, doyen de St-Pierre.

Le discours n^o 22 est également en double. L'un est adressé au chancelier de l'Université De Robles, qui est entré en fonctions en 1654; le second est dédié à Ferdinand De Tresni, également en qualité de chancelier, mais qui a dû occuper ces fonctions postérieurement à De Robles.

7. Cahier in 4^o contenant une série de petits traités sur divers sujets.

Ces traités peuvent être classés en deux catégories. La première comprend huit traités qui sont de la

même main que les *Orationes pro licentiandis* originales contenues dans le cahier précédent et qui paraissent donc devoir être attribués à V. F. Plempius.

Ces traités sont intitulés comme suit :

1. *Declamata in scholis artium* die 20 decemb. anno 1634 in quotlibeticis.

2. *Quæstiones quotlibeticæ declamatæ in scholis artium* die 17 decemb. 1639. — Il y a une copie de la première question portant la date du 18 décembre 1679, et dans cette copie plusieurs extraits qui ont évidemment servi pour discours prononcés aux actes de licence. — La deuxième dissertation renferme une lettre du docteur Pontius Malconius de Bruxelles, datée *ipso die Epiphaniæ Domini*, anno 1641.

3. *Quæstiones quotlibeticæ declamatæ in scholis artium* die 18 decembris 1641.

4. *Quæstiones quotlibeticæ declamatæ in Vico* 17 decembris 1644.

5. *Quæstiones quotlibeticæ propositæ in schola artium* anno 1650, die 17 decembr.

6. *Quæstiones quotlibeticæ propositæ in schola artium* anno 1651, die 18 decemb. — De la dernière question il y a deux copies, dont l'une a servi de discours pour l'acte de licence de J. B. Van Wevelinchoven, de Harlem.

7. *Quæstiones quotlibeticæ propositæ in scholis artium* anno 1655, die 18 decemb.

8. *Quæstiones quotlibeticæ propositæ in scholis artium* anno 1659, die 18 decemb.

La deuxième catégorie comprend une collection de dissertations qui, d'après les inscriptions qu'elles portent, ont été faites de 1675 à 1718. Elles sont d'une même écriture et cette écriture est aussi celle des copies des *Orationes* et des copies jointes aux nos 2 et 6 des *Quæstiones quotlibeticæ* prémentionnées.

Nous croyons que toutes ces pièces peuvent être attribuées au docteur Laurent Peeters, 1^o parce que la période de 1675 à 1718 correspond à celle des années de professorat de ce médecin; 2^o parce que l'écriture semble la même que celle des Mss. ci-après qui paraissent évidemment être de la main de ce professeur, à en juger par les notes et les correspondances intercalées dans plusieurs de ces manuscrits.

§ 3.

MANUSCRITS DU PROFESSEUR LAURENT PEETERS (1).

1^o *Expositio aphorismorum Hippocratis*. (7 cahiers.)

2^o *De morbis mulierum et præcipue puerperarum*. (1 cahier.) Il y a une table des matières écrite de la main du professeur Vander Belen.

3^o *Pectoris morbi*. (1 cahier.) A la suite de ce traité, il s'en trouve un autre dont le commencement manque et qui porte pour titre, sur une feuille vo-

(1) Voyez sa notice dans les *Analectes* de 1842, p. 48.

lante, de la main du professeur Vander Belen : *de physiologicis*.

4^o *Morbi intestinorum*. (1 cahier.) Il y a un index de l'écriture du professeur Vander Belen.

5^o *Morbi capitis*. (1 cahier.) A la suite de ce traité, il en est un autre d'une écriture différente. Le professeur Vander Belen en a fait un index sous le titre de : *Quædam pathologica*.

6^o *Morbi stomachi*.
Infimi ventris morbi. } (1 cahier.)

Ce dernier traité est muni d'un index de la main du professeur Vander Belen.

7^o *Morbi oculorum, aurium, nasi et oris*. (1 cahier.) A la fin se trouve une lettre adressée au professeur Plempius, signée Carolus Romanus M. et datée : Hui, 7^a septembris 1655.

8^o *Via urinariæ et venerei morbi*.
Arthritis. } (1 cahier.)

Chaque traité est accompagné d'un index de la main du professeur Vander Belen.

9^o *Febres*. (1 cahier.)

A la suite de ce traité se trouvent :

A. Un petit cahier intitulé : *historia felicitis convalescentiæ Regis Franciæ*, portant pour premier titre en français : *l'heureuse convalescence du Roy avecq l'histoire de sa maladie*.

B. *Repetitio thesium medicarum in collegio Baccalaureorum medicinæ Academiæ Lovaniensis ventilatarum præside Francisco Verhayck, etc., die 16 aprilis 1681*.

C. *Tractatus Domn. Craem de omnium februm speciebus.*

Ce manuscrit est écrit sur le blanc de thèses imprimées; le titre, sur une feuille volante, est de la main du professeur Vander Belen.

10° Cahier contenant les traités suivants :

Tractatus de respiratione.

Tractatus de alio caloris naturalis affectu scilicet evasatione.

Tractatus de humore digestore acido stomachi.

Tractatus de urina.

Tractatus de pulsibus. Avec index de l'auteur sur une feuille volante.

Tractatus de vulneribus. Index de la main du professeur Vander Belen. A la fin, lettre adressée au professeur Plempius, signée Ooms, et datée : Gelæ , 10 Martii 1661.

11° Cahier contenant, d'après un index de la main du professeur Vander Belen :

Index medicamentorum.

Tractatus de medicamentis.

De quibusdam medicamentis.

Medicamenta usualia exstantia apud D. Vander Vliet, 1665.

Doses medicamentorum.

Medicamentorum formulæ ex Morello.

12° Cahier contenant diverses pièces relatives à la Faculté de médecine ou au Collège médical.

La plupart de ces pièces sont de la main du professeur Peeters et concernent les *Acta facultatis et collegii medici*, de 1675 à 1715.

Il s'y trouve en outre différentes pièces concernant l'apparat doctoral et deux mémoires sur la question de savoir si le Conservateur des privilèges de l'Université peut faire partie du Conseil de celle-ci.

§ 4.

MANUSCRITS DIVERS.

1^o *De china-chinæ cortice perû gannaparides.*
(1 cahier.)

Ce manuscrit, annoté par le professeur Vander Belen, paraît devoir être attribué au professeur *Rega*. En effet, une note, à la page 85, porte ces mots : « *Methodus illustr. ac cl. D. Rega, M. D. et P. P. Lov.* » Or, le texte dit : « *tempus modo est ut meam methodum... proponam.* »

2^o Cahier contenant les traités suivants :

- { *De hydrope.*
- { *De morbis mulierum.*
- { *Tractatus de tumoribus præternaturalibus.*

Il y a un index de la main du professeur Vander Belen.

Tractatus de pulsu. — Morbi stomachi et intestinorum potiores. A la fin se trouve un index de l'écriture du professeur Vander Belen.

Tractatus de hydrope. Tractatus de urinis. L'index des matières se trouve sur une feuille volante à la suite du *Tractatus de pulsu.*

3^o *Consilium Joannis Effren, Doctoris medicinæ, de*

præcavendo calculo : in quo primus discursus est de generatione et causis calculi contra opinionem communem. Patavii, die 15 junii anno 1613. Joannes Effren Coloniensis M. D.

Ce traité est adressé, sous forme de lettre, d'après une note marginale, à « D. Jeremias N. præfectus adm^m illustris Baronis De Promnietz, consilarii inclytæ nationis Germaniæ Patavii. »

4^o *Synopsis universæ medicinæ practicæ juxta observationes recentissimas scripta a DD. Jacobo Livino Perez Alostano, medicinæ licentiato, anno 1763.* 1 volume in-4^o relié.

Il appert de l'un des discours académiques du professeur Vander Belen, que J. L. Perez d'Alost a passé son acte de licence le 26 octobre 1763. Or, ce recueil a été écrit en 1762 comme il est marqué à la fin de l'index. Ce volume comprendrait-il le cours dicté par le professeur de la *Praxis medica*? Mais ce cours était fait en 1762 et 1763 par Vander Belen, qui avait succédé au professeur Servais Augustin de Villers le 11 février 1760. Cependant, le traité écrit par Perez n'a aucune ressemblance avec le manuscrit du professeur Vander Belen intitulé : *Systhema medicinæ practicæ*, etc. — V. le n^o 7 des Mss. de Vander Belen.

5^o Mémoire adressé au professeur Vander Belen par J. A. Van Haesendonck, chirurgien, daté d'Aerschot, 8 juin 1782 : *Aenmerkingen over de beekeneels breuken. — Waerneming over een gemortificeerde darm breuk in de liesch, eenvoudig en radicael genezen.*

6^o Copie authentique d'un mémoire en langue flamande présenté aux docteurs et professeurs de l'Université de Louvain, par *Louis De Bilo de Coppensdamme*, sur son art d'embaumer et d'anatomiser le corps humain. Cette copie porte la date du 5 octobre 1665.

DOCUMENTS RELATIFS A LA MISSION DU DOCTEUR
HENRI GRAVIUS A ROME, EN 1590 (1).

A différentes reprises il a été fait mention dans les *Analectes* du docteur Henri Gravius. On sait qu'à la demande de Sixte V, l'Université de Louvain délégua ce savant théologien pour se rendre à Rome. Il devait y prendre part à la direction de la typographie Vaticane établie par cet illustre pontife et surveiller l'impression des ouvrages. Le pape avait confié cette tâche à une commission de huit membres et avait décidé qu'un de ces membres, qui portaient le titre de *reviseurs*, serait désigné par l'Université de Louvain. Elle arrêta son choix sur Gravius qui se rendit à Rome vers la fin de 1590. Sa mort, arrivée le 11 avril 1591, y causa les plus vifs regrets, comme le témoignent les lettres que le cardinal Baronius adressa à ce sujet à l'Université (2).

Les documents qui suivent se rapportent à la mission de Gravius, et sont extraits d'un ancien manuscrit intitulé : *Copiæ diversarum litterarum ab Universitate missarum et ad Universitatem datarum*, volume in-folio qui renferme un grand nombre des

(1) Voyez les *Analectes* de 1839 p. 65 ; de 1840 p. 45 ; de 1858 p. 64 et 77, et de 1862 p. 51.

(2) Ces lettres sont imprimées dans les *Analectes* de 1858 p. 77.

documents très-intéressants pour l'histoire de l'Université.

I.

Acta mandati Eximii Viri ac Domini Magistri nostri Henrici Gravii.

Cum per Illustrissimum ac Reverendissimum Cardinalem a Monte Alto anno superiore millesimo quingentesimo octuagesimo nono, mense Augusto, per literas admonita esset alma Universitas studii generalis oppidi Lovaniensis Sanctissimum Dominum nostrum Papam Sixtum Quintum, pro singulari suo in eandem Universitatem affectu, id honoris ei detulisse, ut typographiæ apostolicæ, quam in Vaticano instituerat, cuique ex quatuor nationibus, Italica, Hispanica, Gallica, Germanica, summæ ac spectatissimæ fidei, eruditionis ac industriæ octoviros præficere destinarat, recensendis auctoribus qui excuderentur, ut castigatissimi prodirent, unus ex eadem Universitate adsumeretur, cujus pro perpetuis futuris temporibus penes eandem Universitatem esset electio; et serio ac attente, tum in publico ejusdem Universitatis consessu, tum privatim inter primores aliquot in Sacræ Theologiæ ac Jurium facultate professores, quibus id negotii datum fuerat, consultum actitatumque esset, cui potissimum id muneris delegaretur, statim ab initio omnium animis occurrerunt eximii ac præclari viri ac DD. Henricus Cuyckius et Henricus Gravius, Sacræ Theologiæ doctores et pro-

fessores ordinarii, qui, pro singulari sua ac solida eaque recondita eruditione, existimationem Universitatis in eo munere obeundo optime tueri et expectationi ac voto Sedis Apostolicæ plenissime satisfacere posse judicabantur. Sed cum paulo post defuncto eximio quondam viro ac D. Michaële du Bay Sacræ Theologiæ doctore ac professore primario et Decano D. Petri Lovaniensis, hujusque nostræ Academiæ Cancellario dignissimo, prædictus D. Cuyckius in decanatu ac cancellariatu eidem suffectus esset, neque multo post designatus episcopus ecclesiæ Ruremundensis, summis mox precibus cum D. Gravio et publice et privatim, interpositis his qui apud illum auctoritate aut gratia plus ceteris valere putabantur, actum est, ut hanc communi studiorum matri ac educatrici operam dare dignaretur. Qui quum de cetero promptissimum se ac paratissimum ostenderet, sed valetudinem causaretur, qua eum a multis retro annis tenuiore atque imbecilliore usum omnibus constabat, ut non obtentui quæsitus color, sed vera justaque excusationis causa haberetur, tandem tamen pro summa sua humanitate et eximio reipublicæ hujus literariæ amore vinci se passus est, eoque pertrahi ut ad Urbem proficisceretur, ibique si valetudinis ratio quoquo modo pateretur, hujus muneris obeundi causa subsisteret. Cujus quidem tam eximii ab eo in prædictam Universitatem collati beneficii hanc publico nomine velut syngrapham dari decretum est, qua et publice et privatim gratias ei immortales agimus, et felicissima omnia comprecamur, rogamusque

ut ad muneris illius functionem, cui ab hac Universitate potissime mittitur ac destinatur, res omnes ejusdem Universitatis votaue publica apud Suam Sanctitatem et sacratissimum purpurei senatus ordinem ceterosque viros illustres et principes omni ope promovere semper meminerit ac dignetur.

II.

Conditiones quibus Eximio Viro ac D. Henrico Gravio, Sacræ Theologiæ Doctori, convenit cum Universitate Lovaniensi Romam profectionem suscipere.

Imprimis exhibebit Universitas tres equos instructos ceteraque ad apparatus D. Gravio ac duobus famulis necessaria, et viaticum suppeditabit, aut locis opportunis transcribet, quantum ad itineris sumptus erit opus, feretque hospitationis impensam, quæ Romæ facienda erit, donec a Pontifice promissa præstabitur exhibitio. Si, quod absit, dicto Gravio, famulis ejus, aut equis aliquid in itinere adversi accidet, omne hoc Universitatis erit periculo et ab ea præstabitur.

Quin etsi per valetudinem absolvere profectionem, aut ab cœli victusve offensionem perdurare in Urbe non poterit, liberum ei erit cum bona Universitatis gratia, sive ex Urbe sive ex itinere, ut volet, domum reverti, quod tamen nisi magna cogente necessitate non est factururus.

Pretium venditorum equorum ac reliqui appara-

tus ad profectionem coempti, et omne hoc quod pro sumptu itineris Pontifex refundet, Universitati cedit, eique per Gravium restituetur; manebit tamen sub manibus Gravii per annum unum, ut si fortassis redeundum sit, non desit necessarium viaticum, quod ipsum tamen præstare Universitas tenebitur, si expensarum restitutio impetrari fortassis a Pontifice non poterit, in quo tamen diligens opera a Gravio dabitur.

Jura privilegiaque Universitatis omnia et immunitates salvæ et incolumes Gravio servabuntur, ut si post supradictum anni tempus redeundum sit, in plenum earumdem jus regressus ei pateat.

Has leges interventu Eximiorum Dominorum Magistrorum nostrorum Henrici Cuyckii et Joannis Cornelii Goudani, et Philippi Zuerii J. U. D. sic cum D. Gravio pactas ac conventas Magnificus D. Rector subscriptione Notarii ac appositione sigilli Universitatis confirmavit.

III.

Sanctissimo Domino Nostro Sixto Quinto Pontifici Maximo.

BEATISSIME PATER. Pro certissimo eximii amoris symbolo ac illustri etiam honoris titulo accepimus quod nobilissimæ typographiæ apostolicæ, quæ post tentatam sæpius rem a felicissimæ recordationis prædecessoribus suis per Sanctitatem Tuam tandem jam

erecta institutaque est, unum ex nostris inter reliquos octoviros eadem Sanctitas Tua evocare dignata est, nec hoc solum, sed illo etiam beneficio nos cumulare, ut quandocumque ex prioris a nobis missi vel decessu vel promotione vacante loco penes Universitatem hanc pro perpetuis futuris temporibus successoris designandi potestas esset. Exosculamur itaque et summa cum animi voluptate amplectimur hoc tam illustre Sanctitatis Tuæ de nobis iudicium ac testimonium, et primitias hujus sacræ oblationis mittimus clarissimum et eruditione juxta ac pietate eximium virum Henricum Gravium, Sacræ Theologiæ doctorem ac professorem, qui tardius quidem venit, quam optaveramus; sed is est rerum Belgicarum status, ut mirum videri non possit, si a suis longinquo abeunti plusculum moræ injecerit, quam auxit valetudo Gravii, cui magis etiam convenire judicatum est, si in Italiam temperatiore anni parte quam summis solis ardoribus veniret. Commendamus Sanctitati Vestræ virum optimum, et per eum hanc nuper tam illustrem ac nobilem impræsentiarum ab his tempestatibus mire dejectam Academiam, cujus in Sanctissimam Sedem æque semper eximia voluntas ac devotissimum studium et obsequium futurum est, et ut idem semper Sanctissimæ Sedis in illam amor sit ac dilectio omnibus votis peroptamus, quæ sola pene, certo potissima spes, jamdiu alioqui ruituros nos sustinet, recreat vero etiam peculiaris et singularis Sanctitatis Tuæ in nos propensio et affectus. Cui ut et dies longos, et in his omnium suorum sanctissimorum

desideriorum felicissimos exitus largiatur, Deum Opt. Max. ardentissime comprecamur.

IV.

Illustrissimo ac Reverendissimo D. D. Alexandro Peretto de Montalto S. Sedis Apostolicæ Cardinali.

Illustrissime ac Reverendissime Domine. Jamdiu est quod summis precibus a clarissimo viro D. ac M. Henrico Gravio, Sacræ Theologiæ doctore, impetravit hæc Universitas, ut ad Urbem ex sua parte inter octoviros apostolicæ typographiæ præfectos destinaretur; sed valetudinis ratio, cum qua non raro conflictatur, obstitit quominus veris initio, quod primo statutum fuerat, itineri se commiserit, tum etiam ne in medios ac ardentissimos æstatis calores insolens eorum illuc adveniret; quod periculosum illi fore judicabatur. Venit itaque paulo quidem tardius quam optaveramus, sed pensabit moræ hujus culpam, si qua est, viri dignitas, et rara ac recondita præsertim in rei ecclesiasticæ historia et Patrum scriptis eruditio, quam magis magisque mirabitur, qui propius eam penitusque perspexerit. Plura diceremus, sed nec modestiæ nostræ convenit ejus, qui a nobis mittitur, præconiis diffusius insistere, nec illius verecundiæ, ut quarum ipse perlator sit, eæ immo-dica laudum suarum celebratione prægraventur. Eum Sanctitati Suæ tum nostra causa, quos paterno plane affectu diligit, tum pro ipsius meritis clarum gra-

tumque fore non dubitamus, sed clariorem gratiorumque futurum ex Celsitudinis Tuæ commendatione plane confidimus, qui uti nobis a Sua Sanctitate hunc honoris titulum delatum primus significavit, ut ex hujus Academiæ seminario unus inter alios semper Vaticanæ typographiæ præesset, ita dum qui primus ad ejus muneris functionem hinc destinatur, per illustrissimam tuam gratiam Pontifici offerri peroptamus, et, si licet, summopere rogamus etiam literas apostolicas, quibus hujus electionis perpetua potestas nobis tributa appareat, quas Illustrissima Tua Celsitudo primus suis hac de re ad nos scriptis literis ultro mittendas significavit, magna, ut par est, animi devotione expectamus, quarum expeditionem ceteraque omnia, quæ ad dignitatem hujus nostræ Academiæ pertinent eidem Illustrissimæ Tuæ Celsitudini commendamus quam possumus enixissime. Deus Opt. Max. illustrissimam Tuam Celsitudinem quam diutissime ex voto incolumem tueatur.

Lovanii, 5 septembris 1590.

V.

*Eximio ac clarissimo viro ac Domino, Domino et
M. Henrico Gravio, Sacræ Theologiæ Doctori.*

Eximie Domine Magister noster. Sub meridiem hujus diei Magnifico Domino Rectori redditæ sunt literæ dominationis vestræ, scriptæ Leodio nona hujus mensis, quæ concilio Universitatis jurato coacto præ-

lectæ sunt. Doluit ex animo omnibus tristis de decessu Sixti Quinti Pontificis Maximi nuntius, si tamen verus est, quod non plane certum existimant ex incerto satis rumusculo unius prætervolantis veredarii (1). Interca hoc est iudicium Universitatis, ut si intra pauxillum hoc temporis, quo tuæ ad nos venerunt, hæ ad te referuntur, certior de morte Pontificis nuntius illuc perlatus sit, ad nos redeas; sin minus, subsistas ad dies aliquot, inter quos certi aliquid hac de re resciri posse arbitrantur. Quod si e contra certiore nuntio vivere Pontificem constabit, porro iter cœptum perage. Cui Deus Opt. Max. angelum tibi ducem aut comitem præbeat. Paucis et raptim scribimus urgente nuntio, vix dimisso Universitatis concilio. Vale, Eximie Domine Magister noster, et decus et dignitatem hujus Academiæ pro tuo in illam amore habe commendatam.

Lovanii, 10 septembris 1590.

(1) Sixte V mourut le 27 août 1590. Gravius arriva à Rome pendant le conclave où fut élu, le 5 décembre 1590, Grégoire XIV qui accueillit le docteur de Louvain avec les marques d'une bienveillance toute particulière.

LETTRE DE FÉLICITATIONS ADRESSÉE PAR L'UNIVERSITÉ AU DOCTEUR JEAN VENDEVILLE, LE 3 JANVIER 1588, A L'OCCASION DE SA NOMINATION AU SIÈGE ÉPISCOPAL DE TOURNAI.

On compte, à juste titre, parmi les gloires de l'Université le célèbre jurisconsulte Jean Vendeville qui devint évêque de Tournai en 1587. A l'occasion de cette nomination, le corps auquel il avait appartenu lui adressa une lettre de félicitations que nous avons trouvée dans le manuscrit cité ci-dessus p. 324.

Vendeville se distingua par l'étendue de ses connaissances et par la sainteté de sa vie; sa place est marquée d'une manière honorable dans notre histoire littéraire et elle mérite surtout de l'être dans notre Hagiographie nationale. Il mourut en odeur de sainteté à Tournai, le 13 octobre 1592. Le père Alexis Possoz, de la Compagnie de Jésus, vient de publier sa vie remplie de détails édifiants (1). Nous avons remarqué avec regret que dans cette intéressante publication l'auteur a été mal renseigné sur ce qui concerne la censure de Lessius par les universités de

(1) *Mgr Jean Vendeville, évêque de Tournai, 1587-1592; et notice sur le père Eleuthère Du Pont de la Compagnie de Jésus.* Lille, chez Lefort, 1852, in-8°.

Louvain et de Douai, et que (pag. 112-116) il s'exprime à ce sujet d'une manière peu exacte (1).

Deux mémoires autographes de Vendeville, que nous nous proposons de publier bientôt, prouvent qu'il eut une part toute particulière dans l'établissement du collège de la Propagande à Rome, et que c'est à lui peut-être que l'on dut la première idée de cette admirable institution.

Voici la lettre de l'Université. Elle sera suivie, plus tard, de celles que lui adressa son ancien condisciple et ami l'évêque d'Anvers, Lævinus Torrentius.

« *Reverendissimo Domino D. Joanni Vendevillio, regiae catholicae Majestatis in suo secretiore concilio consiliario, electo episcopo Tornacensi, domino suo observandissimo.*

Reverendissime Domine. Non possumus non summo opere gaudere ad eam sedem et dignitatem eum esse promotum, qui ab ineunte ætate hujus Universitatis alumnus et in progressu temporis patronus semper fuit, omnesque conatus in ea promovenda et ornanda contulit. Ad eam, inquam, sedem, quam in primis hujus Universitatis incrementis bonæ memoriæ Ferricus Cardinalis (2) aliquando obtinuit, cujus

(1) Voyez notre notice sur Léonard Lessius, dans la *Revue catholique*, septième série, 1861, tom. I p. 193-199; et dans notre *Hagiographie nationale*, tom. I p. 209-218.

(2) Ferri de Clugny, qui devint évêque de Tournai en 1474 et cardinal en 1480. Il mourut à Rome le 7 octobre 1483.

intercessione a Sede Apostolica magnum illud ornamentum et ad promovenda studia summum incitamentum, privilegium nominationis fel. rec. Sixtus Papa Quartus huic Universitati concessit, cui pro tanto beneficio anniversariæ preces ad Deum Optimum Maximum renovata tanti beneficii memoria hic decretæ et continuatæ sunt. Ex his enim velut auspiciis non minora a Celsitudine vestra in eadem sede collocata nos sperare jubent Celsitudinis vestræ et antecedentia officia ac beneficia, et perpetua ejusdem Celsitudinis vestræ erga hanc literariam rempublicam benevolentia et amor. Quam hanc animi nostri significationem coram per aliquot ex nostris facere constitueramus, sed insidiosissima itinerum pericula id hactenus passa non sunt. Quod itaque sic coram factum volumus et per occasionem fieri nequivit, ut his literis faciamus officio nostro convenire existimantes, per has literas facere volumus. Neque enim sera gratulatio reprehendi solet, præsertim si nulla negligentia prætermissa est. Gratulamur itaque, veraque lætitia elati gratulamur vestræ Celsitudini, nec minus etiam nobis, quod sedi Tornacensis ecclesiæ is præfectus sit, qui illam pro dignitate regere et administrare poterit, quique majore luce hujus dignitatis auctus cumulum beneficiorum ad priora innumerabilia officia et merita huic Universitati, quæ eum alumnum habuit, augere possit. Quæ nostra gratulatio et animi devoti testificatio, etsi forte serius fiat, quod prius factum volumus, ut Vestræ Celsitudini grata sit et hunc novum honorem Deus

Omnipotens illi fortunet, ac illam nobis quam diutissime conservet, obnixe oramus. Lovanii, 3^a januarii 1588 (1). »

(1) Vendeville porta toujours le plus vif intérêt à l'Université qu'il recommanda, dans plus d'une circonstance, au Saint-Siège. Dans une lettre du 7 janvier 1590, lorsque Vendeville se trouvait à Rome, l'Université lui écrivit dans les termes suivants : « Ex literis domini » Godefridi Chinei Tongrensis, juris utriusque licenciati, Universitatis nostri alumni, magna cum voluptate intelleximus reverendissimam Celsitudinem Vestram feliciter Romam pervenisse, de quo non minus nobis quam Vestræ Celsitudini plurimum gratulamur. Faxit Deus optimus maximus, ut tantumdem nobis de felici reditu liceat. Hoc sane nobis pro opportunitate temporis de hoc adventu majorem gratulandi causam præbet, quod in spem veniamus Vestram Celsitudinem apud Suam Sanctitatem in nobis rebusque nostris commendandis non defuturam. Quod ut Vestra Reverendissima Gratia pro sua benevolentia et pietate faciat, obnixe rogamus. »

**MONUMENT ÉRIGÉ A VERREBROECK, EN L'HON-
NEUR DU PROFESSEUR PHILIPPE VERHEYEN.**

Le 24 août 1862, tout était fête et bruit dans la modeste commune de Verrebroeck, située le long des digues de l'Escaut, à l'une des extrémités du pays. Le drapeau national flottait au haut de la tour, les cloches sonnaient à pleines volées, la voix tonnante du canon retentissait dans les vastes plaines que le travail de l'homme a conquises sur les vagues de l'Océan. Chaque rue, chaque maison, chaque chaumière du village étalait les ornements traditionnels des fêtes flamandes. De nombreux orchestres jetaient dans les airs les accords joyeux d'une musique triomphale. Une foule innombrable, accourue de tous les cantons de l'antique Pays de Waes, saluait de ses acclamations un cortège imposant, où figuraient le ministre de l'Intérieur et plusieurs notabilités appartenant à diverses provinces du royaume.

Cette joie populaire avait une noble cause. Dans le paisible village de Verrebroeck, on allait procéder à l'une de ces manifestations patriotiques qui honorent à la fois ceux qui les organisent et le pays qui leur sert de théâtre. On y allait glorifier le travail de l'intelligence et proclamer les titres d'un homme de génie à la reconnaissance de la postérité.

Depuis plusieurs mois, le Cercle Archéologique du pays de Waes avait formé le projet d'ériger un monument en l'honneur de Philippe Verheyen, le grand anatomiste du dix-septième siècle.

En Belgique, où l'on s'est toujours montré jaloux de proclamer les gloires du passé, cette louable initiative ne pouvait rester stérile. Des adhésions et des subsides affluèrent de tous les points du royaume. S. M. le roi, LL. AA. RR. le duc de Brabant et le comte de Flandre, le gouvernement, le conseil provincial de la Flandre orientale, les universités, l'académie de médecine, les communes du pays de Waes et une foule d'amis de la science s'empresèrent de contribuer à cette œuvre de reconnaissance nationale. Un jeune sculpteur flamand, M. Van Havermaet, reçut la mission d'exécuter le buste de Verheyen, et bientôt ce buste, coulé en bronze, fut placé sur une colonne de granit, à côté de l'humble demeure où l'illustre savant avait vu le jour (1).

C'était l'inauguration de ce monument qu'on célébrait à Verrebroeck, le 16 août 1862.

(1) Une notice sur la vie et les travaux de Verheyen a été publiée par M. le professeur Haan, dans les *Analectes* de 1842, p. 5. — M. le professeur François a prononcé l'Éloge de Verheyen, dans la séance solennelle de l'Académie royale de Médecine du 13 octobre 1847. Voyez les *Analectes* de 1848, p. 99. — Une autre biographie de Verheyen, offrant un très-haut intérêt, a été publiée en 1862, par un ancien élève de l'Université catholique, M. le docteur Van Raeydonck, sous ce titre : « *Levensbeschryving van Philip Verheyen, uitgegeven door de bestierende commissie van den oudheidkundigen kring van het Land van Waes.* » Sint-Nicolaes, Edom, in-8°.

Une estrade élégamment décorée s'élevait de chaque côté de la colonne monumentale. Sur l'une d'elles se trouvait M. le Ministre de l'Intérieur, entouré d'une foule nombreuse et choisie, où l'on remarquait le gouverneur de la Flandre orientale, le président du conseil provincial, MM. Bivort, secrétaire particulier du ministre, Roulez et de Ram, recteurs des universités de Gand et de Louvain, Janssens, Verwilghen, Jacquemyns, Kervyn de Volkaersbeke, représentants de St-Nicolas et de Gand, Van Even, archiviste à Louvain, Broeckx, délégué de l'Académie royale de médecine, de Grave, greffier des États, François et Burggraeve, professeurs aux universités de Louvain et de Gand, Joseph Geefs, statuaire, et toutes les notabilités des communes voisines. Sur l'autre estrade se tenait la Société d'Harmonie de St-Nicolas.

Après que l'air national eut annoncé le commencement de la cérémonie, M. Siret, président du Cercle Archéologique, prononça un discours empreint d'une éloquence chaleureuse, où il fit dignement ressortir le génie et les travaux d'un homme qui, simple pâtre à l'âge de 22 ans, s'éleva rapidement à la dignité de Recteur de l'université de Louvain et mourut entouré des hommages et de la reconnaissance du monde scientifique. M. Siret rappela la part que le Cercle Archéologique du Pays de Waes pouvait revendiquer dans l'érection du monument. Il rendit un hommage mérité au concours actif et intelligent que le Cercle avait trouvé dans M. le docteur Van Raemdonck, qui avait pris l'initiative du projet. Il

termina en adressant de vifs remerciements à l'assistance d'élite accourue de plusieurs provinces.

Au milieu des applaudissements provoqués par ce remarquable discours, le voile qui couvrait le monument tomba, et une jeune fille vêtue de blanc vint placer une couronne de laurier sur la tête de son glorieux concitoyen.

M. Louis Billiet s'avança ensuite et lut un magnifique poëme flamand que nous voudrions pouvoir reproduire en entier. Les deux premières strophes suffiront pour faire apprécier l'élévation de la pensée, la chaleur de l'inspiration et l'harmonieuse pureté du rythme :

Is dan 't Genie, die hemelarend
 Die boven stof en wareld zweeft,
 En, stout door 't ruim der schepping varend,
 Aan alles licht en leven geeft,
 Niet eens in onze Waassche streken
 Op breede vleuglen neêrgestreken?
 Nam nooit dees oord zyne achting in?
 Zocht 't Waassche volk zyn hoogst genoeg
 In nyverheid en akkerploegen,
 Alléen voor stoflyk broodgewin?
 Geloof het niet! Ruk aan 't voorleden
 Den nachtelijken sluijer af!
 Zie 't voorgeslacht in 't daglicht treden
 Verrezen uit den slaap van 't graf.
 Zie in de glorieijke reijen
 Den Waasschen zoon PHILIP VERHEYEN

Door 't godlijk hemellicht bestraald ;
 En hoor zijn' naam te lang gezwegen ,
 Thans fier uit elken mond gestegen ,
 Door 't juichend Vaderland herhaald !

Après M. Billiet , M. Van Even , archiviste de Louvain , lut un discours flamand ; puis le cortége tout entier fit lentement le tour de la colonne , au milieu des applaudissements et des cris de joie d'une multitude immense.

L'Harmonie de St-Nicolas clôtura la cérémonie officielle par plusieurs morceaux de musique vigoureusement exécutés.

La fête se termina par un banquet splendide de plus de cent convives , offert par le Cercle Archéologique sous une vaste tente élégamment décorée , qu'on avait dressée dans un jardin dépendant du château de la famille Jacquemyns. Plusieurs tostes y furent portés au Roi , au Ministre de l'Intérieur , au Gouverneur de la province , au Cercle Archéologique , à l'Université de Louvain etc. Mgr de Ram répondit à ce dernier. C'était à Louvain et à l'aide des fondations universitaires faites par nos pieux ancêtres , que le génie de Verheyen avait pu se déployer pour le porter au premier rang des savants de son siècle. C'était au recteur de l'Université rétablie de Louvain qu'il appartenait de remercier ceux qui venaient de glorifier l'un des professeurs de cette école célèbre.

Nous espérons que le noble exemple donné par le Cercle Archéologique du pays de Waes trouvera des

imitateurs dans les autres provinces. Ainsi que le disait Mgr de Ram, à côté du monument que les habitants d'Isque avaient érigé en l'honneur de Juste-Lipse, « un peuple qui a foi dans son avenir aime et » honore tout ce qu'il y a de grand et de noble dans » son passé (1). »

J. J. T.

(1) Discours prononcé à Isque, le 28 juin 1853. Voyez les *Analectes* de 1854, p. 228.

NOTICE SUR LE COLLÈGE D'ALNE OU D'AULNE.

§ I. *Fondation du collège.*

Les nombreux collèges de l'ancienne Université formaient deux classes distinctes, les collèges académiques proprement dits et les collèges unis à l'Université (*Collegia Academiae unita*). Dans cette seconde classe étaient les collèges de plusieurs ordres monastiques qui, à ce titre et en remplissant certaines conditions (1), participaient à tous les droits et privilèges accordés à l'Université par le Saint-Siège ou par les souverains du pays. Parmi ces collèges de la seconde catégorie se trouvait le collège de l'abbaye d'Alne ou d'Aulne, près de Thuin dans le Hainaut, de l'ordre de Cîteaux, sous l'ancien diocèse de Liège (2).

Edmond Jouvent, de Mariembourg, avait fait ses études en théologie à Louvain et y obtint le grade de licencié. Il devint abbé d'Alne le 25 février 1622.

- Le nouveau prélat, dit M. Lebrocquy (3), s'était imposé la noble mission de faire revivre, non-seulement dans le monastère d'Alne, mais encore dans

(1) Voyez *Vernulæi Academia Lovaniensis*, édition de Chrétien Van Langendonck, p. 129.

(2) Voyez *Gallia christ. nov. tom. III* p. 1116, et Guil. Lebrocquy, *Histoire de l'abbaye d'Aulne, d'après le manuscrit de dom Norbert Herset, dernier abbé d'Aulne, etc.* Bruxelles, 1862, in-12.

(3) Ouvr. cit. p. 91.

toutes les maisons qui en dépendaient, l'esprit primitif de la règle de Cîteaux. Ami des sciences et savant lui-même, il savait que l'ignorance et l'oisiveté sont la mère de tous les vices; il dirigea toute son activité pour faire renaître, par la voie du travail et de l'étude, l'ancienne gloire de son monastère. C'est dans ce but qu'il réorganisa la bibliothèque qu'il fit distribuer en deux salles et à laquelle il donna un classement méthodique (1). C'est surtout dans ce but qu'il fonda, à Louvain, au prix de bien des difficultés et des dépenses, un collège destiné à servir de demeure aux jeunes religieux de son ordre qui devaient venir étudier à l'Université la philosophie et la théologie et y prendre des grades académiques : *Collegium hoc instituit*, dit le continuateur de Vernulaeus, *ut sui, monastica disciplina domi bene imbuti, studiis pietatem exornarent.*

(1) La bibliothèque d'Alne était célèbre d'ancienne date par ses manuscrits dont Sanderus nous a conservé la liste dans sa *Bibliotheca belgica manuscripta*, part. II p. 254-262. Lorsque les docteurs de Louvain s'occupèrent de leur édition des œuvres de saint Augustin, la bibliothèque d'Alne à elle seule leur fournit vingt anciens codices, comme le remarque Molanus. Voyez les *Analectes* de 1862 p. 227, et Molanus *Historiæ Lov. lib. XIV*, tom. I p. LXXXIII de l'introduction.

C'est l'abbé Jouvent lui-même qui envoya à Sanderus, avec une lettre en date du 7 mars 1636, la liste qui vient d'être mentionnée. Ce même abbé restitua, en 1631, au couvent d'Orient une somme de trente mille florins qu'il avait empruntée pour l'acquisition des livres de la bibliothèque. Ceci prouve combien était grande alors leur cherté et surtout combien était grand le zèle du vénérable abbé pour faire fleurir les études dans son monastère.

L'abbaye d'Alne possédait à Louvain une maison située dans la rue de Namur, à l'angle droit de la montagne des Carmes. En 1627, dom Jouvent fit approprier cette maison, et il inaugura son nouveau collège en 1629, sous le patronage de saint Bernard, comme il conste par l'inscription placée autrefois au-dessus de la porte d'entrée :

DIVO • BERNARDO • SACRATUM
 ALNENSE • COLLEGIUM • AUSPICIIS • REV • ADM • D
 EDMUNDI • JOUVENT • ABBATIS • ALNENSIS • XXXIII
 PRO • SUO • QUO • IN • LITERAS • FEREBATUR • AMORE
 D • C • ANNO • M • D • C • XXIX

Le collège était placé dans une des situations les plus agréables de la ville, et le fondateur ne recula devant aucune dépense pour rendre cet établissement digne du but élevé qu'il s'était proposé. Nous empruntons au continuateur de Vernulæus la description du collège (1) : « Præclaro sacello collegium hoc insigne est; habitationem domino Præsidi et studentibus commodam satis habet, ad quam non tantum abbatiae Alnensis sed et alios studiosos admittit. Horto patulo, amœno et frugifero gaudet, qui ad occiduum solem subsidente paulatim solo gratisimum longe lateque per civitatem et ultra Lovanienses muros Bruxellam versus prospectum præbet; sed et orientis solis amœnitate ne inquilini destituerentur, eminentem ultra ædificium in quadro turrim

(1) Ouvr. cit. p. 144.

habet hoc collegium etiam suo per civitatem prospectu gratissimam. »

Pour ce qui concerne l'entretien de l'établissement et de ses pensionnaires, le fondateur eut soin de lui assigner une rente annuelle sur les revenus de la mense abbatiale et du monastère d'Alne. En outre, il obtint du chapitre général de l'ordre de Cîteaux, en faveur du collège de Louvain, les mêmes privilèges que ceux dont jouissait, à l'Université de Paris, le collège des Bernardins qui fut fondé en 1246 par Étienne de Lexington, abbé de Clairvaux et qui devint, en 1520, commun à tout l'ordre de Cîteaux (1). Les efforts de dom Jouvent tendaient à faire revivre les dispositions d'une bulle de Benoît XII touchant les études monastiques. Ce pontife avait décrété que dans chaque monastère considérable l'enseignement de la grammaire, de la philosophie et de quelques autres branches serait donné aux jeunes élèves de la maison, sans admettre à ces leçons des auditeurs étrangers à l'ordre, et que pour les études supérieures on enverrait aux Universités ceux qui montreraient le plus de dispositions à l'étude. D'après la bulle pontificale les chanoines réguliers peuvent étudier aux Universités et y prendre des grades en théologie et en droit canon, mais les Cîteaciens en théologie seulement (2).

(1) Voyez Crevier, *Histoire de l'université de Paris*, tom. I p. 490 et 492.

(2) Ouvr. cit. tom. II p. 324.

Le collège d'Alne subsista dans un état florissant, jusqu'à la fin du dernier siècle. A l'époque de la dispersion de l'Université, les bâtiments furent confisqués et vendus par les révolutionnaires français; plus tard on les transforma en demeures particulières dont la partie principale a été acquise et appropriée pour le nouveau collège Américain de l'Immaculée Conception (1).

L'abbaye d'Alne conserva constamment avec l'Université les relations les plus amicales. Lorsque, pendant les troubles sous l'empereur Joseph II et à l'occasion de l'établissement du séminaire général, plusieurs professeurs de la faculté de théologie et d'autres membres de l'Université encoururent la disgrâce du gouvernement et furent obligés non-seulement de quitter leurs chaires, mais même de s'enfuir de Louvain, ils reçurent à Alne de l'abbé Gérard Gérard, ancien élève du collège de Louvain, une hospitalité qui était de nature à adoucir les peines de leur exil. Au nombre de ces proscrits se trouva le docteur Vande Velde, président du grand collège du Saint-Esprit. Il résida presque une année entière à Alne. Ce célèbre professeur, un des hommes les plus savants de son époque et bibliophile des plus instruits, aimait à se rappeler les jouissances qu'il avait goûtées dans son *Otium Alnense* au milieu d'une des plus riches bibliothèques du pays.

(1) Voyez ci-dessus p. 233.

§ II. *Présidents du collège.*

Le fondateur rédigea pour les étudiants de son collège un règlement conforme à la règle de Cîteaux.

Il en confia la direction à un président, choisi parmi les religieux de l'abbaye, qui devait être gradué en théologie et qui était chargé de diriger les étudiants dans leurs études et de présider les thèses et les discussions qui avaient lieu, une fois par semaine, dans l'auditoire particulier de la maison. Quelquefois même on y faisait des cours privés de théologie. Le fameux Caramuel y Lobkowitz, qui prit à Louvain le grade de docteur en théologie le 22 septembre 1638, demeura longtemps au collège d'Alne où il s'appliqua à la composition de divers ouvrages et où il donna, pendant quelque temps, des leçons de théologie (1).

1. Le premier président, nommé par le fondateur, fut *Jerôme Reyers*, de Saint-Trond, licencié en théologie. Il occupa ces fonctions pendant dix ans, jusqu'à ce qu'on le rappela à Alne pour y remplir celles d'économe et de prieur. C'était un homme supérieur par l'intelligence et par ses vertus. Après la mort de dom Jouvent, arrivée le 25 ou 26 octobre 1635, il fut élu pour lui succéder dans la dignité abbatiale qu'il

(1) Voyez Paquot, *Mémoires*, tom. VIII p. 255. Cet écrivain, de l'ordre de Cîteaux remarque, avec raison, que Caramuel ne fut pas président du collège, comme l'a dit Nicolas Antonio. Voyez les *Analectes* de 1840, p. 45, not. 5.

exerça jusqu'au 16 février 1670, date de son décès (1).

2. Lorsque Reyers quitta la présidence, vers l'an 1647, il eut pour successeur *Maximilien Robaux* qui avait fait avec lui sa profession religieuse à Alne et qui prit aussi en même temps que lui le grade de licencié en théologie à Louvain. Robaux mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1653, et fut inhumé dans la chapelle du collège où son prédécesseur consacra à sa mémoire l'épithaphe suivante :

REVERENDO • ERUDITISSIMOQUE • DOMINO
DOM • MAXIMILIANO • ROBAUX
SACR • THEOL • LICENTIATO • RELIGIOSO
PRESB • ALNENSI • PRÆSIDI • COLLEGII • LOVANI
FRATER • HIERONYMUS • REYERS
EJUS • IN • PROFESSIONE • SACERDOTIO • ET • LICENTIA • SOCIUS
PONEBAT • MORTUO • AN • M • D • C • LIII • MENS • NOV

3. *Innocent Bastin*, de Thuin, venait de faire sa licence en théologie et était bien jeune encore lorsque l'abbé d'Alne, dom Jouvent, lui confia en 1653 la direction du collège. Malgré sa jeunesse, un de ses contemporains n'en fait pas moins un brillant éloge en le nommant *vir gravis, doctus et sedulus* (2). Les religieux d'Alne confirmèrent cet éloge en choisissant en 1670, après la mort de Reyers, dom Innocent Bastin pour abbé de leur monastère. Il mourut en 1676, à l'âge de 50 ans, trentième année de sa profession. L'inscription suivante, placée sur sa

(1) Voyez Lebrocquy, ouvr. cit. p. 400.

(2) Van Langendonck dans la continuation de Vernulaeus, p. 144, édit. de 1667.

tombe dans l'église de l'abbaye, rappelle sa mémoire :

*Præfuit Alna tibi septem Innocentius annis,
Quam cito florentem mors inimica rapit !
Divini officii cantusque invictus amator
Occidit et nostræ perdita gemma domus.*

4. *Basile de Behault*, de Binche, qui devint abbé d'Alne en 1678, après le décès de dom Humbert Hubart, et qui mourut en 1682, administra pendant quelques années le collège.

5. Un autre abbé d'Alne, *Maur Carrion*, élu en 1708, résida longtemps à Louvain comme président du collège.

6. *Bernard Groeninckx*, décédé à Louvain le 8 juin 1762.

7. *François du Bois*, mort à Louvain le 16 avril 1778, à l'âge de 88 ans, dans la soixante-septième année de sa profession religieuse.

8. *Landelin Frère*, licencié en théologie, devint président en 1778 et mourut à Louvain le 12 avril 1782.

9. Avant sa promotion à la dignité abbatiale, en 1790, *Norbert Herset*, le dernier abbé d'Alne, résida pendant plusieurs années à Louvain, où il prit le grade de licencié en théologie et où il remplit les fonctions de président. Ce digne prélat, destiné à survivre à la ruine de son monastère, mourut à Saint-Trond le 15 septembre 1806. Il était né à Verviers le 1 octobre 1738 (1).

(1) Voyez Lebrocqy, ouvr. cit. p. 167, où l'on trouve de cu-

10. Le dernier président fut dom Mathieu Fréon ,
né dans le pays de Liège. Il dut quitter Louvain lors
de la dispersion de l'Université. Nous ignorons l'an-
née de sa mort.

rieux détails sur la vie de ce prélat et sur les derniers jours de
l'abbaye.

**NOTICE SUR M. JEAN JOSEPH VAN LINTHOUT ,
ANCIEN IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ.**

Louvain vient de perdre un de ses citoyens les plus généralement aimés et estimés. M. VAN LINTHOUT, on peut le dire, n'avait point d'ennemis, parce que tout le monde reconnaissait la droiture de son caractère et savait combien il était bienveillant et serviable envers le riche et le pauvre : aussi sa mort laisse-t-elle des regrets universels. Né en cette ville le 16 décembre 1789 de parents honorables, M. Jean Joseph Van Linthout fit ses premières classes sous la direction d'un oncle maternel, M. Charlis, ecclésiastique pieux et savant qui, à la suite des discussions soulevées à l'occasion du concordat, s'était retiré du saint ministère. Il suivit plus tard le cours de philosophie donné, après la suppression de l'Université, par le professeur Liebart qui comptait en même temps, parmi ses élèves, Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Malines, feu le comte de Mûelenaere et plusieurs autres dont les noms sont devenus célèbres par des services rendus à l'Église et à l'État.

En 1819, M. Van Linthout monta, avec son associé feu M. Vanden Zande, une imprimerie qui, en peu de temps, devint très-importante par la publication d'une foule de bons ouvrages encore connus

et appréciés. Nous pouvons ajouter, à la louange du défunt, que jamais un livre dont les principes laissaient à désirer sous le rapport de l'orthodoxie ne sortit de ses presses, et même qu'il n'hésita point à renoncer plus d'une fois aux avantages matériels, pour rester fidèle à ses convictions religieuses.

En 1830, il embrassa chaudement la cause nationale et s'associa à tous les hommes d'ordre pour combattre ou arrêter les excès et maintenir la tranquillité publique. Lors du rétablissement à Louvain de l'ancienne *Alma Mater*, à laquelle il était si dévoué, Van Linthout reçut le titre d'*imprimeur de l'Université* que portent encore ses successeurs.

Van Linthout était non-seulement un imprimeur actif et intelligent, mais il possédait aussi des connaissances littéraires qu'on ne rencontre pas toujours dans cette profession. Il s'était beaucoup occupé de la langue flamande et il soigna la traduction de plusieurs écrits populaires. On lui doit aussi des éditions classiques de *Cornelius Nepos* et de *Ciceronis Orationes selectæ* qui se distinguent par la correction du texte et par un choix de notes recueillies dans les meilleurs commentateurs. C'est lui qui fonda, avec son associé Vanden Zande, le *Journal des Petites Affiches*, dont les *Mélanges* renferment plusieurs articles sortis de sa plume. Ajoutons encore, comme une dette de reconnaissance rendue à sa mémoire, que plus d'un écrivain dont il imprima les ouvrages lui sut gré des observations consignées par lui sur la marge des épreuves de ses écrits.

En 1850, il quitta les affaires et ne s'occupa plus, dès lors, que de ses devoirs de chrétien et d'œuvres de charité. Toujours simple dans son genre de vie, toujours prêt à rendre service à ses concitoyens sans distinction d'opinion, Van Linthout fut, pendant sa longue carrière, le vrai type de l'homme de bien.

Une mort, en quelque sorte imprévue, l'enleva à sa famille et à ses amis le 12 novembre 1862. La nombreuse assistance qui suivit son convoi jusqu'à la tombe et qui se fit remarquer pendant ses obsèques a constaté combien le défunt était l'objet de toute la sympathie des Louvanistes et en particulier de tous les membres de l'Université.

TABLE.

<i>Adresse présentée par l'Université au roi Léopold I, à l'occasion du rétablissement de la santé de Sa Majesté.</i>	5
<i>Discours prononcé à la salle des Promotions le 5 novembre 1862, par P. F. X. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église primaire de St-Pierre pour le repos de l'âme de M. Philibert Vanden Broeck, prof. ord. à la faculté de théologie.</i>	7
<i>Discours prononcé à la salle des Promotions le 5 novembre 1862, par Monsieur le professeur J. B. Lefebvre, après les obsèques de M. Vanden Broeck.</i>	21
<i>La croisade pacifique.—Vie et travaux de Nicolas Cleynaerts ; par M. le professeur J. J. Thonissen.</i>	28
<i>Notice des manuscrits des docteurs en médecine Vander Belen, Plempius, Peeters, Rega, etc.</i>	73
<i>Documents relatifs à la mission du docteur Henri Gravius à Rome, en 1590.</i>	92
<i>Lettre de félicitations adressée par l'Université au docteur Jean Vendeville, le 3 janvier 1588, à</i>	

<i>l'occasion de sa nomination au siège épiscopal de Tournai.</i>	101
<i>Monument érigé à Verrebroeck, en l'honneur du professeur Philippe Verheyen.</i>	105
<i>Notice sur le collège d'Alne ou d'Aulne.</i>	111
<i>Notice sur M. Jean Joseph Van Linthout, ancien imprimeur de l'Université.</i>	120

ANALECTES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

P. F. X. DE RAM.

N° 27.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET C^{ie},

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ.

1864.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 28 JANVIER 1863, PAR P. F. X. DE RAM, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL POUR LE REPOS DE L'ÂME DE MONSIEUR JEAN MOELLER, PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MESSIEURS,

Ce fut pour nous tous un spectacle bien navrant lorsque, à une distance de quelques jours seulement, nous vîmes le fils suivre son père au tombeau. L'un venait à peine de s'endormir doucement dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 30 novembre 1862, quand l'autre nous fut enlevé à l'improviste et dans la force de l'âge, le 11 du mois suivant.

En présence de cette double perte, qui a causé des regrets si douloureux et si légitimes, notre unique consolation fut de nous résigner, avec une famille éplorée, aux saints et mystérieux décrets de Dieu, qui a voulu que deux hommes, intimement et exemplairement unis durant la vie entière, assis constamment sous le même toit, au même foyer, devinssent inséparables dans la mort même : QUOMODO ET IN

VITA SUA DILEXERUNT SE, ITA ET IN MORTE NON SUNT SEPARATI (1).

Le respect que nous portons à la mémoire de l'un et de l'autre ne nous permet pas de vous parler de notre regrettable professeur M. Jean Møller, sans vous donner auparavant quelques détails sur la carrière de son père, M. Jacques Nicolas Møller, professeur honoraire à la Faculté de philosophie et lettres, ce saint et vénérable vieillard, qui passa une grande partie de sa vie dans la retraite, dans la prière, dans l'étude de la philosophie spéculative, et dont le nom se rattache au premier mouvement catholique qui se manifesta en Allemagne, au commencement de notre siècle, lorsqu'un homme illustre, le comte Frédéric Léopold de Stolberg, rentra dans le sein de l'Église (2).

M. Nicolas Møller naquit, le 6 février 1777, à Porsgrund en Norwège, où son père Hans Møller était établi comme médecin. Après avoir reçu, sous la direction paternelle, sa première éducation littéraire, il fut envoyé à l'université de Copenhague, où il fit de brillantes études et obtint le diplôme requis dans les états danois pour avoir accès aux fonctions publiques.

Mais ses goûts le portaient irrésistiblement vers l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Une bourse de voyage, que le gouvernement danois lui accorda pour étudier à l'étranger la minéralogie et la géologie, lui permit de se rendre à Berlin, où il retrouva un ancien condisciple de Copenhague,

son ami et son compatriote Henri Steffens. Celui-ci jouissait également d'une bourse de voyage; comme Nicolas Moeller, il s'adonnait aux sciences et, comme lui, il était rempli d'enthousiasme pour la nouvelle philosophie allemande de Kant et de Fichte. Une amitié des plus étroites se forma entre les deux Norwégiens, — amitié dont Steffens a consigné un touchant témoignage dans ses Mémoires (3).

Ils se rendirent à Freyberg, pour y suivre les cours du grand minéralogiste Abraham Gottlob Werner; ensuite M. Moeller alla à Paris entendre les leçons de l'abbé Haüy et de Cuvier. Dans son pèlerinage scientifique, il s'arrêta enfin à Iéna, où il retrouva encore son ami Steffens et où ils se livrèrent ensemble avec une ardeur nouvelle à l'étude de la philosophie spéculative.

Iéna et Weimar étaient à cette époque le centre du mouvement intellectuel de l'Allemagne protestante. Là, sous le patronage de Charles Auguste, duc de Saxe-Weimar, se trouvaient réunis Goethe, Schiller, Tieck, les deux Schlegel, Fichte, Schelling et bien d'autres noms célèbres. Schelling, quoique n'étant encore qu'à son début, formait déjà école et exerçait un ascendant extraordinaire sur les esprits les plus distingués.

Parmi ses nombreux disciples, le professeur de Iéna affectionnait particulièrement Steffens et Moeller; mais ses doctrines philosophiques furent loin d'exercer la même influence sur l'un et sur l'autre. Nés tous les deux dans le luthéranisme, qui, dès

le commencement de la prétendue Réforme, avait envahi la partie septentrionale de l'Europe, les deux amis suivirent une voie différente par rapport à leurs convictions religieuses : Steffens, après avoir hésité longtemps entre la vérité et l'erreur, s'engagea dans le dédale d'une philosophie de la nature pour aboutir, plus tard, à un luthéranisme aussi outré qu'intolérant; Møeller, fidèle à la grâce d'en haut, s'identifia de plus en plus avec les doctrines positives du catholicisme.

Dans l'entre-temps un retour vers la foi catholique s'était opéré à un autre point de l'Allemagne. Le comte de Stolberg, la famille Droste de Vischering, le vénérable Overberg et la princesse Amélie de Gallitzin formaient à Munster le centre d'une salutaire réaction en faveur des idées catholiques (4).

M. Nicolas Møeller, n'écoulant que la voix de sa conscience, rentra, lui aussi, dans le sein de l'Eglise à Hambourg où, en 1804, le jour même de ses noces, il abjura le luthéranisme avec sa femme, qui s'était convertie avec lui. Il savait quel immense sacrifice cet acte religieux allait lui imposer : l'intolérance protestante des lois danoises brisait tout son avenir dans sa patrie; alors, comme aujourd'hui, le néophyte catholique était exclu des charges publiques, souvent même condamné à la peine de l'exil.

La charité inépuisable du comte de Stolberg accueillit le généreux proscrit et le détermina à se fixer près de lui, à Munster.

C'est là que naquit, le 1 août 1806, notre profes-

seur Jean Möeller ; il eut , au baptême , pour parrain le noble protecteur de son père , et pour marraine la princesse Marianne , fille de la princesse Amélie de Gallitzin (5).

Enfant unique , Jean Möeller demeura toujours et partout avec son père . Depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort , à peine rencontrons-nous un intervalle de quelques jours de séparation . De bonne heure , ils semblaient avoir pris l'engagement sacré de faire ensemble jusqu'au bout le pèlerinage de la vie . Ils s'étaient dit avec un poète de l'antiquité : *Ibimus æterno fœdere juncti* (6). Et nous , revenant à une pensée qui nous domine , nous dirons d'eux avec nos livres saints : *AMABILES ET DECORI IN VITA SUA, IN MORTE QUOQUE NON SUNT SEPARATI* (7).

Un sentiment de délicatesse , qui fit craindre à M. Möeller père de rester trop longtemps à charge à son noble bienfaiteur le comte de Stolberg , l'engagea à accepter à Nuremberg les fonctions d'intendant d'un seigneur allemand . Plus tard on lui offrit une place mieux en harmonie avec ses goûts et ses études : devenu gouverneur du jeune prince de Kinsky , qui venait de perdre ses parents , il se fixa , en 1816 , à Prague , où son pupille et son fils fréquentèrent ensemble les cours du gymnase . Lorsque le prince de Kinsky eut terminé les études requises en Autriche pour suivre la carrière militaire , M. Möeller père alla , avec sa famille , s'établir à Dresde , où son beau-frère , le célèbre Tieck (8), était directeur du théâtre et lecteur du roi , avec le titre de conseiller aulique . Les

années passées à Dresde, dans une atmosphère éminemment artistique et littéraire, firent époque dans sa vie comme dans celle de son fils, qui y acheva les études préparatoires à son éducation académique.

Le souvenir d'avoir été, à cette époque, l'objet de la bienveillance de Goethe formait pour M. Möller fils une des réminiscences les plus vivaces de ses premières années. Un des chefs-d'œuvre dramatiques du grand poëte ayant obtenu, sur la scène de Dresde, un succès d'enthousiasme, Tieck chargea aussitôt le jeune étudiant d'aller à Weimar rendre compte de ce succès à Goethe.

En 1825 et 1826 le fils, toujours accompagné de ses parents, suivit les cours de philosophie à l'université de Vienne. En quittant cette ville, pour se rendre à Bonn, ils s'arrêtèrent pendant quelques jours, d'abord à Heidelberg, au château de M. Frédéric Schlosser, et ensuite à Coblenz, où l'immortel Joseph Görres était revenu de son exil.

Les noms de Schlosser et de Görres avaient, à des titres divers, une grande popularité parmi les catholiques allemands; l'édifiante charité de l'un, le savoir immense de l'autre attiraient vers eux tous les esprits et tous les cœurs. Ces nobles noms — qu'on me permette de leur rendre ici un hommage personnel — me rappellent à moi-même des relations et des souvenirs bien chers.

Arrivé à Bonn, en automne 1827, M. Möller père continua à s'y livrer à des travaux philosophiques, tout en s'occupant principalement de l'éducation de

son fils qu'il destinait à la carrière de l'enseignement. Le jeune Möller y fréquenta les cours de philosophie et d'histoire de Niebuhr, de Windischmann, de Welcker et de plusieurs autres professeurs d'une grande renommée. Après avoir complété ses études dirigées spécialement vers l'histoire, il écrivit, pour l'obtention du grade de docteur en philosophie et lettres, sa dissertation inaugurale sur les anciens Saxons. Le 20 février 1830, il subit à l'université de Berlin les épreuves du doctorat avec tant de distinction que le vieux Hegel, qui présidait la cérémonie comme recteur, s'élança de son fauteuil pour le presser affectueusement dans ses bras.

A Bonn, MM. Möller père et fils vivaient dans une grande intimité avec MM. Windischmann et Walter, autour desquels venait se grouper alors tout ce que Bonn et les provinces rhénanes comptaient de plus dévoué au catholicisme (9). Ce fut dans cette respectable famille, en 1829, que j'appris à connaître et à estimer les deux Möller. Le fils nourrissait alors l'espoir de pouvoir être agrégé un jour à l'université de Bonn comme *privat-docent* ; mais, à cause de ses convictions religieuses, une barrière insurmontable s'élevait devant lui ; et, malgré les preuves de capacité qu'il avait données à Berlin, malgré la publication de quelques travaux historiques hautement appréciés par les savants, la carrière de l'enseignement supérieur lui paraissait fermée pour toujours en Allemagne.

A mon retour dans ce pays, au commencement de

1..

l'année 1834, M. Møller dirigeait avec son père, à Dusseldorf, une maison d'éducation sous le patronage des principales familles catholiques des provinces rhénanes. La prochaine érection d'une université catholique en Belgique avait fait renaître chez le jeune Møller l'espoir de pouvoir se consacrer à l'enseignement académique. Les recommandations les plus honorables, celles surtout de feu mon vénérable ami le docteur Binterim et de M. Windischmann père (10), me firent un devoir de le comprendre au nombre des premiers collaborateurs d'une œuvre que la bénédiction du Ciel a fait grandir et que Møller a honorée par plus de vingt-huit années de travaux et de dévouement.

Le Corps épiscopal le nomma professeur extraordinaire d'histoire à la faculté de philosophie et lettres. Au mois d'août 1837, il devint professeur ordinaire.

Je regrette, Messieurs, que l'ordre des faits et les détails qu'il me reste à donner m'empêchent de vous parler des écrits de M. Møller père (11). Je suis obligé, pour ne pas abuser de votre attention, de me borner à vous présenter le tableau de la belle carrière remplie par son fils dans sa patrie d'adoption, au sein de l'Université catholique.

Par un travail opiniâtre, M. Møller se plaça bientôt à la hauteur de sa mission et, dès l'ouverture de son cours, une sympathie réciproque s'établit entre le professeur et les élèves, — sympathie s'étendant d'année en année sans jamais s'affaiblir.

Son cours, qui comprenait l'antiquité et le moyen

âge , était basé sur un système clair et méthodique.

Les faits exposés par le professeur reposaient sur une étude approfondie des sources de l'histoire et des travaux de la science moderne. Il ne faisait jamais un vain étalage d'érudition. Au commencement de l'histoire de chaque peuple et de chaque période , il se contentait de faire une revue générale des sources auxquelles il avait recours en suivant les règles d'une bonne et sévère critique ; mais , lorsque , dans l'enchaînement des faits , il rencontrait un point controversé , il ramenait ses auditeurs aux sources , et il ne se prononçait qu'après avoir pesé la valeur des différents témoignages historiques.

A l'immense multitude des faits , tous examinés à l'aide d'une critique consciencieuse , le professeur adaptait une admirable classification. Convaincu que la chronologie seule est impuissante à mettre de l'ordre et de la clarté dans le chaos des événements , il s'exerça , avec un rare talent , à distinguer les faits principaux — *les époques* — des faits accessoires qui doivent s'y rattacher. Son système de classification s'étendait même aux moindres détails , de sorte que les faits les plus divers venaient se grouper naturellement dans le cadre d'un tableau plein d'harmonie et de clarté.

A ce point de vue , le plan de son histoire du moyen âge — histoire dans laquelle la classification rencontre les obstacles les plus graves , — est particulièrement remarquable.

Dans ses écrits comme dans son enseignement ,

M. Moeller apportait un soin extrême à l'étude et au développement de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la *partie pragmatique* et la *partie philosophique*.

Après avoir exposé les faits qui composent l'histoire, il remontait, par une induction légitime et précise, au principe générateur. Il prenait ce principe à son entrée dans le monde et le suivait dans toutes ses manifestations ultérieures. L'histoire devenait ainsi entre ses mains une science, et l'exposé des institutions des peuples tant de l'antiquité que du moyen-âge formait une des sections les plus intéressantes de son cours. L'étude des phases de la civilisation, à différentes époques, devenait en quelque sorte une introduction à l'étude approfondie des sciences sociales et politiques.

Dans la sphère élevée de la philosophie de l'histoire, — cette branche d'études qui a produit de nos jours tant de déplorables aberrations, — Moeller se défiait de toute théorie qui n'avait pas son fondement rationnel et positif dans les faits mêmes. Il repoussait toute idée préconçue. Sa tâche à lui, c'était de montrer chaque événement avec son caractère propre, chaque fait avec sa couleur; c'était de juger les différents systèmes et les différentes tendances des écoles historiques de nos jours, de ne rien admettre qui fût contestable au point de vue du principe religieux et du bon sens, d'établir une exactitude rigoureuse à la place des conceptions phantastiques produites par les partisans des idées de Vico et de Herder; en un

mot, la tâche qu'il ambitionnait de remplir, c'était d'apprécier dans leur vérité les temps, les œuvres et les hommes.

Vous savez, Messieurs, que l'honneur d'avoir fondé une véritable philosophie de l'histoire appartient à un père de l'Église. C'est saint Augustin qui le premier, dans son admirable ouvrage de *la Cité de Dieu*, fit défiler les nations et les empires sous le regard de Dieu ; c'est ce puissant génie qui détermina le premier le cercle providentiel dans lequel s'enchaînent et se développent les événements humains sans que la liberté intérieure de l'homme souffre la moindre atteinte. Ni parmi les anciens ni parmi les modernes, nul n'a mieux parlé de l'action de la Providence ; nul n'a mieux fait comprendre un ordre providentiel dans la gloire comme dans les désastres mêmes des nations.

Dans les temps modernes, le génie de Bossuet s'appropriâ la thèse de saint Augustin. A l'école de ces deux maîtres, illustres parmi les plus illustres, Moeller se forma un point de départ et, se guidant d'après ces modèles, il tâcha de résoudre les plus graves problèmes de la philosophie de l'histoire.

L'intérêt qu'il portait à ses élèves l'engagea à publier d'abord la partie de son cours qui embrassait les événements du moyen âge. A l'époque de cette publication, en 1837, il nous manquait un ouvrage classique sur cette importante partie de l'histoire défigurée d'une manière si étrange par les adversaires du catholicisme. Le *Manuel*, comme le *Précis de*

l'histoire du moyen âge (1841), répondaient donc à un besoin réel de l'enseignement catholique.

La première publication de M. Moeller obtint un grand et légitime succès, non-seulement dans le pays, mais aussi à l'étranger. Grégoire XVI l'honora d'un bref en date du 12 mai 1838 (12); les hommes les plus compétents, tels que MM. Guizot (13), Leo, César Cantu et d'autres encouragèrent l'auteur par des lettres flatteuses, et l'Académie royale des Sciences de Munich lui décerna le diplôme d'associé, en le félicitant d'avoir dignement contribué à restaurer l'étude de l'histoire du moyen âge (14).

L'Allemagne réclama une traduction de ce livre. Moeller lui-même acquitta cette dette envers son pays natal. Une traduction italienne parut à Naples. En France, dans presque tous les ouvrages classiques publiés sur la matière, on mit largement à profit le travail de notre professeur d'histoire; on alla même jusqu'à y imprimer un *Cours d'histoire* qui n'est souvent, dans certaines parties, qu'une reproduction servile du *Manuel* de M. Moeller (15).

Ce qui couronne le mérite de ces travaux, c'est l'influence salubre que leur savant auteur a exercée sur l'enseignement de l'histoire à tous les degrés.

Les élèves qui se préparaient à la carrière de l'enseignement étaient ses élèves de prédilection. Il leur consacrait des soins tout particuliers et, à l'Institut philologique que nous avons emprunté aux traditions académiques de l'Allemagne (16), il leur faisait des cours sur *la Méthode d'étudier l'histoire*, sur *la Mé-*

thode de l'enseigner dans les collèges , sur la Critique historique et la Chronologie , sur la Géographie physique et sur l'Ethnographie. A ces différents cours étaient joints des exercices par écrit et de vive voix dans lesquels les élèves remplissaient le premier rôle, tandis que le professeur se contentait de les diriger et de juger du mérite ou des défauts de leurs essais.

Cet enseignement pratique , qui était devenu entre les mains de Møller une espèce de clinique pédagogique , a porté ses fruits : le professeur eut la satisfaction de former plusieurs élèves distingués qui ont propagé, avec des succès éclatants, ses principes et sa méthode et qui occupent aujourd'hui très-honorablement des chaires d'histoire dans l'enseignement moyen comme dans l'enseignement supérieur.

L'absence d'un ouvrage classique sur l'histoire universelle de nature à répondre aux exigences de nos convictions religieuses et des progrès scientifiques de notre époque détermina M. Møller à publier deux cours d'histoire, l'un destiné à l'enseignement moyen : *Cours complet d'histoire universelle*, l'autre destiné à l'enseignement primaire : *Cours élémentaire d'histoire universelle*. Ces deux publications, avec le *cours approfondi* qu'il a fait à l'Université pendant sa longue carrière professorale et qui plus tard sera mis au jour, nous l'espérons, par les soins de la piété filiale, embrassent donc l'enseignement de l'histoire aux trois degrés : supérieur, moyen et primaire.

Tandis que Møller travaillait ainsi sans relâche pour faire fleurir et pour régénérer en quelque sorte

l'étude de l'histoire dans son pays d'adoption, le souvenir des besoins de son pays natal, où il avait conservé de nombreuses et honorables relations, se réveillait sans cesse dans son esprit. Depuis longtemps il préparait, dans de vastes proportions, la publication d'une histoire universelle écrite en allemand; mais la mort est venue interrompre l'œuvre dont le premier volume vient de paraître à Fribourg en Brisgau.

D'autres travaux encore, se rapportant pour la plupart d'une manière moins directe à ses études historiques, exercèrent tour à tour sa plume. Il entretenait des correspondances avec les *Feuilles politiques* de Munich, avec l'*Univers* et le *Monde* de Paris, avec la *Revue de Dublin* et avec d'autres organes de la presse catholique, à l'étranger et dans le pays. Il fut un des collaborateurs de la *Revue de Bruxelles* dirigée par deux hommes dont le nom brille avec un glorieux éclat non-seulement dans les annales parlementaires, mais aussi dans les fastes littéraires de la Belgique (17). Lorsqu'à cet important recueil périodique eut succédé, en 1842, la *Revue des Revues*, M. Møller prit une part très-active dans la direction de la nouvelle publication, jusqu'à ce que fut fondée la *Revue catholique* qui reçut de lui plusieurs communications importantes.

L'activité qui animait M. Møller ne lui permettait pas de se borner uniquement aux devoirs de l'enseignement et aux travaux du cabinet. Doué d'une âme ardente et d'un cœur généreux, il se sentait entraîné

à agir constamment dans l'intérêt du bien, et il se dévouait avec un vigoureux élan à toute œuvre qui avait un lien d'affinité avec ses convictions religieuses et politiques.

La jeunesse académique était l'objet de ses prédications. Un écho sympathique de son cœur répondait toujours à toutes les aspirations généreuses et légitimes du jeune homme dont l'éducation, à l'Université, doit être une préparation sérieuse à la vie publique. Ce fut dans ce but que M. Moeller devint le fondateur et le soutien intelligent de la Société d'Émulation, qui se plaça dignement à la hauteur de son dévouement paternel.

Mais si, dans une association destinée à former la jeunesse, il aimait à en encourager les membres par sa présence et par ses conseils, s'il se plaisait à animer les débats de toute la chaleur de ses convictions, il éprouvait une jouissance plus grande encore en s'intéressant à différentes associations charitables, à celles surtout qui sont destinées à soulager la misère des pauvres. C'est ainsi que nous l'avons vu provoquer l'établissement de plusieurs œuvres de charité et leur prêter un concours actif. L'œuvre des bons livres à Louvain, l'œuvre de saint Charles Borromée à Tournai, l'œuvre de saint François Régis, la Caisse d'épargnes pour l'achat de provisions d'hiver, l'œuvre des soupes à prix réduit, enfin l'œuvre des Petites-Sœurs des pauvres ont trouvé en lui un propagateur plein de zèle et un aide éclairé.

En qualité de membre du comité de charité de la

paroisse de Saint-Jacques, il rendit de nombreux services aux pauvres; il ne craignit pas même, pour les secourir, d'exposer ses jours à l'époque où le choléra sévissait à Louvain.

Sa vie comme tout ce qui lui était aussi cher que la vie, il n'aurait pas un seul instant hésité à en faire généreusement le sacrifice à Dieu, chaque fois que l'honneur ou la défense des grands intérêts de la cause catholique auraient pu le réclamer.

Ici, Messieurs, nous devons vous faire connaître un trait admirable du dévouement et de l'amour sans bornes dont il était enflammé pour la défense des droits de l'Église et de son chef, le glorieux et vénéré pontife et martyr Pie IX.

M. Moeller regrettait que sa position de fortune ne lui permît pas de contribuer abondamment, au gré de ses désirs, à la collecte du denier de Saint-Pierre. « Eh bien, me dit-il un jour avec un élan d'amour et » de générosité, je payerai la dette que je dois à » l'Église; je donnerai un de mes fils au Saint-Père. » — Ce fils, enrôlé un des premiers à l'époque de l'organisation de l'armée pontificale, devint lieutenant des Zouaves et fut du nombre de cette héroïque jeunesse qui s'illustra à jamais dans les événements de Castelfidardo, de Lorette et d'Ancône (18).

La trahison, secondée par une armée nombreuse, écrasa impitoyablement la phalange pontificale dont la défaite restera gravée dans l'histoire comme un triomphe et une gloire pour les vaincus, comme une honte pour les vainqueurs. Lorsque le nombre et les

noms des victimes, immolées à Castelfidardo, nous étai^{ent} encore inconnus, les poignantes inquiétudes de la tendresse paternelle torturèrent le cœur du professeur de Louvain. Et cependant, dans la douleur qui l'accablait, il me disait, avec un héroïque courage : « Si mon fils a succombé pour la cause de » l'Église et de son Chef, un autre de mes enfants » ira le remplacer sous le drapeau pontifical. » — Ces paroles, Messieurs, sont restées dans ma mémoire comme une touchante et mélodieuse réminiscence de ces traits de courage qui se manifestent dans plus d'une page de l'histoire des premiers martyrs du christianisme.

C'était encore en vue d'une grande et noble cause qu'il prononça un chaleureux discours à la quatorzième réunion des Associations catholiques de l'Allemagne, tenue à Aix-la-Chapelle au mois de septembre dernier. Il y prit l'initiative pour rechercher les moyens d'arriver à l'érection, depuis si longtemps désirée et toujours différée, d'une université catholique en Allemagne. Sur sa proposition, qui fut saluée par les applaudissements de l'assemblée tout entière, on résolut de hâter la fondation d'une université catholique, de nommer une commission permanente chargée de l'exécution du projet et de réunir, dans les mains de cette commission, les fonds nécessaires pour la stabilité de l'œuvre (19).

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que la bénédiction du Ciel féconde et développe le germe de la pensée qui a fait tressaillir d'espérance et de

joie l'assemblée d'Aix-la-Chapelle. Espérons que bientôt l'Allemagne possèdera comme nous un enseignement supérieur en harmonie avec les convictions et les traditions les plus chères d'un peuple catholique, — ces traditions si vivement et si fortement enracinées dans notre sol, et que ni la haine ni l'astuce de nos adversaires ne sauront jamais étouffer.

Hélas ! l'initiative prise par M. Moeller à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle a été en quelque sorte le chant du cygne dans sa vie publique.

Ceux auxquels il a été donné de le voir de près et dans sa vie privée savent tout ce qu'il y avait dans son cœur de bon, de compatissant, de loyal et de généreux. Quelquefois l'excès de sa générosité l'exposait à méconnaître ses propres intérêts ; quelquefois même la franchise de son caractère semblait dénoter je ne sais quelle apparence de brusquerie ; mais un fond inépuisable de bonté et de dévouement le rendait toujours infiniment cher à ses nombreux amis.

Dans sa vie privée comme dans sa vie publique, partout et toujours il était l'homme du devoir, — l'homme pénétré de l'importance de ses obligations.

S'il nous était permis de le suivre dans ses relations de famille, que de beaux exemples de piété filiale et de tendresse paternelle n'aurions-nous pas à révéler ? En nous plaçant auprès de lui, à son foyer domestique, — en considérant le culte plein de respect et de sollicitude qu'il vouait à ses vieux parents, et les

soins affectueux dont il entourait sa famille, nous ne saurions regarder ce tableau sans être attendris jusqu'aux larmes.

Homme de conviction, il était avant tout un chrétien profondément religieux, animé d'une foi vive et éclairée, d'une piété exemplaire, assidu à la prière et à la fréquentation des sacrements.

Il savait que la prière est pour l'âme ce que les aliments sont pour le corps, — le suc qui la nourrit, la force qui la soutient. Il savait que le secours d'en haut nous vient par la prière, qu'il n'y a pas de vie chrétienne — pas de vie véritable et forte — sans l'oraison.

M. Moeller semblait destiné à fournir une longue carrière ; mais, hélas ! une pleurésie aiguë, contractée à la suite des soins qu'il s'imposa nuit et jour au chevet du lit de mort de son vénérable père, devait briser tout à coup cette active existence. Condamné à garder le lit le jour même où s'accomplissaient les cérémonies de l'Église sur la dépouille mortelle du père, le fils se désolait amèrement de ne pouvoir rendre avec nous les derniers hommages à la mémoire de celui qu'il avait tant aimé.

La maladie fit bientôt des progrès effrayants et résistait aux soins les plus empressés et les plus multipliés de l'art. M. Moeller sentait la gravité de sa position ; le jour de la fête de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge, il reçut, sur sa demande, avec une foi vive et exemplaire, les Saints-Sacrements et, après avoir béni sa famille éplorée, il ne

demanda plus autre chose que l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu.

L'heure du sacrifice suprême n'était plus éloignée : sa vie si dignement remplie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes se termina par une mort précieuse devant Dieu, le 11 décembre 1862.

Les larmes que ce triste événement a fait verser, le concours immense et le pieux recueillement qui se manifestèrent à la cérémonie funèbre, les touchants adieux déposés sur sa tombe par notre jeunesse académique (20), le respect qui consacre déjà sa mémoire, le généreux accueil fait à la souscription pour l'érection d'un monument (21), disent assez que M. Moeller fut un de ceux dont la mort laisse une trace profonde dans le cœur de ses amis comme dans le souvenir des hommes.

L'objet de nos regrets, naguère l'objet de nos affections, se repose maintenant du travail de la vie dans le sein de Dieu, où ses bonnes œuvres l'ont suivi. Maintenant aussi, nous n'avons plus qu'à lui adresser le salut si consolant du chrétien : *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur*, BEATI MORTUI QUI IN DOMINO MORIUNTUR (22). Il a vécu et il est mort éclairé par les divines espérances d'une religion qui console, qui sauve, qui transforme la vie mortelle en une vie immortelle.

Dans les joies comme dans les peines de nos fonctions rectorales, c'est toujours vers vous, ô MARIE, vierge sainte et immaculée, que nous tournons nos regards ! Patronne et protectrice de l'Université, c'est

quand nous nous prosternons à vos pieds que des consolations ineffables se répandent sur nous. Mère de grâces et de miséricorde, nous vous supplions de consoler, de protéger, de bénir ceux qui pleurent la perte d'un père chéri, le soutien et l'honneur de la famille. — Vous savez, ô MARIE, que le professeur JEAN MOELLER aimait à être compté au nombre des plus humbles de vos enfants; que dans l'enseignement même de l'histoire il aimait à glorifier votre nom; que sa tendre dévotion envers vous le porta à se faire administrer le saint Viatique le jour même où l'Église célèbre une de vos plus sublimes prérogatives. Sa dernière heure, comme toutes les heures de sa vie, a été marquée par un acte de pieuse confiance en votre toute-puissante protection. Nous espérons donc fermement que, par votre intercession, il jouit déjà dans le Ciel, — dans le séjour éternel du rafraîchissement et de la paix, — de la couronne de justice réservée par votre divin Fils à ceux qui ont bien combattu le combat de la foi : CORONA JUSTITIÆ QUAM REDDET MIHI DOMINUS IN ILLA DIE JUSTUS JUDEX, NON SOLUM AUTEM MIHI, SED ET IIS QUI DILIGUNT ADVENTUM EJUS (23).

NOTES.

(1) *Brev. Rom. in festo SS. Apost. Petri et Pauli.*

(2) Le comte de Stolberg vint à Munster et y prit son domicile, au printemps de 1800. C'est à cette époque qu'il rentra dans le sein de l'Église catholique avec son épouse et ses enfants. Son exemple et ses écrits lus avec un égal intérêt par les protestants comme par les catholiques contribuèrent efficacement à provoquer un grand nombre de conversions.

(3) Henri Steffens, né en 1773 à Stawanger en Norwège, élevé à Copenhague, habitant successivement Kiel, Iéna, Halle, Breslau et enfin Berlin, où il mourut en 1845, a publié en danois et en allemand un grand nombre d'ouvrages philosophiques, des manuels de géognosie, des romans, des pamphlets politiques et des livres de controverse théologique. Il était le disciple de prédilection de Schelling qui lui fit l'honneur de publier ses écrits posthumes avec une notice biographique. Voyez Christian Bartholomess, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse, depuis Leibnitz jnsqu'à Schelling*, tom. II p. 455.

Les premiers volumes des mémoires que Steffens publia sous le titre : *Was ich erlebte. Aus der Erinnerung niedergeschrieben*, 10 vol. in-8° imprimés à Breslau, renferment beaucoup de détails sur M. Nicolas Møller.

(4) Voyez la *Vie de la princesse Amélie de Gallitzin, née comtesse de Schmettau*, par le docteur Théodore Katterkamp, doyen du chapitre et professeur de la faculté de théologie à Munster, traduit de l'allemand, Namur 1842 in-8°; et l'ouvrage publié récemment par le docteur Th. Menge : *Der Graf Friedrich Leopold Stolberg und seine Zeitgenossen*; Gotha, 2 vol. in-8°.

(5) La princesse Amélie de Gallitzin, décédée le 27 avril 1806, avait recommandé en mourant à sa fille de la remplacer comme marraine. La princesse Marianne, devenue princesse de Salm-Reifferscheid-Krautheim, mourut à Düsseldorf en 1824.

(6) Ovide.

(7) Lib. II Reg. cap. I vers. 27.

(8) Madame Tieck était la sœur de Madame Nicolas Mœller, née Caroline-Élisabeth Alberti, de Hambourg.

(9) Voyez le *Discours prononcé le 22 mars 1839, aux obsèques de M. Charles Joseph Windischmann, professeur ordinaire d'anatomie à l'Université catholique de Louvain*. Ibid. 1839, in-8°.

(10) Dans une des lettres que m'adressa, en 1834, M. Windischmann père, se trouve le passage suivant :

« J'ose encore vous recommander pour la chaire d'histoire M. Jean Mœller qui, comme je l'ai appris, a déjà eu l'honneur de fixer votre attention. C'est un jeune savant très-instruit et surtout très-catholique, recommandable sous tous les rapports... Nous souhaitions de le voir nommé pour l'enseignement de l'histoire à notre université (*de Bonn*); mais comme la majeure partie des professeurs de la faculté de philosophie professe le protestantisme et s'oppose avec acharnement à sa nomination de privat-docent, il n'y a pas d'espoir de le placer ici. Cette vive et injuste opposition me semble même un titre de recommandation. Veuillez donc me permettre que je vous recommande cette affaire avec empressement. »

Vers la même époque M. Mœller père m'écrivit une lettre dans laquelle l'affection paternelle s'allie à l'élévation des sentiments. « M. le docteur Binterim, dit-il, vous a proposé mon fils pour une chaire d'histoire à votre nouvelle université... Si l'amour paternel ne m'éblouit point, j'espère

» de la droiture des intentions de mon fils et de son savoir
 » qu'il ne démentira jamais la recommandation de votre
 » ami Binterim... Quel que soit le résultat de ma démar-
 » che, je souhaite que le Ciel bénisse le nouvel établis-
 » sement qui contribuera grandement à faire reconnaître
 » partout que c'est Dieu qui donne la vraie science, *Pater*
 » *luminum*, et à faire rentrer dans la bonne voie les
 » universités allemandes devenues depuis longtemps les
 » pépinières de l'incrédulité et de la fausse science. Dans
 » l'histoire surtout nos universités ont travaillé avec une
 » malheureuse activité pour fausser les monuments histo-
 » riques et pour établir que l'erreur a été dans l'ordre des
 » choses et, pour ainsi dire, la foi commune. Avec la grâce
 » de Dieu, l'Université catholique de Belgique viendra con-
 » fondre le mensonge et l'erreur. »

(11) Voyez ci-dessous la notice des écrits de M. Jacques-Nicolas Mœller.

(12) Voici la lettre apostolique :

« GREGORIUS PP. XVI.

» Dilecte Fili salutem et apostolicam benedictionem.
 » Perlatum ad Nos est cum tuis literis exemplum primæ
 » partis Historiæ mediæ ævi quam gallica lingua exarasti,
 » et Venerabilis Fratris Archiepiscopi Mechliniensis jussu
 » recognitam probatamque Lovaniensibus typis uno volu-
 » mine in publicum edidisti. Ipsam equidem legere non
 » potuimus, distenti ut sumus occupationibus plane gra-
 » vissimis in supremi Apostolatus munere hac præsertim
 » difficultate temporum sustinendo. Donum tamen offi-
 » ciumque tuum grato animo accepimus, ac sensibus tuæ
 » erga Nos Sanctamque hanc Sedem pietatis ac reverentiæ,
 » quos memoratis in literis consignasti, mutua paternæ
 » nostræ charitatis testificatione respondemus. Hujus quo-
 » que pignus habeto Apostolicam Benedictionem, quam

» tibi, Dilecte Fili, cum veræ omnis prosperitatis voto con-
» junctam amanter impertimur.

» Datum Romæ apud S. Petrum die 12 maii anno 1838,

» Pontificatus Nostri anno octavo.

» (*Signatum*) Carolus Vizzardelli, SS. D. N. ab epistolis
» latinis.

» (*Superscriptio*) Dilecto Filio Joanni Møller doctore
» decuriali historiæ tradendæ Lovanium. »

(13) Nous aimons à reproduire aussi la lettre de M. Guizot.

« Du Val Richer (Par Lisieux. Calvados) 17 oct. 1837.

» Je vous remercie, Monsieur, de l'intéressant volume
» que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je l'ai par-
» couru avec un vrai plaisir. Je suis heureux d'avoir pris
» quelque part à la régénération des études historiques. Je
» suis convaincu qu'elles doivent exercer désormais une
» grande influence et sur l'état des esprits et sur l'adminis-
» tration des affaires humaines. Je pense comme vous,
» Monsieur, que le rôle du christianisme dans la civilisation
» moderne a été immense et n'est encore ni compris ni
» apprécié, tant s'en faut. Le drame n'est pas encore à son
» terme et le christianisme y tiendra encore une bien
» grande place.

» Recevez, je vous prie, Monsieur, avec tous mes remer-
» cîments, l'assurance de mes sentiments les plus distin-
» gués. — Guizot. »

(14) On lit dans le diplôme : *Academia Literarum et Scien-
tiarum regia Boïca... Te Joannem Møller, in Alma Uni-
versitate Lovaniensi catholica professorem dignissimum et
de restauranda medii ævi historia optime meritum, socium
externum die III augusti MDCCCXLIV cooptavit.*

(15) Cette remarque se rapporte surtout au Manuel publié
en France sous le nom de M. Drioux.

(16) Voyez le règlement organique dans l'*Annuaire* de
1855, p. 147.

(17) *La Revue de Bruxelles*, publiée sous la direction de MM. A. Dechamps et P. De Decker, de 1837 à 1841, forme 27 vol. in-12.

(18) M. Jean Möller a reçu du Saint-Père la croix commémorative de Castelfidardo et la croix de chevalier de l'ordre de Pie IX.

(19) Dans l'excellente revue de Mayence *Der Katholik*, octobre 1862, pag. 385, on trouve le récit complet de tout ce qui concerne la quatorzième réunion générale des Associations catholiques de l'Allemagne.

Le discours de M. Möller sur l'état de l'enseignement catholique en Belgique (*Das Katholische Unterrichtswesen in Belgien*) y est reproduit p. 432-444.

Qu'on me permette de rectifier ici deux assertions inexactes qui se sont glissées dans ce discours.

A la page 440 on lit : « Hern de Ram wurde zum *Rector* » *magnificus* errannt und vereinigte zugleich die Stelle » des Kanzlers derselben, welche unser unvergesslicher » ebenso gelehrter wie bescheidener verstorbenen Freund » Binterim, damals Pfarrer in Bilk, dem dieselbe angetra- » gen worden, ausgeschlagen hatte. »

Ma position m'ayant mis à même de connaître de très-près, dès le commencement, tout ce qui se rapporte à la fondation de l'Université catholique, m'autorise à dire qu'il n'a jamais pu être question d'offrir à mon docte et vénérable ami Binterim les fonctions de *chancelier de l'Université*, puisque pendant les délibérations relatives à la fondation de cet établissement l'idée ne s'est pas même présentée de créer un chancelier académique.

Anciennement, dans la première organisation des Universités en France, en Allemagne et ailleurs, les fonctions de chancelier étaient très-importantes; plus tard cette autorité ne fut plus que nominale et honorifique, conservant

seulement le droit de bénir les gradués ou de conférer *auctoritate apostolica* les grades académiques. Pour ce qui concerne l'Université catholique, d'après les dispositions de ses fondateurs le pape Grégoire XVI et le Corps épiscopal de la Belgique, le droit de conférer les grades est réservé au recteur.

D'ailleurs, aucune mention de la charge de chancelier n'est faite ni dans les *Statuts de l'Université catholique* dont la première rédaction remonte au mois de décembre 1833, ni dans le *Decretum erectionis* que le Corps épiscopal publia dans la congrégation tenue à Malines le 10 juin 1834. Voyez ces deux documents qui sont réimprimés dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain* de 1863, p. 187 et 196.

A la page 440 du discours de M. Møller on lit encore : *Man beschloss mit zwei Facultäten der philosophischen und der theologischen den Anfang zu machen.* Lorsque l'Université catholique fut inaugurée à Malines, non pas deux, mais trois facultés étaient déjà constituées, celle des sciences physiques et mathématiques, celle de philosophie et lettres et celle de théologie.

(20) Le *Journal de Bruxelles*, dans son num. du jeudi 18 décembre 1862, donne le récit suivant :

« Le 15 décembre ont eu lieu à Louvain les funérailles de M. Jean Møller, docteur en philosophie et lettres, professeur ordinaire à l'Université catholique, membre de l'Académie royale de Munich, né à Munster (Westphalie), le 1^{er} août 1806, et pieusement décédé à Louvain, le 11 décembre de cette année.

» Nous avons déjà dit quelle perte font en la personne de M. Møller l'Église, la Belgique, sa patrie d'adoption, sa famille, l'Université et la science. Le concours extraordinaire de monde, appartenant à toutes les classes de la société et à toutes les opinions, qu'on a vu à ses funérail-

les , est une preuve des regrets universels que cette mort prématurée inspire et de l'ardent désir qui était dans tous les cœurs de rendre un dernier hommage public au savoir et aux vertus du défunt.

» Les étudiants de l'Université, qui portaient à M. Møller autant d'affection que de respect , se pressaient en foule autour de la maison mortuaire , portant au bras le signe de deuil. De toutes les parties du pays , les anciens élèves de l'Université étaient accourus pour se joindre à eux. Ils montraient , par leur empressement , combien ils étaient fidèles au culte de la reconnaissance et de l'amitié.

» Précédé d'un corps d'harmonie formé d'étudiants , le funèbre cortège s'est rendu à l'église de St-Michel. Le cercueil , sur lequel était étalée la robe professorale illustrée par la science et le dévouement du défunt , était porté par des élèves. Les membres de la faculté de philosophie portaient les coins du poêle. Venaient ensuite les fils du défunt , qui seront les dignes héritiers de ses exemples , puis Mgr Laurent , évêque de Chersonèse , ami intime de M. Møller , venu d'Aix-la-Chapelle pour lui rendre les derniers devoirs ; Mgr de Ram , recteur magnifique de l'Université , et le corps académique.

» La messe a été célébrée au milieu d'un profond recueillement et l'assistance était si considérable que l'offrande n'a pas duré moins d'une demi-heure. Les absoutes ayant été récitées , le cortège a repris sa marche par la rue de Namur , vers le cimetière d'Heverlé , lieu de sépulture de la famille.

» Les étudiants ont voulu porter le corps de leur bien-aimé professeur jusqu'à sa dernière demeure. Le silence grave et recueilli gardé par la foule n'était interrompu que par les airs funèbres exécutés par l'harmonie qui précédait le cortège. On voyait , à l'attitude de tous ceux qui en fai-

saient partie, qu'ils étaient unis dans une commune douleur, et tous ceux qui se trouvaient sur le passage du cortège en donnaient des signes non équivoques. Les fenêtres des maisons de la longue rue de Namur étaient garnies de personnes qui avaient voulu être témoins de cette touchante démonstration. On ne se rappelle pas en effet, à Louvain, en avoir vu de plus nombreuse et de plus imposante.

» Le clergé de la paroisse d'Heverlé reçut le cortège aux abords de l'église, et, après que les cérémonies eurent été accomplies à l'église, il se dirigea vers le cimetière où, quelques jours auparavant, les membres et les amis de la famille avaient vu s'ouvrir la terre pour recevoir les dépouilles mortelles de M. Nicolas Møller. Ses petits-fils, en l'absence de son fils M. Jean Møller, déjà retenu au lit par la maladie qui devait l'enlever si rapidement, avaient rendu à leur grand-père les derniers devoirs, et ils revenaient à cette même place où l'on allait déposer pour jamais leur père bien-aimé. Cette pensée suffisait seule pour arracher des larmes des yeux de tous les assistants.

» Mgr Laurent et Mgr de Ram se tenaient à côté du curé pendant qu'il récitait les touchantes prières de l'Église sur la tombe des morts, et tous les assistants s'y associèrent avec une piété et un élan qui montraient bien qu'unis dans la même foi, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme.

» Selon l'usage de l'Université, l'éloge funèbre de ses membres se prononce à la salle académique après le service que l'Université fait solennellement célébrer en l'église de Saint-Pierre, mais la jeunesse universitaire était trop impatiente d'exprimer publiquement son affection envers le défunt pour qu'il ne lui fût pas accordé de devancer le jour de cette cérémonie et d'adresser à M. Møller un adieu chrétien avant que la terre se refermât sur sa dépouille mortelle. Trois discours très-courts furent prononcés au milieu d'un religieux silence et d'une sympathique attention. »

M. E. Neeffs, membre de la commission des étudiants, fut l'interprète du sentiment général dans le discours qu'on va lire.

« Messeigneurs, Messieurs. Étudiants de l'Université catholique, nous venons déposer un dernier hommage, au bord de cette tombe si tôt entr'ouverte.

» C'est une dette de reconnaissance que nous acquittons, c'est un pieux devoir que nous avons à remplir.

» Qui de nous oubliera jamais le professeur éminent, l'ami dévoué qui, il y a quelques jours encore, se trouvait au milieu de nous?

» Doué d'une science aussi exacte qu'étendue, d'un caractère aimant et chaleureux, M. le professeur Möller rendait aimable les aridités de la science. Nous l'avons vu dans sa longue carrière se dévouer tout entier au développement des connaissances humaines, et nous saluons en lui, avec un légitime orgueil, un des fondateurs de l'école historique chrétienne.

» Oui, Messeigneurs, Messieurs, à toutes ses études, à tous ses travaux présidait la plus noble, la plus sublime des inspirations, celle d'affermir la foi catholique.

» Tout autre éloge serait superflu. Le souvenir que tous nous en gardons dans nos âmes parlera plus haut que toutes les louanges.

» Nous nous souviendrons toujours des doctes leçons de cet homme distingué! Toujours, ô maître cher et regretté, nous aurons présent à la mémoire ce dévouement sans bornes qui nous apprenait à porter haut et droit l'étendard de nos convictions catholiques.

» Le deuil de sa famille a été le deuil de toute la grande famille universitaire; l'un a perdu un père tendre et dévoué, l'autre un ami sûr et éclairé.

» Et maintenant, Messeigneurs, Messieurs, loin de nous cet éternel adieu de ceux qui n'ont point d'espérance!

» Le grand chrétien que nous pleurons , le soldat héroï-
» que est allé recevoir dans un monde meilleur la couronne
» réservée à ceux qui ont combattu. Il nous voit , il nous
» protège de là-haut. Tel est notre espoir , telle est notre
» consolation ! »

Après M. Neeffs, M. J. Van Biervliet a pris la parole comme vice-président de la Société d'Émulation , une des créations dans lesquelles se résume le dévouement de M. Møller envers les étudiants et dont nous avons plusieurs fois fait connaître le but et les travaux :

« Messieurs, Messieurs. Au nom de la Société d'Ému-
» lation , je viens dire un dernier adieu à celui dont le
» dévouement sans bornes pour la jeunesse universitaire
» conçut la première idée de notre Association , et qui
» pendant douze ans lui prodigua ces trésors de bonté, cette
» paternelle affection et toutes ces richesses d'une grande
» et noble intelligence dont le souvenir vivace perpétuera à
» jamais , avec notre reconnaissance , nos regrets et notre
» douleur.

» Non content de venger lui-même la vérité des sarcasmes
» de l'ignorance et des calomnies de l'impiété , M. Møller
» voulut associer à son œuvre la jeunesse catholique. Lors-
» que le vice et l'irréligion appellent sous leur drapeau
» toutes les passions et toutes les rancunes pour engager
» contre l'Église catholique l'éternel combat de l'intolé-
» rance et de l'anarchie contre le droit de la liberté, il faut
» que la génération nouvelle apprenne de bonne heure à se
» façonner à la lutte et à monter un jour hardiment sur la
» brèche pour défendre sa foi outragée et les droits de sa
» conscience.

» Ce fut cette œuvre de puissante initiation qu'entreprit
» M. Møller; citoyen dévoué à la chose publique, fils obéis-
» sant de l'Église , il nous apprenait à placer notre patrio-

» tisme sous la garde de nos convictions religieuses , et à
» tremper nos caractères à la source de toutes les vertus.
» C'était lui qui nous excitait à ouvrir nos intelligences à
» la vérité et nos cœurs à la liberté ; c'était lui encore qui
» nous apprenait à ne point rougir de confesser la foi
» d'Ozanam et de Lacordaire et à ne point abdiquer la
» dignité de notre conscience devant le spectacle de toutes
» les lâchetés et de toutes les apostasies du siècle.

» O vous , le plus dévoué et le plus affectueux de nos
» amis et de nos bienfaiteurs , recevez dans ce moment
» solennel , avec le dernier hommage de notre douleur, le
» serment , que nous jurons tous , de garder intact l'héri-
» tage sacré de vos exemples et de vos leçons , et de ne
» point faillir à la tâche que vous nous avez imposée pour
» la gloire de Dieu et pour le salut de la société. »

Un troisième discours fut prononcé par M. Georis , au nom des anciens étudiants de l'Université.

« Messieurs , Messieurs. Permettez-moi de venir dé-
» poser à mon tour sur cette tombe, avant qu'elle se referme
» à jamais, un dernier tribut d'hommages et de regrets. Des
» voix plus autorisées et plus éloquentes vous diront ce
» qu'a été comme professeur et comme savant celui que
» nous pleurons, elles vous retraceront sa brillante carrière
» dans l'enseignement, que la mort, hélas ! est venue briser
» trop tôt pour la religion dont M. Moeller était un des
» plus vaillants défenseurs , pour l'Université catholique
» dont il était une des gloires , pour sa patrie d'adoption
» qu'il aimait d'un immense amour.

» C'est au nom des anciens étudiants de l'*Alma Mater*,
» au nom de l'amitié , car l'éminent et modeste professeur
» était l'ami de tous ceux dont il avait été le maître , que
» je prends la parole dans cette douloureuse circonstance.

» Vous connaissez tous son dévouement sans bornes pour

» ses élèves, vous savez tous que, pour les initier aux mys-
 » tères de la science, il ne s'épargnait aucun travail ni
 » aucune fatigue. Il leur appartenait tout entier. Mais ce
 » n'était pas assez pour lui de leur avoir découvert dans
 » ses leçons et dans ses livres les profondeurs des temps
 » passés, l'affection qu'il portait à tous ceux qui venaient
 » s'asseoir autour de sa chaire n'était pas satisfaite; elle les
 » suivait lorsqu'ils quittaient les bancs de l'Université pour
 » aller utiliser dans la société les connaissances qu'ils
 » avaient acquises. Aussi il fut leur bienfaiteur autant que
 » leur maître. Comme une mère veille sur les premiers pas
 » de son enfant, il veillait sur leur entrée dans la vie du
 » citoyen avec la plus tendre sollicitude. Et non content
 » d'avoir été leur protecteur, de les avoir aidés à surmonter
 » les obstacles qui rendent toujours difficiles les débuts
 » d'une carrière, il était pour eux un conseiller aussi sage
 » que désintéressé. Si des difficultés se levaient sous leurs
 » pas, si peut-être des périls venaient les ébranler, il rani-
 » mait leur courage, il réchauffait leur ardeur, il relevait
 » leur force et les excitait à recommencer plus vaillamment
 » la lutte et à tenir d'une main plus ferme le drapeau de la
 » vérité autour duquel nous combattons et qui fut toujours
 » l'idole de son noble cœur. Aussi la mort inattendue de
 » M. le professeur Møller a retenti comme un coup de fou-
 » dre dans l'âme de tous les anciens étudiants de l'Univer-
 » sité qui tous le chérissaient comme le meilleur des pères.

» Maintenant il nous est ravi cet ami si sincère et si
 » dévoué. Immobile et glacé, il est couché là au fond de
 » cette tombe et dans quelques instants la terre le dérobera
 » pour toujours à nos regards. Il a cessé de battre ce cœur
 » si bon et si généreux; cette âme si ardente et si passion-
 » née pour la vérité et pour le bien s'est envolée vers la
 » source de tout bien et de toute vérité. Ah! si notre dou-
 » leur pouvait attendrir la mort, tu te réveillerais de ton

» tombeau , cher professeur, tu nous serais rendu et long-
 » temps encore nous puiserions aux trésors de ton amitié.
 » Mais non, elle est insensible et nous devons nous incliner
 » devant les décrets de la Providence. Il ne nous reste pour
 » alléger le poids de notre affliction que la foi et l'espérance
 » qu'un Dieu a apportées sur la terre!

» Reçois donc , tendre ami , ce dernier tribut de recon-
 » naissance ; elle sera éternelle comme ton souvenir. Ton
 » souvenir vivra à jamais dans nos cœurs. Ton exemple
 » sera toujours devant nos yeux pour nous édifier et nous
 » encourager : c'est le plus bel hommage qu'il nous soit
 » possible de rendre à ta mémoire. Puissions-nous, après
 » avoir imité tes vertus dans cette vie , te rejoindre dans la
 » céleste patrie où le souverain juge , nous en avons la
 » ferme confiance, t'a donné la couronne de justice.

» Adieu , maître bien-aimé, adieu , cher ami , adieu ! »

La foule se retira tranquillement sous l'émotion des sentiments qu'elle venait d'entendre exprimer et qui répondaient aux siens. Louvain n'oubliera jamais ce solennel hommage rendu à l'un de ses habitants, qui à toutes les qualités du professeur unissait toutes les vertus du citoyen. Ce qui donnait aux funérailles de M. Møller les proportions d'une grande manifestation de la foi catholique , c'est que tous voulaient honorer en lui non-seulement le savant écrivain , le professeur dévoué à ses élèves , mais l'homme de bien infatigable qui depuis 1835 n'a cessé de soutenir et d'organiser ou de promouvoir toutes les bonnes œuvres qui fleurissent à Louvain.

(21) La plupart des organes de l'opinion conservatrice ont reproduit le généreux appel , publié d'abord dans l'*Union de Charleroi* du 24 décembre par un des anciens élèves de M. Møller.

(22) Apoc. XIV. 13.

(23) Epist. 2 ad Timoth. IV. 8.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE M. MOELLER PÈRE (1).

Les écrits de M. Jacques Nicolas Möeller se réduisent à une série d'articles et d'opuscules ayant pour objet la philosophie spéculative et l'histoire de la philosophie.

Ses premières recherches, pendant la première période de sa vie, à l'école de Schelling, portaient sur la nature. Ce fut son point de départ. Guidé par un remarquable esprit d'investigation, il aspirait à s'élever, de degré en degré, jusqu'au premier principe de toutes choses. Mais à mesure qu'il étendait le cercle de ses recherches, il flottait de plus en plus dans l'indécision, et quand enfin il aborda les mystères de la science religieuse, il se trouva un moment plongé dans une nuit profonde. En effet, les demi-vérités du luthéranisme, dans lequel il était né, s'étaient évanouies à la première épreuve de la réflexion. L'absence d'un fondement solide, pouvant servir d'appui à ses recherches et à ses spéculations philosophiques, devint un tourment insupportable pour une âme aussi élevée. C'est alors que l'Église catholique se révéla soudainement à lui, avec la splendeur de ses dogmes, avec la profondeur de ses mystères, avec l'ascendant de son autorité inébranlable comme le roc.

C'est le 27 janvier 1804 qu'il fit son abjuration, avec sa femme, dans la chapelle de la légation autrichienne à Hambourg. Dès ce moment le spirituel adepte de l'école de Iéna devint un disciple aussi humble que soumis de l'Église catholique.

(1) Les principaux détails de cette notice et de celle qui suit nous ont été fournis par M. le docteur Charles Möeller, nommé récemment professeur agrégé à la faculté de philosophie et lettres pour la chaire d'histoire devenue vacante par le décès de son père.

Pour s'orienter dans les investigations philosophiques, il se mit à étudier les Saints Pères, les scolastiques, les grands théologiens et les mystiques de tous les temps; cette étude l'occupait, plus que toute autre, jusqu'à la fin de sa vie.

Une fois en possession de la vérité, M. Møller chercha à la propager avec la même ardeur qu'il avait mise à l'obtenir. Ses relations avec des protestants distingués provoquèrent plus d'un retour à la foi catholique.

Sa conversation, comme ses écrits, avait un cachet particulier. Causeur aimable et spirituel, il abordait quelquefois, sous la forme légère de la plaisanterie, les questions philosophiques les plus sérieuses; il savait faire naître des controverses utiles et faire ressortir les conséquences vraies ou fausses d'un principe. Il disait les choses comme il les voyait et dans l'ordre où il les voyait, se laissant aller à toute la liberté de la causerie et mêlant sans recherche, mais non sans grâce, la science, la piété, les fleurs de la poésie et même la pointe de l'ironie. Sa conversation et ses écrits tenaient quelque chose de la méthode socratique, et il semble s'être représenté lui-même avec les allures naturelles de cette méthode dans son *Dialogue sur la grâce*, imprimé dans le *Katholik* de Mayence.

Du reste, M. Nicolas Møller n'aspirait à rien moins qu'à la gloire littéraire. L'étude et la prière remplissaient sa retraite. Jamais il ne songea à la composition d'un grand ouvrage; ses productions ne forment qu'une suite de feuilles détachées de ses spéculations philosophiques, écrites à la prière de ses amis, tantôt pour suggérer une nouvelle solution dans les questions controversées, tantôt pour combattre des théories en opposition avec la foi. Quand il avait énoncé ce qu'il croyait devoir dire, il ne s'inquiétait guère du travail qu'il avait livré au public. Par un excès de mo-

destic, il n'eut même aucun soin de conserver un exemplaire de ses productions et il semblait ignorer ce qu'il avait publié aux différentes époques de sa vie. Il en résulte qu'il devient difficile d'avoir une liste bien complète de ses opuscules et que celle qui suit présente peut-être plus d'une lacune.

1. Dans le *Zeitschrift für speculative Physik* de Schelling, et dans le *Kritische Journal der Philosophie* de Schelling et de Hegel (Iéna et Tubingue, 1800-1803), différents articles sur la philosophie dynamique.

2. *Über Steffens Schrift : « Karikaturen des Heiligsten ; »* dans les *Wiener Jahrbücher*, 1820.

3. Différents articles contre l'Hermésianisme. Un des premiers, pendant son séjour à Bonn, il tira des ouvrages de Hermès une série de propositions erronées qu'il soumit, dans une courte brochure, au jugement du public.

4. *Die Lehre der Kirche von der Gnade Gottes. Gespräch ;* dans le *Katholik* de Mayence, 1821.

5. *Johannes Scotus Erigena und seine Irrthümer ;* Mayence 1844, in-8°. — M. le professeur N. J. Laforet a donné (dans la *Revue catholique*, tom. II p. 525 et p. 531) une analyse très-complète de cet écrit. « L'intéressant ouvrage, dit-il, dont nous allons rendre compte est une preuve nouvelle du respect profond que M. Möller porte aux décisions de l'Église. En effet, l'examen qu'il fait de la doctrine et des erreurs d'Érigène n'a pas seulement le mérite de l'érudition philosophique et théologique : « C'eût été, dit M. Möller, un travail assez ingrat de rappeler à la lumière des erreurs vieilles et surannées, pour les soumettre de nouveau à une critique depuis longtemps arrêtée par l'histoire ; » mais l'auteur a eu en vue de détruire une opinion fautive qui compte déjà quelques partisans distingués dans l'Allemagne catholique, et de justifier en même temps la rigueur

avec laquelle l'Église a traité les œuvres de Scot, surtout son fameux livre *De Divisione naturæ*, où le panthéisme se trouve enseigné de la manière la plus formelle. Telle est la pensée qui a dicté l'ouvrage, tel est le but que s'est proposé le religieux écrivain, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface. Mais tout riche d'idées chrétiennes et philosophiques, M. Möeller les sème à pleines mains sur tout son passage, et, à côté des aberrations de Scot, chaque page de ce judicieux écrit offre au lecteur attentif les vues les plus profondes sur les principes qui doivent diriger le philosophe chrétien dans toutes ses recherches et le préserver de l'erreur. »

6. Dans le *Katholische Zeitschrift* de M. Dieringer. Cologne 1844-45. — War die Theodicee Schellings jemals eine christliche. — Historischer Versuch über Muhamed und der Ursprung des Islams (travail qu'il reproduisit en français et dont il donna lecture à la séance du 28 juin 1840 de la Société littéraire de l'Université catholique). — Parmenides und Hegel. — Über die Dialectik Hegels.

7. Dans la *Revue de Bruxelles*, première série 1836-40. — Coup d'œil sur le mouvement intellectuel et religieux en Allemagne. — État de la philosophie moderne en Allemagne. — Giordano Bruno, sa vie et ses doctrines. — Lettre en réponse à M. Altmeyer. — Des idées historiques de M. Altmeyer.

8. Dans la *Revue de Bruxelles*, nouvelle série 1842. — Foi et science. — Sur l'ouvrage de Blanc St-Bonnet : de l'Unité de la Société. — Parménide et Hegel. — État de la philosophie moderne en Allemagne (réédité en un vol. in-8° de 219 pages, Louvain 1843).

9. Dans la *Revue des Revues*. Louvain-Liège 1851-55. — Essai sur le dynamisme. — De la liberté dans son principe et dans son développement. — Considérations sur la théo-

rie des idées. — Études sur la philosophie de Gioberti. — L'empirisme et l'ontologisme au point de vue de la liberté. — La chute de l'ange d'après St-Anselme.

10. Dans la *Revue catholique*. Louvain 1843-53. — La sophistique de Hegel. — Essai sur la métaphysique de Lao-Tseu. — De la dynamique des forces morales. — Antoine Gunther et son école.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE M. JEAN MOELLER FILS.

1. *Saxones* : Commentatio historica quam ad summos in philosophia honores obtinendos scripsit Johannes Möller, Danus. Berolini, 1830, in 8°.

2. *Discours prononcé par M. le professeur Møller, le 3 décembre 1835, à l'ouverture de son cours d'Histoire du moyen âge*. Louvain, 1835, in-8°. — « C'est, disait un critique qu'on ne pourra pas accuser d'un excès de bienveillance, un discours tout religieux sur l'histoire. M. Møller envisage l'histoire comme Bossuet; il ne voit au fond de tous les événements que le sort et les intérêts de l'Église de Dieu, et c'est par cette vue qu'il établit dans l'histoire cette unité et cet ensemble qui lui manquent autrement. L'histoire du monde avant Jésus-Christ, l'histoire du monde après Jésus-Christ, voilà sa grande division; la première de ces deux époques, il la regarde comme la *préparation de l'Église*, et la seconde, comme la *conservation de l'Église*. Après quelques considérations générales sur les États et les peuples et sur la manière dont il convient que des chrétiens envisagent tout cela, il arrive au but particulier de ses leçons, c'est-à-dire, à l'histoire de ce qu'on appelle communément le moyen âge, période qui embrasse une durée de onze siècles. On sait que le moyen âge est une

matière difficile à traiter. Quelle variété, quelle obscurité, quels changements continuels, quelle multitude innombrable de peuples, de tribus, de hordes sauvages! quels bouleversements! comment se retrouver au milieu de cette confusion? M. Møller, pour y établir quelque ordre, se laisse encore conduire par l'action de l'Église et croit, par ce moyen, trouver une division aussi simple que vraie. Il établit quatre époques : la première depuis la décadence de l'empire d'Occident jusqu'à Charlemagne, et il l'appelle *période de conversion*, parce que pendant ce temps le christianisme adoucit et civilisa les peuples barbares qui avaient envahi l'Europe. La deuxième époque s'étend depuis Charlemagne jusqu'à Grégoire VII, et il lui donne, non sans quelque raison, le nom de *période d'organisation*. La troisième commence au XII^e siècle et finit au commencement du XIV^e, à la mort de Boniface VIII en 1303. « Pendant cette période, dit le Professeur, l'action de l'Église se résume d'une manière plus distincte dans celle du Saint-Siège, et la société catholique marche d'un pas rapide dans la voie du progrès intellectuel et matériel. » La quatrième et dernière époque embrasse le temps qui s'écoule depuis Boniface VIII jusqu'à la réforme. C'est le temps des grandes découvertes. » *Journal historique et littéraire*, tom. II p. 501.

3. *Histoire du moyen âge*, depuis la chute de l'Empire d'Occident jusqu'à la mort de Charlemagne (476-814), in-8°. Louvain, 1837. On en a publié une traduction italienne à Naples, en 1841.

4. *Précis de l'Histoire du moyen âge* (476-1517), in-8°. Première édition : Louvain, 1841. Deuxième édition : Louvain, 1843.

5. *Cours complet d'Histoire universelle*, divisé en 5 parties, 5 vol. in-12°. Première édition : Hasselt, 1849-55. Deuxième édition : Louvain, 1856-57. Troisième édition :

Tournai 1858-61. Traduit en hollandais : *Volledig Leerboek der Algemeene Geschiedenis* van J. Møller, vijf deelen. Tilburg-'s Hertogenbosch, 1850-56.

6. *Cours élémentaire d'Histoire universelle*, 3 vol. in-13. Louvain-Bruxelles, 1855-59.

7. *Geschichte des Mittelalters* : Erster Band : Die zwei ersten Perioden bis auf Gregor VII, in-8°. Mainz, 1844.

8. *Die Weltgeschichte vom christlichen Standpunkt aufgefasst. Erster Band*, in-8°. Freiburg im Breisgau, 1862.

9. *Anthologie allemande* ou Collection de morceaux choisis en prose et en vers, 1 vol. in-12°. Bruxelles, 1840.

10. De la part que prit Gustave Adolphe à la guerre de Trente ans; en allemand, dans le *Staatsmann* de Pfeilschifter, 1826.

11. Thomas Beckett; en allemand dans le *Catholique* de Spire, 1827.

12. Sur l'Histoire de l'empereur Ferdinand I, par Buchholz; en allemand dans *Zuschauer am Main*. 1855.

13. *Belgische Briefe*; dans les Feuilles politiques de Munich.

14. De la liberté d'enseignement. — De la Belgique etc.; dans le *Rheinische Volkshalle*, 1848-49.

15. *Affaire de Cologne*, suivie de pièces justificatives; in-8°, 130 p. Louvain, 1858. Il publia un article sur la même question dans la *Revue de Dublin*; janvier 1858. Ce recueil (juillet 1858) renferme aussi la traduction en anglais de son travail sur Wallenstein et la guerre de Trente ans.

16. *De l'action sociale des Papes*; dans la *Revue de Bruxelles*. Mai 1859.

17. *Mémoire sur les causes qui ont amené la Réforme*, lu à la séance du 2 décembre 1859 de la Société littéraire de l'Université catholique.

18. *Tableaux chronologiques* : de l'histoire ancienne, —

de l'histoire du moyen âge, — de l'histoire moderne (*Annuaire de l'Université catholique*. Années 1839-40-43).

19. Clément XIV et les Jésuites; dans la *Revue catholique*, tom. V. Année 1847.

20. Correspondance des bords du Rhin, signée X; dans l'*Univers* de Paris, à partir de 1841.

21. *Lettre à M. Defré, rapporteur de la commission d'enquête sur les élections de Louvain*; in-8°. Louvain 1859.

22. *Das Katholische Unterrichtswesen in Belgien*; discours prononcé à Aix-la-Chapelle, dans la réunion des Associations catholiques de l'Allemagne; dans le *Katholik* de Mayence, 1862, pagg. 432-444. Voyez ci-dessus p. 39 not. 9.

DISCOURS PRONONCÉ LE 28 JANVIER 1863, APRÈS
LES OBSÈQUES DE M. JEAN MOELLER, PROFES-
SEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE
DE LOUVAIN, PAR M. FÉLIX NÈVE, DOYEN DE
LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MONSIEUR, MESSIEURS,

Répondant à l'appel de nos évêques, M. JEAN MOELLER recevait en Belgique, il y a vingt-neuf ans, un doux et fraternel accueil. Bientôt après, le jeune représentant de la science allemande prenait possession de la chaire d'histoire à l'Université catholique inaugurée à Malines, et il était de ceux qui avaient l'honneur d'y donner les premières leçons. Sa destinée fut dès lors étroitement liée à celle de l'*Alma Mater* : il la suivit à Louvain, et, par une prodigieuse activité, il contribua aux succès qui ont marqué son existence de plus d'un quart de siècle.

Mais voilà qu'au milieu des travaux que cet homme dévoué poursuivait sans relâche, avec l'ardeur et la confiance qui semblent n'être en partage qu'à la jeunesse, la mort nous l'a enlevé subitement, pour ainsi dire, dans le cours de sa cinquante-septième année. Malgré le poids de ce nouveau deuil qui ravive des

pertes douloureuses, il nous tarde, Messieurs, d'acquiescer à son égard une dette d'affection, de gratitude et de justice. L'heure est venue où la Faculté qui compta le professeur Moëller parmi ses membres doit prendre part aux solennels hommages qui lui sont décernés.

Faisons donc trêve un moment, Messieurs, à la tristesse qui nous accable, et rendons témoignage, devant le pays et devant l'étranger, au savant maître d'histoire dont nous avons perdu le généreux concours. La Belgique est une terre hospitalière entre toutes : cette seconde patrie, qui a joui de ses loyaux services, et qui conserve sa dépouille mortelle, ne sera point ingrate envers lui. L'Université qu'il a éclairée des lumières de son érudition, qu'il a échauffée de son zèle, glorifiera son nom à côté du nom de ses fondateurs : ne vient-on pas de nous le dire avec une autorité à laquelle la voix d'aucun de nous ne saurait atteindre ? Et nous, Messieurs, nous, ses collègues, qui avons été chaque jour les témoins de ses efforts, de ses labeurs, de ses vertus, nous lui devons un tribut spécial de notre attachement et de nos regrets. S'il est vrai que trop souvent, dans le monde de la politique et des affaires, on se fasse gloire de l'ingratitude, nous, chrétiens, voués au culte de la science et des lettres, nous tenons à honneur de pratiquer et d'enseigner aux autres la reconnaissance.

La mémoire de Jean Moëller nous est chère, comme elle est chère à la jeunesse de notre école ; elle est

désormais sous notre garde; elle nous est confiée comme un précieux dépôt que nous transmettrons à ceux qui viendront après nous. Puissé-je aujourd'hui faire entrer dans ce discours qui va lui être consacré, l'expression vraie de nos sentiments communs! Je me croirai constamment votre interprète, Messieurs, en vous entretenant des qualités qui distinguaient éminemment notre collègue, en louant tour à tour le savoir dont il a laissé parmi nous des fruits si abondants, et l'admirable dévouement dont il a donné tant de preuves dans tous ses emplois et dans toutes ses relations.

I.

Serait-il possible, Messieurs, sous l'empire de nos pénibles émotions, de retracer la carrière de M. Jean Moëller, sans donner tout d'abord de respectueux éloges à son vénérable père, mort dans un âge très-avancé, peu de jours avant lui? Leur sort fut, en effet, inséparablement uni, comme il l'avait toujours été jusque-là, pendant les années qu'ils passèrent ensemble dans notre pays, et il a plu à la Providence de rapprocher leurs noms dans nos souvenirs et dans nos hommages.

Originaire de la Norwége (1), mais réputé Danois,

(1) Né à Porsgrund, le 6 février 1777, il est mort à Louvain, le 30 novembre 1862, dans sa quatre-vingt-sixième année. Le corps

M. JACQUES NICOLAS MOELLER avait satisfait en Allemagne son goût passionné pour les hautes sciences, et, dans son amour sincère de la vérité, il avait abjuré le protestantisme à l'époque où grand nombre d'esprits distingués s'étaient librement tournés vers l'Église catholique; il ne cessa plus dès lors de nourrir son intelligence et de fortifier sa foi par de profondes études. Docteur en philosophie, Nicolas Moeller suivit d'un œil pénétrant les questions de science spéculative et de polémique religieuse agitées en Allemagne depuis la fin du siècle passé, et il acquit une juste considération parmi les penseurs de ce grand pays qui vivaient dans la même sphère d'idées. Aussi fut-il à même, après son arrivée en Belgique, de nous faire connaître le mouvement et les principaux systèmes de la philosophie allemande. Nous le vîmes, dans l'âge où d'autres se reposent, reprendre ses recherches favorites et composer des travaux qui restent dignes de l'attention des hommes sérieux. Espérons qu'une biographie, sortant quelque jour de la plume d'un philosophe, nous conservera la fidèle esquisse des problèmes vraiment élevés qui occupèrent sans cesse ce noble esprit jusque dans les années d'une longue et vigoureuse vieillesse.

C'est le lieu de vous rappeler, Messieurs, que Nicolas Moeller donna, avec le titre de professeur hono-

universitaire a assisté à ses funérailles, qui ont eu lieu le 3 décembre, dans l'église de Saint-Michel.

raire, des leçons publiques dans la Faculté de philosophie et lettres, et qu'il fit pendant six ans le cours d'histoire de la philosophie ancienne (1). Ainsi le vénérable et pieux patriarche resta-t-il jusqu'à la fin de sa vie membre de la famille académique, et c'est au plus âgé de nos collègues que nous rendions, il y a peu de semaines, les derniers devoirs. Mais, quand nous songions dans cette funèbre cérémonie aux aspirations de sa grande âme, quand nous nous apprêtions à porter des consolations au fils qui avait réjoui sa vieillesse, comment eussions-nous prévu que ce digne fils eût succombé si promptement aux atteintes d'une maladie aiguë (2) et qu'un second coup non moins accablant eût frappé une respectable famille déjà si cruellement éprouvée ? Que pouvons-nous faire de mieux aujourd'hui, Messieurs, pour honorer la mémoire du père, que de vanter les soins et les exemples qui ont formé l'intelligence et le cœur de son fils, qui ont développé de bonne

(1) De l'année académique 1837-1838 à l'année 1842-1843. — On lui donnait pour attributions, dans le personnel de la Faculté, « l'histoire de la philosophie et les parties fondamentales de la philosophie spéculative. »

(2) Tombé malade le 2 décembre 1862, M. Møller est mort le 11 du même mois, à onze heures du soir. Ses funérailles ont eu lieu le lundi 15 décembre, au milieu d'un grand concours de monde : les professeurs et les élèves l'ont accompagné à pied jusqu'à Héverlé, lez-Louvain, où s'est faite l'inhumation dans la sépulture de la famille.

heure en lui l'esprit de foi avec l'esprit de science et qui l'ont rendu capable de si utiles entreprises ?

Jean Möeller naquit à Münster, en Westphalie, le 1 août 1806. Ce fut un illustre converti, l'historien de la religion chrétienne, le comte Frédéric Léopold de Stolberg, qui le tint sur les fonts baptismaux. Ses parents l'élevèrent avec une tendre sollicitude dans la pratique du catholicisme qu'ils avaient embrassé tous deux le jour de leur mariage (1) : leurs pieuses habitudes et leurs relations distinguées agirent puissamment sur lui dès son enfance.

La vocation scientifique du jeune Möeller se développa sans peine sous les yeux de son père, dans plusieurs grandes villes de l'Allemagne où celui-ci transporta successivement son domicile. Il fut pendant une année élève au gymnase de Nuremberg dont Hegel était alors directeur. De là il passa à Prague et puis à Dresde où il fréquenta trois années de suite l'École de la Croix. Quand vint le moment de commencer son cours de hautes études, il se rendit

(1) Au zèle vigilant de son père répondait l'affection de sa mère, Caroline Élisabeth Alberti, femme spirituelle et courageuse, dont les hautes qualités n'ont échappé à aucun de ceux qui ont été reçus dans l'intimité de la famille. Issue de la maison Alberti, de Hambourg, elle devint la belle-sœur du célèbre poète et romancier Ludwig Tieck, et elle se trouva dans d'excellentes conditions pour apprendre à connaître plusieurs littérateurs du Nord de l'Allemagne. Elle fut appréciée par la société d'élite qu'elle fréquentait avec son mari et son fils, à Dresde, à Vienne et sur les bords du Rhin.

d'abord à Vienne où il assista pendant deux ans aux leçons de philosophie (1825-1827). Désirant ensuite visiter, suivant l'usage généralement reçu en Allemagne, d'autres écoles ayant des titres reconnus à la célébrité, il fit choix de l'Université de Bonn qui avait gagné en peu d'années une immense réputation : la philosophie, l'histoire et la philologie y étaient professées par des maîtres consommés, Windischmann et Brandis, Niebuhr et Welcker, Heinrich et Naeke, qui avaient attiré autour de leurs chaires des étudiants de plusieurs nations. A cause de son goût décidé pour les sciences historiques, Möller s'attacha avec une sorte de prédilection à l'enseignement de Niebuhr dont les investigations sur l'ancienne Rome lui semblaient assurer la rénovation et les progrès de la haute critique; c'est dans le même dessein qu'il écouta Ferdinand Walter et Arndts dont les cours de droit romain et germanique avaient une grande portée pour l'histoire des peuples et des États européens. Enfin, en 1829, il alla prendre à Berlin le grade de docteur en philosophie, après avoir entendu les leçons de Hegel, de Raumer et de Boeck. Le 20 février 1830, il défendit avec les thèses d'usage la dissertation d'histoire qu'il avait composée en latin sous le titre de *Saxones*, et il fut félicité publiquement par Hegel à l'issue de cette épreuve académique. L'écrit qu'il avait présenté à la Faculté de Berlin justifiait de la durée et de la spécialité de ses études : il y exposait ses recherches personnelles sur l'origine, le nom et les plus anciennes migrations

des Saxons, sur leurs affinités avec les peuples scandinaves sous le rapport des croyances, des traditions et des mœurs, et enfin sur leurs guerres de conquête dans la Germanie septentrionale jusqu'à leur soumission par les armes et la politique de Charlemagne.

L'histoire était la branche d'études que Jean Moeller avait préférée dans le cours entier de son éducation, et son souhait était depuis longtemps de pouvoir s'y consacrer exclusivement (1), quand il fut nommé en 1834 professeur d'histoire générale à l'Université catholique. En donnant le cours d'histoire ancienne au début de son professorat à Malines, il mit à l'épreuve de prime abord la méthode qu'il voulait appliquer à la science de l'histoire. Il en concevait l'enseignement comme éminemment sévère, et il entendait lui conserver le caractère et le ton didactiques qu'il a le plus souvent en Allemagne. Dès lors, comme il le fit toujours dans la suite, il renvoyait sans cesse les auditeurs à la lecture des sources, et prenait la peine d'indiquer la valeur des ouvrages qu'il leur importait le plus de consulter. Souvent il rectifiait des préjugés et des erreurs, par exemple des assertions fausses répandues alors dans les classes sur l'autorité du manuel de Heeren.

(1) De 1831 à 1834, il acquit de l'expérience dans l'art d'enseigner, en donnant sa part de leçons dans l'Institut noble, dont son père, M. Nicolas Moeller, était directeur à Düsseldorf.

Mais c'est en abordant, l'année suivante, l'histoire du moyen âge que le docte professeur fit mieux comprendre l'esprit et la portée de sa méthode. Le discours d'ouverture, qu'il prononça peu de jours après l'installation de l'Université à Louvain, fut reçu avec une faveur marquée comme un programme qui présentait les grandes divisions du sujet, comme un résumé des vues que le maître allait développer dans ses leçons et dans ses écrits. Il y exposait en traits généraux son dessein de mettre en lumière la véritable histoire des peuples chrétiens, de refaire les annales souvent défigurées de la société catholique, de réhabiliter des époques de travail et de lent progrès confondues sous la vague dénomination d'âges de ténèbres. Les premiers auditeurs de M. Moeller s'intéressèrent vivement à la tâche qu'il assumait; ils reconnurent bientôt à quel point ses aperçus l'emportaient en exactitude et en vérité sur le tableau des mêmes époques dans des livres d'ailleurs recommandables. Il parlait avec autorité, et il était écouté avec confiance, parce qu'il ouvrait fréquemment à ses élèves une perspective sur la littérature historique de l'Allemagne, si neuve et si vaste, que l'on ne connaissait guère alors en Belgique que par la renommée. En effet, plusieurs travaux éminents d'histoire et de critique conçus dans un esprit inaccoutumé de justice envers l'Église et la Papauté, tels que ceux des Voigt, des Raumer et des Hurter, etc., n'avaient pas encore été traduits en plusieurs langues.

Il fut permis à M. Moeller de partager désormais

son enseignement annuel entre l'histoire de l'antiquité et l'histoire du moyen âge (1); mais c'est à cette seconde partie de ses cours qu'il s'empressa de donner au plus tôt l'appui, on dirait mieux la sanction d'un livre. En 1837, il fit imprimer son *Manuel d'histoire du moyen âge, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la mort de Charlemagne* (2). Ce beau travail répondait à de graves intérêts, religieux et scientifiques. On l'accueillit partout comme la première assise d'une œuvre considérable (3), comme la promesse de recherches systématiques et toujours plus développées. Les hommes instruits de plusieurs pays l'honorèrent de leurs suffrages; ils y louèrent l'initiative prise par l'auteur, le plan et la distribution de l'ouvrage, l'inventaire général des sources, ainsi que la valeur intrinsèque du récit, serrant de près les faits, mais les éclaircissant de point en point par les plus sûrs témoignages. Aussi, quand l'Académie royale des sciences de Munich envoyait le 3 août 1844 à notre collègue le diplôme de membre étranger, désignait-

(1) Jusqu'en 1849, les matières de la candidature en philosophie étant réparties en deux années, le premier des cours d'histoire était destiné aux élèves de la première année, et le deuxième à ceux de la seconde. Plus tard, ces cours ont été partagés entre les deux semestres d'une seule année académique, et la nouvelle loi les a désignés l'un et l'autre sous le titre d'« histoire politique. »

(2) Louvain, Vanlinthout et Vandenzande, 1837, 1 volume in-8°, pp. VIII-468.

(3) Ce volume fut traduit en italien et imprimé à Naples en 1844 : *Manuale di storia del Medio Evo.*

elle la restauration de l'étude du moyen âge comme un service signalé qu'elle entendait récompenser.

Møeller ne suspendit l'exécution complète de son *Manuel* qui devait former quatre volumes , que pour concourir plus directement aux nécessités de l'instruction publique dans sa patrie d'adoption. Le programme des examens de candidature en philosophie restreignant partout à une seule année la durée des leçons d'histoire, il exprima plus d'une fois le regret de ne pouvoir donner des cours spéciaux sur l'histoire d'un seul peuple ou d'un seul État, d'une époque ou d'une institution , comme il est facultatif de faire dans les universités allemandes ; mais il reporta toute sa force d'application à la composition de livres classiques qui pussent satisfaire à des besoins permanents dans l'enseignement moyen aussi bien que dans l'enseignement supérieur (1).

Sous deux titres différents, Møeller continua l'œuvre qu'il avait essayé de fonder par son premier livre. Il fit d'abord paraître son *Précis de l'histoire du moyen âge, depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'à la naissance du protestantisme* (2), renfermant en un seul volume cette période importante de l'histoire universelle , et il en donna , cinq ans plus tard , une

(1) Nous citerons à ce titre une *Anthologie allemande en prose et en vers* , imprimée par ses soins à Louvain (1840 , 1 volume in-8°) et adoptée dans plusieurs collèges.

(2) Louvain , Vanlinthout et Vandenzande , 1844, 1 volume in-8°, pp. VIII , 580.

seconde édition entièrement refondue (1). Dans l'intervalle, il en avait publié lui-même, à Mayence, en langue allemande, une rédaction remaniée et développée en maint endroit, parce qu'il la destinait plus spécialement à son pays natal (2).

Peu d'années après, Moeller voulut faire descendre à tous les degrés de l'enseignement l'usage de sa méthode. Tel était le but de la publication qu'il annonça en 1849 de son *Cours complet d'histoire universelle, à l'usage des collèges et des maisons d'éducation*, divisé en cinq parties : l'histoire des peuples orientaux, celle des Grecs, celle des Romains, l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne. Il a lui-même donné ses soins à trois éditions de ce *Cours*, imprimées à Hasselt, à Louvain et à Tournai (3), et il a fait entrer dans les deux dernières le travail neuf auquel il

(1) Louvain, *ibid.*, 1846, pp. XVI-636 in-8°.

(2) Le tome I^{er} a seul paru : *GESCHICHTE DES MITTELALTERS. Ein Lehrbuch für akademische Vorlesungen und die höheren Classen gelehrter Schulen* (Mainz, Kirchheim, 1844, pp. XXII-492, in-8°). — Ce volume comprend les deux premières périodes jusqu'au pontificat de Grégoire VII.

(3) La première édition, dont la préface est datée du 29 juin 1849, fut terminée chez M. S. Milis, à Hasselt, en 1853, par le tome II de l'histoire du moyen âge (5 volumes in-12). — La seconde fut imprimée, sauf le tome I^{er}, chez M. C. J. Fonteyn, à Louvain, 1853-1858 (cinq parties en sept tomes in-12). — La troisième édition, entièrement refondue, fut confiée à la maison H. Casterman; commencée en 1858 et terminée seulement en 1862, elle comprend cinq tomes grand in-12, dont les deux derniers sont de forts volumes.

s'était livré en vue d'exposer suivant le même plan l'histoire des temps modernes.

Le *Cours complet* venait combler une lacune dans les livres destinés aux humanistes et aux élèves de la section des études dites professionnelles : aussi fut-il bien vite adopté par plusieurs établissements d'enseignement secondaire, en France comme en Belgique (1), et fut-il traduit en hollandais. D'autre part, les étudiants des universités se servirent du même recueil pour entretenir des connaissances antérieurement acquises en histoire et pour suivre avec fruit des leçons approfondies. Telle fut la double utilité des volumes du *Cours* que l'auteur a revus et remaniés successivement avec l'autorité de sa propre expérience et avec le secours des observations judicieuses qu'il avait sollicitées en toute franchise des membres du corps enseignant. Les chapitres relatifs à la géographie des pays qui furent la scène des grands événements ont une incontestable valeur; exigeant l'emploi de cartes et d'atlas classiques (2), ils favorisent des études élémentaires, mais substantielles et fécondes sur chaque période de l'histoire universelle.

(1) L'auteur a publié en outre, à partir de 1855, un travail abrégé en cinq petits volumes in-18 : *Cours élémentaire d'histoire universelle, à l'usage des écoles primaires et moyennes, des institutions commerciales et industrielles et des pensionnats de demoiselles.*

(2) M. Moeller avait le projet de faire graver un atlas adapté aux grandes divisions de l'histoire dans son *Cours complet*.

Des écrivains estimés ont fait usage des aperçus et des résultats consignés par Moëller dans ses publications classiques, et ils se sont plu à le déclarer. Un témoignage loyal, qu'il est doux de recueillir à cet égard, c'est celui du professeur Moke, enlevé lui-même aux lettres vers la fin du mois passé (1). En tête d'un *précis* d'histoire universelle, il disait avoir tiré parti des ouvrages et des recherches de M. Moëller, et, après avoir inscrit son nom dans la dédicace (2), il le remerciait d'avoir « facilité sa tâche par ses écrits et par ses communications amicales, » et de lui avoir fait part de ses travaux « avec cette confiance généreuse qui n'appartient qu'aux hommes d'un savoir véritable. »

En publiant le *Cours complet*, notre collègue se croyait en droit de compter sur le bon vouloir des maîtres qui l'expliqueraient dans chaque classe; car c'était son opinion arrêtée qu'il ne faut jamais imposer à l'élève la peine d'apprendre par cœur les chapitres d'un abrégé d'histoire, mais exiger de lui un exposé des faits étudiés dans cet abrégé, après qu'ils auront été mis en lumière par l'enseignement oral. Moëller supposait que les professeurs qu'il avait lui-

(1) M. Henri Moke, professeur à l'Université et à l'Athénée de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique, est mort à Gand le 29 décembre 1862, âgé de 59 ans.

(2) Gaud, 4^{er} novembre 1849. — Tome I^{er}, *Histoire primitive* (dans l'*Encyclopédie populaire*, éditée par Jamar, à Bruxelles).

même formés comprendraient aussi largement leur tâche : sans doute, il avait rencontré quelques auditeurs d'élite capables de s'y dévouer, et il aimait à penser qu'ils auraient beaucoup d'imitateurs. Il n'ignorait point cependant que nul ne saurait interpréter avec succès le texte d'un manuel devant de jeunes écoliers, sans consacrer un long travail au dépouillement d'une foule d'ouvrages qui lui fourniraient la matière de lectures et d'aperçus variés. Toujours est-il vrai que notre collègue espérait élever par cette voie le niveau de l'instruction et développer chez un grand nombre le goût d'un savoir approfondi.

Sans contredit, Möller a réalisé, au profit de l'enseignement historique, la véritable idée du manuel qui ne manque en Allemagne à l'apprentissage d'aucune branche de la science. On l'a reconnu depuis longtemps dans notre pays, et c'est à la littérature allemande que l'on a demandé plus d'une fois le modèle de ces livres élémentaires, mais instructifs, qui, sous le titre de *Handbuch* ou de *Lehrbuch*, forment la base d'une éducation spéciale et forte. L'Allemagne a justifié l'usage de ces livres par des progrès scientifiques de premier ordre dans des études qui ont ailleurs marché moins rapidement. Cet avantage ne lui a pas été contesté par les savants de plusieurs pays qui ont examiné impartialement l'état des sciences et des lettres en Europe; de ce nombre est le regrettable Charles Lenormant qui n'a pas craint d'avouer ce qui fait défaut sous ce rapport à l'érudition française :

« La culture d'esprit que je demande, disait-il (1),
 » doit être le résultat tout naturel des progrès simul-
 » tanés de la méthode dans toutes les applications
 » de l'intelligence humaine; les facultés individuelles
 » ne croîtront pas, sans doute, mais l'existence d'une
 » foule de *Guides* et de *Manuels*, conçus dans un
 » esprit philosophique, permettra à l'esprit de se
 » répandre sans efforts dans les voies les plus oppo-
 » sées. La tendance encyclopédique des travaux alle-
 » mands est un progrès de ce peuple sur la France;
 » lorsque j'ai cherché à m'expliquer les causes de
 » cette supériorité, je n'en ai pas découvert de plus
 » évidente que l'existence en Allemagne d'un grand
 » nombre d'ouvrages élémentaires, composés par les
 » sommités intellectuelles de la nation : chez nous,
 » on laisse cette tâche aux esprits de quatrième
 » ordre. »

Les manuels de Moëller sont de ces bons livres qui servent de point de départ à une série fructueuse de lectures et d'investigations d'où peuvent sortir des résultats neufs, et même d'importantes découvertes. Non-seulement ils fournissent une instruction abondante et sûre, mais encore ils indiquent au travailleur les secours qui l'aideront à pénétrer lui-même plus avant, à parcourir des routes non encore battues. Jusque dans le cadre de ses traités classiques,

(1) *L'Archéologie, son objet et ses conditions*. — Voir le recueil posthume intitulé : *Beaux-Arts et Voyages*. Paris, 1861, tome I^{er}, p. 436.

il a été donné à l'auteur d'éclaircir des épisodes curieux, mais restés obscurs des événements de l'Italie au moyen âge. Ainsi a-t-il réduit à leur juste valeur des relations qui nous sont venues sur le règne agité de plusieurs Papes au X^e siècle, sur leur rivalité avec la maison des comtes de Tusculum qui étaient à la tête d'un parti italien; il a restitué la généalogie de ces seigneurs de manière à réfuter des traditions injurieuses pour le Saint-Siège, qu'on avait coutume de rattacher à leurs intrigues politiques (1).

Le temps a manqué à Møller pour donner lui-même le tableau complet du moyen âge dans les proportions de son Manuel de 1837. C'est non-seulement l'état inachevé de ce grand ouvrage que nous avons à regretter : nous devons également déplorer qu'il n'ait pu entreprendre, comme il l'avait souhaité, des recherches approfondies sur plusieurs points inexplorés de l'histoire générale dans les siècles laborieux qui ont précédé l'ère moderne. Telle eût été, par exemple, une monographie sur l'histoire de la Prusse et des provinces de la Baltique, dans laquelle il eût mis au jour leur rapide et prodigieuse prospérité, quand, après la conversion tardive de leurs peuples au christianisme, elles vécurent sous

(1) Cette tentative attira l'attention d'écrivains étrangers s'occupant de recherches sur la Papauté au moyen âge, entre autres de M. Charles Lenormant qui, dans une lettre du 24 octobre 1846, demanda à M. Møller de lui faire connaître les éléments du tableau généalogique.

le gouvernement des grands-maîtres de l'Ordre teutonique (1).

Il restera glorieux pour Møller d'avoir deviné l'intérêt capital de recherches d'histoire qui seraient de nature à rectifier l'opinion sur des époques fameuses, mais trop souvent décriées. La question qu'il avait rédigée pour le prix d'histoire dans le concours universitaire sur les franchises communales des grandes villes de la Lombardie sortit de l'urne pour le concours de l'année académique 1855-1856. Le jeune savant qui l'avait traitée ne fut pas dans les conditions voulues par la loi pour subir les épreuves requises (2); mais, s'étant décidé à en agrandir le cadre pour en faire un livre, M. Prosper de Haulleville reçut de Møller les conseils les plus empressés et l'appui le plus chaleureux. C'est donc à l'initiative du professeur de Louvain que l'on doit le tableau d'un épisode d'histoire européenne qui montre sous un magnifique aspect l'action de la Papauté dans les luttes des Italiens contre les empereurs pour leurs constitutions et leurs libertés communales (3). En

(1) Ce point de recherches n'a été qu'indiqué dans le *Précis*, édition de 1846, pp. 520-525, et dans le *Cours complet*, 5^e édition, tome IV, pp. 385-389.

(2) Voir le *Rapport* lu à la distribution générale des prix, aux Augustins, le 27 septembre 1856 (*Annales des Universités de Belgique*, 15^e et 16^e année, p. 400. — Bruxelles, 1859).

(3) *Essai sur l'histoire des communes lombardes, depuis leur origine jusqu'au XIII^e siècle* (Gand et Paris, 1857-1858, 2 volumes grand

1861, un grand prix, un prix national a été décerné à l'*Histoire des communes lombardes*, comme au meilleur ouvrage appartenant aux sciences morales et politiques (1). Möeller applaudit à une telle récompense; mais c'est justice de dire que le problème résolu dans le livre couronné avait été signalé à notre jeunesse studieuse par l'infatigable apologiste du moyen âge.

Enfin, Messieurs, ne terminons pas l'esquisse des travaux littéraires de Jean Möeller, sans donner de justes regrets à la brusque interruption de l'œuvre qu'il avait commencée au service de la grande patrie allemande. Ce n'était rien moins que « l'histoire du monde envisagée au point de vue chrétien. » Il l'avait rédigée dans sa langue maternelle, sous la forme d'un récit suivi, dégagé de tout appareil de notes et de citations. Mais, de ce cours d'histoire générale qui aurait compris dix à douze volumes, quelques livraisons seulement, concernant la haute antiquité, ont vu le jour dans le dernier mois de l'an 1862 (2). L'Allemagne catholique est donc tout d'un coup pri-

in-8°). — Voir sur cet ouvrage un article de M. J. Möeller, dans *la Belgique*, août 1859, tome VIII, pp. 46-58.

(1) Période du 1^{er} janvier 1856 au 31 décembre 1860. — Voir le *Rapport* de M. Charles Faider, sur ce prix quinquennal, lu à la séance publique de la classe des lettres, le 15 mai 1861, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, tome IX, pp. 571-584.

(2) *Die Weltgeschichte vom christlichen Standpunkt aufgefasst*. — Ouvrage publié par livraisons, format grand in-8°, à la librairie de Herder, à Fribourg en Brisgau.

vée d'un ouvrage utile qui aurait fait concurrence à des livres prétendant à la popularité aux dépens des vraies croyances. Elle venait d'entendre le consciencieux écrivain réclamer hautement un suprême effort des catholiques allemands pour ériger sur leur sol une école libre, une université qui plaçât la science sous la sauvegarde de la foi. La génération présente s'est chargée de l'accomplissement de son vœu si chaudement acclamé à Aix-la-Chapelle au mois de septembre dernier, et elle recommandera aux générations futures la mémoire de celui qui l'a formulé.

II.

Nous n'avons pas tout dit, Messieurs, quand nous avons passé en revue les services rendus par le professeur et l'écrivain. Considérons maintenant Jean Möller dans l'action, c'est-à-dire dans sa sollicitude pour ses élèves, dans ses rapports avec les jeunes gens, et, d'autre part, dans son zèle empressé à servir à tous les points de vue les intérêts religieux de la société.

D'un naturel franc et ouvert, Möller inspirait à tous ceux qui le connaissaient pleine confiance dans la loyauté de son caractère. Il communiquait aux autres l'idée du dévouement inspiré et soutenu par la foi : c'était bien là le dévouement qu'il possédait lui-même au plus haut degré, et qui consumait en quelque sorte tous les moments de sa vie. J'entreprendrais en vain de vous décrire ici les tentatives

et les démarches de tout genre par lesquelles notre collègue donnait libre cours à son esprit de prosélytisme vraiment chrétien. Il faudrait vous nommer toutes les œuvres de la piété et de la charité catholiques qui ont été établies depuis vingt-cinq ans à Louvain et qu'il n'a pas cessé de soutenir par sa coopération ou par ses exemples. Il faudrait vous tracer le tableau de ses journées si remplies, que le travail qu'il fournissait dans chacune d'elles eût suffi à l'activité et à l'honneur de plusieurs hommes. Ce ne seraient, d'ailleurs, que des allusions bien courtes et bien faibles à des actes éclatants, à des bienfaits dûment reconnus.

Vous jugerez bon, Messieurs, que j'insiste aujourd'hui sur les travaux et les efforts de M. Jean Moëller qui se rapportent de plus près à la science et à l'enseignement, à l'éducation intellectuelle, au progrès littéraire. Ce sera pour vous une intime satisfaction de considérer son heureuse influence sur la jeunesse, et les divers moyens par lesquels il l'exerça envers tous et à tous les instants. Nous avons, à cet égard, l'embarras de choisir entre des faits nombreux encore vivants dans le souvenir de l'élite des étudiants qui se sont succédé à cette Université depuis sa fondation.

Le professeur Moëller était à peine entré en fonctions que déjà il se conciliait la sincère estime de ses collègues et inspirait une très-vive sympathie à ses élèves. C'est rappeler un des grands bienfaits de la Providence, dont il était certainement digne, que de parler en votre présence de la tendresse dévouée et,

pour ainsi dire, paternelle qu'il trouva tout d'abord dans l'âme de M. le comte Charles de Coux. L'ingénieux penseur, qui fondait dans cette école encore au berceau l'enseignement de l'économie politique, fut pour son jeune collègue un conseiller intelligent, un protecteur fidèle, un ami d'une expérience comme d'une affection éprouvée. Il vous plaira sans doute, Messieurs, d'entendre évoquer ici des souvenirs qui sont précieux pour la famille du défunt et qui le sont aussi pour les membres les plus anciens de notre institution.

L'action que Mœller exerça de bonne heure parmi nous s'étendait à toutes les branches d'études. Il excitait le zèle de ceux qui l'écoutaient, par la franchise de ses avis et par la mention des plus beaux exemples; afin de développer chez eux l'amour de la science, il esquissait les grands travaux qui venaient de faire la gloire des nations étrangères. Quelle que fût la vocation présumée de ses jeunes visiteurs, il faisait en sorte de former, d'agrandir, de fortifier dans leur esprit l'idéal du savant. Il n'avait pas d'autre pensée, quand il leur montrait, du côté de l'Allemagne, l'horizon sans limites de recherches critiques et de glorieuses conquêtes. De la sorte soutint-il chez plusieurs élèves la résolution d'embrasser courageusement la carrière des lettres, et il leur vint en aide quand, après avoir accompli les premiers l'épreuve du doctorat en philosophie, ils songèrent à visiter les Universités allemandes. Vous devez me permettre, Messieurs, de donner place en cet endroit

à un témoignage de reconnaissance personnelle et d'attribuer les mêmes sentiments à d'anciens condisciples qui honorent aujourd'hui l'enseignement supérieur dans leurs chaires de l'Université de Liège (1).

Une pensée de prévoyance et d'utilité guidait Møller, quand il proposait à Monsieur le Recteur de notre Université la création d'exercices et de cours spéciaux pour ceux des élèves en philosophie qui se destinent à l'enseignement des humanités. L'*Institut philologique* lui doit son existence : il élaborait les règlements qui furent adoptés en 1844, à l'imitation de ce qui se pratique en Allemagne; il prit pour sa part la direction d'exercices d'histoire et de géographie qui servissent le mieux aux leçons graduées du collège, et pendant dix ans il remplit la nouvelle charge qu'il avait sollicitée, avec la même patience et le même désintéressement.

Le zèle que M. Møller avait déployé d'abord en faveur des élèves de sa Faculté, il se plut dans la suite à le montrer envers les élèves de toutes les autres. Il leur témoigna l'intérêt le plus sincère; il les assista des conseils de son expérience, et il étendit même son patronage aux années où ils devaient

(1) M. Arnold Troisfontaines et M. Charles Loomans, tous deux professeurs à la Faculté de philosophie et lettres de Liège, chargés, l'un des cours d'histoire ancienne et d'antiquités romaines, l'autre des cours de psychologie, de morale et de droit naturel.

faire leur début dans la vie publique. Il ne s'épargna aucune peine, avec le concours de ses nombreux amis, pour aplanir les obstacles qui se trouvaient sur leur chemin, et nous pouvons être fiers d'être à même d'affirmer qu'ils se sont tous montrés dignes de l'inépuisable sollicitude d'un de leurs anciens maîtres.

Les besoins intellectuels et religieux de notre temps étaient compris dans toute leur étendue par Jean Moeller. Il avait l'œil constamment ouvert sur les ressources aujourd'hui acquises à la grande cause que représente l'Université. Il exhortait nos étudiants au travail, afin qu'ils se rendissent capables de servir cette cause à leur tour; il leur représentait l'opportunité d'un long apprentissage pour être toujours et partout au niveau de la discussion; il les poussait à s'emparer de l'arme de la parole, qui est une puissance redoutable et prompte, grande pour le bien comme pour le mal, dans l'état présent de la société. Il leur montrait les voies de publicité qui leur sont ouvertes dans la littérature et dans la presse périodique; il les encourageait par l'exemple des défenseurs éminents de la liberté religieuse chez les grandes et les petites nations.

Jamais Moeller ne recula devant des fatigues ou des sacrifices pour réaliser pleinement ses idées de propagande et d'émulation. Nous l'avons vu, en 1842, s'imposer la charge de la direction de la *Revue de Bruxelles* dont il fit paraître deux volumes sur le plan des recueils religieux et scientifiques alors les

plus vantés de l'étranger (1). Plusieurs collaborateurs qui ont gardé l'anonyme s'empressèrent de prêter appui à son entreprise, et d'autres les relevèrent quand un peu plus tard il soutint la *Revue des Revues*.

Si occupé qu'il fût des principaux devoirs qu'il s'était imposés, Møller sut trouver le temps de tenir la plume à diverses reprises dans l'intérêt de la vérité. Il ne lui suffit pas d'avoir, comme historien, pris la défense de l'Église dans le passé; il portait un regard vigilant sur ses destinées actuelles, particulièrement sur les combats qu'elle soutient dans les deux mondes pour revendiquer sa liberté (2). Il ne nous sied point de récapituler ici les affaires innombrables qu'il a traitées par des lettres et des correspondances, d'accord avec ses convictions religieuses; mais il est indispensable de dire qu'il élevait la voix avec courage toutes les fois qu'on attaquait les principes, et qu'il avait à cœur de venger l'honneur des personnes ou de rétablir l'exactitude des faits, toutes les

(1) Ce recueil, imprimé à Louvain (2 volumes in-8°, chez Ickx et Geets), faisait suite à la *Revue de Bruxelles*, publiée par livraisons mensuelles, formant autant de volumes détachés. — M. J. Møller avait donné un article sur *l'Action sociale des Papes*, dans la première série dudit recueil, livraison de mai 1839.

(2) On lui doit la publication d'une brochure sur les *Affaires de Cologne*, suivie de pièces justificatives (Louvain, 1838, 130 pages in-8°), et un article en anglais sur ces mêmes affaires, dans la *Revue de Dublin*, janvier 1838.

fois qu'on y portait atteinte par légèreté ou par passion.

Un spirituel écrivain avait ridiculisé à plaisir un poète allemand, Clément Brentano, en lui attribuant un fol ascétisme après une jeunesse désordonnée. Mœller protesta au plus tôt pour défendre à la fois la mémoire de son noble ami, et la véracité du témoignage de celui-ci, touchant les pieuses visions qu'il avait été autorisé à recueillir et à publier (1).

Un peu plus tard un publiciste exalté, qui avait échangé tout à coup son rôle de panégyriste contre celui de détracteur, avait dirigé contre le pontificat de Clément XIV des attaques sans mesure ni critique. Notre historien discuta sur-le-champ les raisons et les pièces alléguées par l'auteur, afin de démontrer qu'il n'y eut point de pacte odieux entre Ganganelli et le roi d'Espagne, et il s'éleva de toutes ses forces contre l'accusation de simonie, ajoutée au reproche de faiblesse et de peur (2). Repousser de telles insinuations convenait assurément de la part de celui qui avait glorifié dans l'histoire la Papauté comme

(1) Lettre du 2 juin 1846 (*Revue catholique*, tome I^{er}, 2^e série, pp. 222-223), en réponse à un article de M. le baron de Reiffenberg (*Annuaire de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, 7^e année, 1846, pp. 201-202). Il s'agit des méditations de la religieuse de Dulmen, Catherine Emmerich, sur la douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(2) Voir ses articles de la *Revue catholique*, de Louvain, année 1847, tome V, sur le livre de Crétineau Joly, intitulé : *Clément XIV et les Jésuites* (Paris, 1847, 1 volume in-8°).

autorité souveraine, soutenant des luttes opiniâtres pour préserver l'Église du grand crime du trafic de ses dignités.

Ce que Møller était dans l'école, il voulait également l'être dans les relations de la vie sociale. Le sentiment du vrai, uni au sentiment du bon, était le fond de ses pensées. Avait-il conçu une œuvre utile, il n'avait point de repos avant d'y avoir mis la main, ou avant de l'avoir hautement recommandée à d'autres. Le désir de bien faire et aussi de voir le mieux se réaliser l'animait au-dessus de tout. Alors même qu'il semblait agir seul et sans conseil, il n'était pas, il n'était jamais mû par une arrière-pensée personnelle, par un dessein égoïste. Et ce trait, Messieurs, vous paraîtra l'insigne éloge de sa conscience : sûr de ses intentions, il n'était jamais arrêté dans ses actes par la crainte d'être taxé d'ambition ou même de vanité. Quoi qu'on eût pensé de la chaleur qu'il mettait dans ses instances, de l'énergie qu'il déployait dans la discussion, du premier éclat auquel se laissait aller sa vertueuse indignation, on reconnaissait, en définitive, que c'était chez lui, non l'aveuglement de la passion, non l'emportement de l'orgueil, mais la dictée, mais l'entraînement d'une conviction forte et pure.

Ce n'est pas à un homme honnête et convaincu, comme il l'était, qu'on oserait jamais contester le droit de parler haut, d'énoncer son opinion sans aucun détour, d'exercer hardiment la critique. Møller redoutait-il jamais de s'avancer, de s'exposer au

premier rang? N'était-il pas du petit nombre des hommes à qui on ne peut reprocher aucune contradiction entre leurs actes et leur conduite? Cette constance de logique ne lui a fait défaut en aucune occasion : elle explique même sa sereine fermeté en présence des décisions qui ébranlent les plus forts, des grands sacrifices qui coûtent le plus au cœur humain; n'a-t-il pas donné l'aîné des siens à l'austérité du cloître (1), et un second fils, pour la plus sainte des causes, aux périls de la vie militaire (2)? Mais c'était se montrer conséquent pour ce chrétien qui ne séparait point la croyance de la science, ni la science de la vie; qui entendait mettre les actions en rapport étroit avec les doctrines.

Élevé dans la société des plus célèbres convertis de l'Allemagne catholique, Jean Möeller avait hérité de leur ferveur; enfant du Nord, il portait dans les choses de l'âme une exaltation toute méridionale. Il aurait pris volontiers pour sa devise ce cri parti naguère de la tribune d'un grand pays : « Nous sommes les fils des Croisés! »

Là est l'unité de sa carrière, l'honneur de son caractère, la raison de sa généreuse impétuosité qui

(1) Son fils aîné, entré jeune dans l'ordre des Rédemptoristes, le Père Joseph Marie Möeller, est mort à Mons, le 14 juin 1862, âgé de 26 ans.

(2) Après s'être enrôlé comme volontaire au service du Saint-Siège en 1860, M. Jean Möeller se comporta vaillamment dans la journée de Castelfidardo. Il a aujourd'hui le rang de lieutenant dans le bataillon des zouaves pontificaux.

ne connaissait point d'obstacles. Dans un temps de crise et de lutte comme le nôtre, Möeller voulut être le champion de toutes les heures ; tantôt il combattit seul, tantôt il rallia d'autres combattants. Il fit sentir à ses amis le prix d'héroïques résolutions, et il obtint l'estime même de ses adversaires. On n'a jamais jugé le premier élan de la bravoure suivant les calculs de la stratégie, ni suivant les prévisions d'une prudence vulgaire ; car, dans l'intrépidité du soldat, il y a toujours de la gloire !

La mort de M. Möeller a fait éclater de toutes parts, en sa faveur, cet invincible respect qui est ici-bas la plus sûre, la meilleure récompense de la solide vertu, du vrai dévouement. Mais avons-nous fait assez, Messieurs, quand nous avons témoigné de notre juste admiration pour les qualités de l'homme et du chrétien ? N'est-ce point notre devoir en cette circonstance de dire, du fond du cœur, aux étudiants de Louvain qui l'ont connu, ce que nous attendons d'eux pour notre collègue à jamais regretté, c'est-à-dire des hommages publics et durables qui soient à la hauteur de leur vive reconnaissance ? C'est à vous, en effet, jeunes gens, qui avez entendu ses dernières leçons, et aussi à vous tous, anciens élèves et amis du professeur Möeller, aujourd'hui répandus dans nos collèges, appelés par des fonctions diverses dans toutes nos provinces, qu'il appartient de poursuivre son œuvre. Vous le ferez au profit de la science, chacun dans la carrière qui lui est propre, et, pour

être conséquents , vous serez dans le monde les émules de ses rares vertus.

L'histoire des siècles chrétiens fut la grande tâche de M. Moëller : il vous a tracé la voie ; il serait beau pour vous, assurément, de vous y engager après lui, de mettre en valeur les trésors de l'érudition allemande qu'il vous a ouverts. Vous acquerez d'autant mieux l'intelligence des besoins de la société moderne, que vous aurez mieux exploré à sa suite les anciens âges de la « République chrétienne, » mère de notre civilisation. Des mémoires, des monographies, et puis de vastes ouvrages sortiront de vos mains accoutumées au travail. Vous contribuerez ainsi à l'avancement des sciences historiques, et par là, au progrès général de l'instruction dans notre pays. Vous viendrez donner l'appui de vos recherches à notre littérature nationale, qui s'est enrichie, depuis trente ans, de livres d'histoire fort remarquables dans les deux langues entre lesquelles elle est partagée. Plusieurs écrivains de la Belgique contemporaine vous ont montré que, si l'histoire est une science, elle est aussi un art, et ils vous ont fait voir en elle une des forces du véritable patriotisme.

Ce n'est pas le seul service, jeunes gens, que vous puissiez rendre à notre pays pour être fidèles aux grands exemples de votre maître vénéré. Estimez-vous à jamais heureux d'avoir serré la main d'un homme de cœur à votre entrée dans la vie, exposés que vous êtes à rencontrer tant de fois sur votre route l'inconséquence et la lâcheté. Souvenez-vous

toujours de Jean Moëller. Imitez-le dans son amour du bien, dans l'ardeur de son dévouement. Vous avez appris de lui comment chacun doit mettre en œuvre les facultés qu'il a reçues d'en haut. Serviteur intelligent, comme ceux que récompense le maître de l'Évangile, il a fait fructifier les talents qu'il avait en dépôt; entre ses mains, vous l'avez vu, ces talents se sont accrus de plusieurs autres. Faites comme lui, et, tout en vous disposant à rendre compte à Dieu de l'emploi de vos jours, vous amasserez aux yeux de vos concitoyens une grande moisson de mérites. Vous aurez servi, avec un égal honneur, la religion, la patrie et la science.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 27 FÉVRIER 1865, PAR P. F. X. DE RAM, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN L'ÉGLISE PRIMAIRE DE SAINT-PIERRE POUR LE REPOS DE L'ÂME DE MONSIEUR MARTIN MARTENS, PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DES SCIENCES.

MESSIEURS,

La sainte et salutaire pensée de prier pour les morts préoccupait encore notre esprit (1), lorsqu'une perte nouvelle vint causer parmi nous une douleur nouvelle. Les prières que nous adressions au Ciel pour le repos de ceux qui avaient récemment quitté la terre n'étaient pas encore terminées, que déjà les traits de la Mort allaient atteindre, dans le corps académique, une autre victime.

Il y a un an, la faculté de Droit perdait M. Quirini (2). Il y a quelques mois, un des plus jeunes de nos professeurs, M. Vanden Broeck, fut brusquement enlevé à la faculté de Théologie (3). Hier, dans la faculté de Philosophie et Lettres, MM. Moëller, père et fils, se tenaient en quelque sorte par la main pour descendre ensemble dans le même tombeau (4). Aujourd'hui, c'est la faculté des Sciences qui déplore

avec nous tous la perte d'un de ses membres les plus distingués.

En présence de ces tristes événements qui, se succédant avec une rapidité étonnante, nous avertissent que nous n'avons point ici-bas une demeure permanente et que nous devons sans cesse nous préparer à la vie future (5), — en présence de ces événements il ne nous reste qu'à nous résigner à la volonté de Dieu, après avoir versé des larmes sur nos frères, après leur avoir payé le tribut de nos prières et de nos regrets. N'avons-nous pas d'ailleurs les espérances de la religion qui répand dans nos cœurs le baume de la consolation en portant nos pensées vers le Ciel où nous serons un jour réunis, dans le sein de Dieu, à ceux que nous avons aimés sur la terre?

Nous nous garderons donc de vous parler le langage de la douleur en venant rendre aujourd'hui un pieux hommage à la mémoire de M. le professeur Martin Martens, — mémoire si digne d'éloge et si chère à mes affections, — mémoire dont les annales de la science conserveront un souvenir aussi glorieux pour le défunt que pour l'Université à laquelle il a consacré, pendant vingt-huit ans, toutes les forces de sa haute intelligence et de son incomparable activité.

M. Martens, né à Maestricht le 8 décembre 1797, était fils unique d'un honorable négociant de cette ville. A l'âge de deux ans, il perdit sa mère, de sorte que sa première éducation fut privée de la douce in-

fluence que la tendresse maternelle exerce toujours sur le caractère pendant le premier âge. Très-jeune encore, vers 1808, il commença ses études à l'école centrale du département de la Meuse inférieure, laquelle devint plus tard l'athénée royal de Maestricht. Il s'y distingua non-seulement par des succès obtenus dans toutes les classes, mais aussi par une ardeur extrême pour l'étude. Cette ardeur inspira même des craintes à cause de la constitution délicate du jeune homme; et son père, homme simple et pieux, voyait toujours approcher avec joie l'époque des vacances, dans l'espoir d'arracher son fils, pendant quelques semaines, au péril d'une application excessive. Il l'envoyait alors au fond de la Campine limbourgeoise chez un curé de ses parents qui affectionnait beaucoup le jeune étudiant. Il lui défendait expressément d'emporter avec lui aucun livre classique. Martens se conformait à l'injonction paternelle; mais la soif de savoir qui le dévorait devait lui faire trouver un aliment : au lieu de rechercher les distractions du jeune âge, il se blottissait dans la modeste bibliothèque du digne curé de campagne et là il lisait et relisait un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques.

C'est de cette époque que date sa vive et constante prédilection pour la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre prodigieux dont la douce et lumineuse parole nourrit et fortifie l'âme du jeune homme comme celle du vieillard. Dans les derniers temps qui ont précédé la mort de M. Martens, on le trou-

vait plus souvent qu'à l'ordinaire avec son Thomas à Kempis en main. C'était peut-être un de ces pressentiments mystérieux qui, au déclin de la vie, rendent plus vives et plus chères les impressions de nos premières années.

Dès qu'il eut terminé, en 1814, l'étude des humanités, il ne rêva plus que sciences mathématiques et physiques. L'enseignement de la chimie et de la physique était donné alors, à l'école de Maestricht, par un membre de l'ancienne Université de Louvain, le professeur Minkelers, ce modeste savant auquel l'illustre Cuvier a rendu un solennel hommage et auquel on doit la découverte du gaz d'éclairage par la houille (6). Les leçons et les conseils de ce maître ouvrirent un nouvel horizon à M. Martens qui, par ses talents et par son aptitude au travail, avait captivé toute l'affection de Minkelers.

A l'étude de la chimie et de la physique M. Martens joignit celle des mathématiques supérieures. Les notes nombreuses qu'il fit, à cette époque, sur les traités de Lacroix, de Lagrange et de Biot, montrent combien l'étude des mathématiques pures lui était devenue familière. Elles prouvent que, loin d'étudier les sciences exactes par routine, il possédait au plus haut degré l'aptitude de s'assimiler les connaissances qu'il puisait dans les écrits des maîtres de la science; elles attestent surtout qu'il savait féconder ces connaissances par ses propres efforts et à l'aide d'une série de remarques judicieuses et originales.

Les études auxquelles il s'était livré à Maestricht

pendant trois ans avec une prodigieuse ardeur lui permirent de prendre, le 3 novembre 1817, son inscription en médecine à l'Université naissante de Liège et d'y subir, avec la plus grande distinction, dès le 12 mai suivant, l'examen de candidat en sciences mathématiques et physiques.

Cette même année (1818), il essaya ses forces dans un concours ouvert par la faculté des Sciences de Liège sur les propriétés des quantités négatives, infinies et imaginaires en algèbre. Il n'obtint pas le prix. D'après l'avis des commissaires du concours, il avait résolu dans sa réponse presque toutes les parties les plus difficiles de la question, mais on trouvait qu'il avait trop négligé de traiter les parties secondaires et accessoires (7).

Cet échec ne le rebuta point. Pour sa satisfaction personnelle, il compléta son travail en 1820, et cette même année il prit part à deux concours ouverts à Liège, l'un par la faculté de Médecine, l'autre par la faculté des Sciences. Deux matières bien disparates l'occupèrent ainsi en même temps : d'abord un mémoire sur les analogies et les différences que présentent entre eux le calorique et la lumière, et sur la possibilité d'attribuer à un seul et même principe les phénomènes de chaleur et de lumière; ensuite un mémoire sur l'action des médicaments cathartiques. Les deux ouvrages furent couronnés le même jour, le 2 octobre 1820 (8).

Le rude travail que lui coûta ce double triomphe ne l'empêcha point de subir, l'année suivante, le

23 janvier et le 28 juin , les épreuves requises pour le doctorat en sciences et pour le doctorat en médecine , et d'écrire deux remarquables dissertations inaugurales , l'une sur la phthisie laryngée , l'autre sur les phénomènes de la combustion. Avec le sentiment d'une reconnaissance filiale , il dédia cette seconde dissertation à son cher et vénérable maître , le professeur Minkelers , qui avait guidé ses premiers pas dans l'étude des sciences physiques et qu'il considérait à bon droit comme le père de sa vie scientifique (9).

Les connaissances que le jeune docteur avait acquises aux écoles de Maestricht et de Liège se complétèrent ensuite dans le grand centre scientifique des écoles de Paris. Pendant une année entière , il y suivit les cliniques médicales de Laennec , de Dupuytren , de Broussais , de Chomel et de Rostan. Il y fréquenta les cours des professeurs les plus renommés de l'École polytechnique , de la faculté des sciences et du Muséum d'histoire naturelle. Une pléiade de savants brillait alors à Paris : c'étaient Gay-Lussac , Thénard , Vauquelin et Pouillet pour la physique et la chimie ; Biot , Cauchy , Hachette et Lacroix pour les sciences exactes ; de Blainville et d'autres pour les sciences naturelles. M. Martens s'imposa le sacrifice de tout repos et de toute distraction pour suivre les cours de ces savants. Il se concilia surtout l'amitié de l'illustre Biot , qui le chargea plus d'une fois de faire des calculs très-difficiles de mécanique céleste. C'est ainsi qu'il fit pour

ce savant et sous sa direction le calcul de l'orbite d'une comète découverte en 1821 (10).

A son retour de Paris, en 1823, M. Martens s'établit comme médecin dans sa ville natale; mais il ne cessa pas de cultiver les sciences. Avec son ami, feu M. le professeur Crahay, il contribua à fonder et à faire prospérer à Maestricht la Société des Amis des Sciences, des Lettres et des Arts (11). La même année 1823, il fit dans le local de cette Société l'ouverture d'un cours gratuit de botanique, science qui faisait déjà les délices de son jeune âge et à laquelle il s'attacha plus spécialement lorsque, en 1819, il commença son herbier qui est aujourd'hui un des plus considérables de la Belgique.

La Société, que nous venons de mentionner, s'était imposé la tâche de publier un *Annuaire de la province du Limbourg*. M. Martens prit une part active à la rédaction de cet utile recueil, et c'est à lui que l'on doit tous les articles sur la constitution médicale de la province de Limbourg que l'Annuaire renferme de 1825 à 1851.

En 1825 encore, il travailla à un mémoire en réponse à une question de mécanique transcendante, qui lui valut, de la part de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, une médaille en argent, le 7 mai 1824 (12).

M. Martens devint bientôt membre et secrétaire de la Commission médicale du Limbourg. Un arrêté ministériel du 16 octobre 1824 le nomma membre du Conseil d'administration de l'athénée royal de

Maestricht; un autre arrêté du 10 juin 1825 le nomma professeur de pharmacologie et de chimie pharmaceutique à l'école provinciale de pharmacie de la même ville. Un peu plus tard, le 26 mai 1827, il devint membre de la Commission provinciale de statistique instituée par le gouvernement des Pays-Bas.

Ni ces diverses occupations, ni sa pratique médicale, qui s'étendait de jour en jour, ne purent l'empêcher de se livrer à l'étude des sciences exactes, comme le témoignent entre autres les notes écrites, en 1826 et 1827, sur *l'application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré* de Monge, le créateur de la géométrie descriptive.

A cette époque un engouement extrême s'était emparé des médecins et des gens du monde pour le système médical et pour la doctrine matérialiste du docteur Broussais. M. Martens fut, dès le début de sa carrière médicale, l'adversaire décidé de l'un et de l'autre.

Au mois de février 1828, la Commission provinciale de la Hollande septentrionale mit au concours un examen critique du système médical de Broussais ainsi que la question de savoir s'il y aurait du danger à en suivre les préceptes dans les provinces septentrionales du royaume des Pays-Bas. M. Martens entra en lice et envoya au concours un volumineux mémoire. Si ce travail ne fut pas couronné, c'est uniquement parce que l'auteur n'avait pas assez insisté sur l'application spéciale de la thérapeutique

de Broussais aux provinces septentrionales. Mais, comme le dit le rapporteur de la Commission, « ce » mémoire contient tant de réflexions utiles, il juge » avec une telle précision le système de Broussais, » il expose avec tant de clarté la doctrine de cet » auteur concernant les fièvres graves, que l'assem- » blée désire publier cette dissertation en invitant » l'auteur à faire connaître son nom. » C'est ce qui eut lieu en effet. Le mémoire parut à Amsterdam, en 1829.

M. Martens était également, comme je viens de le dire, un adversaire décidé de la doctrine anti-psychologique que Broussais a exposée dans le traité si tristement célèbre *De l'irritation et de la folie*. Le jeune médecin de Maestricht, dans une série d'articles imprimés dans *l'Éclaireur* de cette ville, vers la fin de 1828, revendiqua énergiquement les droits de l'âme niés par le médecin matérialiste de Paris. Il démontra la spiritualité de l'âme en réfutant avec une grande solidité de jugement les principaux arguments que Broussais avait avancés à l'appui de sa thèse. Ces articles portèrent coup. Le fils du praticien français, M. le docteur Casimir Broussais, écrivit de Paris à *l'Éclaireur*, en date du 18 octobre 1828, une lettre dans laquelle il essaya de défendre son père; mais Martens n'eut pas de peine à poursuivre ce nouvel adversaire jusque dans ses derniers retranchements.

La victoire remportée dans le domaine de la médecine et de la philosophie fut bientôt suivie d'un triomphe académique.

En 1834, l'Académie royale de Belgique décerna à M. Martens la médaille d'or pour un mémoire sur *les chlorures d'oxydes solubles*. Voici ce qu'on lit dans les conclusions du rapport qui fut fait à l'Académie sur ce travail : « Les rapporteurs sont unanimement » d'avis que l'auteur a résolu la question dans toute » son étendue, et a prouvé qu'il possède à fond les » principes de la philosophie chimique. Il a incor- » poré sainement dans son ouvrage ce qui était » connu sur l'objet de la question, et par des expé- » riences concluantes il a éclairci ce qui était dou- » teux (13). » Plus tard, l'auteur compléta ce travail par une série de mémoires et de notices, où il défendit son système contre l'opinion contraire d'autres chimistes.

Le corps savant, qui venait de couronner M. Martens et qui se félicitait d'avoir trouvé en lui un chimiste de premier ordre, le nomma correspondant de la classe des Sciences, le 8 novembre 1834. Le 15 décembre de l'année suivante, il devint membre effectif.

Au milieu de ces succès académiques, le choix des fondateurs de l'Université catholique s'était déjà fixé sur lui. Dès le commencement de 1835, M. Martens avait reçu sa nomination de professeur ordinaire de chimie et de botanique; mais la nomination dut rester secrète pendant quelque temps, à cause des graves désagréments qu'il avait à redouter de la part de l'autorité militaire de Maestricht, déjà profondément irritée par le départ de M. Crahay, professeur de l'athénée royal de cette ville.

Vers la fin de mai 1835, M. Martens se rendit à Paris pour y faire l'acquisition des instruments et des appareils indispensables pour le cours de chimie, dont l'ouverture eut lieu à Louvain au mois de décembre de la même année (14). Il commença en même temps l'enseignement de la botanique. S'il accepta avec empressement cette double charge, c'était, comme il me le disait dans une de ses lettres, *dans la vue de pouvoir échanger sa position de médecin contre une position plus conforme à ses goûts et de pouvoir cultiver à son aise deux branches de prédilection, la chimie et la botanique*. C'était aussi, me disait-il dans une autre lettre, parce qu'il avait confiance dans les destinées de la Belgique qui venait de renaître à la liberté et dont la position politique offrait alors un singulier contraste avec l'ennui et les rigueurs que l'état de siège de sa ville natale lui faisait éprouver. Enfin, M. Martens s'était associé de tout cœur à l'Université catholique parce que, comme il me l'écrivit encore, au début même de nos relations, *toutes ses sympathies étaient irrévocablement acquises au grandiose projet de l'établissement d'une Université semblable à celle qui avait formé son cher et vénérable maître Minkelers*.

Vous savez tous, Messieurs, avec quel zèle et quelle haute distinction M. Martens a rempli parmi nous, pendant vingt-huit années, les fonctions de professeur de chimie et de botanique.

Pendant une si longue période, il a fallu des motifs exceptionnellement majeurs pour qu'il crût pouvoir

se dispenser d'ajourner une seule de ses leçons. Je dis *ajourner*, car, lorsque dans de rares circonstances il lui arrivait de devoir omettre une leçon, il s'attachait aussitôt à rechercher, dans le programme des cours, des heures libres pour pouvoir faire des leçons supplémentaires. C'était pour lui une véritable affaire de conscience de ne jamais manquer au moindre devoir de son professorat. Tout, même ses intérêts privés et sa santé, était subordonné à une immuable régularité dans l'ordre et la suite de ses leçons. Je puis le dire, sans crainte de blesser qui que ce soit, peu de personnes peut-être ont su s'assujettir comme lui à l'idée du devoir ou porter plus loin, sous ce rapport, le zèle et la délicatesse.

Ce sentiment se manifestait même dans les choses plus ou moins accessoires de son enseignement. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, chaque fois que de nouvelles découvertes scientifiques nécessitaient l'acquisition de nouveaux appareils, il usait du crédit, qui lui était alloué, avec une réserve et une délicatesse extrêmes.

Et cependant son enseignement fut constamment à la hauteur des progrès de la science. Aucune théorie nouvelle, aucune découverte scientifique n'échappait à la pénétration et à l'étonnante activité de son esprit. Toute sa carrière professorale de même que ses nombreux écrits en rendent un témoignage irrécusable.

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de vous parler en détail des travaux scientifiques de M. Martens ou

de vous présenter un tableau analytique de ce qu'il a fait, comme professeur et comme écrivain, pour la chimie et la botanique. Ce sujet est trop au-dessus de mes forces et trop étranger au cercle habituel de mes études. Une parole bien autrement compétente que la mienne vous fera connaître tout ce que la nature même du sujet me condamne à passer sous silence, en me forçant à rester dans mon rôle de narrateur chargé de rendre hommage à la mémoire d'un homme pour lequel j'ai toujours éprouvé la plus profonde et la plus sincère affection, — d'un homme (je ne puis m'empêcher de le dire bien haut) qui m'a donné constamment de nombreux témoignages de la bonté de son cœur et de la franchise de son caractère.

Chacun de vous, Messieurs, s'associe, j'en ai la certitude, à cet hommage personnel qu'un sentiment d'amitié et de regret m'engage à déposer sur sa tombe et à consacrer à son souvenir. — Le souvenir, Messieurs, est un lien entre la mort et la vie, entre l'absence et la présence, entre le passé et l'avenir. Le souvenir prolonge en quelque sorte nos rapports avec ceux qui ne sont plus. L'oubli, au contraire, est une grande misère, une grande infirmité de l'âme. Cet oubli ne règnera pas autour de la tombe de M. Martens. Tous ses collègues, tous ses amis et tous ses élèves se souviendront toujours de lui ; jamais aucun d'eux ne pourra l'oublier.

Une intelligence d'élite secondée par la plus énergique activité distinguait le professeur que nous avons perdu. Comme chimiste et comme botaniste,

il a pris rang parmi les sommités de la science. La variété de ses connaissances était étonnante et lui permettait d'aborder une foule de sujets presque entièrement étrangers à sa double spécialité. Tour à tour il s'occupa de questions de médecine et d'hygiène, de philosophie et de mathématiques, d'agronomie et de politique, de finances et d'administration.

L'ancien bourgmestre de Bruxelles, le regretté M. Charles de Brouckere, me disait un jour : « Mon » compatriote et ami Martens a des connaissances » financières, industrielles et administratives si solides, que bien souvent j'ai voulu l'engager à suivre » une autre carrière que celle de l'enseignement. »

Mais l'enseignement et les travaux du cabinet avaient pour lui des attraits bien plus puissants. Pour juger de l'ardeur avec laquelle il a poursuivi sans relâche ses travaux scientifiques, pour se faire une idée fidèle de leur multiplicité et de l'incroyable variété de connaissances qu'ils supposent, il suffira de faire remarquer que la liste de ses publications s'élève à plus de cent et trente, sans compter une trentaine d'écrits restés manuscrits (15).

Presque tous les bulletins mensuels de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique, comme aussi plusieurs volumes du grand recueil des mémoires de cette compagnie, renferment des écrits, des communications, des rapports dûs à l'infatigable activité de M. Martens.

A l'époque de la création de l'Académie royale de Médecine, il fut nommé l'un de ses premiers mem-

bres, par arrêté royal daté du 19 septembre 1841. Dans les recueils de ce corps savant se trouvent aussi un grand nombre de ses travaux, comme on en rencontre encore dans les recueils d'autres sociétés savantes, nationales et étrangères, qui s'honoraient de l'avoir inscrit parmi leurs membres (16).

Mais ce n'était pas seulement au sein des sociétés savantes que sa parole exerçait une grande autorité; elle était tout aussi respectée dans le sanctuaire de la justice. Plusieurs fois les tribunaux eurent recours à ses lumières pour élucider des questions importantes d'expertise chimique. Une affaire d'empoisonnement, qui se déroula devant la cour provinciale du Limbourg vers 1827, lui fournit l'occasion d'introduire des modifications d'un grand intérêt dans la recherche de l'arsenic que récélent les organes d'une personne empoisonnée. Le tribunal de Namur le nomma expert, il y a une douzaine d'années, en 1849, pour élucider la question de savoir si les établissements industriels, surtout les fabriques de produits chimiques, peuvent exercer des dommages sur la végétation d'alentour. Vers la même époque, à l'occasion d'un procès devant le tribunal de Louvain, il découvrit un nouveau procédé simple et sûr pour reconnaître les falsifications des farines.

A différentes reprises, il fut nommé membre de commissions temporaires instituées par le gouvernement dans un but d'utilité publique, et il prit une part très-active à la rédaction de la Pharmacopée belge.

Sa nomination de chevalier de l'ordre de Léopold date du 10 novembre 1844. Les considérants de l'arrêté portent que cette distinction lui était accordée pour *importants services rendus à la science et à l'enseignement*. Ces services, il continua à les rendre, avec un zèle qui ne se démentit jamais, jusqu'à la fin de sa vie. Lorsque ceux qui connaissaient le mérite et l'étendue de ses travaux le proclamaient depuis longtemps digne de recevoir une distinction plus élevée que celle de chevalier, lui-même n'eut garde de s'en préoccuper. Toute ambition lui était inconnue.

Simple et modeste dans ses goûts, il pensait à peine à jouir des biens de la fortune qui lui étaient échus si largement en partage. L'ostentation de la richesse comme l'ostentation de la science lui étaient également étrangères; mais son cœur, foncièrement bon et compatissant, était toujours disposé à venir au secours de ceux qui souffrent et à leur donner gratuitement les conseils de sa longue expérience médicale. Cet homme, qui paraissait peut-être quelquefois trop sévère pour lui-même, savait être noblement généreux envers les pauvres.

Je viens de dire qu'il était étranger à toute ostentation de science. Certes, après s'être si longuement et si laborieusement appliqué à acquérir de vastes connaissances, il pouvait lui être permis d'avoir la conscience de son mérite et même, sous certains rapports, la conscience de sa supériorité. Mais il continua toujours, avec une admirable et naïve fer-

veur, à aimer la science pour la science elle-même ; il se serait cru coupable d'un acte d'infidélité en briguant par la science les applaudissements du public et les faveurs de la renommée. La gloire humaine lui paraissait une plante fragile, un gaz subtil et délétère. On est tenté de croire qu'il était inspiré par une pensée du plus grand poète des temps modernes : *La réputation, dit le Dante, n'est qu'un souffle de vent qui s'agite d'un côté ou d'un autre, et change de nom en changeant de direction* (17).

Pour M. Martens, sa gloire et son bonheur à lui se concentraient dans l'étude et le travail.

Si, au milieu de ses travaux, il se permettait de prendre quelque distraction, c'était pour se rendre au Jardin botanique, où il trouvait à satisfaire sa passion favorite, celle de la culture des fleurs. Cette passion était si vive chez lui que le développement d'une plante, l'éclosion ou le parfum d'une fleur, l'examen physiologique de leur structure, le ravissaient quelquefois jusqu'aux larmes.

Sous sa direction, cet établissement s'enrichit d'un grand nombre de plantes rares ; il y introduisit, pour l'école de botanique, une nouvelle classification mieux en harmonie avec les besoins de l'enseignement et les progrès de la science. Plus d'une fois, l'autorité communale, dans les rapports administratifs, a rendu hommage aux soins intelligents déployés par M. Martens dans l'intérêt du Jardin botanique.

Par une remarquable coïncidence, une question de chimie qui le préoccupa au début de sa carrière fut

précisément celle qui faisait l'objet de ses méditations pendant les derniers jours de sa vie si bien remplie. A la séance de la classe des Sciences du 8 novembre dernier, il présenta un mémoire *Sur les radicaux multiples et leurs rapports avec la théorie des types*. Il pria le célèbre chimiste, M. Dumas, de présenter un exemplaire de ce mémoire à l'Institut de France. Dans la lettre d'envoi, qui a été imprimée dans les *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences de Paris* (tom. LV p. 918), M. Martens s'exprimait dans les termes suivants :

« Vous savez, disait-il à M. Dumas, quel désaccord
 » règne actuellement entre les chimistes au sujet des
 » principales théories chimiques et comment la théorie des types, à laquelle vous avez donné naissance
 » par vos belles découvertes sur les décompositions
 » par substitution, a fini par envahir tout le domaine
 » de la science et par modifier profondément nos
 » principales théories en même temps que la notation symbolique de Berzélius.

» Ennemi des hypothèses qui ne sont pas l'expression fidèle des faits (continue M. Martens), je n'ai pu
 » me rallier jusqu'ici à cette doctrine nouvelle, et j'ai
 » cherché à démontrer dans ma notice que la théorie
 » des types, telle qu'elle a été formulée par vous,
 » n'est applicable qu'aux radicaux multiples et non
 » point aux combinaisons chimiques ordinaires. J'ai
 » montré déjà en 1858 (tom. V p. 466 des *Bulletins*,
 » 2^{me} série) que les chimistes n'ont pas assez distingué les composés ordinaires *dualistiques*, décom-

» posables par la pile , des composés *unitaires* con-
 » stituant les radicaux multiples ; que ceux-ci sont
 » indécomposables par la pile et jouent le rôle de
 » corps simples , qu'ils n'offrent pas de dualisme
 » électrique entre leurs éléments ; que d'autre part
 » ils peuvent se modifier par substitution sans perdre
 » leurs caractères électriques et même chimiques,
 » ce qui est le contraire des composés ordinaires.
 » J'ai montré encore qu'un des traits caractéristiques
 » des radicaux multiples, c'est de ne pas réagir aisé-
 » ment l'un sur l'autre par double décomposition
 » comme les composés ordinaires, dont les éléments
 » ne s'échangent entre eux avec une extrême facilité
 » que parce que, doués d'états électriques opposés,
 » ils tendent toujours, en vertu des attractions élec-
 » triques, à s'unir dans un ordre différent dès que
 » quelque circonstance vient à favoriser cet échange.»

Qu'on me permette de citer encore la conclusion
 de cette lettre. Car, en citant les propres paroles de
 M. Martens , je ne puis m'exposer à me tromper en
 osant parler d'un problème scientifique qui était à
 ses yeux l'une des bases de l'enseignement : « Si tous
 » les corps composés, disait-il, doivent se rapporter,
 » comme l'enseigne la nouvelle école , à un petit
 » nombre de types fondamentaux , de la même ma-
 » nière que la plupart des alcaloïdes artificiels se
 » rapportent à l'ammoniaque, radical multiple, dont
 » ils dérivent par substitution, il faudra changer nos
 » principales théories chimiques. Il n'en serait pas
 » de même si , comme l'expérience nous autorise à

» l'admettre , la théorie des types , qui découle des
 » décompositions par substitution , ne s'appliquait
 » qu'aux radicaux multiples, comme je me suis atta-
 » ché à le prouver. Dans le cas contraire , une véri-
 » table révolution devra s'opérer dans la chimie. Les
 » lois de combinaison et de décomposition des corps,
 » la théorie électro-chimique , la doctrine des équi-
 » valents , telle qu'elle a été formulée jusqu'ici , les
 » lois de composition des sels , n'ont plus de raison
 » d'être. Aussi , disons-le hautement , il règne en ce
 » moment une véritable anarchie dans la science ,
 » et si quelque chimiste d'une haute intelligence et
 » d'une réputation européenne ne parvient à jeter
 » quelque lumière dans ce dédale, on ne saura bien-
 » tôt plus quelle direction il faut donner à l'ensei-
 » gnement de la chimie. »

La lettre qui fait entendre ce cri d'alarme poussé
 dans l'intérêt de l'enseignement de la chimie, qu'il
 craint de voir livrer à des tiraillements anarchiques,
 porte la date du 21 décembre dernier. Si le *Mémoire
 sur les radicaux multiples et leurs rapports avec la
 théorie des types* doit être considéré comme le testa-
 ment chimique de M. Martens, nous pouvons ajouter
 que sa lettre à M. Dumas est une sorte de codicille con-
 firmant les dispositions testamentaires d'un homme
 qui fut toujours l'un des partisans les plus notables
 et les plus instruits des doctrines chimiques qui ont
 régné depuis Lavoisier jusque vers la fin de la pre-
 mière moitié de notre siècle.

La santé de notre zélé et digne professeur était

ébranlée depuis longtemps. Si, il y a à peine quelques semaines, il s'occupait d'un dernier acte de sa carrière scientifique, une autre pensée, beaucoup plus importante dans la vie du chrétien, le préoccupait depuis longtemps, — la pensée de se préparer à la mort. Il y a deux ans, quand la maladie de poitrine dont il souffrait s'aggrava, il crut sa fin déjà très-prochaine.

Malgré l'affaiblissement de sa santé, il ne voulut cependant prendre aucun repos. Il nous disait souvent, ainsi qu'à sa famille et à ses amis, que ce serait pour lui un immense chagrin de devoir cesser ses leçons. Hélas ! il ne sortit de son laboratoire que pour se jeter sur son lit, où il alla attendre, avec le courage et la résignation de la piété chrétienne, l'arrivée de l'heure du passage qui nous conduit du temps à l'éternité.

Le 7 février 1863, il reçut avec un calme parfait, en présence de sa famille en pleurs, les saints Sacraments de l'Église, s'unissant à haute voix aux prières du prêtre et manifestant avec un pieux élan les sentiments de cette foi vive qui l'avait animé pendant sa vie tout entière.

Le lendemain, à quatre heures et demie du matin, il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur.

Le jour de la cérémonie funèbre de l'inhumation, des délégués de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique et de l'Académie royale de Médecine ont pris part au deuil de l'Université (18); ils ont consacré, avec la jeunesse académique, un so-

lennel hommage à la mémoire de M. Martens. Les belles et touchantes paroles, prononcées sur sa tombe se sont confondues au cimetière d'Heverlé avec nos prières et nos regrets, — les prières, ces anneaux indestructibles de la chaîne mystérieuse suspendue entre la vie et la mort, entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité!

MARIE, vierge sainte et immaculée, nous recommandons à votre douce et maternelle protection l'âme d'un homme de foi qui a honoré un établissement consacré à la gloire de votre nom et à la gloire du nom de votre divin fils notre seigneur JÉSUS-CHRIST. Nous vous supplions d'exaucer les prières que nous vous adressons avec une ferme confiance, afin que celui que nous regrettons jouisse dans le ciel de la plénitude de la vie, de la lumière éternelle, de la béatitude des Saints : *UT ANIMAM FAMULI TUI... IN PACIS AC LUCIS REGIONE CONSTITUAS, ET SANCTORUM TUORUM JUBEAS ESSE CONSORTEM* (19).

NOTES.

(1) *Sancta... et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* II Macch. XII. 46.

(2) Voyez le *Discours prononcé aux obsèques de M. Quirini*, le 5 novembre 1861.

(3) Voyez le *Discours prononcé aux obsèques de M. Vanden Broeck*, le 5 novembre 1862.

(4) Voyez le *Discours prononcé aux obsèques de M. Moëller*, le 28 janvier 1863.

(5) *Non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* Ad Hebr. XIII. 14.

(6) Voyez nos *Considérations sur l'histoire de l'Université de Louvain*, p. 31 et 97 et le *Discours prononcé aux obsèques de M. le professeur Crahay*, en 1855, p. 7 et suiv.

(7) Les commissaires chargés de l'examen du travail portèrent le jugement suivant : « *Responsio... probabiliter satis* » stylo conscripta, nonnullas argumenti partes fusius et » docte tractavit, alias vero, quamvis faciliores, aut vix » attigit aut neglexit. » Voyez *Annales Academiæ Leodiensis* 1818-1819, tom. II p. 15.

(8) Voici le jugement de la faculté de Médecine de Liège au sujet du mémoire sur les médicaments purgatifs : « *Quatuor commentationes allatæ, singulæ attentione dignæ :* » quarum una tamen, signata schedula : *Non omnia possumus omnes*, cæteras ita superavit, ut Ordo, statim ac » examinata esset, ei palmam designaret. » *Annales Acad. Leod. tom. III p. 19.*

La faculté des Sciences s'exprima de la manière suivante sur l'autre mémoire : « *Facultas hujus commentationis autorem*, ob perfectam luminis et caloris proprietatum » cognitionem, præmio coronandum judicavit. » *Op. cit. tom. III p. 21.*

(9) M. Martens, comme M. Crahay et plusieurs autres savants, formés à l'école de Maestricht, parlait toujours avec un profond sentiment de respect de son professeur Minkelers.

(10) Biot, dans un certificat portant la date du 31 juillet 1822, s'exprimait ainsi :

« Je certifie que M. Martin Martens de Maestricht a suivi
» mon cours de mécanique céleste au collège de France
» pendant l'année 1822, et qu'il y a apporté le plus grand
» zèle, ainsi que la plus complète assiduité.

» Je certifie en outre que M. Martens a suivi mon cours
» de physique expérimentale à la faculté des Sciences pen-
» dant le second semestre de cette même année et qu'il y a
» apporté les mêmes qualités.

» Je certifie enfin que M. Martens m'a paru constamment
» animé d'un vrai désir de s'instruire et qu'il m'a donné
» des preuves de son amour pour le travail en exécutant
» avec soin tous les calculs difficiles que le cours de méca-
» nique céleste pouvait présenter.

» Biot, membre de l'académie des Sciences. »

(11) Voyez le *Discours prononcé aux obsèques de M. le professeur Crahay*, le 25 octobre 1853, p. 11.

(12) Cette question fut remise au concours pour l'année suivante et alors M. Pagani obtint la médaille d'or. Voyez la Notice sur la vie et les travaux de M. le prof. Pagani par M. le prof. Gilbert, dans l'*Annuaire de l'Univ. cath. de 1857*, p. 208, et dans les *Analectes pour servir à l'hist. de l'Univ. de Louvain*, num. 20 p. 46.

(13) *Bulletins de l'Académie*, tom. I p. 129.

(14) Voyez la Notice sur le laboratoire de chimie dans l'*Annuaire de 1851*, p. 246, et dans les *Analectes pour servir à l'histoire de l'Université de Louvain*, num. 14 p. 60. — Lors de la suppression de l'Université de l'État à Louvain,

le laboratoire de chimie laissait beaucoup à désirer , à tel point qu'il devint nécessaire d'en construire un autre et de renouveler toute la collection des instruments et appareils. « J'ai remarqué, disait M. Martens dans une lettre de 1833, » qu'il y manque beaucoup d'appareils nécessaires aux » leçons , soit parce que depuis plusieurs années on n'y a » pas fait de nouvelles acquisitions , soit peut-être parce » que le professeur ne s'attachait pas dans ses leçons à faire » les expériences pour lesquelles ces appareils sont requis. » Il est donc nécessaire de faire l'acquisition de ces instruments etc. pour l'Université , soit qu'elle reste à Malines, » soit qu'elle vienne à Louvain. » Ce fut dans le but de pourvoir à tous les besoins de l'enseignement de la chimie que M. Martens se rendit à Paris.

(15) Voyez ci-dessous la Notice de ses écrits que nous devons à l'obligeance de son fils, M. le docteur Édouard Martens.

(16) Voici la liste des Sociétés savantes auxquelles M. Martens appartenait :

Membre honoraire de la Société de médecine de Liège , 24 mars 1829.

Membre correspondant de la Société de médecine de Louvain (*Societas medica Lovaniensis*), 12 juin 1825.

Membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Belgique, 15 décembre 1833. Le 8 novembre 1834, il avait été nommé correspondant.

Membre honoraire de l'Association des pharmaciens du Nord de l'Allemagne (*Apotheker-verein in Nord-Deutschland*), 21 octobre 1839.

Membre de l'Académie royale de médecine de Belgique , nommé par le Roi le 19 septembre 1841.

Membre correspondant de la Société de médecine d'Anvers, 21 mars 1840.

Membre correspondant du Cercle médico-chimique et pharmaceutique de Liège, 15 mai 1843.

Id. de la Société médicale de Verviers, 4 juillet 1843.

Id. de la Société scientifique et littéraire du Limbourg, à Tongres, 13 février 1852.

Membre honoraire de la Société Vaudoise des sciences naturelles de Lausanne, 22 avril 1846.

Membre correspondant de la Société d'horticulture de St-Pétersbourg, 1860.

Id. de la Société de botanique d'Anvers (*Antwerpsch kruidkundig Genootschap*), 9 février 1859.

(17) *O vana gloria dell' umane posse ,*

.

Non è il mondan romore altro ch'un fiato

Di vento, ch'or vien quinci ed or vien quindi ,

E muta nome perchè muta lato.

Il Purgatorio, canto XI.

(18) MM. Van Beneden et Marinus , l'un délégué par la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique, l'autre délégué par l'Académie royale de médecine.

(19) *Oratio Ecclesiæ pro defuncto.*

NOTICE DES ÉCRITS DE M. MARTENS.

1. Commentatio ad quæstionem ab ordine disciplinarum mathematicarum et physicarum academix Leodiensis , e physica , anno 1819 propositam : Postulatur : Quum calor sæpe sine luce , lux nonnunquam sine calore sensibili sese manifestet , sæpissime vero lux ac calor se invicem comitentur, quæritur, utrum lucis et caloris duo admittenda sint principia distincta, an vero lux et calor velut unius ejusmodi fluidi modificationes diversæ sint habendæ ; —

6.

quæ præmium reportavit die III mensis octobris anni MDCCCXX (*Ann. Acad. Leod. t. III*, 1819-1820).

2. Commentatio ad quæstionem ab amplissimo universitatis Leodiensis medicorum ordine anno 1819-1820 propositam : Purgantia medicamina ordinandi methodus rectior indicetur : prælata validis argumentis fulciatur. Explanetur modus agendi substantiarum purgantium in tubum intestinalem et in organa corporis universalia : quo facto , e re erit morbos, purgantia flagitantes, summatim ac generatim designare ; quibus vero præparationibus dosibusque adhibenda sint , hæ specialiter seduloque describantur ; — quæ præmium reportavit die 3 octobris anni 1820 (Ibid.).

3. Dissertatio inauguralis physica de Combustione, quam ... pro gradu doctoris summisque in mathesi et philosophia naturali honoribus ac privilegiis in Universitate Leodiensi rite ac legitime consequendis publico examini submittit. Leodii, 1820, 4^o.

4. Dissertatio inauguralis medica de phthisi laryngea, quam ... pro gradu doctoris summisque in medicina honoribus ac privilegiis in Univ. Leod... consequendis publico examini submittit. Leodii, 1820, 4^o.

5. Articles sur la constitution médicale du Limbourg , publiés de 1825 à 1831 dans les *Annuaire de la province de Limbourg*.

6. Nouvelle méthode d'administrer le quinquina dans les fièvres intermittentes (*Observateur médical de Liège*, t. I, 1827).

7. Note sur la préparation de l'extrait aqueux de quinquina (Ibid., t. IV, 1828).

8. Articles critiques sur l'ouvrage de Broussais : *De l'irritation et de la folie*, publiés dans l'*Éclaireur de Maestricht*, 25 et 28 septembre, 9 et 28 octobre, 1 et 17 novembre 1828.

9. Mémoire sur la médecine physiologique du Dr Brous-

sais, publié par la Commission médicale de Nord-Hollande, résidant à Amsterdam. Amsterdam, 1829, 222 pages, in-8°.

10. Mémoire sur l'acclimatation des végétaux exotiques (*Magasin d'horticulture* de R. Courtois, t. I. Liège 1833).

11. Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Joseph Rega, docteur et professeur à la faculté de médecine de l'Université de Louvain (*Annuaire de l'Université catholique*, 1840, p. 159). — Un supplément à cette notice a paru dans l'*Annuaire* de 1847, p. 217.

12. Notice sur Servais Augustin de Villers, docteur et professeur en médecine de Louvain (*Ibid.*, 1841, p. 125).

13. Notice sur Jean François Favelet, docteur et professeur en médecine de Louvain (*Ibid.*, 1841, p. 138).

14. Réflexions sur la question de la libre entrée des céréales en Belgique (*Journal d'agriculture pratique* de M. Morren, t. I, 1848, p. 365).

15. De l'analyse des sols dans ses rapports avec l'agriculture (*Ibid.*, t. III, 1850, p. 433).

16. De l'atomisme comparé au dynamisme, précédé d'une lettre à M. le professeur Ubaghs (*Revue catholique*, t. XI, 1853, p. 208).

17. Réflexions sur l'organisation du jury d'examen pour les grades universitaires (*Ibid.*, t. XII, 1854, p. 726).

18. Lettre à M. Dumas sur la constitution des composés chimiques, 21 décembre 1862 (*Comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences de Paris*, t. LV, p. 918, 1862).

19. Éloge de Rega (*Mémoires de l'Académie royale de médecine de Belgique*, t. I, 1846, partie historique, p. 178, 4°; et *Bulletins de l'Académie royale de médecine de Belgique*, t. II, 1843, p. 823, 8°).

20. Mémoire sur les médicaments ferrugineux, suivi de considérations sur l'emploi du manganèse en médecine (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. II, 1850,

p. 631). — Un extrait de ce mémoire a été publié dans le tome IV du *Journal d'agriculture pratique* de M. Morren, p. 303, sous le titre : Notice sur un procédé de rendre le pain blanc de froment plus nutritif et plus propre à fortifier la constitution.

21. Considérations sur les causes de la mort sénile et sur l'utilité des applications de la chimie aux sciences médicales (*Bulletins de l'Académie de médecine de Belgique*, 1^e série, t. II, 1843, p. 409).

22. Note sur la composition et l'emploi médical de l'eau de Spa (*Ibid.*, t. III, 1843, p. 46).

23. Note sur l'emploi d'un nouveau dépilatoire dans la teigne (*Ibid.*, t. III, 1844, p. 606).

24. Sur les théories chimiques de la respiration et de la chaleur animale (*Ibid.*, t. IV, 1845, p. 518).

25. Rapport sur la définition du médicament et du remède secret (*Ibid.*, t. V, 1846, p. 687).

26. Note sur les eaux minérales de Tongres et de Bree (*Ibid.*, t. XII, 1853, p. 712).

27. Rapport sur un mémoire envoyé en réponse à la question émise au concours pour 1851-1853 sur le lait (*Ibid.*, t. XIV, 1855, p. 460).

28. Rapport sur un travail de M. Émile Mouchon relatif à quelques composés iodiques (*Ibid.*, t. XVI, 1856, p. 108).

29. Rapport sur un travail imprimé de M. le docteur Boëns intitulé : Études hygiéniques sur l'influence que les établissements industriels exercent sur les plantes et sur les animaux qui vivent dans leur voisinage (*Ibid.*, t. XVI, 1857, p. 397).

30. Rapport sur une communication de M. le ministre de l'intérieur relative à des accidents observés à la suite du sarclage de l'*Heracleum Sphondylium* (*Ibid.*, t. XVI, 1857, p. 603).

31. Rapport sur les observations présentées par la commission médicale de la province de Namur relativement au rapport précédent (Ibid., 2^e série, t. I, 1858, p. 208).

32. Note additionnelle au rapport qui précède (Ibid., t. I, 1858, p. 585).

33. Rapport sur un mémoire de M. Kayser relatif à une cryptogame rouge du pain (Ibid., t. I, 1858, p. 301).

34. Rapport sur un mémoire de M. Laneau relatif aux teintures alcooliques (Ibid., t. II supplémentaire, 1859, p. 4).

35. Rapport sur une communication de M. Schoonbroodt relative à la transformation du sucre en une substance albuminoïde (Ibid., t. III, 1860, p. 711).

36. Rapport sur les considérations présentées par M. Schoonbroodt à l'appui de ses recherches précédentes (Ibid., t. IV, 1861, p. 17).

37. Rapport sur une lettre de M. Schoonbroodt relative au même sujet (Ibid., t. IV, 1861, p. 512).

38. Rapport sur une nouvelle lettre du même concernant le même sujet (Ibid., t. V, novembre 1862, p. 589).

39. Mémoire sur les chlorures d'oxydes, en réponse à la question : Sous quelle forme et à quel degré de saturation le chlore se trouve-t-il dans les chlorures d'oxydes solubles ? A quels corps peut-on unir ces composés chimiques sans altérer leur nature ? Enfin quel est leur mode d'action comme moyen désinfectant ? (*Mémoires couronnés publiés par l'Académie royale des Sciences, etc. de Bruxelles*, t. X, 1855.)

40. Réflexions sur la théorie électro-chimique de l'affinité et la composition moléculaire des corps (*Mémoires de l'Académie des Sciences, etc. de Bruxelles*, t. X, 1857). — Un rapport sur ce mémoire est inséré dans les *Bulletins de l'Académie*, t. II, 1855, p. 178.

41. Mémoire sur les composés décolorants du chlore

(Ibid., t. X, 1837). — Se trouve résumé dans les *Bulletins de l'Académie*, 1^e série, t. III, p. 188.

42. Mémoire sur des produits de la combustion lente de la vapeur alcoolique et de la vapeur éthérée autour d'un fil de platine incandescent (Ibid., t. XI, 1838). — Les conclusions de ce mémoire sont insérées dans les *Bulletins de l'Académie*, 1^e série, t. IV, 1837, p. 59.

43. Esquisse d'une nouvelle classification chimique des corps (*Mémoires de l'Académie des Sciences, etc. de Bruxelles*, t. XI, 1838). — Résumé dans les *Bulletins de l'Académie*, 1^e série, t. IV, p. 397.

44. Mémoire sur la théorie chimique de la respiration et de la chaleur animale (Ibid., t. XI, 1838).

45. Mémoire sur la pile galvanique et sur la manière dont elle opère la décomposition des corps (Ibid., t. XII, 1839). — Résumé dans les *Bulletins de l'Académie*, 1^e série, t. VI, p. 161, 1839.

46. Mémoire sur les Fougères du Mexique et considérations sur la géographie botanique de cette contrée ; publié en collaboration avec M. Galeotti (Ibid., t. XV, 1842, avec 23 planches).

47. Calendrier pour la floraison, d'après les observations faites en 1841 à Louvain (Ibid., t. XV, 1842).

48. Mémoire sur les composés décolorants formés par le chlore avec les oxydes alcalins (Ibid., t. XVII, 1844).

49. Recherches sur les variations de la force électromotrice du fer (Ibid., t. XIX, 1845).

50. Lettre à M. Van Mons sur l'opinion de M. Balard relative à la constitution des chlorures d'oxydes (*Bulletins de l'Académie des Sciences, etc. de Bruxelles*, 1^e série, t. II, 1835, p. 199).

51. Note sur la combustion lente de la vapeur alcoolique autour d'un fil de platine chauffé au rouge (Ibid., t. III, 1836, p. 420).

52. Réflexions sur une notice de M. Leroy relative à la combustion lente de l'alcool et de l'éther (Ibid., t. IV, 1837, p. 83, 285, 322).

53. Sur les produits de la combustion lente de l'alcool et de l'éther autour d'un fil de platine (Ibid., t. VI, 1839, 1^e partie, p. 95).

54. Notice sur un cas d'hybridité dans les Fougères (Ibid., t. IV, 1837, p. 47).

55. Notice sur les caractères chimiques des chlorures de soufre (Ibid., t. IV, 1837, p. 84).

56. De l'influence de la cohésion sur les réactions chimiques (Ibid., t. VI, 1839, 2^e partie, p. 49).

57. De l'influence de la masse des corps sur les réactions chimiques (Ibid., t. VI, 1839, 2^e partie, p. 149).

58. Sur les sons produits par la flamme du gaz hydrogène dans les tubes (Ibid., t. VI, 1839, 2^e partie, p. 442).

59. Rapports sur un mémoire présenté au concours de 1840 sur l'absorption des poisons métalliques par les végétaux (Ibid., t. VII, 1840 ; 1^e partie, p. 279 ; 2^e partie, p. 370).

60. Rapport sur deux mémoires présentés au concours de 1841 sur la même question (Ibid., t. VIII, 1841, 1^e partie, p. 273).

61. Sur la passivité du fer (Ibid., t. VII, 1840, 1^e partie, p. 393).

62. Rapport sur la qualité du papier d'impression employé pour les publications de l'Académie (Ibid., t. VIII, 1841, 1^e partie, p. 49).

63. Notice sur quelques nouvelles espèces de plantes indigènes de l'Amérique septentrionale (Ibid., t. VIII, 1841, 1^e partie, p. 65).

64. Rapport sur la Monographie des Lycopodiacées de M. Spring (Ibid., t. VIII, 1841, 1^e partie, p. 383).

65. Note sur un phénomène de végétation extraordinaire, relatif à la floraison des *Agave* (Ibid., t. VIII, 1841, 2^e partie, p. 112).

66. Rapport sur un mémoire de MM. Vandevyvere et d'Hauw, relatif à l'absorption des poisons métalliques par les plantes (Ibid., t. VIII, 1841, 2^e partie, p. 289).

67. Recherches sur la passivité des métaux et la théorie de la pile voltaïque (Ibid., t. VIII, 1841, 2^e partie, p. 305).

68. Notice sur la théorie de la pile voltaïque (Ibid., t. IX, 1842, 1^e partie, p. 192).

69. Enumeratio synoptica plantarum phanerogamicarum ab Henrico Galeotti in regionibus mexicanis collectarum, auctoribus M. Martens et H. Galeotti.

I. Vacciniæ et Ericacæ (Ibid., t. IX, 1842, 1^e partie, p. 526).

II. Gesneriaceæ et Lobeliacæ (Ibid., t. IX, 1842, 2^e partie, p. 32).

III. Commelynaceæ, Alismaceæ, Melanthaceæ, Pontederaceæ, Liliaceæ, Smilacæ, Dioscoreæ (Ibid., t. IX, 1842, 2^e partie, p. 372).

IV. Irideæ, Hæmodoracæ, Hypoxydeæ, Amaryllideæ, Bromeliaceæ, Zingiberacæ, Naiadeæ, Aroideæ, Typhaceæ, Palmæ, Cupressineæ, Abietineæ, Taxineæ, Piperaceæ, Myricæ (Ibid., t. X, 1843, 1^e partie, p. 110).

V. Cupuliferæ (Ibid., t. X, 1843, 1^e partie, p. 208).

VI. Betulineæ, Platanæ, Salicineæ, Chenopodeæ, Amaranthaceæ, Polygoneæ, Nyctagineæ, Laurineæ, Daphnoideæ (Ibid., t. X, 1843, 1^e partie, p. 341).

VII. Leguminosæ, tribus Lotæ (Ibid., t. X, 1843, 2^e partie, p. 31).

VIII. Leguminosæ, tribus Viciæ (Ibid., t. X, 1843, 2^e partie, p. 178).

IX. Leguminosæ, tribus Cæsalpinieæ (Ibid., t. X, 1843, 2^e partie, p. 302).

X. Valerianææ, Rubiaceæ (Ibid., t. XI, 1844, 1^e partie, p. 121).

XI. Rubiaceæ, Lonicereæ (Ibid., t. XI, 1844, 1^e partie, p. 227).

XII. Apocynææ, Asclepiadeæ (Ibid., t. XI, 1844, 1^e partie, p. 355).

XIII. Labiatæ (Ibid., t. XI, 1844, 2^e partie, p. 61).

XIV. Id. (Ibid., t. XI, 1844, 2^e partie, p. 185).

XV. Verbenaceæ, Cordiaceæ, Asperifoliæ (Ibid., t. XI, 1844, 2^e partie, p. 319).

XVI. Solanaceæ (Ibid., t. XII, 1845, 1^e partie, p. 129).

XVII. Scrophularineæ, Pedalineæ (Ibid., t. XII, 1845, 2^e partie, p. 15).

XVIII. Convolvulaceæ, Polemoniaceæ, Hydrophylleæ, Hydroleaceæ (Ibid., t. XII, 1845, 2^e partie, p. 257).

70. Note sur l'action chimique des courants galvaniques (Ibid., t. IX, 1842, 2^e partie, p. 14).

71. Sur la combinaison du chlore avec les bases (Ibid., t. IX, 1842, 2^e partie, p. 180).

72. Recherches sur les causes productrices de la passivité des métaux (Ibid., t. IX, 1842, 2^e partie, p. 527).

73. Note sur la combinaison du chlore avec les oxydes alcalins (Ibid., t. X, 1843, 1^e partie, p. 103).

74. Recherches sur les causes de la mort naturelle (Ibid., t. X, 1843, 1^e partie, p. 327).

75. Recherches sur une réclamation du professeur Vrolik au sujet des recherches précédentes (Ibid., t. XI, 1844, 1^e partie, p. 3).

76. Note sur la passivité des métaux (Ibid., t. X, 1843, 2^e partie, p. 406).

77. Réflexions sur un travail de M. Beetz, concernant la passivité du fer (Ibid., 1844, 2^e partie, p. 185).

78. Rapport sur une note de M. Louyet, concernant

l'absorption des poisons métalliques par les plantes (Ibid., t. XII, 1845, 1^e partie, p. 17).

79. Rapport sur un mémoire de M. Spac : *Essai d'une monographie du genre Lis* (Ibid., t. XII, 1845, 2^e partie, p. 154).

80. Sur la maladie des pommes de terre (Ibid., t. XII, 1845, 2^e partie, p. 356).

81. Rapport sur un mémoire présenté au concours de 1846 concernant l'origine de l'électricité voltaïque et le mode d'action des piles (Ibid., t. XIII, 1846, 2^e partie, p. 114).

82. Observations sur les mémoires envoyés au concours de 1846, relatif au défrichement des landes de la Campine et des Ardennes (Ibid., t. XIII, 1846, 2^e partie, p. 153).

83. Sur les falsifications de la farine de blé (Ibid., t. XIII, 1846, 2^e partie, p. 176).

84. Rapport sur une notice de M. Bizio concernant la préparation du coton-poudre (Ibid., t. XIV, 1847, 1^e partie, p. 20).

85. Rapport sur un ouvrage de M. Bonjean concernant la maladie des pommes de terre en 1846 (Ibid., t. XIV, 1847, 1^e partie, p. 71).

• 86. Rapport sur une notice de M. Jacquemin sur le même sujet (Ibid., t. XIV, 1847, 1^e partie, p. 75).

87. Rapport sur le moyen proposé par M. Schrim d'utiliser pour la panification les pommes de terre altérées (Ibid., t. XIV, 1847, 1^e partie, p. 168).

88. Note sur la constitution de l'acide chlorhydrique liquide (Ibid., t. XIV, 1847, 1^e partie, p. 441).

89. Note sur les falsifications de la farine (Ibid., t. XIV, 1847, 2^e partie, p. 60).

90. Observations sur une notice de M. Louyet relative au même sujet (Ibid., t. XIV, 1847, 2^e partie, p. 402).

91. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1847

sur les engrais et sur la faculté d'assimilation dans les végétaux (Ibid., t. XIV, 1847, 2^e partie, p. 449).

92. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1848 sur la même question (Ibid., t. XV, 1848, 2^e partie, p. 598).

93. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1847 sur la fertilisation des landes de la Campine (Ibid., t. XIV, 1847, 2^e partie, p. 464).

94. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1848 sur la même question (Ibid., t. XV, 1848, 2^e partie, p. 617).

95. Rapport sur une lettre de M. le ministre de l'intérieur concernant l'amendement du sol (Ibid., t. XV, 1848, 2^e partie, p. 116).

96. Rapport sur une notice de M. Maas relative à la décomposition électro-chimique par des voltamètres différents (Ibid., t. XVI, 1849, 2^e partie, p. 347).

97. Remarques sur la recherche des falsifications des farines (Ibid., tom. XVII, 1850, 1^e partie, p. 197).

98. De la théorie électro-chimique dans ses rapports avec la loi des substitutions (Ibid., t. XVII, 1850, 2^e partie, p. 388).

99. Sur les piles à acides et alcalis séparés par des corps poreux (Ibid., t. XVIII, 1851, 2^e partie, p. 14).

100. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1851 concernant la formation et l'amélioration des polders (Ibid., t. XVIII, 1851, 2^e partie, p. 590).

101. Rapport sur des considérations anatomo-physiologiques de M. de Moor sur l'embryon de Graminées (Ibid., t. XIX, 1852, 1^e partie, p. 502).

102. Rapport sur une seconde note de M. de Moor concernant le même sujet (Ibid., t. XX, 1853, 1^e partie, p. 323).

103. Note sur les falsifications des farines (Ibid., t. XIX, 1852, 2^e partie, p. 323).

104. Rapport sur un mémoire en réponse à une question

du concours de 1852 relative à la coloration chez les végétaux (Ibid., t. XIX, 1852, 3^e partie, p. 550).

105. Sur les décompositions électro-chimiques (Ibid., t. XIX, 1852, 3^e partie, p. 302).

106. Recherches sur les couleurs des végétaux (Ibid., t. XX, 1853, 1^e partie, p. 497).

107. Rapport sur une note de M. Crepin concernant le *Galeopsis ladano-ochroleuca* (Ibid., t. XX, 1853, 3^e partie, p. 26).

108. Sur l'origine ou la nature du calorique (Ibid., t. XXI, 1854, 1^e partie, p. 149).

109. Nouvelles recherches sur la coloration des plantes (Ibid., t. XXII, 1855, 1^e partie, p. 157).

110. Rapport sur un mémoire de M. G. Ville relatif au rôle des nitrates dans l'économie des plantes (Ibid., t. XXIII, 1856, 2^e partie, p. 404).

111. Rapport sur une notice de M. Westendorp concernant quelques Hypoxylées inédites ou nouvelles pour la flore belge (Ibid., 2^e série, t. II, 1857, p. 497).

112. Note sur la décomposition électro-chimique de l'acétate de plomb (Ibid., t. III, 1857, p. 204).

113. Rapport sur un mémoire de M. Clos relatif à l'influence de la lune sur la menstruation (Ibid., t. IV, 1858, p. 78).

114. Rapport sur un mémoire de M. Henry intitulé : *Considérations sur quelques classes de composés organiques et sur les radicaux organiques en général* (Ibid., t. IV, 1858, p. 255).

115. Sur les différences de caractères des radicaux multiples et des composés dualistiques (Ibid., t. V, 1858, p. 466).

116. Rapport sur une notice de M. Crepin sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique (Ibid., t. VII, 1859, p. 4).

117. Rapport sur un mémoire de M. Bommer sur l'origine et la nature de la matière fibreuse qui garnit le stipe de plusieurs Palmiers (Ibid., t. VII, 1859, p. 405).

118. Rapport sur un mémoire de M. Henry concernant la berbérine et ses sels (Ibid., t. VII, 1859, p. 503).

119. Rapport sur un mémoire de M. Coemans : *Histoire du développement du Pilobolus crystallinus* (Ibid., t. VIII, 1859, p. 153).

120. Rapport sur un mémoire envoyé au concours de 1859 relativement à la cause du changement de couleur que subit la chair de certains Bolets quand on l'entame (Ibid., t. VIII, 1859, p. 568).

121. Rapport sur une notice de M. Coemans relative à la genèse et aux métamorphoses de la *Peziza sclerotiorum* (Ibid., t. IX, 1860, p. 7).

122. Considérations sur la nature des corps simples (Ibid., t. XI, 1861, p. 193).

123. Rapport sur une notice de M. Wesmael relative à une structure anormale des silicules dans le *Draba verna* (Ibid., tom. XI, 1861, p. 620).

124. Rapport sur une monographie de l'*Erythroxyton Coca* de M. Gosse (Ibid., t. XII, 1861, p. 238).

125. Rapport sur une note de M. Hübner relative à quelques dérivés du chlorure d'acétyle (Ibid., t. XII, 1861, p. 241).

126. Sur l'origine de l'électricité dans les piles (Ibid., t. XIII, 1862, p. 56).

127. Rapport sur une nouvelle notice de M. Crepin relative à quelques plantes rares ou critiques de la Belgique (Ibid., t. XIV, 1862, p. 72).

128. Rapport sur deux notices de M. Wesmael relatives, l'une à une monstruosité de la pomme de terre, l'autre à une hybride de *Ranunculus* (Ibid., t. XIV, 1862, p. 271).

129. Rapport sur une notice de M. Wesmael relative à une hybride de *Cirsium* (Ibid., t. XIV, novembre 1862, p. 353).

130. Sur les radicaux multiples et leurs rapports avec la théorie des types (Ibid., t. XIV, novembre 1862, p. 356).

131. Rapport sur le 3^e fascicule des notes de M. F. Crepin : *Sur quelques plantes rares ou critiques de la Belgique* (Ibid., t. XV, janvier 1865).

132. *Pharmacopæa belgica nova*, et Nouvelle pharmacopée belge, 2 vol. in-8°, Bruxelles 1855, en collaboration avec MM. de Hemptinne, Mareska et Sauveur.

133. Réponse aux observations faites par M. L.... sur la nouvelle pharmacopée belge. Brux. 1857 (en collaboration avec MM. Mareska et Sauveur).

134. Réponse aux observations de M. N. Gille sur la nouvelle pharmacopée belge. Brux. 1857 (en collaboration avec les mêmes).

135. Réponse aux critiques de M. Denique sur la nouvelle pharmacopée. Brux. 1858 (en collaboration avec M. Sauveur).

MANUSCRITS.

1. Notes sur le *Complément d'algèbre* de Lacroix, 1814-15.
 2. Notes sur l'*Essai de géométrie analytique* de Biot, 1815.
 3. Notes sur le *Traité du calcul différentiel et intégral* de Lacroix, 1815, 1822 et 1826.

4. Notes sur le *Calcul des fonctions* de Lagrange, 1817-19.
 5. Notes sur le *Traité de physique* de Haüy, 1815.
 6. Théorie de la pile voltaïque, 1815.
 7. Électricité. Comparaison du système de Franklin avec celui des deux fluides, 1818.

8. Sur la mesure des hauteurs par le baromètre, 1819.
 9. Réflexions sur l'anémie des houilleurs, 1818.

10. Mémoire en latin, en réponse à la question suivante posée par la faculté des sciences de l'Université de Liège en 1818: «*Postulatur ut calculi litteralis seu algebraici theoria principiis e sola arithmetica et signorum natura petitis, missa quantitatum positivarum et negativarum seorsim existentium absurda distinctione superstruatur, etc.* »

11. Le même mémoire considérablement augmenté, en français, sous le titre : Le calcul algébrique dégagé de toute considération de quantités négatives, infinies, imaginaires, etc., où l'on démontre les propriétés et les usages des expressions connues sous ce nom, 1820.

12. Explication de quelques phénomènes d'optique avec des considérations sur la vision à diverses distances, 1820. — Mémoire corrigé et augmenté en 1823 et présenté à la Société des Amis des sciences, lettres et arts de Maestricht le 15 avril 1825.

13. Notes sur le *Traité d'analyse* de Cauchy, 1822.

14. Calcul de l'orbite d'une comète, fait à Paris en 1822 sous la direction de M. Biot.

15. Mémoire en réponse à la question proposée en 1821 et 1822 par l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles : Un fil flexible et uniformément pesant étant suspendu par l'une de ses extrémités à un point fixe et soulevé par son autre extrémité à une hauteur et à une distance quelconques, si l'on vient à lâcher cette seconde extrémité et qu'on abandonne le fil à l'action libre de la pesanteur, on demande les circonstances de son mouvement dans l'espace supposé vide.—Mémoire honoré d'une médaille en argent le 7 mai 1824. Voir : *Mémoires de l'Académie*, t. III, p. XX.

16. Leçons de botanique professées à la Société des Amis des sciences, lettres et arts de Maestricht, en 1823.

17. Leçons de chimie pharmaceutique données à l'hôpital civil de Maestricht, commencées en septembre 1823.

18. Mémoire en réponse à une question posée par la Société d'Émulation de Liège en 1822 : Parmi les phlegmasies des divers tissus ou des organes, en existe-t-il qui exigent un traitement autre que celui des antiphlogistiques?

19. Mémoire sur le diagnostic caractéristique et compa-

ratif des affections tant aiguës que chroniques des organes contenus dans la poitrine, présenté à la Société de médecine de Louvain vers 1825.

20. Notes sur l'*Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré* de Monge, 1826-1827.

21. Calcul des levers et couchers de la lune et du soleil pour Maestricht, 1824-1825.

22. Mémoire sur les propriétés, la préparation et l'emploi des chlorures de chaux et de soude, envoyé à la Société hollandaise des sciences de Haarlem.

23. Réflexions sur les moyens de constater l'empoisonnement arsénical, lues à la Société des Amis des sciences, lettres et arts de Maestricht, le 20 août 1829.

24. Mémoire sur la propriété dont jouissent certaines substances de rendre la toile incombustible, lu à la même Société le 6 janvier 1824.

25. Rapport fait en 1829 à la même Société sur un mémoire de M. Franquinet relatif à la préparation du sulfate de quinine.

26. Réponse à une note de M. Franquinet concernant le précédent rapport, lue à la même Société le 5 mai 1829.

27. Traité de chimie (inachevé).

28. Notes et additions au *Nosographiæ compendium* de Pinel, commencées en 1822.

29. Notice sur la théorie de la pile galvanique et sur la manière dont elle opère les décompositions des corps, présentée à l'Académie des sciences, etc. de Bruxelles en 1836. Voir *Bulletins de l'Académie*, t. III, p. 52.

30. Notes sur le *Traité de physique* de Biot, 1816-1817.

31. Cours de physique mathématique, raisonnée et expérimentale, rédigé d'après les meilleurs auteurs modernes, septembre 1815 (incomplet).

**DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 27 FÉVRIER 1863, PAR P. J. VAN BENE-
DEN, DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES,
APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN
L'ÉGLISE PRIMAIRE DE SAINT-PIERRE POUR LE
REPOS DE L'ÂME DE M. MARTIN MARTENS,
PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DES
SCIENCES.**

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Nous sommes encore sous l'impression de la voix éloquente et pleine de dignité, qui vient de nous esquisser la vie si bien remplie de notre regretté confrère Martens.

Nous sommes rudement éprouvés, Messieurs ! L'année académique n'a pas atteint la moitié de son cours, et déjà la troisième fois, le même deuil nous ramène dans la même enceinte.

Depuis vingt-huit ans, nous avons vu notre savant et illustre confrère à nos côtés, animé toujours du même zèle pour la science, toujours attentif à remplir scrupuleusement ses devoirs, toujours profondément dévoué à ses élèves.

Dans toutes les cérémonies académiques, et surtout dans celles où il s'agissait de rendre un dernier hommage à un confrère, Martens, malgré son âge,

7..

ses infirmités et ses nombreuses occupations, ne se faisait jamais désirer.

C'est avec émotion que nous venons à notre tour lui payer un tribut de reconnaissance et de regrets, qu'il paya tant de fois à d'autres.

Dans une autre circonstance solennelle, j'ai pris la parole, au nom de l'Académie des sciences, pour adresser un dernier adieu à notre savant confrère. Aujourd'hui, Messieurs, c'est au nom de la Faculté des sciences et comme doyen, que je viens rendre le dernier hommage à l'homme d'élite, que la mort nous a si rapidement enlevé, qui laisse parmi nous un vide si profond, des regrets si amers. Nous devons bien l'avouer, Messieurs, l'Université, comme l'Académie, perd en lui un de ses membres les plus actifs, un de ses professeurs les plus instruits, un de ses confrères les plus dévoués.

Les aptitudes scientifiques de notre regretté confrère se manifestèrent de très-bonne heure.

Quoique jouissant d'une faible santé au début de sa carrière, Martens n'en déploya pas moins une ardeur extraordinaire pour le travail, et il a persévéré, dans ses habitudes studieuses, avec une énergie dont peu d'hommes seraient capables.

Martens est docteur en médecine et en sciences de l'Université de Liège. A peine sorti des bancs du collège, il fit marcher de front l'étude des sciences physiques et l'art de la médecine. L'année même où il se préparait à ses derniers examens, il écrivit deux mémoires : l'un en réponse à une question,

posée au concours par la faculté de médecine, l'autre par la faculté des sciences, et ce qui donnait surtout de l'importance à cet heureux événement, c'est que les deux mémoires furent couronnés le même jour (1).

Le dernier de ces travaux a pour objet : les analogies et les différences que présentent entre eux le calorique et la lumière, et il traite en même temps de la possibilité d'attribuer à un même principe les phénomènes de chaleur et de lumière.

Martens est encore tout jeune, mais il est déjà tel que nous l'avons toujours connu. Aucun obstacle ne pouvait l'arrêter, aucune difficulté ne pouvait le faire reculer. Il aurait pu prendre pour devise : *nunquam retrorsum*.

Après de pareils efforts, et surtout après de pareils succès, d'autres se seraient reposés. Le jeune étudiant de Maestricht ne connaît pas le repos. Pour lui, les jours de travail sont de véritables jours de fête. En 1821, c'est-à-dire l'année qui suivit celle pendant laquelle il avait remporté deux médailles, et il n'avait que vingt-quatre ans, il défendit successivement, et avec un talent remarquable, une dissertation inaugurale, *De combustione*, pour l'obtention du grade de docteur en sciences physiques et mathématiques (23 janvier), et une dissertation inaugurale sur *la phthisie laryngée*, pour le doctorat en médecine (28 juin). Il dédia la première de ces deux dissertations à l'illustre Minkelers, comme à celui qui dirigea ses premiers pas dans les sciences physiques (2).

Martens se rend ensuite à Paris, où il a le bonheur de rencontrer, à côté des Laënnec, des Dupuytren et des Broussais, Gay-Lussac, Vauquelin et Thénard, Cauchy, Hachette et Biot.

Son goût pour l'étude, ses vastes connaissances, sa belle intelligence sont bien vite appréciés par ces brillantes illustrations, et, malgré son âge si peu avancé, il est non-seulement reçu dans l'intimité par plusieurs d'entre eux, mais Biot, plein de confiance dans sa haute capacité, le charge même de calculer l'orbite d'une comète.

Martens trouve le temps de tout voir à Paris; il trouve l'occasion de tout examiner. — Des amphithéâtres il passe aux laboratoires, de l'*Hôtel-Dieu* et de la *Pitié* il passe à la *Sorbonne*, au *Collège de France* et au *Museum*.

Chargé d'un riche butin, plein d'amour pour le travail, il revient dans son pays natal où il s'établit comme médecin praticien. Par la franchise de son caractère et la loyauté de ses actes, il se concilia rapidement l'estime et l'affection de ses compatriotes.

A peine a-t-il donné des preuves de son savoir, que ses confrères le désignent comme membre et secrétaire de la Commission médicale du Limbourg. C'est un nouvel accroissement de travail, et cependant dans le courant de l'année 1825 il trouve le temps d'écrire un mémoire de mécanique transcendante, qui lui vaut, de la part de l'Académie des sciences de Bruxelles, une médaille en argent.

En 1825 il fut nommé professeur de chimie et de

botanique à l'école de pharmacie de Maestricht.— La pratique médicale aurait largement suffi à un homme ordinaire, mais le travail de chaque jour ne fournissait pas assez d'aliments à l'activité dévorante de notre éminent collègue.— Il trouve encore le moyen, malgré d'autres fonctions qu'il accepta (3), d'écrire de remarquables articles sur l'emploi comme sur la préparation de divers médicaments (4), ainsi que sur la trop célèbre doctrine médicale qui venait d'envahir l'Europe.

C'est vers cette époque que Broussais avait atteint l'apogée de sa gloire.— La nouvelle doctrine, couvée dans les camps, éclore au *Val-de-Grâce*, si pompeusement décorée du nom de médecine physiologique, avait acquis tant de vogue, que, de 1827 à 1836, on importa en France, année moyenne, 34,200,000 sangsues. Elle faisait rapidement le tour du monde. Le jeune médecin de Maestricht ne se laissa pas prendre à la brillante mise en scène du nouveau système, et combattit la nouvelle et trop facile doctrine avec un talent remarquable (5). Dans un autre ordre d'idées, le célèbre docteur publia, en 1828, son livre *De l'irritation et de la folie*, qui lui valut un fauteuil à l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). Martens n'en fit pas moins une critique sévère et consciencieuse de ce livre dans un journal de Maestricht, et ses articles portèrent si bien coup, que le fils, Casimir Broussais, crut devoir venir en aide à son père (6).

Quoi qu'en ait dit le fils, Broussais était bien ce que Martens avait prétendu, un médecin matéria-

liste pour qui le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile. — Nous avons entendu Broussais quelques années plus tard, dans son cours de phrénologie au *Val-de-Grâce*, développer ses principes de physiologie avec une crudité de langage telle que l'auditoire en était quelquefois révolté.

Nous savons tous que la médecine débilitante inspira à notre confrère une répugnance invincible jusqu'à la fin de ses jours. Et dans les accès d'asthme qui l'accablèrent quelquefois, l'expérience lui fit recourir plus volontiers aux remèdes excitants qu'aux émollients les plus recommandés.

L'Académie de Bruxelles mit au concours, en 1833, une question pleine d'intérêt sur la constitution des chlorures d'oxyde (7). Martens n'y tient plus. Il faut qu'il trouve la solution des problèmes posés par l'Académie. Les travaux de laboratoire marchent de front avec les travaux de cabinet, les exigences de la clientèle et de l'enseignement. Il trouve du temps pour tout. Il oblige le chlore à lui dévoiler plusieurs de ses secrets, et envoie un beau mémoire à la classe en réponse à cette intéressante question. Van Mons vivait encore. Je me souviens de l'étonnement du spirituel et savant chimiste, en parcourant les pages du manuscrit qui était soumis à son examen. A chaque page Van Mons était arrêté dans sa lecture par la hardiesse des pensées que l'auteur inconnu du mémoire avait jetées avec profusion dans le cours de ce travail; et cependant Van Mons se connaissait en fait de hardiesses. Les commissaires firent, comme

on le pense bien, un rapport favorable, et le mémoire fut couronné à la séance du 7 mai 1834. A l'ouverture du billet les académiciens furent fort surpris de trouver à côté d'eux, à Maestricht, un chimiste de premier ordre (8).

Ces travaux sur les chlorures d'oxyde forment l'œuvre capital de notre confrère au point de vue du chimiste expérimentateur.

On sait que de la réaction du chlore sur les alcalis et les terres alcalines résultent des produits fort importants dans les arts industriels et la médecine comme agents décolorants et désinfectants. On ne possédait, à cette époque, que des notions fort incomplètes et généralement peu exactes sur la préparation et les propriétés de ces matières. Leur signification chimique était surtout fort obscure. Deux opinions étaient en présence : l'une ancienne, défendue par Gay-Lussac, les regardait comme des chlorures d'oxydes ; l'autre récente, proposée par Berzelius, en faisait un mélange de chlorure et d'hypochlorite.

Martens se livre à de nombreuses expériences sur les produits ; uniquement préoccupé des faits, il se rangea franchement du côté de Gay-Lussac. Les chlorures décolorants sont pour lui des chlorures d'oxydes et la théorie de leur formation se réduit à la juxtaposition pure et simple du chlore aux éléments primitifs, oxygène et métal de l'oxyde.

Le chlore fait toujours l'objet des études de prédilection de Martens. C'est qu'en effet ce corps

simple, remarquable sous tant de rapports, peut donner lieu aux réactions les plus intéressantes et les plus neuves.

Il revint à diverses reprises sur les faits qu'il avait annoncés, et, en 1837, il étudia avec soin certaines propriétés du chlorure de soufre.

Parmi ses travaux de chimie expérimentale, nous pouvons citer encore ses analyses chimiques des eaux minérales de Spa et de Tongres, qu'il a publiées, à quelques années d'intervalle, dans les *Bulletins de l'Académie royale de médecine en 1843 et 1853* (9).

Le 8 novembre 1834, sur la proposition des membres désignés à cet effet, M. Martens fut nommé correspondant de l'Académie avec M. Matteucci, de Forli, qui a acquis depuis une si haute célébrité par ses curieux et innombrables travaux sur les phénomènes électriques.

En 1835, appelé par le Corps épiscopal à la chaire de chimie et de botanique, il se rendit de nouveau à Paris, et s'y prépara à ouvrir dignement ces cours à la fin de cette année. Presque en même temps qu'il commença son enseignement, l'Académie des sciences de Bruxelles lui décerna le titre de membre effectif.

Martens partage dorénavant, entre les recherches de laboratoire et les études botaniques, les rares moments que lui laisse l'enseignement de ces deux branches importantes.

Je voudrais vous donner une idée, Messieurs, de la fécondité de notre digne confrère; mais le nombre

de ses travaux est si grand, que je vous fatiguerais, rien qu'en faisant l'énumération des titres de ses publications (10).

Je ne puis toutefois me dispenser de faire une exception pour ses recherches sur la composition moléculaire des corps. Ces travaux font son principal titre de gloire, et ont fait l'objet de ses méditations pendant toute sa carrière scientifique.

Martens était un remarquable penseur et le chimiste-physicien dominait en lui le chimiste expérimentateur. Son goût prononcé pour les études philosophiques et mathématiques, la nature spéciale de son intelligence, trop élevée pour se contenter de la simple constatation des faits, mais trop scientifique pour les abandonner jamais dans ses méditations, le rendaient très-apte à traiter ce genre de questions. C'est cette tendance particulière de son esprit qui a produit ses travaux sur les classifications des espèces chimiques, sur la composition moléculaire des corps, et qui l'a poussé, il y a quelques années, à rompre une lance avec notre illustre professeur de philosophie M. Ubaghs. Qui de nous ne se rappelle d'avoir assisté avec le plus vif intérêt à ce tournoi littéraire sur le terrain du Dynamisme (11)?

Le premier travail qu'il publia, étant encore simple étudiant à Liège, sur les analogies et les différences que présentent entr'eux le calorique et la lumière, révèle déjà une préférence marquée pour ce genre de travaux.

Il a abordé plus tard une autre question non moins

importante et non moins élevée dans le domaine des sciences physiques, celle de l'affinité.

L'acte de combinaison des corps n'est pas un acte solitaire de simple juxtaposition; cet acte est toujours accompagné de certains phénomènes physiques, de production d'électricité, de dégagement de chaleur, quelquefois de lumière. Toute cette partie se rattache directement à la grande question de l'affinité, de cette force qui apparaît comme cause première au sommet de l'édifice chimique (12).

Les études profondes de notre confrère en physique, les connaissances solides et étendues de toute matière le plaçaient dans les meilleures conditions pour aborder avec succès cette grande question de philosophie chimique.

Sur les ruines de la théorie du phlogistique de Stahl, Lavoisier a établi la chimie moderne, en découvrant, en 1774, qu'un des éléments de l'air est susceptible de se combiner avec les substances métalliques. L'air n'est plus dès ce jour un des quatre éléments, comme on le répétait depuis Aristote : l'air est un mélange de plusieurs corps simples. Berzelius, développant, dans l'ordre de l'affinité, les idées de Lavoisier sur la constitution intime des corps composés, met ensuite au jour sa célèbre théorie électro-chimique, et cette théorie régna, peut-on dire, sans partage à l'époque où Martens fit son éducation scientifique.

Les corps composés résultent, d'après cette doctrine, de la combinaison de deux éléments ou de

deux groupes d'éléments, l'un *électro-positif*, l'autre *électro-négatif*, et tous les composés chimiques définis sont envisagés de la même manière.

Martens embrassa cette théorie avec une ardeur marquée et jusqu'à son dernier mot écrit est consacré à sa défense.

Dès 1836 il publia un mémoire sur la théorie de l'affinité chimique et la composition moléculaire des corps, et, à partir de ce moment, il n'est pas d'année qu'il ne donne à l'Académie soit un mémoire, soit des notices, tantôt sur les actions électriques, tantôt sur la production du fluide galvanique dans les piles, tantôt sur la passivité des corps métalliques (13).

Mais, à partir de 1830, la découverte des radicaux multiples, signalée d'abord par M. Dumas, vint ébranler le système de Berzelius, et Gerhardt, que la mort est venue enlever si jeune à sa famille et à la science, fonda sa nouvelle école vers 1845. La théorie *des substitutions* prit la place de la théorie électro-chimique, et, au lieu d'un *dualisme électrique*, la composition des corps fut représentée par des *formules unitaires*.

Les corps composés, d'après la nouvelle doctrine, ne sont plus qu'un tout unique, une molécule complexe, formée d'atomes de différente nature, susceptibles d'être remplacés par d'autres atomes.

Dans ses derniers écrits, Martens a eu toujours pour but de démontrer que, si les corps simples, à radicaux simples, ont une nature d'électricité propre, les radicaux multiples en possèdent une égale-

ment, et ne doivent en aucune façon être assimilés, dans leur réaction, aux corps composés ordinaires.

Pour notre collègue, les deux théories de Berzelius et de Gerhardt sont également vraies, mais à la condition de n'être pas exclusives. Elles ne s'excluent pas, en effet, elles se complètent. Il y a des substances chimiques à formules dualistiques, il y en a d'autres à formules unitaires. Entre ces deux classes de composés il existe des différences, et ces différences, Martens s'efforce, dans ses derniers écrits, de les mettre en relief.

Au mois de novembre dernier, il fit encore une communication sur cette matière à l'Académie royale de Belgique, et, dans une des dernières séances de l'Institut de France (Académie des sciences), M. Dumas communiqua, sur le même sujet, une lettre de notre collègue, datée du 21 décembre (14). Celui-ci préparait même une note supplémentaire à sa dernière communication, quand la mort est venue le surprendre.

La théorie électro-chimique n'a pas eu de partisan plus fidèle, de défenseur plus tenace et plus vigoureux que notre collègue Martens, et ses travaux resteront un de ses plus beaux titres à l'estime et au souvenir des générations scientifiques futures.

Les études de botanique de Martens marchent constamment et partout de front avec ses autres travaux. — Déjà en 1819 il prépare des plantes sèches pour se faire un herbier, et depuis lors il ne cesse plus de collectionner. Sans méconnaître l'importance des

plantes spontanées et leur valeur scientifique, il les accepte, qu'elles soient cultivées ou non, des mains des voyageurs comme de celles des jardiniers.

En général cependant les botanistes ne tiennent pas plus, pour leur herbier, aux plantes cultivées, que les zoologistes ne tiennent, pour leurs musées, aux animaux domestiques. La culture, comme la domesticité, modifie trop souvent les individus, pour qu'on ne voie pas dans ceux-ci des représentants dégénérés de l'espèce. Martens ne partage pas cet avis et entasse toujours.

Il aimait les fleurs avec passion; non pas seulement comme nous les aimons, dans un frais parterre, mais encore desséchées et sans vie, entre les feuilles de son herbier. Qui de nous ne l'a vu, une plante à la main, marchant lentement, la tête inclinée, ayant l'air de supputer, au milieu de la rue, combien il lui faudrait encore d'espèces pour compléter un genre ou combien il lui manquait de représentants pour parfaire un groupe naturel?

Martens s'occupait tour à tour de la physiologie des plantes et de leur acclimatation, de l'agriculture et du défrichement des landes, de la maladie des pommes de terre et de la sophistication des farines; mais c'est vers la botanique descriptive que ses goûts le portèrent plus particulièrement (15).

Ayant reçu en 1840 d'un missionnaire belge, M. Ducrinck, habitant l'Amérique septentrionale, une collection de plantes sèches, il donna la description des espèces nouvelles dans les *Bulletins de l'Académie*,

et plus tard il s'associa avec Galeotti pour faire connaître les Fougères et la plupart des plantes phanérogamiques que celui-ci avait découvertes pendant son voyage au Mexique. Sur 951 espèces il en décrivit 434 nouvelles. Plusieurs botanistes lui ont fait l'honneur de donner son nom à des plantes nouvelles. Il y a un *salvia* et un *polypadeum Martensii* et un *achimenes Martensiana* (16).

Dans une autre circonstance il a décrit un cas fort remarquable d'hybridité dans les fougères qui a été observé au jardin botanique de Louvain, et il a fait connaître un des phénomènes les plus curieux que contiennent les annales de l'horticulture. Il y a quelques années un *agave*, cette plante séculaire qui est censée ne fleurir que tous les cent ans, donna en été des fleurs majestueusement étalées sur sa tige pyramidale, et, au lieu de périr ensuite, comme c'est la règle, il poussa, l'été suivant, cinq fortes tiges chargées d'une innombrable masse de fleurs. Les rejetons mêmes, de un à trois ans, se chargent de boutons à fleurs sur des tiges de deux à trois pieds de hauteur.

Il revient aussi à notre collègue une très-large part dans la confection de la Pharmacopée belge. Martens fut désigné avec Sauveur, de Hemptinne et Mareska pour faire la révision de notre formulaire officiel des préparations pharmaceutiques. Nous ne craignons pas de le dire : cette publication, et même la traduction, auraient vu le jour au moins dix ans plus tôt, si notre collègue avait eu seul la direction de cet impor-

tant travail. La rédaction est presque entièrement de lui et de Hemptinne est le seul qui ait fait des expériences au début de l'entreprise (17).

M. Martens a écrit aussi quelques notices biographiques, entr'autres celles de J. Rega, de Servais Augustin de Villers et de François Favelet, tous les trois docteurs et professeurs de l'ancienne Université de Louvain (18).

S. M. le roi des Belges a voulu récompenser les grands services rendus à la science par notre laborieux confrère en le décorant de l'ordre de Léopold, et plusieurs Sociétés savantes ont tenu à inscrire son nom parmi leurs membres effectifs ou leurs correspondants (19).

Cette trop énergique activité devait rapidement user sa constitution. Chargé d'un enseignement aussi divers et aussi étendu que celui de la chimie et de la botanique, toujours vivement préoccupé des découvertes de la science comme des événements politiques, remplissant par suite de son enseignement le principal rôle dans les jurys d'examen, depuis deux ans nous avons vu décliner notre confrère et le vigoureux ressort de la vie s'est à la fin rompu. Martens a rendu le dernier soupir au milieu des consolations de la religion et des soins affectueux de sa courageuse famille. Il a succombé à une maladie dont la marche brusque et rapide a déjoué tous les efforts de l'art, toutes les tentatives du dévouement.

Conservons le souvenir d'un collègue estimé de tous, et rappelons-nous que Martens manifestait en toute circonstance un cœur loyal, sincère et obligeant.

NOTES.

(1) Le 3 octobre 1820 Martens remporta le prix pour un mémoire en réponse à la question suivante posée au concours de 1819-1820 par la faculté de Médecine de Liège : « Purgantia medicamina ordinandi methodus rectior indicetur : prælata validis argumentis fulciatur. Explanetur modus agendi substantiarum purgantium in tubum intestinalem et in organa corporis universalia : quo facto, e re erit, morbos purgantia flagitantes summatim ac generatim designare; quibus vero præparationibus dosibusque adhibenda sint, hæ specialiter seduloque describantur. »

Un second mémoire de M. Martens fut couronné en même temps par la faculté des Sciences de Liège, et parut, comme le premier, en 1820 dans les Annales de cette université : Il traite : « Des analogies et des différences que présentent entre eux le calorique et la lumière, et de la possibilité d'attribuer à un même principe les phénomènes de chaleur et de lumière. » *Ann. Acad. Leod.* t. III, 1819-20.

(2) *Dissertatio inauguralis physica de combustione ... Leodii, 1820, in-4° (23 janvier).*

Dissertatio inauguralis medica de phthisi laryngea ... Leodii, 1820, in-4° (28 juin).

(3) Il était membre et secrétaire du bureau d'administration de l'athénée de Maestricht. En 1831 il accepta les fonctions gratuites de médecin intérimaire de l'hôpital de Maestricht, en remplacement du titulaire, qui était absent pour cause de maladie et il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de son séjour à Maestricht. C'était un poste de dévouement, surtout en 1832, quand le choléra sévissait en cette ville.

Malgré ses nombreuses occupations, et tout en conti-

nuant à donner le cours de chimie pharmaceutique à l'école de pharmacie de Maestricht, il remplaça, pendant l'hiver de 1834 à 1835, M. Crahay comme professeur de physique à l'athénée, lorsque celui-ci fut appelé à la chaire de physique de l'Université catholique.

(4) *Observateur médical* de Liège, t. I, 1827; t. IV, 1828.

(5) Mémoire sur la médecine physiologique du Dr Broussais, publié par la Commission médicale de Nord-Hollande. Amsterdam, 1829, in-8°.

La question proposée par la Commission médicale est conçue en ces termes : « Puisque dans nos provinces méridionales on se voue, avec ardeur, à la médecine dite physiologique du Dr Broussais, et qu'on tâche aussi de la faire adopter dans nos provinces septentrionales, on demande : une indication concise de cette doctrine, accompagnée de son application raisonnée aux maladies et de considérations critiques sur son utilité ou sur les dangers qu'il y aurait d'en suivre les préceptes dans les provinces septentrionales. »

Nous voyons à la même époque un autre médecin distingué de l'Université de Liège, Schmerling, qui s'est fait plus tard un si beau nom par ses belles recherches sur les ossements des cavernes, se mettre en travers de cette séduisante théorie et rester fidèle aux principes qui avaient pour eux des siècles d'expériences et d'observations.

(6) *Éclaireur* de Maestricht, 25 et 28 septembre, et 9 octobre 1828.

Le n° du 26 octobre 1828 contient une réclamation de Casimir Broussais, datée de Paris 18 octobre, et à laquelle Martens répond dans les n°s des 27 et 28 octobre, 1^{er} et 7 novembre.

(7) Mémoire sur les chlorures d'oxydes solubles, en réponse à une question proposée par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, 1834. La question

est posée en ces termes : « Sous quelle forme et à quel degré de saturation le chlore se trouve-t-il dans les chlorures d'oxydes solubles ? A quels corps peut-on unir ces composés chimiques sans altérer leur nature ? Enfin quel est leur mode d'action comme moyen désinfectant ? » (*Mémoires couronnés ... t. X, 1835. Bulletins de l'Académie royale des sciences ... de Bruxelles, 1^{re} série, t. II, 1835, p. 199.*)

(8) « Les rapporteurs sont unanimement d'avis, dit le procès-verbal, que l'auteur a résolu la question dans toute son étendue, et a prouvé qu'il possède à fond les principes de la philosophie chimique. — Il a incorporé sainement dans son ouvrage, ce qui était connu sur l'objet de la question, et par des expériences concluantes, il a éclairé ce qui était douteux. » *Bulletins de l'Académie royale des sciences*, vol. I, p. 129. La médaille d'or que M. Martens a reçue de l'Académie porte pour inscription :

M. MARTENS
OB
DISSERTATIONEM
DE
MUTUA CHLORI
ET ALCALIIUM
ACTIONE.
MDCCCXXXIV.

(9) Note sur la composition et l'emploi médical de l'eau de Spa (*Bulletins de l'Académie royale de médecine*, t. III, 1843, p. 46). — Note sur les eaux minérales de Tongres et de Bree (*Bulletins de l'Académie de médecine*, t. XII, 1853).

(10) Les tables générales et analytiques des *Bulletins de l'Académie des sciences* n'indiquent pas moins de sept colonnes de titres au nom de Martens, et il est bien peu de *Bulletins de l'Académie des sciences* et de *l'Académie de*

médecine , qui ne contiennent un savant rapport de lui.

Voyez : Tables générales et analytiques du recueil des *Bulletins de l'Académie royale des sciences...* , 1^{re} série , Bruxelles , 1851 , p. 505.

Les rapports se trouvent dans les tomes suivants des *Bulletins de l'Académie royale des sciences de Belgique* :

Bull. de l'Acad. roy. des sciences, t. VII, 1840, 1^{re} p., p. 279; 2^e p., p. 370; t. VIII, 1841, 1^{re} p., p. 273; t. VIII, 1841, 1^{re} p., p. 49; t. VIII, 1841, 1^{re} p., p. 583; t. VIII, 1841, 2^e p., p. 289; t. XII, 1845, 1^{re} p., p. 17; t. XII, 1845, 2^e p., p. 154; t. XIII, 1846, 2^e p., p. 114; t. XIV, 1847, 1^{re} p., p. 20; t. XIV, 1847, 1^{re} p., p. 71, 75, 168; t. XIV, 1847, 2^e p., p. 449, 464; t. XV, 1848, 2^e p., p. 116, 598, 617; t. XVI, 1849, 2^e p., p. 347; t. XVIII, 1851, 2^e p., p. 590; t. XIX, 1852, 1^{re} p., p. 502, 5^e p., p. 550; t. XX, 1853, 1^{re} p., p. 523; t. XX, 1853, 5^e p., p. 26; t. XXIII, 1856, 2^e p., p. 404. — 2^e série, t. II, 1857, p. 497; t. IV, 1858, p. 78, 255; t. VII, 1859, p. 4, 405, 505; t. VIII, 1859, p. 153, 368; t. IX, 1860, p. 7; t. XI, 1861, p. 620; t. XII, 1861, p. 238, 241; t. XIV, 1862, p. 72, 271, 353; t. XV, 1863, n^o 1.

Rapports dans les *Bull. de l'Acad. royale de médecine*, t. XIV, 1855, p. 460; t. XV, 1855, p. 108; t. XVI, 1856, p. 597, 603. — 2^e série, t. I, 1858, p. 208, 501, 585; t. II suppl., 1859, p. 4; t. III, 1860, p. 711; t. IV, 1861, p. 17, 512; t. V, novembre 1862, p. 589.

(11) *Revue catholique*, t. XI, 1853, p. 208.

(12) Je dois à notre collègue, M. le professeur Henry, ainsi qu'à M. Éd. Martens les notes intéressantes qui m'ont permis de juger les travaux chimiques de M. Martens.

(13) Lettre à M. Dumas (*Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. LV, p. 918, 1862).

(14) Nous réunissons ici ses travaux de chimie.

Le tome X des *Nouveaux Mémoires de l'Académie* (1837)

contient des réflexions sur la théorie électro-chimique de l'affinité et de la composition moléculaire des corps. — Dans ce mémoire, qui a été présenté à la séance du 7 février 1835 (1) et qui a été l'objet d'un rapport favorable de M. Cauchy (2), Martens cherche surtout à appliquer le grand principe de *Newton*, qu'il ne faut point admettre plus de causes des phénomènes naturels, que celles qui sont strictement nécessaires à leur explication. « *Causas rerum naturalium non plures admitti debere, quam quæ et veræ sint et earum phænomenis explicandis sufficiant.* » (*Princ. mathem. lib. 3.*)

Tous les phénomènes de combinaison des corps s'expliquent parfaitement, dit Martens, sans l'intervention de l'hypothèse d'Ampère. Ampère avait imaginé que les molécules ont une électricité propre, et qu'une atmosphère de fluide électrique de nom contraire les entoure par influence. — Une telle hypothèse, dit Martens, ne saurait être admise que lorsqu'il y a impossibilité de se rendre raison du phénomène par les propriétés ordinaires de la matière, et il ne pense pas que ce soit le cas.

Dans le même tome X (3) nous trouvons un nouveau mémoire de Martens sur les composés décolorants du chlore. — M. Balard, de Montpellier, venait d'examiner, peu de temps après la publication du travail de notre confrère, la question de la composition des chlorures d'oxydes. — Le résultat de ces expériences conduit le savant chimiste à admettre que ces composés devaient être assimilés à des mélanges de chlorures métalliques et d'hypochlorites.

M. Martens répète les expériences de M. Balard, mais il

(1) *Bullet. de l'Acad. royale des sciences*, tom. II, p. 51.

(2) *Ibid.*, tom. II, p. 199, 1835.

(3) Sur les composés décolorants du chlore (*Nouv. Mém.* tom. X).

ne croit pas que les conséquences que M. Balard a cru pouvoir en déduire soient exactes ; il faut plutôt continuer, dit-il, à les considérer comme de simples composés de chlore et d'oxydes métalliques. M. Martens s'en tient donc à l'ancienne manière d'envisager ces combinaisons.

Dans une note supplémentaire à ce mémoire, il rend compte d'expériences faites dans son cours de chimie, expériences qui lui semblent fournir, dit-il, encore un argument puissant contre l'opinion de ceux qui assimilent les chlorures d'oxydes aux hypochlorites.

Dans le tom. XI nous trouvons trois mémoires de notre savant confrère. — Il avait présenté à l'Académie, dans la séance du 3 décembre 1836, quelques observations sur la combustion lente et sans flamme de la vapeur alcoolique et de la vapeur éthérée autour d'un fil de platine incandescent (1). Il restait à constater la véritable nature des produits qu'il avait obtenus.

Il rend compte dans un premier mémoire (2) de diverses expériences curieuses et arrive à ce résultat, que le produit principal de la combustion lente de la vapeur alcoolique, autour d'un fil de platine incandescent, est de l'aldéhyde. — L'éther ordinaire, dit-il à la fin de son mémoire, s'acétifie presque entièrement par l'effet de sa combustion lente sous l'influence d'un fil de platine chauffé au rouge.

Un second mémoire traite d'une nouvelle classification chimique des corps (3).

(1) Note sur la combustion lente de la vapeur alcoolique autour d'un fil de platine ... *Bullet. de l'Acad. royale des sciences*, t. III, 1836, p. 420. Ibid. t. VI, 1839, 1^{re} p., p. 95.

(2) Mémoire sur les produits de la combustion lente de la vapeur alcoolique ... Ibid., t. XI, 1838.

(3) Esquisse d'une nouvelle classification chimique des corps, *Nouveaux Mémoires*, tom. XI, 1838.

Les progrès immenses que la chimie a faits , comme les perfectionnements des théories chimiques , ont bien permis de classer les diverses substances d'une manière plus méthodique , mais ces classifications ne sont point , dit M. Martens , en harmonie avec les théories chimiques perfectionnées.

Il est clair , dit notre collègue , qu'il faut commencer par l'étude des corps simples et que ceux-ci se divisent naturellement en métalliques et en métalloïdes , le zirconium faisant la transition entre eux.

En premier lieu il convient d'après lui d'étudier le gaz oxygène comme étant le corps le plus important de la nature , puis les autres métalloïdes et enfin les métaux , les uns et les autres dans l'ordre de leur plus grande affinité pour l'oxygène.

Thenard a divisé les métaux en six sections ; mais , d'après les observations de M. Regnault , M. Martens apporte des modifications aux divisions de Thenard , tout en conservant les six sections.

La chimie organique vient nécessairement après l'étude de la matière morte , mais les divisions que Martens a établies dans ces produits de la vie n'ont sans doute plus la même valeur qu'autrefois.

Le troisième mémoire , contenu dans ce volume , a pour objet la théorie chimique de la respiration et de la chaleur animale. Il a imprimé plus tard un travail sur le même sujet dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*. — Ces Mémoires ne contiennent que des considérations générales et point de recherches propres (1).

(1) Théorie chimique de la respiration et de la chaleur animale , *Nouveaux Mémoires* , tom. XI , 1838. Sur les théories chimiques de la respiration et de la chaleur animale , *Bulletins de l'Académie royale de médecine* , t. IV , 1845 , p. 518.

Le tome XII des *Nouveaux Mémoires de l'Académie des sciences* (1839) renferme un mémoire de Martens qui a été lu à la séance du 2 mars 1839, sur la pile galvanique et sur la manière dont elle opère les décompositions des corps. — Il tâche de démontrer dans ce travail, que la théorie de Volta doit subir d'importantes modifications, si on tient compte des dernières découvertes; et il s'efforce d'éclaircir les principaux phénomènes chimiques auxquels la pile donne lieu et qui sont restés enveloppés d'une certaine obscurité. Il avait déjà communiqué une intéressante notice sur ce même sujet dans la séance du 6 février 1836 (1).

C'est principalement du phénomène de transport des éléments du corps décomposé vers les pôles de la pile, qu'il s'occupe dans ce mémoire, et c'est bien à tort, d'après lui, que la plupart des physiciens admettent un transport réel des éléments. — Le résultat de quelques-unes de ses expériences le conduit à sanctionner l'explication que Grothus a donnée de ce phénomène.

Ce mémoire renferme 47 pages.

En 1843, Martens communique un mémoire sur les composés décolorants formés par le chlore avec les oxydes alcalins, et revient ainsi sur une des questions dont il s'était déjà occupé à diverses reprises (2). Ce mémoire occupe 67 pages, dont 4 sont consacrées aux conclusions (3).

A propos d'un travail sur la polarisation voltaïque du fer, par M. Beetz, inséré dans les *Annales de Poggendoff*, notre savant confrère se livre à des expériences sur ce

(1) *Bulletins de l'Académie des sciences*, tome III, 1836, p. 52.

(2) Peu de temps auparavant, il avait encore présenté à l'Académie deux notices sur ce sujet :

Bulletins, tome IX, 1842, 2^e p., p. 180; t. X, 1843, 1^{re} p., p. 103.

(3) Mémoire sur les composés décolorants, formés par le chlore avec les oxydes alcalins (*Nouveaux Mémoires*, tom. XVII, 1844).

phénomène, ayant à sa disposition, ajoute-t-il, un excellent galvano-multiplicateur, construit par M. Ruhmkorff.

Il est tout frappé de la différence de ses résultats d'avec ceux obtenus par M. Beetz, et, soupçonnant que le fer, exposé à des températures plus ou moins élevées, pourrait bien être modifié dans sa puissance électro-motrice, il a chauffé les fils au-dessous du rouge obscur, puis au rouge vif, et il a reconnu à la fin que toutes les fois qu'on change d'électrolyte, les relations électriques du fer bleui, que l'on a dépréparé ou rendu actif par une forte friction, ne sont plus les mêmes par rapport au fil de fer poli ordinaire.

Ce mémoire a été lu à la séance du 5 avril 1843. — Mémoire sur la force électro-motrice du fer (*Nouveaux Mémoires*, tom. XIX, 1845).

De 1840 à 1843 il s'occupe à diverses reprises de la passivité du fer et des métaux, et de l'action de la pile galvanique. Les tomes IX, X et XI des *Bulletins* contiennent différentes notices sur ce sujet (1).

Nous donnons en note les titres de quelques autres notices (2).

(1) Recherches sur les causes productrices de la passivité des métaux. *Bullet. de l'Acad. royale des sciences*, t. IX, 1842, 2^e p., p. 527; *ibid.*, t. X, 1843, 2^e p., p. 406; *ibid.*, t. XI, 1844, 2^e p., p. 183.

(2) Note sur la constitution de l'acide chlorhydrique liquide, *Bullet. de l'Acad.*, 1^{re} série, t. XIV, 1847, 1^{re} p., p. 441.

Réflexions sur une notice de M. Leroy, *ibid.*, t. IV, 1837, p. 85, 285 et 322

Notice sur les caractères chimiques des chlorures de soufre, *ibid.*, t. IV, 1837, p. 84.

De l'influence de la cohésion et de la masse des corps sur les réactions chimiques, *ibid.*, t. VI, 1839, 2^e p., p. 49, 449.

Sur les sons produits par la flamme du gaz hydrogène dans les tubes, *ibid.*, t. VI, 1839, 2^e p., p. 442.

De la théorie électro-chimique dans ses rapports avec la loi des substitutions, *ibid.*, t. XVII, 1850, 2^e p., p. 388.

(13) Nous recueillons ici ses publications sur le règne végétal.

La première communication de M. Martens sur la botanique date de février 1837. C'est une

Notice sur un cas d'hybridité dans les Fougères (*Bulletins de l'Académie royale*, tom. IV, 1837, p. 47).

Notice sur quelques nouvelles espèces des plantes indigènes de l'Amérique Septentrionale (*Ibid.*, tom. VIII, 1841, 1^{er} p., p. 63).

Note sur un phénomène de végétation extraordinaire (*Ibid.*, t. VIII, 2^e part., p. 112).

Mémoire sur les fougères du Mexique (*Nouveaux Mémoires*, vol. XV, 1842).

Ce mémoire comprend les descriptions et les figures de 38 espèces nouvelles sur 183.

La description des plantes phanérogamiques rapportées du Mexique et décrites par Martens et H. Galeotti, se trouve dans les bulletins suivants de l'Académie sous le titre : *Plantes phanérogamiques découvertes au Mexique par Ga-*

Sur les piles à acides et alcalis séparés par des corps poreux, *ibid.*, t. XVIII, 1851, 2^e p., p. 14.

Sur les décompositions électro-chimiques, *ibid.*, t. XIX, 1852, 3^e p., p. 302.

Sur l'origine de la nature du calorique, *ibid.*, t. XXI, 1854, 1^{re} p., p. 149.

Note sur la décomposition électro-chimique de l'acétate du plomb, *ibid.*, 2^e série, t. III, 1857, p. 204.

Sur les différences de caractères des radicaux multiples et des composés dualistiques, *ibid.*, t. V, 1858, p. 466.

Considérations sur la nature des corps simples, *ibid.*, t. XI, 1861, p. 193.

Sur l'origine de l'électricité dans les piles, *ibid.*, t. XIII, 1862, p. 36.

Sur les radicaux multiples... *ibid.*, t. XIV, novembre 1862, p. 356.

leotti. Enumeratio Synoptica plantarum phanerogamicarum ab H. Galeotti in regionibus Mexicanis collectarum auctoribus M. Martens et H. Galeotti. Il y est décrit 434 espèces nouvelles sur 951 qui y sont signalées.

Bulletins de l'Académie royale des sciences, t. IX, 1^{re} p., p. 526, 1842; t. IX, 2^e p., p. 32 et 372, 1842; t. X, 1^{re} p., p. 110, 208, 341, 1843; t. X, 2^e p., p. 51, 178, 302, 1843; t. XI, 1^{re} p., p. 121, 227, 355, 1844; t. XI, 2^e p., p. 61, 185, 139, 1844; t. XII, 1^{re} p., p. 129, 1845; t. XII, 2^e p., p. 15, 1845; t. XII, 2^e p., p. 257, 1845.

— A la séance du 1^{er} avril 1843, Martens faisant diversion à ses travaux de botanique descriptive, communique le résultat de ses recherches sur une question de physiologie de la plus haute importance. — Cette notice est intitulée : *Recherches sur les causes de la mort naturelle* (1). — Il observe qu'avec l'âge les feuilles des arbres en général deviennent à la fois plus dures, plus coriaces et moins succulentes, que les substances inorganiques viennent étouffer la vie de la matière organisée, comme si un des règnes, dit Martens, devait être hostile à l'autre. — Se livrant ensuite à des recherches sur le cœur, et voyant la partie inorganique insoluble augmenter dans les quarante premières années de la vie, il est prudent, d'après lui, de renoncer, à un certain âge, à l'usage de la bière, la bière comme le pain contenant des phosphates calcaire et magnésien; il faut favoriser en même temps chez les vieillards les excrétions urinaires.

Nous avons un grand respect pour les travaux des chimistes, mais nous doutons beaucoup que les bons conseils de l'hygiène doivent être dictés par les observations néces-

(1) *Bulletins de l'Acad. des sciences*, t. X, 1845, 4^e p., p. 327. Considérations sur les causes de la mort sénile (*Bull. de l'Acad. de médecine*, t. II, 1843, p. 409).

sairement un peu grossières des laboratoires chimiques.

M. le professeur Vrolik , père , avait cru devoir réclamer la priorité relativement à ces observations sur les causes de la mort naturelle.— En 1796 le savant naturaliste d'Amsterdam avait publié un mémoire sur ce sujet sous le titre de : *Dissertatio medico-botanica sistens observationes de foliatione vegetabilium , necnon de viribus plantarum ex principiis botanicis dijudicandis*. M. Martens n'a pas de peine à prouver que ce travail est entièrement différent du sien et que sa lecture n'aurait même pas pu le conduire à l'examen des faits qu'il a cherché à constater (*Bulletins de l'Académie royale*, t. XI, 1^e p., p. 3).

— Sur la maladie des pommes de terre (*Bulletins de l'Académie royale*, 1845, t. XII, 2^e p., p. 356).

Lorsqu'en 1845 le terrible fléau de la maladie des pommes de terre éclata en Belgique , Martens ne resta pas indifférent à la marche de cette peste végétale et il communiqua le résultat de ses observations au mois de novembre 1845. — D'après lui la maladie des pommes de terre présente tous les caractères d'une affection contagieuse , et il se demande quelle est la nature de ce germe délétère , qui menace de troubler l'ordre social en plein dix-neuvième siècle.

Les nombreux mémoires qui ont été envoyés au concours général qui a été institué par le gouvernement, n'ont pas beaucoup contribué à l'élucidation de ce singulier et redoutable phénomène. Voir encore sur ce sujet :

Bullet. de l'Académie royale des sciences, t. XIV, 1847, 1^e p., p. 71, 75, 168.

— Recherches sur la coloration des plantes (*Bull. de l'Académie royale des sciences*, t. XX, 1853, 1^e p., p. 197; t. XXII, 1855, 1^e p., p. 157).

En 1853 Martens dirige son attention vers un autre point

de la science. Il se livre à des recherches sur les couleurs des végétaux. — Les deux seules couleurs fondamentales ou primitives dans les plantes sont, d'après lui, le bleu et le jaune. Toutes les autres couleurs dérivent de celles-ci. — C'est peu de temps après que Martens avait fait sa première communication à l'Académie de Bruxelles, que M. Filhol a reconnu ce fait curieux, que dans les fleurs blanches on trouve un principe organique colorable en jaune par les alcalis. — M. Martens en répétant et en variant les expériences de M. Filhol trouve ensuite que ce fait est beaucoup plus général et que toutes les parties superficielles ou sous-épidermiques des plantes renferment ce principe colorant jaunâtre.

— Note sur les falsifications de la farine (*Bulletins de l'Académie royale des sciences*, t. XIV, 1847, 2^e p., p. 60, 402; t. XVII, 1850, 1^e p., p. 197; t. XIX, 1852, 2^e p., p. 325).

De 1846 à 1852 Martens s'occupe d'une autre question non moins importante, sinon au point de vue de la science, au moins sous le rapport de l'hygiène. Par suite du prix élevé qu'avaient atteint la farine et d'autres denrées alimentaires, la falsification s'était élevée tout d'un coup à des proportions effrayantes et on demanda à la chimie le moyen sûr de distinguer les mélanges. Le microscope même d'après M. Martens est impuissant dans cette circonstance et d'après lui il est indispensable de recourir à des moyens purement chimiques. Il est possible qu'on ait exagéré l'importance du microscope, mais personne ne contestera aujourd'hui que le microscope ne porte un puissant secours à celui qui sait s'en servir.

Il n'est pas trop de tous les moyens d'investigation pour découvrir ces fraudes qui vont aujourd'hui jusqu'à faire du vin sans raisin, de la bière sans grain.

Nous joignons ici le titre de quelques autres publications.

Mémoire sur l'acclimatation des végétaux exotiques (*Magasin d'horticulture de R. Courtois*, t. I, Liège 1833).

Calendrier pour la floraison d'après les observations faites à Louvain en 1841 (*Nouveaux Mémoires*, vol. XV, 1842).

Observations sur les mémoires envoyés au concours de 1846 relatif au défrichement, etc. (*Bulletins de l'Académie royale des sciences*, t. XIII, 1846, 2^e p., p. 153).

Réflexions sur la question de la libre entrée des céréales en Belgique (*Journal d'agriculture pratique de Morren*, t. I, 1848, p. 363).

De l'analyse des sols dans ses rapports avec l'agriculture (*Ibid.*, t. III, 1850, p. 453).

En 1847 il proposa au concours de l'Académie royale de Belgique les deux questions suivantes :

Première question. — L'absorption des gaz et de l'humidité par les feuilles des plantes ayant été mise en doute par des botanistes distingués, on demande de déterminer, par des expériences, si cette absorption est réelle ou seulement apparente, et de quelle manière les divers gaz et la vapeur d'eau répandus dans l'atmosphère peuvent influencer sur la végétation.

Deuxième question. — Les céréales et autres plantes exigeant beaucoup d'engrais azotés, on demande de faire connaître la valeur agricole relative des diverses substances azotées qui peuvent être employées comme engrais, et entre autres, celle des eaux ammoniacales empyreumatiques provenant des usines à gaz, celle du guano, du fumier des étables, etc.

(16) Il y a un *Salvia Martensii* de M. Dunal, un *Achimenes Martensiana* de M. Walpers, un *Polypodium Martensii* de M. Mettenius, un *Selaginella Martensii* de M. Spring, etc.

(17) *Pharmacopœa belgica nova et Nouvelle Pharmacopée belge*, 2 vol. in-8°, Bruxelles 1855, en collaboration de MM. de Hemptinne, Mareska et Sauveur.

(18) Notice sur la vie et les ouvrages de Joseph Rega (*Annuaire de l'Université catholique*, 1840, p. 159, et *Annuaire de 1847*, p. 217).

Éloge de Rega (*Bulletins de l'Académie royale de médecine de Belgique*, t. II, 1843, p. 825, et *Mémoires de l'Académie royale de médecine de Belgique*, t. I, 1846).

Notice sur Servais Augustin de Villers, docteur et prof. en médecine (*Annuaire de l'Université catholique*, 1841, p. 125).

Notice sur Jean François Favelet, docteur et prof. en médecine (*Ibid.*, 1841, p. 131).

(19) M. Martens était :

Membre honoraire de la Société de médecine de Liège (24 mars 1829).

Membre correspondant de la Société de médecine de Louvain (*Societas medica Lovaniensis*), 12 juin 1825.

Membre de l'Académie des sciences de Bruxelles, 15 décembre 1835.

Membre honoraire de l'Association des pharmaciens du nord de l'Allemagne, 21 octobre 1839.

Membre de l'Académie de médecine de Belgique, 19 septembre 1841.

Membre correspondant de la Société de médecine d'Anvers, 21 mars 1840.

Membre correspondant de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale à Paris, 11 novembre 1846.

Membre du Cercle médico-chimique et pharmaceutique de Liège, 15 mai 1853.

Membre de la Société médicale de Verviers, 4 juillet 1843.

Membre de la Société scientifique et littéraire du Limbourg à Tongres, 15 février 1852.

Membre honoraire de la Société vaudoise des sciences naturelles de Lausanne, 22 avril 1846.

Membre correspondant de la Société d'horticulture de St-Petersbourg, 1860.

Membre de la Société de botanique d'Anvers, 9 février 1859.

Nous joignons ici les titres de quelques autres notices :

Réflexions sur l'organisation du jury d'examen pour les grades universitaires (*Revue catholique*, t. XII, 1854, p. 726).

Note sur l'emploi d'un nouveau dépilatoire dans la teigne (*Bulletins de l'Académie royale de médecine*, t. III, 1844, p. 606).

Mémoire sur les médicaments ferrugineux (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. II, 1850, p. 631). *Le Journal d'agriculture pratique*, t. IV, p. 303, contient un extrait de ce mémoire sous le titre : *Notice sur un procédé de rendre le pain blanc de froment plus nutritif*.

Rapport sur la définition du médicament et du remède secret (*Bulletins de l'Académie royale de médecine*, t. V, 1846, p. 687).

M. VAN BOCKEL ET L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE (1).

Une grande perte vient d'être faite par la ville de Louvain , par l'arrondissement , par le pays entier : M. Guillaume Van Bockel , membre de la Chambre des Représentants , a cessé de vivre. Homme privé , il fut un modèle d'abnégation et de dévouement à la chose publique. Entré aux affaires en 1830 , il se signala avec une égale énergie pour maintenir l'ordre menacé et pour contribuer à affranchir la Belgique , qui aspirait à l'indépendance nationale. Aussi fut-il dès lors successivement membre du conseil communal , échevin , bourgmestre. Dans ces fonctions , il se distingua par son intelligence et son zèle , sacrifiant sans hésiter ses propres intérêts aux intérêts de la commune , qui était fière de lui et le payait de retour. En effet , jusqu'à la dernière heure , son nom est resté populaire ; il était une puissance avec laquelle il fallait compter , quelles que fussent les vicissitudes de la politique.

Citoyen-modèle , chrétien sincère , il alliait l'exercice des vertus civiques avec une piété profonde , une libéralité inépuisable , une charité sans limites , car il donnait de l'abondance du cœur. Sa mort est une calamité pour les pauvres. Toutes les classes de la société ressentiront longtemps le vide qu'elle laisse et au sein de la ville de Louvain et parmi le grand

(1) Extr. des *Petites Affiches* du 15 mars 1863 , n° 11.

parti constitutionnel, dont il rêvait sans cesse le développement et l'organisation; car il ne voyait le salut de la Belgique que dans un retour sincère et complet à ces larges principes de liberté qui firent notre force en 1830 au milieu de l'Europe étonnée, et dont l'abandon, s'il était possible, nous réduirait à l'état de satellite obscur de quelque pays voisin.

Mais sans nous appesantir sur les nombreux titres à nos regrets que cet homme de bien emporte dans sa tombe trop tôt creusée, disons tout d'abord ce dont il était le plus fier, ce qui est un vrai titre de gloire : en effet son nom restera associé à la résurrection de l'Université de Louvain. C'est par lui que la cité avait l'honneur d'être représentée en 1835, lorsque ce grand acte fut accompli. C'est ce que rappelait en peu de mots, dans son langage à la fois si digne et si ému, Mgr de Ram, à l'occasion de la mort de M. Delfortrie, lorsqu'il disait le 26 janvier 1860 :
 « Qu'il me soit permis de rappeler ici, avec un profond sentiment de gratitude, le souvenir du courageux intérêt et de l'actif dévouement dont fit preuve l'ancien bourgmestre de Louvain, l'honorable M. Van Bockel, qui se consacra avec nous à une œuvre de rénovation et de réhabilitation que les catholiques belges saluèrent à l'envi comme le retour d'une noble gloire du passé. »

En effet, c'est le retour d'une noble gloire du passé que la Belgique entière saluait alors avec un enthousiasme, qui n'est plus aujourd'hui celui de l'espérance, car bientôt trente ans auront passé sur ce

souvenir, et l'Université catholique est debout. Les faits ont parlé, elle a grandi, elle est le type de tous les établissements analogues, elle sert de point de départ à tous les efforts tentés pour en avoir des copies, dignes de l'original, sur tous les coins de la terre où le droit commun laisse un peu respirer l'Église.

Le discours que prononça M. Van Bockel à l'installation de l'Université, au grand auditoire du Pape, le 1 décembre 1835, fut à la hauteur de la circonstance. On y retrouvait la conviction vigoureuse du citoyen qui se sent libre, et celle du chrétien, heureux de cette liberté nouvelle, parce qu'elle lui permettra de résoudre un grand problème en conciliant la science et la foi, en harmonisant la société civile et la société religieuse sur un terrain neutre. Sur ce terrain, Louvain n'oubliera jamais qu'elle a été le pacifique et glorieux asile des lettres, car, si elle pouvait le méconnaître un instant, plusieurs siècles sont là pour rappeler en traits impérissables que son nom est synonyme de science, de vertu, d'érudition.

Il y avait dans le discours du bourgmestre de 1835 un cachet à part qui frappa même les écrivains de l'école démocratique. L'un d'eux en prit texte dans le *Courrier belge*, pensons-nous, pour célébrer ce pouvoir communal qui, évoquant les souvenirs les plus féconds de l'ère de nos franchises locales, appuyait avec certitude sur la liberté de la commune une institution qui, fondée par l'Épiscopat et consacrée par le Saint-Père, devait donner le signal aux intelligences, et devenir, en quelque sorte, l'arche d'alliance entre le passé et le présent.

Telle fut la tâche de l'Université catholique. Il est à peine besoin de mentionner ici ces absurdités vulgaires par lesquelles des plumes sans foi, et il est impossible de ne pas ajouter sans bonne foi, croient pouvoir nuire à l'institution qui fait la prospérité de Louvain, comme elle fait l'honneur du pays à l'étranger. Il a été prouvé à satiété que si, dès les premiers jours du gouvernement belge, M. Tielemans mutila les Universités existantes en 1830, c'est qu'il était déjà décidé qu'il n'y en aurait que *deux*, à Gand et à Liège. M. Rogier même, en 1835, ne voulait qu'une seule Université de l'État, ce qui eût amené incontinent la transformation des Universités légalement supprimées, en Universités libres ou communales. Or dans cette lutte de quatre Universités, toutes les chances de succès étaient contre la ville de Louvain, à moins qu'un principe nouveau, que ne pouvaient pas lui disputer ses rivales, ne vint rétablir l'équilibre.

Et l'équilibre a été rétabli, grâce à la liberté. Une Université stable, et très-stable, comme en demandait l'assurance en 1835 M. de Haussy, a été fondée malgré les intrigues de tout genre qui l'environnent. Le vœu si énergiquement exprimé en 1815, mais qu'il n'entraînait pas dans les idées du roi Guillaume d'entendre, ce vœu a été réalisé. La ville de Louvain, qui ne cessera jamais d'apprécier ses intérêts les plus chers, fut digne de ses ancêtres du XV^e siècle. Alors, pour parler comme M. Van Bockel, « la gratitude nationale salua l'institution du titre du *plus beau joyau du pays* et garantit sa conservation en l'élevant, par

une disposition spéciale de nos Joyeuses-Entrées, à la dignité de Corps Brabançon. »

L'homme qui sentait si vivement la force du principe de liberté au nom duquel renaissait de ses cendres l'*Alma Mater* que ses premiers regards avaient vue à la veille de n'être qu'une ruine consommée par la révolution; l'homme du pouvoir communal qui était sûr de résumer en lui et d'appeler sur cette œuvre toutes les sympathies de la cité entière; enfin l'homme dont le cœur généreux avait mesuré toute la portée de ce grand acte, faisait ensuite un retour sur l'administration municipale qui se transforme mais qui ne meurt point, parce qu'il y a des intérêts immuables à satisfaire. M. Guillaume Van Bockel s'adressait donc à ses collègues plein de confiance et finissait par un vœu auquel le zélé citoyen se montra fidèle jusqu'à la dernière heure de sa vie :

« Les membres de l'administration de la ville
 » remarqueront sans doute avec satisfaction l'em-
 » pressement, que leurs concitoyens manifestent en
 » ce jour, à ratifier leurs démarches, pour ramener
 » dans nos murs délaissés l'école nationale, celle de
 » nos pères, l'œuvre de nos ancêtres, la plus belle
 » dotation de leurs descendants. Puisse-t-elle y pros-
 » pérer plus que jamais, et la gratitude publique,
 » dont je ne suis que l'organe, redira à nos enfants,
 » Messieurs, que vous avez bien mérité de vos
 » administrés et de la Belgique entière, pour avoir
 » relevé sur ses antiques fondements le plus beau,
 » le plus utile monument de la patrie commune. »

PRIX QUINQUENNAUX DÉCERNÉS A MM. LES PROFESSEURS VAN KEMPEN ET VAN BENEDEN.

I. *Prix quinquennal des Sciences médicales.* Par arrêté royal du 24 mai 1862 et sur la proposition d'un jury composé de membres de l'Académie royale de médecine, le prix quinquennal pour le meilleur ouvrage sur les sciences médicales qui a paru pendant la période de 1856 à 1860 a été décerné à M. le professeur Van Kempen pour ses deux ouvrages intitulés : *Manuel d'anatomie générale*, et *Expériences physiologiques sur la transmission de la sensibilité et du mouvement dans la moëlle épinière*.

Extrait du rapport de M. Marinus. — « Dans son *Manuel d'anatomie générale* M. Van Kempen ne s'est pas borné à présenter le bilan de nos connaissances en anatomie générale; il a contrôlé par lui-même tous les faits qu'il a rassemblés dans son livre; il les a appréciés et interprétés avec ce talent que donne l'habitude de l'observation et une entière indépendance d'esprit.

» S'appuyant sur des observations microscopiques qui lui sont propres, il cherche à établir la véritable théorie et le mode de développement des tissus; les faits et les interprétations qu'il en tire répandent un grand intérêt sur cette partie de son travail, qui forme l'introduction à l'étude de l'anatomie générale.

» Tous les tissus de l'économie sont rangés par lui en *trois classes*, ce qui simplifie singulièrement l'idée générale que l'on doit se former de l'organisation du corps.

» En résumé, le livre dont il s'agit est une œuvre sérieuse et de progrès appelée à rendre d'utiles services à la science et à l'enseignement et qui sera consultée avec fruit par le savant comme par le praticien.

» Le second travail du même auteur tend à élucider l'une des questions les plus intéressantes de la physiologie. Jusqu'à ces derniers temps il était généralement admis que la sensibilité et le mouvement étaient directement transmis de chaque côté de la moëlle épinière. Par de nombreuses expériences sur les animaux vertébrés, M. Van Kempen est arrivé à des conclusions différentes.

» Les expériences établissant ces conclusions ont été répétées par M. Van Kempen devant une commission de l'Académie royale de médecine. La commission a reconnu que ces conclusions étaient « logiques et rigoureuses. » Elle a ajouté que ces travaux de M. Van Kempen constituent « un progrès réel dans la science ; qu'ils éclaircissent et fixent un point de physiologie resté jusqu'à ce jour dans une grande obscurité et méritent à tous égards les encouragements de la Compagnie. »

» Partageant cette appréciation, le jury n'a pas hésité à reconnaître que c'était pour M. Van Kempen un titre de plus à ajouter à ceux qu'il s'est acquis à la science. »

II. *Prix quinquennal des Sciences naturelles.* Par arrêté royal du 29 novembre 1862 et sur la proposition d'un jury composé de membres de l'Académie royale des sciences, le prix quinquennal pour le meilleur ouvrage sur les sciences naturelles qui a paru pendant la période de 1857 à 1861 a été décerné à M. le professeur Van Beneden pour son ouvrage intitulé : *Mémoire sur les crustacés du littoral de la Belgique.*

Extrait du rapport de M. Lacordaire. — « Le jury a mis, à l'unanimité, au premier rang l'ouvrage que M. Van Beneden a publié en 1861 sur les crustacés du littoral de la Belgique et qui a paru dans le tome XXXIII des *Mémoires de l'Académie royale.*

» Les observations de M. Van Beneden sont le fruit de plusieurs années de recherches; elles portent le cachet de cette exactitude et de cet esprit généralisateur qu'il a déjà appliqué à des sujets si divers et qui, pour ce qui concerne surtout les vers intestinaux, l'ont placé au premier rang des helminthologistes.

» Son travail est divisé en deux parties, dont la seconde consiste en un catalogue des crustacés observés jusqu'ici sur les côtes de la Belgique. Il comprend cent six espèces dont vingt-cinq ont été découvertes par M. Van Beneden et précédemment publiées par lui.

» Dans la première partie, M. Van Beneden a réuni tout ce qu'il a pu constater sur l'anatomie tant interne qu'externe et le développement des espèces qu'il a étudiées.

» Dans l'opinion du jury ce mémoire est égal, sinon supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux sur les crustacés dans ces derniers temps.

» Le jury a décidé également qu'à défaut d'une partie de ce prix qu'il lui est interdit de diviser, mention honorable serait faite de la *Monographie du genre Pilobolus* que M. Coemans (1) a publiée, en 1861, dans le tome XXX des *Mémoires de l'Académie*. M. Coemans s'était déjà fait connaître par des travaux sur les cryptogames qui lui ont valu les éloges des plus éminents cryptogamistes de notre époque. La monographie dont il s'agit lui donne de nouveaux titres à leur approbation. »

A l'occasion du succès obtenu par MM. Van Beneden et Van Kempen, une médaille en vermeil leur a été remise solennellement, le 15 février 1863, dans une séance du Conseil communal de la ville de Louvain.

(1) M. Coemans est un ancien élève de l'Université catholique.

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DU PROFESSEUR JEAN-PIERRE HEUSCHLING, PAR M. LE PROFESSEUR J.-J. THONISSEN.

On trouve dans l'enseignement supérieur toute une classe d'hommes éminents, dont le nom, malgré l'importance et l'éclat des services qu'ils rendent à la patrie, arrive rarement à la postérité avec la considération dont il devrait être entouré. Ces hommes, aussi méritants que modestes, sont ceux qui, redoutant les orages de la publicité, se contentent de remplir consciencieusement leurs importantes fonctions, sans livrer à la presse le résultat de leurs études et le fruit de leurs découvertes. Absorbés tout entiers par l'accomplissement de leur tâche de chaque jour, ils traversent pour ainsi dire la vie, sans connaître d'autre but que celui de se rendre utiles, sans éprouver d'autre ambition que celle de communiquer à leurs auditeurs les trésors d'une science laborieusement acquise. Aussi longtemps que les élèves formés par leurs soins figurent avec honneur dans les carrières libérales, le pays conserve le souvenir de leurs travaux, en même temps que celui des principaux incidents qui ont marqué leur carrière; mais aussitôt que leurs disciples ont à leur tour disparu de la scène, le biographe qui veut honorer

leur mémoire ne rencontre plus que des traditions incomplètes et confuses.

Tel a été le sort de Jean-Pierre Heuschling, l'un des jurisconsultes les plus savants et l'un des professeurs les plus distingués de l'ancienne Université de Louvain. Malgré de longues et minutieuses recherches, nous ne pourrions que très-imparfaitement raconter la vie d'un homme qui, pendant plus de quarante années, fut l'un des plus nobles représentants de la science nationale.

Fils d'Antoine Heuschling et de Marie Greutz, il naquit à Luxembourg le 24 février 1714 (1). Après avoir acquis les premières notions des lettres dans sa ville natale, il se rendit à Louvain et y suivit les cours des humanités et de la philosophie avec tant de succès que, dès la première année de son séjour dans la cité universitaire, il attira sur lui l'attention du corps académique. Il se livra ensuite aux études juridiques avec le même éclat et prit, en 1744, le grade de licencié en droit civil et canon.

Rentré dans sa patrie, il y fut reçu, le 3 octobre 1747, au nombre des avocats près le conseil provincial du duché de Luxembourg; mais l'exercice de cette profession ne l'empêcha pas de se vouer, avec un succès toujours croissant, à l'étude approfondie du droit romain et du droit ecclésiastique. Aussi sa réputation de science ne tarda-t-elle pas à s'étendre au-delà des

(1) Nous publions, à la suite de la Notice, quelques détails sur sa famille.

limites de sa province , et , le 21 juillet 1756 , il fut nommé professeur extraordinaire de droit civil à l'Université de Louvain. Le même jour , il obtint un canonicat de la seconde fondation à l'église de Saint-Pierre, bénéfice qu'il conserva jusqu'en 1760, époque de son mariage.

Chargé du cours des décrétales (*professor ad decretales*), Heuschling s'acquitta de sa tâche de manière à mériter immédiatement l'estime de ses collègues et la vénération de ses élèves. Doué d'une remarquable vigueur intellectuelle, il trouvait, dans l'amour de la science, joint à une infatigable activité, le moyen de faire marcher de front les travaux de l'enseignement et la continuation de ses études juridiques. Le 16 juin 1761, il subit de la manière la plus brillante les épreuves alors si longues et si difficiles du double doctorat en droit (*juris utriusque doctor*) (1).

Ce grade lui donnait des titres à une position plus élevée et plus lucrative dans l'enseignement universitaire. En 1775 , il fut nommé professeur royal des

(1) Voyez l'*Annuaire* de 1861, pp. 311 et 312. C'est par erreur qu'on y place la promotion en 1762. Elle a eu réellement lieu en 1761. On y trouve aussi quelques fautes d'impression dans la description des armoiries de la famille Heuschling : *beaume* , au lieu de *heaume* ; *d'azur* , au lieu de *sinople* ; *bourrelets*, au lieu de *bourrelet*. — Le Musée académique possède quatre pièces de vers composées en l'honneur du docteur Heuschling , imprimées sur satin , avec chronogrammes, armoiries, etc. Ces poèmes écrits , les uns en latin , les autres en français , avaient été remis au nouveau docteur par les Luxembourgeois appartenant aux diverses Facultés.

pandectes, et, le 7 juin de cette année, il fit l'ouverture de son cours par une harangue éloquente qui produisit une profonde sensation (1).

Les derniers membres survivants de l'ancienne Université se plaisaient à parler des succès que Heuschling obtint, dès son début, dans l'enseignement de cette branche importante. Les cahiers d'un de ses élèves, heureusement découverts par un membre de sa famille, nous permettent d'affirmer que ces éloges étaient mérités à tous égards (2). Une méthode rationnelle, un remarquable talent d'exposition, une attention constante à éloigner les détails inutiles, une connaissance approfondie de la science juridique de son siècle, une latinité pure et élégante : telles étaient les qualités à la fois solides et brillantes qu'il sut constamment déployer dans sa chaire. Sans posséder précisément un esprit novateur, il pressentit pour ainsi dire les découvertes que les Savigny, les Hugo et tant d'autres devaient faire dans la première moitié du siècle suivant, et, bien plus que ses contemporains, il cherchait sur le terrain de l'histoire la solution des difficultés qu'il rencontrait dans le texte. Aussi son zèle et sa science ne furent-ils jamais méconnus. Les années s'écoulaient, les élèves se

(1) Ce discours a été imprimé, mais nous avons en vain cherché à nous le procurer.

(2) Ces cahiers portent la signature de l'étudiant qui les avait formés : J.-J. Wauthier, de Salles, commune du Hainaut, près de Chimay.

succédaient au pied de sa chaire, mais les mêmes sentiments de respect et de dévouement se perpétuaient au sein de l'auditoire, et tous ceux qui avaient suivi ses leçons emportaient au sein de leurs familles un souvenir plein de reconnaissance.

Livré à ses études de prédilection, heureux au sein de sa famille, entouré de l'estime de ses collègues et de la vénération de ses élèves, Heuschling enseignait depuis plus de trente années, lorsque les réformes imprudentes et excessives de Joseph II vinrent bouleverser toutes les institutions nationales. Il était trop savant et trop éclairé pour ne pas savoir que l'ensemble de l'enseignement académique, aussi bien à Louvain que dans toutes les universités de l'époque, réclamait des modifications de plus d'une nature; mais il ne voulait pas que, sous prétexte d'améliorer, on vint anéantir les droits, dénaturer le caractère et modifier radicalement le but d'une grande école qui, depuis plus de trois siècles, concentrait en elle toutes les traditions littéraires et toute la vie scientifique du pays. Ayant juré de maintenir énergiquement les droits et les privilèges de l'Université à laquelle il avait l'honneur d'appartenir, il entendait ne pas être parjure. Catholique dévoué et profondément convaincu, il repoussait, avec une énergie peu commune à son âge, des projets liberticides qui devaient avoir pour conséquence non-seulement l'asservissement, mais la corruption systématique du clergé catholique. Il fut l'un des rédacteurs du remarquable *Mémoire pour l'Université de Louvain*, présenté, le

18 janvier 1788, au comte de Trauttmansdorff, ministre plénipotentiaire de l'empereur dans les Pays-Bas (1).

On sait que le gouvernement autrichien, après plusieurs alternatives d'énergie et de faiblesse, finit par anéantir complètement la constitution académique. Le 19 février 1788, le conseiller de la Vieilleuse, commissaire royal et fiscal du Conseil de gouvernement, destitua le recteur légitime et mit à sa place le docteur en médecine Van Leempoel.

Jaloux de maintenir son autorité, le recteur intrus, instrument aveugle et servile des ordres qu'il recevait de Bruxelles, ne se contenta pas de chasser ses collègues récalcitrants de leurs chaires et de les priver des émoluments qu'ils avaient gagnés par de longs et honorables services : se prévalant du titre de juge ordinaire du corps académique, il s'adjoignit trois membres du Conseil de Malines et appela devant ce tribunal improvisé tous ceux qui refusaient de reconnaître la légalité de sa nomination, « à l'effet de s'y » justifier de l'accusation de *quasi-révolte* contre les » ordres exprès de Sa Majesté apostolique. » Heuschling, de même que vingt-un de ses collègues, fut sommé de comparaître le 28 mars, et, comme il refusa d'obéir à un ordre dans lequel il voyait l'anéantissement des statuts qu'il avait juré de maintenir, on lança contre lui un décret de prise de corps.

(1) *Mémoire pour l'Université de Louvain, adressé à Son Excellence le ministre plénipotentiaire, du 18 janvier 1788* (Louvain, 1788, sans désignation d'imprimeur, 46 pp. in-8°).

Cet acte de rigueur avait été précédé d'un incident on ne peut plus honorable pour le professeur Heuschling. Redoutant l'effet que des poursuites dirigées contre l'un des membres les plus populaires de l'Université ne pouvaient manquer de produire dans le public, Van Leempoel, avant la notification du décret d'ajournement, lui avait envoyé l'un de ses collègues de la Faculté de droit, M. Goessens, pour tâcher de le rallier à ses vues. Celui-ci essaya de vaincre les résistances de Heuschling, en disant qu'une plus longue obstination lui attirerait la disgrâce de l'empereur et que ses enfants en seraient nécessairement les victimes, tandis que, par une soumission, après tout fort naturelle, il gagnerait la faveur du souverain pour lui et pour sa famille. Goessens ajouta que des changements étaient devenus nécessaires et que l'organisation de l'Université ne répondait plus aux exigences d'un siècle éclairé. A ces mots, Heuschling, justement indigné, lui répondit avec la vivacité d'un homme blessé dans ses convictions les plus intimes et les plus chères :

« Pensez-vous que je trahirai ma conscience, et que ,
 » pour sauvegarder mes intérêts temporels, j'irai ,
 » comme vous, me rendre coupable envers Dieu et
 » envers ma patrie? Non, monsieur, j'aimerais mieux
 » aller mendier mon pain avec mes enfants... Et
 » quant au siècle éclairé dont vous me parlez ,
 » savez-vous ce qu'il est ? C'est un siècle où l'impiété,
 » l'hérésie et la perfidie ont su se rendre redouta-
 » bles ; où le sanctuaire est attaqué de toutes parts ;

» où le Dieu qui l'habite et les mystères augustes de
 » notre culte sont devenus un objet de railleries et
 » de mépris ; où l'erreur, reproduite sous mille for-
 » mes , aspire à renverser en même temps l'autel et
 » le trône, afin d'établir son empire sur leurs ruines;
 » où la science même souffre dans ceux qui profes-
 » sent encore la religion du serment....» Puis , con-
 gédiant brusquement son interlocuteur , il lui dit :
 « *Conscientiam prodidisti et famam* , et rappelez-
 » vous le serment que vous avez prêté à votre rec-
 » teur légitime : *Je jure d'observer les droits, privi-*
 » *lèges, statuts, ordonnances et coutumes louables de*
 » *l'Université de Louvain; je les maintiendrai dans*
 » *toutes les positions que je pourrai occuper au sein*
 » *de cette Université, et jamais je ne contribuerai*
 » *sciemment à rien de ce qui pourrait tourner à son*
 » *préjudice* (1).»

Ce fut en vain que Heuschling protesta , par acte
 notarié, contre la violence qui lui était faite; ce fut
 tout aussi inutilement qu'il s'adressa au Conseil de
 Brabant , pour faire respecter en sa personne les
 droits dérivant de la *Joyeuse-Entrée*, dont le main-
 tien avait été solennellement juré par l'empereur en
 sa qualité de Duc de Brabant. Les gouverneurs géné-
 raux défendirent au Conseil de délibérer sur cette
 affaire, et il eut la faiblesse de garder le silence. Une
 requête que Jean-Antoine-Dieudonné Heuschling, fils

(1) *Relation détaillée de ce qui s'est passé à Louvain, relativement à
 l'Université, depuis le 6 février, p. 24. 1788 (sans autre désign.).*

du professeur persécuté, adressa aux États de Brabant, n'obtint pas davantage le résultat désiré. Les États firent une remontrance, mais le gouvernement persista résolument dans la voie funeste où il s'était engagé (1).

Arrivé à l'âge de 74 ans, Jean-Pierre Heuschling, pour se soustraire au décret de prise de corps, fut forcé de prendre le chemin de l'exil, laissant à Louvain une femme malade et ses quatre enfants. Il se retira d'abord à Saint-Trond, puis à Hoegaerde, village liégeois enclavé dans le Brabant, où il se tint à l'abri des embûches de la police autrichienne. Malgré des infirmités qui le faisaient beaucoup souffrir, il supporta son malheur avec une constance inébranlable. Un de ses neveux, qui, en revenant de Rome, l'avait visité dans sa retraite de Hoegaerde, écrivit de Louvain, le 29 mai 1789, à un membre de sa famille : « J'ai vu notre cher oncle à Hoegaerde ; » je le regarde et le vénère comme un grand homme » et comme un héros. Nous espérons beaucoup » que sa santé se rétablira encore, de même que » l'état déplorable de ces bons pays (2). » A Saint-Trond, comme plus tard à Hoegaerde, son noble dévouement à ses principes et son inébranlable con-

(1) *Vertoogschrift voor de heeren Heuschling en Van der Beelen, gepresenteert op 27 mey 1788* (sans lieu ni date, 12 pp. in-8°).

(2) Ce neveu était le futur professeur Étienne Heuschling, dont la biographie, écrite par M. le professeur F. Nève, a paru dans l'*Annuaire* de 1848.

stance dans l'adversité lui valurent les sympathies et la protection des autorités liégeoises (1).

L'exil de Jean-Pierre Heuschling cessa en janvier 1790, lorsque l'énergie du peuple belge, trop longtemps comprimée, brisa le joug autrichien et fit revivre toutes les institutions nationales. Devenu presque octogénaire, il remonta dans sa chaire et reprit son enseignement aux applaudissements unanimes de la jeunesse universitaire. Malheureusement les beaux jours de la grande école religieuse et scientifique fondée par nos ancêtres étaient passés. L'Université, épuisée par les exactions d'une double invasion, méconnue et persécutée par les nouveaux maîtres du pays, n'eut plus qu'une existence précaire, jusqu'au moment où, le 25 octobre 1797, elle fut fermée par un décret de l'administration centrale du département de la Dyle. Dieu avait épargné au professeur Heuschling la douleur d'assister à cette catastrophe; il était décédé le 16 juillet, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles et en manifestant jusqu'à son dernier soupir la foi forte et vive qu'il avait constamment professée depuis son enfance.

(1) Ceci résulte également d'une lettre, écrite de Rome par Étienne Heuschling, le 29 novembre 1788 et, de même que la précédente, adressée à l'un de ses frères, alors arpenteur à Luxembourg : « Notre » cher oncle, qui s'intéresse plus vivement que jamais à moi dans son » exil, souhaiterait fort que je fusse à Liège, où il a de grands amis. » Le 14 décembre suivant, il écrivait encore à son autre frère, l'avocat : « Notre cher oncle qui, avec la moitié de sa famille, demeure en exil » à Saint-Trond, m'assure que je serai avancé pour moi et les miens. »

Le jour de sa mort fut un jour de deuil pour la vieille cité universitaire. Jean-Pierre Heuschling n'était pas seulement un chrétien d'élite, un savant distingué, un professeur éminent, un défenseur énergique des libertés nationales : il était de plus un homme du monde distingué par les qualités les plus douces et les plus aimables. La vivacité de son esprit, l'étendue et la variété de ses connaissances imprimaient à sa conversation un charme qui faisait partout rechercher sa présence. Cet empressement même l'avait obligé de prendre pour règle le refus de toutes les invitations à dîner qui lui étaient adressées par ses collègues ou par les habitants de la ville. Il ne faisait d'exception que pour la célèbre abbaye de Ste-Gertrude, où il dînait une fois par an et où les religieux l'accueillaient toujours avec les plus grands honneurs (1).

Le 16 février 1760, Jean-Pierre Heuschling, parvenu à l'âge de 45 ans, avait épousé Barbe-Louise Bol, issue directement d'un des nobles lignages de Louvain et âgée de dix-neuf ans (2).

(1) Dans le *Calendrier de la Cour*, qui s'imprimait à Bruxelles (page 145 de l'année 1774), Jean-Pierre Heuschling figure au nombre des surintendants de l'imprimerie et de la librairie de l'Université. A cette circonstance se rapporte un passage d'une de ses lettres, du 14 février 1783, qui s'est conservée ; il y parle de « M. Corthouts » fameux architecte, ingénieur et arpenteur, qui, passé quelques années, s'est rendu fameux par l'invention d'une façon de restaurer la bibliothèque de nos halles, à laquelle ni Pays-Bas ni Paris n'avaient songé : il a enté de deux côtés des morceaux de poutre sans toucher au plafond, etc. »

(2) A la suite de cette union, la descendance du professeur Heusch-

Il eut de son mariage trois filles et un fils, dont nous avons déjà cité le nom. Celui-ci, né en 1762 et licencié en droit, s'était distingué dans ses études et dans le professorat (1). Au moment de la suppression de l'Université, il se préparait aux épreuves du doctorat. Peu de temps auparavant, il avait été nommé receveur du million de contributions dont l'Université avait été frappée par le gouvernement français. Lors de l'installation du tribunal de 1^{re} instance à Louvain, il en devint l'un des juges. Enfin, appelé à un siège de conseiller à la cour impériale de Bruxelles, il mourut en cette ville le 27 avril 1812, laissant, d'après une tradition de famille, des manuscrits très-recherchés par ses collègues et par les avocats du barreau.

Les trois filles de Jean-Pierre Heuschling se marièrent : l'aînée, Marie-Magdelaine-Thérèse, née en 1765, à Gérard Craninx, pharmacien à Louvain; la seconde, Jeanne-Joséphine, née en 1765, à Jean-Louis van Cau-

ling fut admise dans l'une des sept familles lignagères de Louvain, tribu d'Uyten-Limmingen. L'acte d'admission, du 27 décembre 1785, se trouve dans l'*Admissie ende Eedt-Boeck van de Heeren Sinte Peetersmannen van de seven adelycke geslachten deser stadt Loven* (Archives de la ville de Louvain, n° 2047, f° 59 v°).

(1) M. Britz, dans son *Mémoire couronné sur l'ancien Droit belge*, Bruxelles, 1847, in-4°, dit par erreur, à la page 337, note 3, que Jean-Pierre Heuschling et Jean-Antoine-Dieudonné Heuschling étaient frères; c'étaient le père et le fils. — Dans différents actes, publics ou privés, on rencontre, comme prénom, Donat au lieu de Dieudonné.

welaert, décédé notaire à Bruxelles, et la troisième, Barbe-Élisabeth-Guilielmine-Constance, née en 1771, à Jacques-François-Joseph Leclercqz, licencié en droit et d'extraction noble (1).

NOTE SUR LA FAMILLE DU PROFESSEUR HEUSCHLING.

Les parents contemporains de Jean-Pierre Heuschling étaient nombreux ; nous nous bornerons à ne mentionner ici que ceux auxquels il pouvait le plus s'intéresser, comme étant les plus proches.

Son père, Antoine Heuschling, admis huissier ordinaire du Conseil provincial de Luxembourg le 6 février 1706, fut reçu notaire par le Grand Conseil de Malines, le 30 avril 1723 ; mais cette nomination resta sans suite (2). Par acte du 13 mars 1709, il acheta un office d'huissier au Conseil de Luxembourg. Cet office, érigé en fief héréditaire et passé dans plusieurs branches de la famille Heuschling, avait été conféré originairement à Jacques Schwartz, suivant lettres patentes de l'infante Isabelle du 3 juillet 1620, confirmées par édit du roi Louis XIV, donné à Versailles au mois de décembre 1692. Il y eut inféodation

(1) A Celles lez-Tournay, le blason de la famille surmonte la porte d'entrée de la maison paternelle, située près de l'église.

(2) Un fait qu'on a peine à croire de nos jours, c'est qu'au siècle dernier la place d'huissier, plus lucrative que celle de notaire, était plus relevée aux yeux du public. M. Aug. Neyen en fait l'observation à l'article *Juttel*, page 322, tome II, de sa *BIOGRAPHIE LUXEMBOURGEOISE*, Luxembourg, 1861, in-4°.

et assujétissement aux droits de relief comme pour les autres fiefs de la ci-devant cour féodale de Luxembourg.

Antoine Heuschling, décédé à Luxembourg le 21 février 1754, à l'âge de 54 ans, avait épousé en premières noces Marie Greutz, le 6 novembre 1706. Jean-Pierre Heuschling est le quatrième enfant né de cette union. L'aîné, nommé Jean-Antoine Heuschling, né à Luxembourg et baptisé le 30 août 1707, est décédé le 16 août 1785 à Messancy, prévôté d'Arlon, où il était curé depuis 1745. Le second, Jean-Henri Heuschling, notaire, né le 30 décembre 1709 à Luxembourg, y est décédé le 28 août 1757.

Marié en secondes noces avec Marie-Élisabeth Lucius, Antoine Heuschling en eut, entre autres enfants, Antoine-Hubert Heuschling qui, né le 2 novembre 1725 à Luxembourg, où il fut notaire et huissier au conseil souverain, et où il décéda le 7 septembre 1796, était le père du professeur Étienne Heuschling. Celui-ci eut sept frères, qui tous parcoururent honorablement des carrières libérales.

L'aîné, Hubert Heuschling, d'abord avocat et échevin de la ville et prévôté d'Arlon, puis avocat à Luxembourg, où il est mort le 19 décembre 1793, à l'âge de 36 ans. Membre des États de la province de l'ordre des villes, il fut un des signataires de la protestation du 15 décembre 1781 contre l'édit de tolérance de Joseph II (1).

(1) Ce document est imprimé dans le *Recueil des représentations*,

Le second , François-Xavier Heuschling , décédé notaire à Luxembourg le 12 octobre 1854 , âgé de 74 ans.

Le quatrième (Étienne étant le troisième par rang de naissance), Jean-Baptiste-Laurent Heuschling , jurisconsulte et ancien juge, mort à Louvain le 17 septembre 1844, à l'âge de 80 ans.

Le cinquième , François-Xavier-Antoine Heuschling, curé de canton à Neumagen, arrondissement de Trèves, décédé le 5 novembre 1827, âgé de 58 ans.

Le sixième , Jean-Baptiste Heuschling , géomètre du cadastre , décédé à Luxembourg le 25 avril 1819 , à l'âge de 43 ans. En 1809 , étant géomètre du cadastre et arpenteur forestier de l'inspection de Luxembourg , il avait publié des *Tables de conversion des poids et mesures anciens, usités dans le département des Forêts* , 1 vol. in-18 , édité de nouveau , sans le nom de l'auteur, l'année qui suivit celle de sa mort , après avoir été adapté à la nomenclature en usage dans le royaume des Pays-Bas.

Le septième, Jean-Baptiste-Romain Heuschling, né à Arlon en 1777, officier français du premier empire, mort sur le champ de bataille.

Le huitième, Joseph Heuschling, géomètre, décédé à Luxembourg le 9 avril 1806, âgé de 25 ans.

En nous résumant, nous constaterons que la famille

protestations et réclamations faites à S. M. I. par les Représentants et États des provinces des Pays-Bas autrichiens, publié en 1787-1790 par les soins de l'abbé de Feller.

Heuschling , de Luxembourg , a compté , à l'un ou à l'autre titre , pendant trois générations successives , quelques-uns de ses membres à l'Université de Louvain. Jean-Pierre Heuschling , son fils Jean-Antoine-Dieudonné et son neveu Étienne y ont occupé des chaires de professeur. Un autre neveu, Hubert Heuschling , y a été proclamé licencié en droit , ainsi qu'un cousin de celui-ci, Henri Heuschling, comme lui avocat à Luxembourg , y décédé le 10 juillet 1799 , âgé de 47 ans. C'est à la même Université , faculté des arts , que le notaire François-Xavier Heuschling a subi, en 1783, l'examen d'arpenteur juré , et que ses deux plus jeunes fils , George-Louis-Joseph , décédé à Bruxelles en 1836 à l'âge de 30 ans , et Louis-Jean-Népomucène-Félix , mort à Ixelles lez-Bruxelles en 1837 , âgé de 26 ans , ont passé leur doctorat , l'un en philosophie et lettres en 1831 , et l'autre en droit en 1835. Aujourd'hui encore cette famille compte un de ses membres dans le corps enseignant de l'Université catholique : M. le docteur Craninx, professeur de clinique dans la faculté de médecine et membre de l'Académie royale de médecine de Belgique. Par sa mère , il descend en ligne directe du professeur Jean-Pierre Heuschling , dont il est ainsi le petit-fils en même temps que le digne émule , consacrant comme lui ses efforts à l'avancement de la science , quoique dans une branche différente , mais dans un but commun, le bien de l'humanité.

TABLE.

<i>Discours prononcé à la salle des Promotions le 28 janvier 1863, par P. F. X. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Michel pour le repos de l'âme de M. Jean Møller, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres.</i>	3
<i>Notice sur les écrits de M. Møller père.</i>	37
<i>Notice sur les écrits de M. Jean Møller fils.</i>	41
<i>Discours prononcé le 28 janvier 1863, après les obsèques de M. Jean Møller, par F. Nève, doyen de la faculté de philosophie et lettres.</i>	45
<i>Discours prononcé à la salle des Promotions le 27 février 1863, par P. F. X. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église primaire de St-Pierre pour le repos de l'âme de M. Martin Martens, professeur ordinaire à la faculté des sciences.</i>	76
<i>Notice des écrits de M. Martens.</i>	101
<i>Discours prononcé le 27 février 1863, par P. J. Van Beneden, doyen de la faculté des sciences,</i>	

<i>après les obsèques de M. Martin Martens, professeur ordinaire à la faculté des sciences.</i>	117
<i>M. Van Bockel et l'Université catholique.</i>	148
<i>Prix quinquennaux décernés à MM. les professeurs Van Kempen et Van Beneden.</i>	153
<i>Notice sur la vie et les travaux du professeur Jean Pierre Heuschling, par M. le professeur J. J. Thonissen.</i>	157

ANALECTES

ANALECTES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ
DE LOUVAIN,

PUBLIÉS PAR

P. F. X. DE RAM.

N° 28.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT FRÈRES,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ.

1865.

**DÉCÈS DE SA GRANDEUR MGR. J. B. MALOU ,
ÉVÊQUE DE BRUGES.**

I.

Le savant et digne prélat qui pendant environ quinze ans illustra, par sa vertu, sa piété, sa science et sa fermeté, le siège épiscopal de Bruges, n'est plus ! Il a rendu sa belle âme à son Créateur, lui offrant ses souffrances, sa longue et pénible agonie, pendant la semaine consacrée à vénérer le martyr du Sauveur.

Mgr. Malou alliait à une grande érudition, à un talent incontestable et incontesté, une profonde piété, un dévouement inaltérable aux intérêts de la Religion. Son activité était sans égale, et quand la cruelle maladie dont il souffrait lui laissait un peu de repos, il se livrait au travail avec une ardeur de nature à faire espérer qu'il surmonterait le mal qui l'a conduit au tombeau.

Le vénérable évêque avait des connaissances profondes et variées : il traitait, avec une égale facilité et avec un grand talent, les questions théologiques, philosophiques, politiques et artistiques. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés l'attestent, et on se rappelle la profonde sensation qu'il fit à Rome, lorsqu'il prit la parole dans l'assemblée de prélats réunis

en 1854 , lors de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Une si grande somme de talent , mise à la disposition d'une énergie épiscopale digne des premiers temps du christianisme, devait attirer sur Mgr. Malou la colère des ennemis de la Religion. Aussi était-il le point de mire de leurs attaques incessantes ; leurs journaux le dénigraient sans cesse, et lui, au milieu de ce déchaînement des fureurs irréligieuses , resta calme et impassible, puisant dans ces fureurs mêmes la certitude d'être dans le vrai et la ferme décision de persévérer dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Au milieu des pénibles et nombreux devoirs de l'épiscopat, Mgr. l'Évêque de Bruges ne négligea point les études qu'il avait cultivées avec tant de délices lorsqu'il occupait une chaire à l'Université de Louvain. Il enrichissait sa bibliothèque des livres les plus rares, et souvent même il voulut recourir aux relations de parenté que nous avons dans l'Orient, pour y rechercher les ouvrages qu'on aurait vainement cherchés en Europe.

Mgr. Malou se dévoua avec bonheur et avec une sollicitude sans égale à l'enseignement : il fonda des collèges et des écoles partout où il y eut du bien à faire, et il eut la consolation de surmonter les obstacles et de voir fleurir ses institutions. Vainement l'État multiplia-t-il, dans le diocèse de Bruges , les écoles officielles : celles-ci ne servirent qu'à mettre en relief la prospérité des établissements épiscopaux.

Dirons-nous la fervente piété de Sa Grandeur, sa tendre dévotion envers la Ste.-Vierge ? Non, sa vie et ses écrits sont là qui en témoignent ; nous rappellerons seulement que, peu avant sa mort, il composa et fit publier de nouvelles Litanies en l'honneur de Marie conçue immaculée.

Mgr. Malou fut l'ami et le consolateur des pauvres : pas une bonne œuvre à laquelle il ne prit part ; pas une misère qu'il ne s'empressa de soulager dès qu'elle lui fut connue.

Enfin, on peut appliquer au vénérable et savant prélat les paroles de l'Apôtre : *Laboravit sicut bonus miles Christi Jesu*. Il a combattu comme un bon soldat de Jésus-Christ.

L'heure suprême a été digne de la belle carrière épiscopale de Mgr. Malou. C'est de lui qu'on peut dire qu'il est mort debout et les armes à la main.

Domptant avec une énergie surhumaine les souffrances de sa terrible maladie, il a, jusqu'à la veille de sa mort, dirigé de son lit de douleur les affaires du diocèse, témoin entre autres les lettres qu'il adressa au clergé, la fête de St.-Joseph, afin de recommander l'œuvre du Denier de St.-Pierre et la quête pour l'Université catholique de Louvain.

Jusqu'au suprême moment, Mgr. l'Évêque a conservé ses facultés intellectuelles. Peu d'heures avant sa mort, il réunit autour de son lit ses vicaires généraux, ses secrétaires, les serviteurs de sa maison et leur donna sa dernière bénédiction. Dès lors ont commencé des aspirations continuelles vers Dieu.

C'était l'âme qui désirait le Ciel comme le cerf désire les eaux de la fontaine. Monseigneur a fait répéter huit fois les prières des agonisants et les autres prières prescrites par le cérémonial des évêques, y répondant et les continuant parfois lui-même. Il a expiré doucement au moment où l'un de ses vicaires généraux terminait la messe célébrée à côté de la chambre du prélat mourant.

Mgr. Jean-Baptiste Malou était le 19^e évêque de Bruges. Il naquit à Ypres le 30 juin 1809, et mourut à Bruges le 23 mars 1864; il avait atteint ainsi l'âge de 54 ans.

Il étudia à St.-Acheul, puis à Rome. Il devint plus tard professeur à l'Université catholique et fut désigné en 1848 comme coadjuteur de Mgr. Boussen.

Après la mort de ce prélat, Mgr. Malou fut nommé évêque de Bruges et préconisé à Gaëte, le 11 décembre 1848 (1). Son sacre se fit dans la cathédrale de Bruges, le 1^{er} mai 1849. Il prit possession du siège épiscopal le 3 mai suivant.

Sa Grandeur était docteur en théologie, prélat domestique de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical et membre de l'Académie catholique de Rome (2).

II.

L'inhumation de Mgr. Malou a eu lieu le samedi 26 mars 1864.

(1) Voyez les *Analectes de l'Annuaire de 1850*, p. 318.

(2) Extr. de *La Patrie* de Bruges.

Le 12 avril suivant a été célébré le service solennel en sa mémoire.

A 10 heures 45 minutes , le clergé , précédé de la croix , se rendit au palais épiscopal au-devant de S. Ém. Mgr. Sterckx, cardinal-archevêque de Malines, de NN. SS. les évêques de Gand , de Liège , de Boston , qui furent conduits processionnellement à la cathédrale.

Ces prélats étaient suivis des membres de la famille du défunt, M. le sénateur Jules Malou, M. Victor Malou, M. Delebecque-Malou, M. Vandenpeereboom, avocat général près la cour d'appel de Bruxelles; de plusieurs membres du Sénat et de la Chambre des Représentants, etc.

La maison du roi et celle du duc de Brabant étaient représentées par MM. les généraux Dupont , Frison et Soudain de Niederwerth.

Mgr. de Ram, recteur magnifique de l'Université de Louvain, Mgr. Beelen et M. Wouters , professeurs à la faculté de théologie ; Mgr. Van Hemel , vicaire-général de Malines ; MM. les vicaires-généraux Ponceau et Voisin , représentant Mgr. l'évêque de Tournai ; M. le curé-doyen de Ste.-Catherine de Lille , représentant Mgr. l'archevêque de Cambrai ; Mgrs. Faict et Scherpereel ; M. le chanoine de Decker, de Gand ; M. le chanoine Goossens , secrétaire de S. Ém. le cardinal-archevêque de Malines ; M. le chanoine Meul, secrétaire de Mgr. l'évêque de Gand ; M. le chanoine Lupus , secrétaire de Mgr. l'évêque de Liège ; les doyens du diocèse de Bruges et un nombre innom-

brable de prêtres de ce diocèse assistaient à la cérémonie.

Le vénérable Primat de la Belgique a officié. La messe a été chantée en plain-chant. L'offrande dura trois quarts d'heure.

Après la messe Mgr. de Montpellier, évêque de Liège, est monté en chaire pour prononcer l'oraison funèbre.

Après l'oraison funèbre ont eu lieu les cinq absoutes dites dans l'ordre suivant : la première par Mgr. Faict, vicaire capitulaire (1); la seconde par Mgr. de Ram, recteur magnifique de l'Université de Louvain; la troisième, par Mgr. de Montpellier, évêque de Liège; la quatrième, par Mgr. Delebecque, évêque de Gand, et la cinquième par Son Éminence Révérendissime le cardinal-archevêque de Malines.

III.

L'oraison funèbre prononcée par S. G. Mgr. l'évêque de Liège a produit une profonde émotion. Le vénérable prélat l'a publiée au profit du sanctuaire inachevé de Dadizeel, monument que la piété de Mgr. Malou a voulu ériger à la gloire de Marie Immaculée. Nous aimons à donner ici, d'après la *Revue catholique*, l'analyse de ce discours.

Voici d'abord le texte et un morceau de l'exorde.

(1) Le digne prélat que Mgr. Malou avait demandé, peu de temps avant sa mort, pour coadjuteur et qui est devenu son successeur.

« Planxit autem David planctum hujusmodi et » ait :... Doleo super te, frater mi, Jonatha, decore » nimis, et amabilis super amorem mulierum. Sicut » mater unicum amat filium suum, ita ego te dilige- » bam. »

« David se lamenta vivement, et il s'écria : Jona- » thas, ô mon frère, je te pleure, *toi* le plus accom- » pli d'entre les hommes, et le plus digne d'être aimé. » Comme une mère chérit son fils unique, ainsi je te » chérissais. » (Au 2^e l. *des Rois*, ch. I, v. 26^e).

« C'est ainsi qu'un guerrier, sensible aux charmes d'une amitié vertueuse, exhalait sa douleur, à l'annonce de la mort prématurée de l'ami de son jeune âge, du compagnon d'armes avec lequel il avait combattu les combats du Seigneur et rivalisé de zèle pour le salut et la gloire de la maison d'Israël. Frappé comme David dans mes affections les plus chères, comme lui je laisse échapper de ma poitrine opprimée ces plaintifs accents de l'amitié en deuil, je ne sais que répéter ces gémissantes paroles : *Jonathas, ô mon frère, je te pleure, toi le plus accompli d'entre les hommes, et le plus digne d'être aimé ! Comme une mère chérit son fils unique, ainsi je te chérissais.* Et quel autre sentiment pourrait occuper mon cœur, quelles autres paroles pourraient s'échapper de mes lèvres, en face des cendres à peine refroidies d'un ami, que dis-je ? d'un frère. Pendant près de quarante années, nos pensées et nos volontés, nos joies et nos peines ont été communes. Notre liaison avait toute la force, toute la douceur des liens du sang : nous

ne faisions qu'un cœur et qu'une âme ! La mort seule pouvait nous diviser. Elle l'a fait : mon frère, mon bien-aimé frère n'est plus ! Trop certain depuis longtemps qu'il allait bientôt m'être arraché, aujourd'hui que la séparation est consommée, je ne puis encore me familiariser avec l'idée de l'avoir perdu. »

L'oraison funèbre est divisée en deux parties, dont la première apprécie les mérites du savant et la seconde les vertus de l'évêque. Déroulant toute la suite de la vie de Mgr. de Bruges, l'orateur nous le montre successivement à St.-Acheul, donnant les plus belles espérances et les dépassant toutes, puis quittant le monde où il pouvait briller, pour consacrer à Dieu sa vie entière. Il nous le fait voir ensuite à Rome, à l'Académie noble ecclésiastique et au Collège germanique, où il se forma aux vertus sévères du sacerdoce et aux traditions de la science sacrée. Reçu docteur en théologie au Collège romain, il revint en Belgique, et après un court séjour à Bruges, il fut désigné par l'Épiscopat pour enseigner le dogme à l'Université de Louvain. C'est ici que commence la carrière scientifique de l'éminent prélat; nous laissons parler Mgr. de Liège.

« Les évêques, présidés par leur éminent Métropolitain, dont je louerais ici la sagesse et les mérites, si sa présence ne m'ôtait pas la liberté de l'éloge, ouvrirent au jeune docteur une carrière plus vaste et plus digne de ses talents, en le nommant professeur de théologie dogmatique à l'Université de Louvain. Cette position, en le mettant en évidence,

allait le révéler tout entier, et faire voir les précieuses ressources que la nature et la grâce avaient déposées en lui et qu'y avaient largement fécondées l'exercice assidu de la prière et des vertus sacerdotales, ainsi qu'une infatigable application à l'étude.

» Ouverte depuis à peine quatre ans, l'Université de Louvain, sous la haute direction des évêques qui l'avaient établie, et par le concours dévoué d'un corps professoral d'élite et du chef habile qui en était l'âme, s'efforçait, non sans succès, de reprendre la place occupée par son illustre devancière dans l'estime du monde savant et dans la confiance et le respect des peuples catholiques. Comme elle avait l'ambition de se placer à la tête du mouvement intellectuel dans toutes les parties qu'embrasse l'enseignement académique, elle salua avec bonheur la nomination du jeune docteur romain sur lequel elle fondait les plus grandes espérances et l'accueillit avec amour. Elle ne fut point déçue dans son attente. Celui-ci répondit à cet accueil en consacrant toute l'énergie de son dévouement à cette institution, objet des ardentés sympathies de l'Église et du pays, et en lui vouant une affection filiale que rien n'a jamais altérée. Il en justifia les espérances et par sa conduite, et par son enseignement, et par ses ouvrages.

» Sa conduite, pendant toute sa carrière académique, fut ce qu'annonçaient d'abord son caractère, ses mœurs si polies et si douces, et son éducation sacerdotale. Il devint un modèle de cet esprit d'ordre et de subordination, qui, cimentant l'union entre le

chef et les membres d'un corps moral, en fait la force et en assure la perpétuité. Il apporta dans ses relations avec ses collègues l'aménité, la simplicité, la modestie qui sont le charme de la vie commune et surtout de la société des savants. Enfin il joignit à l'accomplissement de ses fonctions la piété et le zèle du bien, qui seuls exercent une influence acceptée sur le cœur de la jeunesse, et qui seuls aussi produisent dans la direction de celle-ci des résultats féconds et durables.

» Ses leçons s'élevèrent dès le début à la hauteur de leur objet et de sa réputation. Comme il cherchait à éclairer ses élèves et non à les éblouir, à leur communiquer la science et non à faire ostentation de son savoir, il résolut de suivre la lumineuse méthode et d'atteindre avant tout la solidité d'enseignement qui ont valu tant de succès aux anciennes écoles et qui font la réputation de celle où il a été formé. L'exécution du plan n'était point au-dessus de ses forces : il avait la pénétration d'esprit, l'érudition, l'habitude de la dialectique nécessaires pour rivaliser avec de tels maîtres et égaler de tels modèles. Il réunissait tout ce qui assure le succès du professeur : il était doué d'une rare promptitude d'intelligence pour concevoir les plus hautes questions dogmatiques, et d'une admirable lucidité d'exposition pour les faire saisir clairement à ses auditeurs ; son zèle pour leur communiquer la science égalait son ardeur à l'acquérir ; la piété et l'humilité lui attiraient d'amples lumières et fécondaient la parole. »

Le vénérable prélat fait ensuite connaître la méthode suivie par Mgr. Malou dans l'enseignement de la théologie. Il loue son éloignement pour les innovations et les compromis, sa fidélité à suivre les traces des SS. Pères et des princes de l'école, pour s'élever avec eux aux plus sublimes spéculations sur les dogmes.

La théologie, nous tenons à le faire remarquer, est une science d'autorité; elle n'a point, comme d'autres sciences, sa base dans les découvertes de l'esprit humain et dans les spéculations de la raison; elle s'appuie sur la parole immuable de Dieu, confiée à l'Église comme un dépôt sacré qu'elle doit transmettre à toutes les générations, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. En théologie donc la nouveauté est le cachet de l'erreur, et celui qui cultive ou enseigne cette noble science doit avant tout s'identifier avec la doctrine de l'Église et en pénétrer le sens et l'esprit. Le choix libre des opinions ne commence que là où les écoles catholiques se divisent sur des questions que l'autorité compétente n'a pas voulu trancher. — Les spéculations sur les dogmes sont une partie importante de la théologie; en faisant ressortir les splendeurs et les sublimes harmonies de la doctrine catholique, elles sont utiles pour ramener à la foi ceux qui doutent, et elles procurent d'ineffables jouissances à ceux qui ont le bonheur de croire. La théologie spéculative fut cultivée avec amour par les SS. Pères et les scolastiques, principalement par S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas,

S. Bonaventure. Ces grandes lumières nous montrent les règles à suivre et les écueils à éviter. En s'écartant de ces règles, des théologiens, heureusement peu nombreux et étrangers à la Belgique, dénaturent, sans le vouloir, le vrai sens et la légitime interprétation de plusieurs dogmes. Trop confiant dans les lumières de la raison, ils veulent atteindre ce qui n'est pas accessible à l'esprit humain et ils dépassent les bornes qu'il n'est jamais permis de franchir. Dans leur témérité, ils combattent l'antique méthode des écoles catholiques et l'enseignement des plus illustres docteurs, que l'Église elle-même vénère pour l'admirable sagesse de leur doctrine et la sainteté de leur vie; ils osent dire que les décisions doctrinales des Congrégations romaines sont un obstacle au progrès des sciences. Le bref à l'archevêque de Munich est pour ces théologiens un grave et salutaire avertissement (1).

L'oraison funèbre donne un aperçu des œuvres de Mgr. Malou et fait connaître la part qu'il prit à la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. Nous citons cette page, si glorieuse pour la mémoire de l'illustre défunt.

« L'immortel Pontife, dont les âges les plus reculés célébreront le règne glorieux et par les grandes choses qu'il a accomplies et par les grandes épreuves qu'il supporte avec tant d'héroïsme, Pie IX, avait invité une partie des Évêques du monde catholique

(1) Voyez la *Revue catholique*, 1864, p. 244.

à se réunir à Rome pour prendre part à la définition du dogme de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu. L'Évêque de Bruges, l'un des plus jeunes membres de cette vénérable assemblée, émit son avis dans l'examen de cette grande question et fit admirer de tous sa profonde science et sa limpide parole, son dévouement au Saint-Siège et sa piété envers Marie. Il recueillit des félicitations unanimes et empressées de la part des Cardinaux et Évêques, ainsi que des éminents théologiens qui siégeaient avec eux. La sagesse et la science dont il avait fait preuve dans l'exposition de son sentiment lui valurent une récompense plus flatteuse encore que ces applaudissements : elles le grandirent singulièrement dans l'estime et dans l'affection du Souverain Pontife.

» J'en ai recueilli, de la bouche même de Sa Sainteté, un témoignage si glorieux pour mon ami, que je ne puis m'empêcher de vous en faire confidence. Quelques années plus tard, j'étais à ses sacrés genoux, pour lui rendre compte de l'administration de mon diocèse et lui demander de me bénir. Le Saint Père, connaissant l'étroite intimité de mes rapports avec mon collègue de Bruges, me parla de son affection pour lui, et rappelant avec une ravissante expression de bonheur la solennité qui avait amené celui-ci à Rome : *Monseigneur Malou, ajouta-t-il, s'est fait le plus grand honneur en cette circonstance; son talent et son attachement au Saint-Siège ont brillé aux yeux de tous. L'ouvrage qu'il a publié depuis est*

un monument durable de sa science et de sa piété envers la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu. »

Voici le début de la seconde partie.

« Nous avons devancé le cours des années, afin d'envisager d'un seul coup d'œil, dans la vie de Mgr. Malou, la carrière fournie par le savant; en revenant sur nos pas, nous touchons au moment où il abandonne sa chaire. Ce n'est point sans regret qu'il s'en sépare, qu'il sort de l'arène où il a fait ses premières armes et cueilli des palmes si glorieuses, qu'il dit adieu à la douce solitude où il a goûté deux lustres de calme, de paix et de bonheur. Pendant ces deux lustres, l'Université, qui a grandi en prospérité par le dévouement et l'habileté de ses chefs, et en gloire par l'éclat du talent de ses professeurs et des succès de ses élèves, a acquis de nouveaux titres et à son estime et à son affection. Séparé d'elle, il lui gardera ces sentiments, et le dernier acte que signera sa main mourante, ce sera un appel à son vénérable clergé en faveur de deux choses qu'il a aimées d'un grand amour, — le Saint-Siège et l'Université catholique.

» La Providence élève le professeur de Louvain à de plus hautes destinées. Elle lui avait ménagé d'abord une position où le savant put révéler sa grande intelligence et multiplier ses talents; elle lui ouvre maintenant une carrière nouvelle où l'apôtre fera admirer son zèle et doublera sa couronne. Jean-Baptiste est appelé à l'épiscopat. »

Dans cette seconde partie, le vénérable prélat retrace avec une douce éloquence l'apostolat de Mgr.

de Bruges : sa sollicitude pour toutes les institutions charitables, ses soins donnés à l'instruction de la jeunesse, son affection pour ses prêtres, son infatigable activité dans l'administration d'un vaste diocèse, ses vaillantes luttes contre les ennemis de la religion, sa charité envers les pauvres, sa tendre piété et sa grande dévotion envers la sainte Vierge, et sa patience. Forcé de limiter nos citations, nous terminerons par le passage qui se rapporte à cette dernière vertu.

« Pour comprendre l'héroïsme de la patience de Mgr. Malou et le mérite de sa résignation, il faut l'avoir vu aux prises avec la douleur, il faut avoir été témoin de son long sacrifice et avoir recueilli ses admirables sentiments. Si les tortures du mal qui le tenaillait arrachaient des gémissements à la nature, jamais elles n'arrachèrent un murmure à son cœur, une plainte à ses lèvres. Priait-il Dieu d'éloigner de lui le calice de la souffrance : il subordonnait sa prière à la volonté divine. Lui demandait-il de prolonger sa vie : c'était à la condition de supporter encore pour sa gloire le poids du jour et de la chaleur. Si, en proie aux tortures du corps, il éprouvait, comme l'Apôtre en proie aux angoisses de l'esprit (1), un dégoût subit de la vie, il s'écriait aussitôt : Mais que la volonté de Dieu se fasse ! Quelle énergie ! quelle sérénité dans cette grande âme ! A peine le mal lui laissait-il quelques instants de re-

(1) 2 ad Cor. c. 4. v. 8.

lâche, il les consacrait aux affaires du diocèse, et il les traitait avec autant de calme et de force de jugement, que s'il eût été en pleine santé. Il rouvrait ses livres, il reprenait ses travaux scientifiques, il écrivait de solides et lumineux traités pour la défense du Saint-Siège et de nos droits religieux. Que de fois nous l'avons vu, saisi par un accès subit de souffrance, interrompre un entretien sur des questions d'administration, de science ou de piété, puis, l'accès cessant, et après une interruption parfois assez longue, reprendre la conversation ou le raisonnement à l'endroit même où il l'avait laissé. Mais ces traits ne retracent qu'imparfaitement encore ses dispositions intérieures. Depuis deux ans, rien ne pouvait distraire sa pensée de l'éternité qui s'ouvrait devant lui, du ciel où il avait hâte d'entrer. Il aspirait, comme l'Apôtre, après la dissolution des liens de la chair, après son union éternelle avec Jésus-Christ, et ces aspirations se traduisaient en admirables élans d'amour de Dieu. Les approches de la mort n'altérèrent point ce calme, cette sérénité : elles rendaient même plus vives sa charité et son espérance, et remplissaient son cœur de joie. *Je me réjouis*, ne cessait-il de répéter, *je me réjouis des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur* (1)! Après l'une de ses dernières crises, il s'écriait : *Le combat est fini, bénissons Dieu et récitons l'hymne d'actions de grâces et de triomphe. C'est dans ces sentiments qu'il expira.* »

(1) Ps. CXXI, v. 4.

DÉCÈS DE SA GRANDEUR MGR. LOUIS JOSEPH
DELEBECQUE, ÉVÊQUE DE GAND.

I.

Le dimanche 2 octobre 1864, à six heures du matin, lorsque les fidèles assistaient à la première messe dans les diverses paroisses de la ville de Gand, le prêtre, descendant de l'autel, se tourna vers l'assistance et demanda des prières pour Mgr. Louis Joseph Delebecque, évêque de Gand, qui venait de décéder subitement dans sa ville épiscopale. Le prélat n'avait pas été malade. Rentré le jeudi soir de sa tournée de confirmation, il avait officié le samedi, fête de saint Bavon, patron du diocèse, tant à la grand'messe qu'au salut, et avait visité les sept autels. Il avait pris le soir, selon son habitude mensuelle, un bain, et s'était couché sans que rien fût prévoir sa fin si prochaine. Peu de temps après, il avait cessé de vivre.

Mgr. Louis Joseph Delebecque était né à Warneton, le 7 décembre 1798. Il remplissait les fonctions de professeur de droit canon et de président du séminaire de Bruges, lorsqu'il fut élevé à la dignité épiscopale, à la mort de Mgr. Van de Velde. Son sacre eut lieu à Gand, le 4 novembre 1838, et il fut installé le 7 suivant. Mgr. Delebecque a donc occupé le siège épiscopal pendant près de vingt-six ans. Il était doc-

teur en théologie de l'Université catholique de Louvain, prélat domestique de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical, comte romain, consultant de la Congrégation des Evêques et Réguliers, officier de l'ordre de Léopold.

« Quelle perte ! s'écriait avec raison le *Bien public*, et comment, sous l'impression toute vive encore de cet événement si imprévu, trouver des termes pour exprimer toute notre douleur !... Ceux-là seuls qui savent ce que c'est qu'un évêque, et comment Mgr. Delebecque réunissait en lui toutes les vertus épiscopales, ceux-là seuls mesureront toute l'étendue de la perte que viennent de faire les catholiques du diocèse de Gand.

» Dieu avait admirablement doué Mgr. Delebecque pour exercer la charge pastorale dans les temps difficiles où nous vivons. Il avait l'esprit d'autorité et de justice, l'esprit de conseil, le zèle infatigable, la sainte énergie du bien, une intelligence qui pénétrait rapidement et sûrement tous les détails de l'administration ecclésiastique. Rien n'échappait à sa vigilance ; les plus petites paroisses, les plus humbles communautés de son diocèse trouvaient en lui un guide éclairé et sûr. C'était vraiment le *Bon Pasteur* : il connaissait ses brebis, et ses brebis le connaissaient.

» Et quand il s'agissait de préserver son troupeau du loup ravisseur, quand il s'agissait de sauver les âmes, de défendre la saine doctrine ou les libertés menacées de l'Eglise, quel courage, quelle intrépidité

forte et sereine, quelle persévérance supérieure à toutes les difficultés, victorieuse de toutes les attaques!...

» Mais ce qui, bien mieux que nos impuissantes paroles, fera connaître Mgr. Delebecque, ce sont toutes les œuvres religieuses, toutes les charitables entreprises dont il a été le fondateur et l'inspirateur...

» Que dirons-nous du dévouement de Mgr. Delebecque envers l'Église, de son amour pour le Saint-Siège et pour le Souverain Pontife?... L'âme de Pie IX et l'âme de notre évêque étaient faites pour se comprendre. Aussi le Pape ne parlait-il jamais de l'évêque de Gand qu'avec les termes de la plus vive affection, et l'évêque de Gand n'entendait jamais le nom de Pie IX sans se sentir profondément ému de filiale tendresse. Inutile de dire après cela combien notre bien-aimé pasteur s'intéressait aux épreuves du Saint-Père, aux douleurs de l'Église. C'était, avec l'administration de son diocèse, sa grande préoccupation. Jamais, on peut l'affirmer, évêque n'a été plus intimement attaché au centre de l'unité romaine. Son cœur battait à l'unisson du cœur de l'Église, et il ne laissait échapper aucune occasion de resserrer encore les liens qui l'unissaient au siège de saint Pierre.

» Telle était ce que nous pourrions appeler la vie publique et apostolique de notre illustre et regretté pasteur. Que serait-ce si nous pouvions jeter un regard sur sa vie en quelque sorte intime, dont il nous a été donné parfois d'entrevoir l'évangélique simplicité! Cet évêque, si fort et si grand au sein de la

lutte et en face des ennemis de Dieu et de son Église, était pour son clergé, pour ses fidèles, d'une bonté extrême. On se sentait, en l'approchant, pénétré de confiance et d'affection : la tendresse du père s'unissait en lui à l'autorité de l'évêque. Les pauvres surtout étaient ses enfants de prédilection, et son inépuisable charité, chrétiennement imprévoyante, ne savait pas mesurer l'étendue de ses largesses à ses modestes ressources. »

« Malgré toutes les sollicitudes de sa charge pastorale, Mgr. Delebecque conservait à l'égard des membres de sa famille les sentiments les plus intimes et les plus affectueux. Il avait une bienveillance paternelle et cordiale pour chacun des siens ; il s'intéressait à tout, entrait dans les moindres détails de tout ce qui les concernait. Dans les visites qu'il faisait à des parents ou dans celles qu'il recevait d'eux, on eût dit un bon et tendre père, entouré de ses enfants. S'il apprenait la maladie de quelqu'un, il avait la sollicitude et la tendresse d'une mère ; et chaque jour il voulait être mis au courant de l'état de la personne malade.

» Les catholiques du diocèse, dit encore le *Bien public*, connaissent la dévotion toute spéciale de feu Mgr. Delebecque envers la très-sainte Vierge Marie. Ses armoiries représentaient la Mère de Dieu sur fond d'azur, avec cette devise : « *Monstra te esse Matrem* ; montrez que vous êtes notre Mère ! » C'est à Mgr. Delebecque que l'on doit l'accroissement, parmi nous, de la belle et populaire dévotion du Mois de Marie, et

le développement extraordinaire des Congrégations de la sainte Vierge dans notre ville et dans une foule de paroisses de la Flandre. On se rappelle aussi la part que notre regretté prélat prit à l'assemblée des évêques tenue à Rome avant la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et comment il fit célébrer ce triomphe de la Vierge sans tache par le plus splendide cortège religieux qui se soit vu dans nos murs. Enfin l'on peut dire que Mgr. l'évêque de Gand était un serviteur accompli de la Mère de Dieu et qu'il ne négligeait aucune occasion de propager son culte. Aussi plusieurs personnes pieuses ont-elles remarqué que c'est un jour spécialement consacré à la Vierge, en la fête de Notre-Dame du saint Rosaire, que Mgr. Delebecque s'est doucement endormi dans le Seigneur, sans souffrance et sans agonie. Celle qu'il avait tant honorée sur la terre aura voulu l'introduire elle-même dans le ciel et lui montrer que ce n'était pas en vain qu'il l'avait appelée sa Mère : *Monstra te esse Matrem.* »

II.

La cérémonie funèbre du 6 octobre 1864 a été une magnifique démonstration en l'honneur du vénéré Prélat qui n'est plus. Ces milliers de fidèles qui venaient verser une prière pour l'âme de leur Pasteur, de leur ami, étaient autant de témoins qui venaient proclamer, reconnaître, constater devant Dieu et devant les hommes les vertus et les belles qualités

du 21^e Évêque de Gand ! Ses répondants , c'étaient les catholiques des deux Flandres ; car Mgr. Delebecque appartenait à ces deux provinces : né à War-ton , où il a encore un frère et une sœur , il est devenu prêtre et professeur au collège d'Ypres , dans la même ville il a desservi comme vicaire la paroisse de St.-Jacques. Plus tard il a été nommé professeur de théologie dogmatique au Séminaire de Gand , est devenu secrétaire de feu Mgr. Boussen , évêque de Bruges , et chanoine du chapitre , et il occupait les fonctions de professeur de droit canon et de président du Séminaire de Bruges , lorsque la volonté du Souverain-Pontife l'éleva au siège épiscopal de Gand.

Telle a été en deux mots la carrière sacerdotale de ce bien-aimé évêque. Des humbles fonctions de vicaire il avait été appelé à instruire les Lévites du temple , puis il avait aidé à l'organisation et à l'administration du diocèse de Bruges ; ensuite il avait été préposé à former les prêtres qui devaient seconder leur digne évêque , en attendant qu'il ceignit lui-même la mitre épiscopale.

Les deux diocèses étaient donc largement représentés. Cette cérémonie a eu un cachet tout particulier : excepté pour les très-hauts personnages , pas de distinction , pas de préséance ; un peu de désordre si l'on veut , nous en convenons très-volontiers ; c'étaient tous les fils d'une même famille venant pleurer sur le tombeau de leur père et demander pour lui à Dieu la gloire éternelle.

A 10 heures, Son Éminence Révérendissime le cardinal-archevêque de Malines, assisté d'un nombreux clergé, est venu chercher processionnellement les dépouilles mortelles de son vénérable suffragant, qui ont été saluées par un feu de bataillon. Le *Libera me Domine* a été chanté, et au milieu d'une foule innombrable, le cortège s'est dirigé vers la cathédrale : les coins du poêle étaient tenus par Mgr. Scheppers, directeur-général des Frères de la Miséricorde à Malines ; M. le général Bruyneel ; M. le gouverneur De Jaegher et M. le bourgmestre De Kerchove-Delimon. Sur le cercueil se trouvaient les insignes épiscopaux et la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

Devant le cercueil marchaient Son Ém. le cardinal ; Mgr. de Hosselle, évêque de Namur ; Mgr. de Montpellier, évêque de Liège ; Mgr. Ledochowski, nonce apostolique à Bruxelles ; Mgr. Faict, évêque nommé de Bruges ; Mgr. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain ; Mgr. Van Hemel, vicaire-général de Son Éminence ; Mgr. Scherpereel, vicaire-général de Bruges ; Mgr. Bruneel, président du Séminaire de Bruges ; M. Voisin, vicaire-général, représentant Mgr. Labis, évêque de Tournai, qui se trouvait en tournée de confirmation ; M. le vicaire-général Lemahieu qui avait été envoyé aux mêmes fins par Mgr. l'archevêque de Cambrai, etc., etc.

Le Roi avait envoyé M. le général de Liem et le duc de Brabant M. le général Frison pour représenter leurs maisons respectives.

L'Université catholique de Louvain était représen-

tée par Mgr. de Ram que nous venons de nommer et par M. le chanoine D'Hollander, président du collège du Saint-Esprit, MM. les professeurs Lefebvre, Wouters, Ledoux et Van den Steen.

M. le général Van der Linden, à la tête d'un très-grand nombre d'officiers de la garnison, faisait partie du cortège.

Le Cercle catholique de Gand, la Société de S. Vincent de Paul, etc., etc., se trouvaient présents en corps à la pieuse cérémonie. Nous ne saurions énumérer tous les personnages et toutes les sociétés qui s'étaient fait un devoir de venir rendre un dernier hommage au vénéré prélat.

La cour d'appel en robes rouges est venue rejoindre l'assistance.

C'est Son Éminence Révérendissime le cardinal-archevêque qui a officié. Afin de ne pas prolonger outre mesure le service divin, il n'y a pas eu d'offrande.

A 11 heures et demie la Sainte Messe était terminée. A l'issue du saint Sacrifice, Son Éminence et NN. SS. les évêques sont descendus dans le bas de l'église. Ensuite M. le chanoine Bracq, docteur en théologie et professeur d'Écriture Sainte au Séminaire (1), est monté en chaire et a prononcé en flamand l'oraison funèbre du vénérable chef du diocèse. Après le dis-

(1) Aujourd'hui évêque nommé de Gand, ecclésiastique si digne, à tant de titres, d'être le successeur de Mgr. Delebecque.

cours, Son Éminence le cardinal officiant et Mgrs. les évêques sont remontés vers le chœur, où cinq absoutes ont été dites : la première par Mgr. l'évêque de Namur, la seconde par S. Ex. Mgr. le Nonce apostolique, la troisième par Mgr. l'évêque de Liège, la quatrième par Mgr. l'évêque de Bruges, la cinquième par S. É. le cardinal-archevêque de Malines, qui a ensuite procédé aux cérémonies de l'inhumation. Il était une heure et demie lorsque la cérémonie des obsèques a pris fin.

Il nous reste à reproduire, d'après la traduction publiée par le *Journal historique* de Liège, la touchante allocution prononcée par Mgr. Bracq.

III.

*Fleaverunt eum populus Israël planctu magno,
et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui
salvum faciebat populum !*

Le peuple d'Israël fit un grand deuil à sa mort... et il dit : Comment est-il tombé, cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ?

Les enfants de Dieu qui vivent sur la terre sont nommés avec raison l'église militante, parce qu'ils ont à combattre les ennemis spirituels, le démon, le monde et la chair. Ils doivent combattre avec courage et avec confiance, parce qu'ils ont pour chef suprême dans le ciel notre Seigneur Jésus-Christ, qui est toujours le chef invisible de tous, et aussi

répondait : *Oui, du jour tout va bien, mais il n'en est pas de même la nuit, et bientôt vous apprendrez que j'ai succombé.*

Pour cette raison il se pressait toujours, afin d'accomplir, sous l'invocation de Marie qu'il nommait sa mère en tout temps, le plus de bonnes œuvres qu'il lui était possible, ayant toujours devant les yeux l'avertissement de S. Paul (Gal. VI, 10) : Faisons le bien pendant que nous en avons le temps. *Dum tempus habemus operemur bonum.*

Le feu ne dit jamais : c'est assez, mais il court toujours en avant. Tel était le feu de son zèle, toujours insatiable, tant qu'il restait quelque chose à faire. Il y a peu de semaines, nous entretenant avec lui des œuvres charitables qu'il avait érigées, soutenues et encouragées, nous lui disions que les bénédictions du Seigneur étaient admirables. Et quelle était sa réponse? Simplement cette grande parole : *Oh ! nous sommes à moitié chemin.* Et quand nous lui disions en reprenant : Vous pouvez cependant vous féliciter de l'assistance du Ciel et de la coopération incessante de tant de diocésains charitables, il répétait sa réponse : *Nous sommes à moitié chemin.*

Et cependant que n'a-t-il pas exécuté?

Tournez les yeux autour de vous dans cette grande cité — dans ce diocèse étendu — portez même vos regards plus loin — que d'œuvres émanant de sa foi, de sa piété, de sa miséricorde et de sa charité sans bornes, de son zèle pour la sainte Église!

Qui les indiquera simplement?

L'ignorance est la source de tous les maux, disait-il souvent, et il travaillait à la bannir. A cette fin il prescrivit un petit Catéchisme; il fit rédiger et apprendre une *Histoire sainte* abrégée pour les écoles inférieures, et plus tard le *Catéchisme des fêtes*, et il exhortait tout le monde à donner, dès leurs premières années, une instruction solide aux enfants.

C'est grâce à ses soins que les premières écoles gardiennes ont été érigées ici par des dames nobles et pieuses.

C'est encore par ses exhortations que tant d'écoles pour les enfants des deux sexes et tant d'écoles dominicales ont été établies dans toutes les parties du diocèse.

C'est par lui aussi que le petit séminaire s'est élevé à la situation florissante et admirable qui le distingue, et qu'il a déjà formé tant de jeunes gens, pour le bien de l'Eglise et de l'Etat. D'autres collèges et écoles catholiques moyennes, érigées à Grammont, à Audenarde, à Renaix, à Eecloo et ailleurs, témoignent de son zèle pour la véritable instruction. Le prudent pasteur savait quelles suites entraîne un mauvais enseignement qui n'est pas basé sur la véritable doctrine du Christ; c'est pourquoi il n'épargnait rien pour procurer à ses diocésains la meilleure occasion de s'instruire sans danger à toute espèce de science.

A l'exemple du divin Maître, il était plein de compassion pour les brebis égarées; il désirait de les ramener toutes au bercail du Seigneur. En consé-

quence, il voulait ériger une maison de miséricorde, et il exhorta des dames riches et pieuses à protéger cette noble entreprise; et le jour du 6^{me} anniversaire de sa consécration épiscopale, il posa la pierre fondamentale de cette maison, où tant d'âmes, parvenues à leur conversion et à leur solide bonheur, bénissent journellement le nom de leur fondateur.

Les œuvres de la Préservation, de S. François Xavier, de la Sainte Famille et de S. Jean-Baptiste annoncent également sa bonté paternelle.

Une autre espèce de malheureux excita aussi sa compatissante charité : il voyait dans cette ville populeuse beaucoup d'ouvriers qui remplissent difficilement les formalités pour arriver à un mariage légitime et qui par là, pour le malheur et le scandale continuel de la société, restent vivre dans le péché. A peine était-il évêque depuis deux ans qu'il parvint à ériger l'excellente société de S. François Régis.

Pour abrégé, nous passerons sous silence d'autres institutions pieuses et charitables.

Mais comment vous oublierions-nous, ô Société de S. Vincent de Paul?

Vous étiez la gloire de l'Évêque!

C'est en vous qu'il cherchait assistance pour toutes les œuvres de zèle et de charité, et jamais en vain.

C'est en vous qu'il trouvait de la consolation dans ses afflictions et ses peines.

Vous étiez son enfant chéri.

C'est lui qui vous forma en 1845. *Je vais, nous disait-il, ériger une sainte Société, en commençant*

très-modestement, et avec la bénédiction de Dieu nous réussirons. Ses prières et les vôtres, ô généreux coopérateurs, ont plus obtenu de Dieu que nous n'avions osé l'espérer au commencement.

Continuez donc, entretenez le feu sacré de l'amour pour les pauvres dans tous les villages, et S. Vincent et votre zélé fondateur vous contempleront et vous béniront du haut du ciel.

Et vous, mes chers auditeurs, qui ne possédez pas les richesses terrestres, vous mes frères de la classe moyenne et pauvre, c'est votre évêque que vous pleurez. Oui, c'est bien *votre* évêque que vous pleurez; car il était votre Père; c'est pour vous que son cœur battait, c'est vous qu'il traitait comme ses favoris; il faisait tout pour votre bien-être, et quand il parlait aux riches, c'était pour vous, pour votre bonheur, afin d'engager les gens favorisés de la fortune à vous secourir.

Il savait qu'à Paris se trouvent beaucoup d'ouvriers flamands qui sont souvent malheureux du côté de l'âme et quelquefois aussi fort misérables pour le corps, quand ils manquent d'ouvrage ou qu'ils sont malades. En conséquence, avec la coopération de Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Malines, il y envoya un prêtre de son diocèse avec la mission de secourir ces Flamands.

Il savait aussi qu'il y a ici des personnes qui sont malades chez elles et languissent et qui, pour l'une ou l'autre raison, ne peuvent aller à l'hôpital; il savait qu'il s'en trouve parmi elles qui ont des plaies

qu'elles ne peuvent guérir... En considérant cela , il fit venir des Sœurs de Charité que vous appelez *Sœurs Grises* à cause de leur habit , il leur dit : *Ayez soin de mes pauvres enfants de Gand , pansez leurs plaies , secourez-les et consolez-les dans leurs demeures.* — Vous les connaissez , mes chers frères , vous les aimez , ces bonnes Sœurs , et elles vous aiment , et tous ensemble vous rendez grâces à Dieu de ce qu'il vous avait accordé un évêque si compatissant , véritable père des pauvres.

Que dirons-nous de son zèle pour les intérêts de l'Église ? De quel respect et de quel tendre amour son cœur était-il pénétré pour N. S. Père le Pape Pie IX ? Il établit ici le Denier de S. Pierre , et il faisait déposer avec tout hommage aux pieds de Sa Sainteté les dons provenant de son diocèse. Il reçut avec la joie la plus intime les remerciements du grand Pie IX , qui l'aimait et le traitait si paternellement à son tour.

Il se réjouissait en pensant qu'un si grand nombre de ses enfants faisaient partie du corps des zouaves dans l'armée pontificale ; et il y a maintenant quatre ans , jour par jour , qu'il célébra les obsèques solennelles des nobles guerriers qui avaient répandu leur sang à Castelfidardo pour les droits de la sainte Église.

La dernière grande œuvre de notre zélé prélat a été pour nos frères catholiques d'Amérique. Neuf évêques érigeant ensemble un grand séminaire ont envoyé deux d'entre eux à Gand , afin d'obtenir de notre évêque , pour la direction de cet important établisse-

ment, des prêtres remplis d'esprit, de science et de vertu. Se souvenant que la Flandre doit aussi sa foi à des prêtres étrangers, le charitable évêque leur a donné un des hommes les plus éminents de son diocèse sans compter trois autres ecclésiastiques très-instruits et distingués, tous gradués en théologie à l'illustre Université de Louvain. Vendredi dernier il leur a donné sa bénédiction et ils se sont embarqués le lendemain, pour aller avec leur Président ouvrir le séminaire à la fin de ce mois et travailler ainsi activement au salut de nos co-religionnaires américains (1).

Nous disons en toute vérité : *Pertransiit benefaciendo*. Oui, notre Père profondément regretté signalait chacun de ses pas par des bienfaits continuels.

Il jouit donc, comme nous l'espérons, du repos et de la félicité auprès du Seigneur. « C'est pour la miséricorde, dit S. Ambroise, que les anges ouvrent toujours les portes du Ciel. »

Mais il demande lui-même dans son testament qu'on prie beaucoup pour lui. Car il savait que le juge suprême, quoique miséricordieux, exige néanmoins beaucoup de ceux qu'il comble de faveurs et de grâces, et surtout de ses prêtres et de ses évê-

(1) A l'occasion du fait signalé ici par Mgr. Bracq, nous voudrions pouvoir rappeler textuellement les paroles que Mgr. Delebecque prononça à Louvain, le 11 juillet 1864, pendant la promotion solennelle aux grades en théologie, paroles en quelque sorte la dernière mais aussi la plus affectueuse expression publique du vif intérêt qu'il portait à son Université catholique.

ques , qui doivent ressembler à l'or purifié jusqu'à sept fois.

Payons donc notre dette de reconnaissance , en envoyant de nouvelles prières au Ciel. Gardons le souvenir de ses enseignements. Et nous tous, prêtres du Très-Haut , et vous aussi, religieux des différents Ordres , qu'il aimait si tendrement en tout temps , qu'il protégeait et favorisait , poursuivons courageusement ses combats , pour recevoir un jour avec lui la Couronne éternelle du triomphe. *Ainsi soit-il.*

DE VITA ET SCRIPTIS THOMÆ STAPLETON ORATIO, QUAM DIE 13 MENSIS JULII 1863, HABUIT F. J. LEDOUX, ECCL. CATHED. LEOD. CAN. HON., PHIL. ET S. THEOL. DOCTOR, THEOL. DOGM. PROF. ORD., QUUM AD GRADUM DOCTORIS SS. CANONUM PROMOVERETUR VIR ERUDITISSIMUS LUDOVICUS HENRY, PRESB. DIOECESIS NAMURCENSIS.

*Romanæ Ecclesiæ Princeps Eminentissime, Belgii
Metropolita et Primas illustrissime ;
Namurcensis Ecclesiæ Antistes illustrissime, reverendissime ;
Ecclesiæ Adelaïdensis in Australia Antistes meritis-
sime, illustrissime ;
Universitatis catholicæ Lovaniensis Rector Magnifice,
illustrissime reverendissime prælate ;
Sacrae Facultatis decane et magistri, aliorumque ordi-
num professores, viri eximii, doctissimi ;
Doctoralis laureæ candidate eruditissime ;
Cives academici dilectissimi ;
Auditores, quotquot adestis, honoratissimi.*

Licet veteres opes, vetus jurisdictio, veteraque privilegia, quorum alia ab ecclesiastica potestate, alia a civili pristinae Academiæ Lovaniensi collata fuerant, per vim, ab exteris patriæque hostibus illa-

tam , perierint ; haud tamen excidere neque temporum lapsu excident egregiæ laudes, quibus illa Pontificum Romanorum, Brabantinorum Ducum, regumque Hispanorum benevolentiae pignora sibi pro mērito vindicavit Alma Mater, bonarum litterarum in Belgio perenne columen et tutamen. Quum enim turbati e suis sedibus doctores fuerunt, disjecti discipuli, sedes ipsa disciplinarum scholarumque limen obstru-
sis foribus interdictum ; quum deinceps Romanus Pontifex , ut pax postliminio in provincias cisrhenas reduceretur, annuit ut veterum institutionum ecclesiasticarum bona divendita aut fisco attributa penes novos possessores legitime remanerent ; et quum deinde auctoritate gubernii hollandici novis doctoribus novisque disciplinis inductis universa veteris instituti ratio est deleta , erat tamen quæ gloriosam Lovaniensis Academiæ hæreditatem colligeret et conservaret , Ecclesia scilicet Catholica , quæ palæstram illam litterariam crearat , sinu suo foverat , eamque semper ceu singularem atque eximiam sui partem habuerat. Atque hæc, ubi celeberrimas scholas ad vitam revocavit, dotis nomine eis contulit antiqua decora , adeoque in atria pristinarum ædium novam sobolem adduxit ibique intueri patrum imagines virosque præclarissimos contemplari jussit qui non minus diligentes in veritate inquirenda quam in ea propugnanda strenui, nullos scientiarum rivos sibi oclusos reliquerunt , simulque pro aris et focis nullis adversariorum incursibus turbati aut dejecti constiterunt. Hæc itaque exempla nobis proposita ;

in hæc oculorum aciem convertamus oportet, ut hoc magisterio instructi tales nos exhibeamus, quales nos Catholica Ecclesia postulat. Sapientissimo itaque consilio institutum est ut, quum quotannis jucundissima celebritate solemnique apparatu ad gradus litterarios conferendos in hanc aulam convenimus, de aliquo insigni pristinæ universitatis Lovaniensis viro sermo habeatur; quo erectis sublimiorum hominum commemoratione animis intelligamus, nihil nobis cogitandum, nihil arripiendum, quod magnum non sit atque eximium. Inter tot autem præstantissimos viros qui, pietatem cum litteris conjungentes, immortalē memoriā in cathedris quibus nos insidemus adepti sunt atque hanc urbem et Academiam perennis suæ gloriæ splendore illustrarunt, Thomam Stapleton, domo Britannum celebrandum mihi proposui: qui cum primo sacræ theologiæ doctor et regius Duaci professor fuisset, tum Societati Jesu nomen dedit ac postremo in Academia nostra Lovaniensi Sacræ Scripturæ professor, doctrinam eruditionemque suam insigni laudum monumento posteris commendavit.

Verum nequaquam mihi proposui summi hujus viri gesta commemorare, ut quæ a populari suo Henrico Hollando, sacræ theologiæ licentiatō, maxima cum diligentia litteris jam pridem exarata fuerint et præmissa tomo primo operum ejus omnium. Eadem breviter complexi sunt Miræus, Valerius Andreas, Nicéron, Foppens, Paquot, aliique. Quin etiam supervacaneum fore arbitror scripta ejus recensere

omnia , singulorum argumenta enucleare , virtutes et nævos, si qui forte sint, oratione prosequi , quum in unum corpus opera ejus fere omnia collecta sint , et , quæ extra vagantur , sive typis expressa , sive manuscriptis codicibus exarata , a bibliographis belgis, anglis et gallis studiose relata fuerint. Fas etiam mihi sit silentio præterire opiniones et judicia quæ doctissimi tum inter catholicos tum inter protestantes de ejus scriptis tulerunt : hæc enim jam pridem congesta sunt et ab iis vulgata qui tanti scriptoris opera typis commendarunt. Quid præterea laudatione mea conferre huic viro possem , qui dum adhuc in vivis ageret a Cardinali Perronio , optimo utique iudice , omnium theologorum polemicorum maximus dicebatur, et omnium existimatione dignus videbatur qui Cardinalibus Bellarmino, Perronio par merito censeretur , adeoque in præclarum illorum triumvirum consortium vocaretur , qui sanctorum Hieronymi , Augustini et Joannis Chrysostomi tempora postliminio excitasse videbantur. Utiliorem itaque operam a me positum iri arbitratus sum , si in adjumenta et auxilia inquiram quibus tantopere profecit Stapletonius : quæ inter quum plurima sint quæ etiam in nostra sita sunt potestate , præter multa quæ suspiciamus et admiremur præsto etiam erunt aliqua , quæ imitatione et usu complectamur.

Natus medio anno 1555 naturamque sortitus bonam in domo paterna ab ipsis ut ita dicam incunabulis ingentem Ecclesiæ Catholicæ amorem Stapletonius concepit. Primum Cantuariæ , tum Wintoniæ huma-

nioribus litteris dedit operam ; in quibus ita profecit ut non minorem sibi in hac palæstra laudem comparare , quam in severioribus theologiæ disciplinis potuisset ; ceterum quantopere politioris hujusce humanitatis studio mentem informaverit , ipsa auctoris scripta testantur. Hinc assuevit omnia , etiam minima , rimari , observare , expendere ; didicitque cogitare lepide , luculenter , fortiter , cogitationum formas modosque variare , atque omnes animi sensus verbo et scripto non sine quadam dicendi jucunditate ac lepore cum aliis conferre. Quæ passim in ejus libris videre est. In orationibus enim funebribus , dogmaticis et academicis , quæ stylum uberem magis concinnumque ferebant , plane ostendit quantum latinæ linguæ scientiam calleret et quam abunde artis oratoriæ opibus esset instructus. Castigato item stylo in epistolis dedicatoriis utitur in quibus nullæ mæcenatum incredibiles laudes legenti occurrunt , quod plerisque ætatis suæ scriptoribus vitium est familiare : e contrario plures ex iis præferunt tractatunculam aliquam de universali aliquo theologiæ loco , tam eximiis sanctorum Patrum dictis aut explicatam aut confirmatam , ut dum hæc leguntur hoc uno afficiamur desiderio ut vulgo res theologicæ tanta cum dignitate ac nitore tantaque vi ac perspicuitate proponantur. Neque unquam a bonarum artium studiis cessavit omnino : etenim compertum habemus ipsum jam ætate sexagenarium in panegyrici sermonis stylo operam posuisse. Inciderat nempe in Justi Lipsii elaboratissimos de Admiranda

Magnitudine Romana libros ; quos ubi perlegit , non ea , qua ceteri , affectum se deprehendit voluptate , quin etiam ægere tulit a viris bonis reique catholicæ apprime addictis tantopere efferri profanam Romæ magnitudinem , christianam vero Urbis æternæ amplitudinem , quæ majori longe admiratione plausuque digna est , silentio præteriri. Bis Romam Stapletonius se contulerat ; celebriora Urbis decora ac monumenta suspexerat : sed quæ viri gravitas erat et consilii firmitas , summa animi libertate ea contemplatus erat , singulis suum assignans locum , suisque laudibus singula prosecutus. Quoniam vero in hisce perlustrandis non inani oculorum oblectatione duci se patiebatur , sed pietatis religionisque sensu cuncta investigabat ; factum est ut viro æque pio ac erudito Roma christiana longe præstantior visa sit quam profana. Illam itaque pulcherrimis quibus posset coloribus describere aggressus est , et Admirandis Lipsii sua vere Admiranda opponere.

« Pertentabo igitur , inquit , an non ex multis et
 » maximis causis unius Romanæ Ecclesiæ magnitu-
 » dinem , proprium Filii Dei opus , et quam omnes
 » venerari debemus , vere et merito admirandam
 » esse demonstrare queam. Quod ut certo ordine
 » fiat , explorabimus primum quanta sit ejus ampli-
 » tudo , quam longe lateque propagata. Deinde forti-
 » tudinem ac robur adversus omnia hujus mundi
 » mala , persecutiones , hæreses , peccata , invictum
 » explicabimus. Mox potestatis ejus plenitudinem
 » tum erga alias ecclesias omnes , tum erga reges ac

» principes hujus mundi seu creandos et in sede col-
 » locandos, seu ad pacem conciliandos, seu demum,
 » quum id aut Ecclesiæ salus, aut regnorum neces-
 » sitas postularit, vel censuris ecclesiasticis casti-
 » gandos, vel etiam regno exuendos inquiremus. De
 » vario deinceps honore a summis regibus ipsisque
 » interdum fidei hostibus huic uni exhibito, quantus
 » imperatoribus romanis exhibitus non legitur, ali-
 » qua commemorabimus. Subsequetur operum ejus
 » magnitudo, varietas, magnificentia, multis certe
 » nominibus admiranda. Atque in his omnibus Ro-
 » mani imperii magnitudinem a Romanæ Ecclesiæ
 » majestate superatam fuisse, perspicue (ni fallor)
 » ostendemus. Tandem et illud docebimus romani
 » imperii et exordia, et progressus et salutem a
 » Romanæ Ecclesiæ salute et conservatione, velut
 » medium a suo fine pendere ac semper pependisse.»
 In quibus declarandis studuit quidem Stapletonius
 styli gravitate atque magnificentia rerum molem et
 splendorem æquare; verumtamen cum scholasticis
 argumentis operam disserendo scribendoque navas-
 set, aridior illa dicendi ratio callum, ut ita dicam,
 tenaciorem consuetudine Stapletonii stylo obduxerat,
 quam ut puritate latinæ dictionis, periodorum nu-
 mero et pondere librato verborum contendere cum
 Lipsio posset. In scholasticis autem seu polemicis
 libris miram dicendi claritatem cum vi ac robore
 sententiarum conjungit; et quamquam in illis voces
 modosque quibus jam inde a sæculo XIII in philoso-
 phicis ac theologicis disciplinis permissus est usus,

minime vitet et proxime ad Sancti Thomæ formulas accedere videatur, ita tamen dicit ut facile intelligere sit eum tam latine de rebus theologicis disserere potuisse, ut neque Victoriæ neque hujus discipulo Melchiori Cano ipsique Maldonato cederet: quin imo æquare atque adeo superare potuisse Calvinum Bezamque viros utique litteratos quos ubique habet adversarios, si vel accuratiorem in scribendo operam impendisset, vel etiam temporis otio frui potuisset. Sed cum operæ pretium existimaret omnes industriæ ingenique nervos in rebus ipsis contendere, verborum studium nimia scribendi festinatione neglexit. Quo proculdubio factum est ut, licet doctrinæ fama integra perseveret, pauci tamen legendis ejus libris manus admoveant.

Quam a teneris in humaniorum litterarum palæstra laboris studiique patientiam hauserat, constanter retinuit. Hanc admirati sunt Collegii Novi Oxonienses sodales, quos inter ab anno 1554 usque ad diem secundum decembris anni 1556, quo anno magister artium publice est renunciatus, philosophica placita ea diligentia eoque mentis acumine perscrutatus est, ut deinceps inter disceptationes logicas et metaphysicas ludibundus videretur; hanc suspexerunt Academiæ Lovaniensis et magistri et auditores, penes quos sese recepit tum ut persecutionem declinaret, quam adversus fidei catholicæ professores Elisabetha concitaverat, tum ut rerum theologicarum cognitionem adipisceretur eximiam. Tantus profecto illi inerat discendi ardor, ut quum Scripturæ Sacræ in-

terpretationi potissimum daret operam, seque linguæ græcæ et hebraicæ inscitia distineri passim atque impediri in ejusmodi negotio agnosceret, utriusque addiscendæ gratia Lutetiam discesserit, licet Lovanii floreret Buslidianum collegium trilingue, ratus se illic profecturum magis. Neque unquam passus est hunc studii amorem contentionemque remitti, quin immo quum ad senectutem jam vergeret : « literato-
 » rum est, aiebat (Apologia pro rege Hispaniæ,
 » pag. 177), semper proficere,..... cum ad sapien-
 » tissimum quemque maxime pertineat, etiam altero
 » pede in sepulchro posito, aliquid velle addiscere. »

Cum autem gravissimo animi dolore afficeretur quod fraude atque armis sacra omnia miscerentur reique catholicæ jura in patria miserrime turbarentur; quum patrem totamque familiam solum vertere vidisset, ne fidem Christo Ecclesiæque detrectarent; quum ipse alacri animo nuntium remisisset canonici-
 catui Cicestriensi ne spiritalem auctoritatem Elisabethæ reginæ addicere cogeretur; pro ea animi nobilitate, quam cum sanguine imbiberat, statuit sese murum opponere pro domo Dei et nihil intentatum relinquere quo hæreticorum fraudes revelaret falsæque doctrinæ capita argueret. Itaque intellexit satis non esse Petri Lombardi ejusque commentatorum vestigiis tantum insistere, arma cudere adversus Arianos, et Pneumatomachos, quibuscum nulla pugna, nulli deinceps concursus futuri erant; imo tempus inaniter teri si conflictationum impetus in obsoleta errorum portenta dirigeretur. Sed ubi pri-

mum universæ theologiæ catholicæ locos bene per-
 spectos habuit, ubi quæ in libris scholasticorum
 latent veritatis subsidia et ornamenta investigavit
 suique juris fecit; ubi denique ita se instructum
 comparatumque sensit, ut nihil ab adversariorum
 armis timeret, contulit se totum Calvini Bezæque
 scriptis pervolvendis. Quem laborem eo consilio sus-
 cepisse videtur ut compertum apprime habere posset
 quid tandem sibi scriptores hi vellent, quo fonte
 suas doctrinas derivarent, quod iter insisterent,
 quam denique metam itineris sibi proponerent. Unde
 factum est ut postea nunquam dictus sit aërem ver-
 berasse aut adversus somnia pugnasse, sed potius
 Calvinismi dogmata tam bene calluisse sit visus,
 quam Calvinus ipse et Beza. Neque in legendis eorum
 libris ad finem properabat, sed singula serio perpen-
 debat, ea ad principia referens eorumque perfidiam,
 quodcumque inesset, secum tacite refutans. Hinc
 intellexit immensam esse errorum segetem et inanem
 laborem eorum qui secum reputassent cum novis
 hæreticis, qui nihil fere inausum, nihil intactum re-
 liquerant, pugnandum esse ut olim Athanasius pug-
 navit cum Arianis, Basilius cum Pneumatomachis,
 Augustinus cum Donatistis et Pelagianis, Theodorus
 Studita cum Iconomachis, alique sancti Patres cum
 aliis hæreticis, qui in unum dumtaxat alterumve
 errorem prolapsi fuerant: quin imo errores singulos
 fallacesque sententias confutandas intellexit: cete-
 rum in singularibus iis præliis neque maximam spem
 collocandam esse, neque summam virium impendi

oportere : e re magis esse si controversiæ instituerentur , quæ postmodum generales dictæ sunt. Quod non eo consilio a me quisquam arbitretur dictum , quasi ipsum ejusmodi controversiarum principem auctorem asseram , aut illarum vim utilitatemque primum agnovisse contendam : (in his enim posita esse fidei fundamenta semper intellectum fuit) : hoc unum dico , Stapletonium primum demonstrasse , extra generales controversias nuspiam esse locum ubi inter pugnandum cum protestantibus pes certo figatur , quoniam totius protestantismi (est enim multiplex) principium potissimum in neganda quacumque auctoritate situm est. Scripsit itaque primus principiorum fidei analysin , his exorsus verbis : « consideranti mihi vastum illud et immensum controversiarum chaos , quod hodie religionem christianam ita perturbavit , ut pessumdata pene videntur , ex illis omnibus quædam principales quasque cæterarum omnium capita et fontes visæ sunt , in quæ , tanquam in doctrinalia quædam principia , omnia probationum media resolvuntur : quibus semel accurate pertractatis et ordine explicatis , aliquis tandem controversiarum finis et exitus sperari possit. »

Porro nihil finiri posse neque Scriptura Sacra neque aliis instrumentis deinde ostendit nullique profecto rei ineluctabilem persuadendi vim inesse nisi veræ Ecclesiæ auctoritate. « Qua sane demonstrata , ait , et semel agnita , non habebit adversarius fidei ultra quod replicet ; nec catholicus quod circa pro-

» bationum principia ulterius inquirat. Itaque ut om-
 » nium principiorum, quæ in controversiæ examine
 » et doctrina fidei afferri solent et possunt, clara et
 » perspicua fiat demonstratio, ut ita semel aliquis
 » sit controversiarum finis et exitus, primo et ante
 » omnia quæstionem de Ecclesia quid sit (nam de
 » quæstione an sit, nulla, ut diximus, est contro-
 » versia), tractabimus: videlicet ubi et penes quos
 » sit vera Christi Ecclesia, demonstrabimus; et erit
 » illa prima longeque amplissima controversia. De-
 » monstrata semel vera Ecclesia ad quæstionem *quo-*
 » *modo* descendentes, de ejus potestate et auctoritate
 » tam quæ in legibus morum ferendis, ac in cultu
 » religionis instituendo, quam quæ in ejus subjecto,
 » penes quos scilicet est illa potestas quam Ecclesiæ
 » esse dicimus, penes omnesne an paucos, et quos
 » paucos; quæ erit secunda controversia. Deinde de
 » primario hujus potestatis subjecto, Petri succes-
 » sore, diligenter inquiretur; et hæc erit tertia con-
 » troversia. Quia vero demonstrata Ecclesia et ipsis
 » in Ecclesia judicibus ac magistris, tamen qualis sit
 » illa potestas, quam exercent, formaliter in seipsa
 » considerata, adhuc dubium manet, controversia
 » quarta erit de illa potestate in seipsa, sitne vide-
 » licet libera an necessaria; probabilisne tantum an
 » etiam certa et infallibilis; denique humanane an
 » divina. At vero quia et istis constitutis, tamen
 » quanta sit hæc potestas et quam late pateat, adhuc
 » ambiguum esse potest, de hujus potestatis eccle-
 » siastico objecto materiali disseremus; ac primum

» an ad ipsas sacras Scripturas taxandas et consig-
 » nandas illa se extendat; deinde an Scripturarum
 » interpretatio certa et infallibilis ab Ecclesia peti
 » possit ac debeat: postea, an dogma aliquod fidei
 » non scriptum, sua tamen auctoritate nobis traden-
 » dum, Ecclesiæ judicibus se porrigat; ac demum an
 » circa cultus religionis præscribendos et leges mo-
 » rum constituendas eadem versetur: quæ omnia in
 » una controversia quinta complectemur. Ubi de his
 » omnibus constiterit, de mediis disputabitur, qui-
 » bus uti possunt ac debent illi, penes quos eccle-
 » siastica potestas est; quæ erit sexta et ultima con-
 » troversia capitalis. Quibus omnibus diligenter et
 » accurate explicatis, atque ordine pertractatis, om-
 » nium principiorum doctrinalium et probationum,
 » quæ in causa fidei docenda ac demonstranda afferri
 » solent, possunt ac debent, perfectissima norma
 » constituetur: ut tandem litigandi et controvertendi
 » finis hac via et ratione reperiat; reperto videlicet
 » omnium de fide ac religione controversiarum certo
 » et supremo iudice, ad cuius vocis arbitrium tota
 » lis componenda est; constituta etiam certa et infal-
 » libili totius veritatis norma et regula, secundum
 » quam omnes de fide disputationes ineundæ, exa-
 » minandæ et finiendæ sunt. »

Hanc fabricam tam apte cohærentem, hunc arie-
 tem quo protestantismus omnis concutitur et sub-
 vertatur, hoc castrum quod nullis impeti telis possit,
 hac fortassis ætate, posteaquam tot in lucem prodie-
 runt polemici libri, nonnulli minus mirabuntur; sed

quum primum typis liber ille vulgari cœpit, omnium oculos in se convertit omniumque plausus excitavit. Et sane in ea præsertim editione quam non multo ante mortem paraverat, methodus tam certa est et firma, principiorum et consecutionum tam arctus nexus, argumentorum tum ex naturali ratione, tum ex Scripturis sacris, tum ex patrum scriptis petitorum pondus tantum, atque hæc omnia tanta gravitate proposita, ut theologum animo effingere vix possis, qui majori virium suarum confidentia in arenam descendat seseque adversariorum turmis certando commisceat. Neque enim cum uno tantum hoste congreditur, sed præcipuos quosque scriptorum protestantium adoritur, quibus cum satis non fuisset Ecclesiæ jura, disciplinam atque ipsam, ut ita dicam, faciem innovasse, nova passim doctrinarum portenta cudebant, secum ipsi pugnabant, quæ moliti antea fuerant evertebant, quemadmodum fieri nunc etiam ab ipsis videmus; quandoquidem jam inde a primordiis reformationis hoc proprium ac velut insitum habuerint ut, inter se discordes, in uno veritatis odio convenirent. Quorum omnium doctrinam ante singulos articulos exponit, brevissime et simul fidelissime contractam, non alienis exscriptis libris, sed fontibus ipsis inspectis.

Verum licet sex illæ controversiæ generales sint, innumera tamen innectuntur quæ ad singula fidei capita pertinent: neque aliter fieri poterat. Particularia enim a locis theologicis non ita secerni possunt, ut hi solitarii veluti consistent: ad hæc cum diligen-

tissimam in protestantium erroribus indagandis operam collocasset, fieri vix poterat ut quæ data occasione ac veluti cursim deicere poterat intacta prætermitteret. Quemadmodum vero maximam in generali theologia polemica adeptus est laudem ita etiam magnam assecutus est in particulari : in qua quantum valeret, ostendit potissimum *duodecim libris de universa justificationis doctrina hodie controversa*, anno 1582 primum in lucem prolatis. Quod argumentum etiam in *Antidotis evangelicis et apostolicis* præ ceteris versavit. His scilicet antidotis intelligit commentarios in quatuor evangelia, in Actus Apostolorum, in epistolam ad Romanos et in duas ad Corinthios: in his porro commentariis concinnandis a vulgari aliorum methodo ac ratione recessit. Ordine quidem capitum versuumque progreditur, sed ea omittit omnia in quæ nihil absonum aut a veritate abhorrens Calvinus, Beza aliique hæreticorum principes produxere; adeoque abstinet ubi pugnandum non sit. Hinc fit ut summopere distent Stapletonii commentarii ab omnibus aliis. Vulgo enim interpretes sacrorum verborum sensum inquirent, repertumque explanant et declarant; nostri autem interpretis præcipua cura est divinum textum vindicare ab impactis hæreticorum calumniis et ob oculos demonstrando ponere quantopere illi a vero aberraverint, quum cœlestibus oraculis turpes impietatis doctrinas superstruxerint. Neque ego arbitror unquam aliquam cum hæreticis pugnam locum habuisse, in qua adversarii tam cominus tantoque

virium æstu colluctati fuerint. Perpetuo scilicet Calvinum Bezamque veluti a terra sublevat et ad fidei petram allidit catholicus athleta, nuspiam tamen usus arte, dissimulatione, argumentis ad hominem aut aliis id genus armis, quibus impediuntur magis hostes quam vincuntur : sed veluti e fronte errores impetit, eos in lucem extrahit et argumentorum momentis subvertit. Hæc ubique in Antidotis. Verumtamen nuspiam vehementius suas vires exerit quam in commentario in epistolam ad Romanos, qua omnium maxime abusi fuerant hæretici, et qua proculdubio nullus alius Scripturæ locus est difficilior, quod Paulus ut ipse loquitur Stapletonius : « in una » hac ad Romanos epistola veluti totum effundens » spiritum suum, multis nominibus singulariter est » difficilis. Quia multas movet quæstiones, easdem- » que difficiles; quia utitur phrasibus confusis et » minus explicatis, concise loquendo et præter vul- » garem morem; quia disputationes tractat velut » inusitatas, de quibus in Evangelio vel cæteris » Apostolis parum aut nihil invenias : ut de voca- » tione gentium, ac rejectione judæorum, de lege » Moysi, de lege naturæ, de lege peccati, de lege » carnis, de lege membrorum, de lege spiritus vitæ, » de lege factorum, de lege justitiæ, de lege fidei, de » lege mentis, de lege mortis : tum de justitia Dei » revelata, de justitia fidei et ex fide, de justitia legis » et ex lege, de justitia operum : mox de circumci- » sione carnis et spiritus, de Israel secundum carnem » et non secundum carnem, de homine exteriori et

» interiori : tandem de spiritu servitutis et spiritu
 » adoptionis , de spiritu Dei inhabitante , agente ,
 » mortificante , vivificante et interpellante , secun-
 » dum quem ambulare , in cujus novitate servire ,
 » cujus testimonium habere oportet. Hæc , *addit*
 » *deinde* , et in solo fere Paulo leguntur et in hac
 » potissimum epistola traduntur , tractantur , incul-
 » cantur. His accedit quod in eodem contextu varias
 » interdum personas induit , nunc firmi , nunc in-
 » firmi ; nunc carnalis , nunc spiritualis , nunc judæi ,
 » nunc græci ; furtimque et ex abrupto personam
 » mutat , et ab una materia in aliam transit. » Ex
 qua difficultatum recensione patet , quanto mentis
 acumine , in imas illius epistolæ rimas penetraverit
 catholicus miles quantaque ingenii vi eam apprehen-
 derit et germanum veritatis succum expresserit ,
 exemplo S. Augustini ab hac explicanda epistola
 operis *magnitudine nequaquam deterritus* , sed sua-
 met doctrina fretus , imo vero magis *singulari Spiri-*
tus sancti auxilio , quo ad epistolam hanc intelligen-
 dam *opus esse* jam pridem docuerat S. Hieronymus.
 Quod vero alibi passim occurrit , catenam scilicet ex
 dictis patrum innecti ab interpretibus et alienas in-
 terpretationes ordine quodam collectas exhiberi ,
 neque hic neque alibi in Stapletonii commentariis
 deprehenditur. Innititur profecto patrum scriptis et
 Ecclesiæ auctoritate , sed tam dextre , tam opportune
 hisce præsidiis utitur ut ipse quasi alienis verbis
 loqui videatur ; adeoque ea tam apte conveniunt ut
 ex proposito prolata censeantur. Qua enim Scriptu-

ras sacras animi attentione perlegerat et meditatus erat, eadem sanctorum patrum libros, commentatorum volumina, conciliorum tomos et apostolicarum litterarum syllogas pervolverat suique veluti juris fecerat; ita ut nunquam alienæ eruditionis thesauros proferat, sed semper suæ. Neque illic steterat. Pro egregia enim suæ mentis prudentia jam pridem viderat quantum præsidii theologis positum sit in historia ecclesiastica, quæ ab ipsis fontibus lectione hauriatur. Eusebium itaque, Sozomenum, Socratem, Orosium, Sulpitium Severum, aliosque familiares habebat; quin vero historiæ vehementius affici hinc didicit, et quod magno usui popularibus suis fore sperabat, Venerabilis Bedæ historiam ecclesiasticam Anglorum anglice vertit, eodemque consilio trium Thomarum, *Apostoli, Cantuariensis episcopi et Moritas* descripsit, ut documentum insigne suæ gentis hominibus præberet, quemadmodum regibus prava jubentibus resistendum sit. Et profecto si in theologiæ stadium ingressus non esset, tempusque in amœnioribus studiis diutius impendisset, ea erat animi sagacitate, gravitate judicii, sententiarum novitate et styli robore præditus, ut Sallustium forte ac Tacitum æmulari non immerito potuisset. Licet enim totum fere vitæ curriculum aliis curis studiisque distentus transegerit, illæ tamen dotes in *Apologia pro rege catholico Philippo II*, quæ fere historica est, singulari quadam ratione eminent. Et ne quis forte existimet me causæ potius quam rei veritati inservire, speciminis gratia unum exinde locum pro-

feram, ubi in limine docet lectorem hanc ex eo libro potissimam capiendam esse utilitatem, Calvinismum scilicet, angue pejus, detestandum esse : « perspicies » enim, ait, ex iis quæ infra dicentur, unicum hæresis in Anglia fovendæ studium domi forisque tot tragoedias excitasse; in ipsa Anglia, innumeros oppressisse; plurimam nobilitatem vexasse; multum sanctorum sanguinem fudisse; diuturnam, cruentam, barbaram et quotidie ingravescentem Inquisitionem excitasse: in scotia, regnum tot odiis optimatum et civilibus partium discordiis perdidisse; reginam obtruncasse; regem serviliter alieno imperio subjectum tenuisse et adhuc tenere : in Francia, factionem hugonoticam tot annis contra suos reges armasse; Valesiorum regalem familiam penitus extinxisse; totum illud florentissimum regnum in extremum discrimen conjecisse : in Belgio, tot annorum bella suscitasse, fovisse, continuasse, tot oppida pulcherrima diripuisse; tot portus munitissimos et commerciis florentes in speluncas latronum convertisse; tot provincias feracissimas et omnibus rebus quæ vitæ alimento vel ornatui esse possent affluentissimas, non depopulatas modo et expilatas, sed pene in deserta redegissee, ad extremum terra marique infinitis prædonum catervis infesta reddidisse. Quod si in extremo fere orbis christiani angulo hæresis stabiliri et dominari non possit, nisi ad eam suscipiendam primum subditi omnes violentis et cruentis legibus adigantur,

» deinde omnia regna vicina per fas nefasque, etiam
 » cum regum, optimatum et populi strage, cum
 » civitatum direptione, provinciarum vastatione,
 » totius denique orbis incendio velint nolint com-
 » pellantur; annon facile tibi christiano homini per-
 » suasum erit tantam pestem, tam violentum turbi-
 » nem, non cavendum modo, sed primo quoque
 » tempore exterminandum et omni conatu ab orbe
 » christiano relegandum esse? » Jam vero qui et res
 tam profunde introspicere, tam nervose et præcise
 lectorum oculis subjicere valuit, dubitari non potest
 quin præclara ingenii vi et cultu instructus fuerit. A
 natura itaque eximia dona habuit Stapletonius, men-
 tem acrem et meditationi apprime idoneam, memo-
 riam certam tenacemque; judicium capax ac su-
 blime, cujus ope singula ad sua principia referre,
 summam complecti, et a culmine contemplari sue-
 verat; postremo indefessum studii amorem, quo
 factum est ut cum iter ageret aut etiam morbis afflic-
 taretur, a libris abstinere non posset. Has naturæ
 dotes auxit ac perfecit pietas, ad omnia utilis, cujus
 impulsu ad Dei hostes debellandos animasque ab
 eorum insidiis servandas ipsas naturæ suppetias et
 dona convertit. Ortum inde habuit zelus ille nun-
 quam remissus et internecinum veluti odium adver-
 sus Calvinum, quem tantæ in Ecclesia cladis aucto-
 rem lamentabatur. Hac sollicitudine, hoc malorum
 dolore permotus secum statuit nunquam quiescere,
 donec universam illam mendaciorum machinam,
 tanta arte atque etiam scientia (quorsum enim hos-

tium robora laudesque dissimularem ?) elaboratam, funditus everteret. Hinc sive in cella sua legendis Patrum aliorumve scriptis operam solus daret, sive publice de Scriptura sacra Duaci aut Lovanii disputaret, Calvinum et discipulum Bezam semper ante oculos ac velut in mente defixos habebat; quos a nemine ita contritos fuisse ut a Stapletonio dixerunt præstantissimi illius ætatis homines. Valuit itaque boni amor et mali odium tantum apud Stapletonium, ut si fieri potuisset etiam plus operæ dedisset studio et litteris; aliis stimulis plane non indigebat. Solebant quidem tum reges, tum principes et civitates, professores quosque optimos effusa stipendiorum liberalitate ad suas certatim academias allicere. Stapletonius sese ut mercenarium conduci nunquam passus est. Docuit Duaci canonicatu ad S. Amati contentus, donec societatis Jesu tirocinium ingressus est; unde quum propter infirmam virium valetudinem exisset, et brevi post ad cathedram Scripturæ sacræ Lovanii evectus esset, paulo quidem locupletior factus est, maxime quum jussu regis Hilverbecanum decanatum adeptus fuit: verum etsi eo tempore censum aliquanto auxisset, pecuniam non sibi asservabat, sed ultro egenis popularibus, ex patria propter fidem in Belgio profugis erogabat. Neque honorum magis ambitione laboravit, quippe qui a Clemente VIII. P. M. peritissimo nimirum ipsius operum admiratore, frustra Romam invitatus fuerit, ut prius Protonotariorum apostolicorum, postea vero (quemadmodum vulgo homines existimabant) ut Cardinalium collegio accenseretur.

Atque his quod mihi proposueram absolvisse mihi videor. Oculos nempe vestros in magnum Stapletonium converti ostendique eum ad Theologiæ fastigium devenisse, quod nil plane neglexerit, sed, quantum satis esse videbatur, conatus sit in quovis disciplinæ gradu excellere, litteras vernaculas, latinas, græcas et hebraicas conjungens non cum sola metaphysica et theologia scholastica aut polemica, verum etiam cum sacrarum Scripturarum studio diuturno, alacri et penitiori, et cum lectione assidua fontium historiæ ecclesiasticæ; multo tamen magis quod pro Dei gloria atque æterna hominum felicitate sollicitus, hæc omnia, eximio pietatis cultu ac divinæ sapientiæ ope, ad sinceram religionem vindicandam contulerit. Quod quidem exemplum ante oculos tibi statuas velim, eruditissime candidate, cujus juvenus integra est, ingenium alacre et judicium præstans, ut eo excitatus addiscas quo vires intendere, quem studiorum ac laborum terminum proponere tibi debeas. Humum sperne neque te desidiosæ mediocritatis ambitu includas : sed quæ splendidiora sunt ac sublimia, ad gloriam divini nominis rei que christianæ bonum ultro semper amplectere. Circumstant Ecclesiæ hostes, non minus furore et perfidia terribiles quam ii quibuscum Stapletonius decertavit; hac tantum re ab iis distant, quod eruditione ac doctrina antiquioribus illis cedunt, quandoquidem hoc unum plerique sciunt, dubitare se de fidei rebus, sed quare dubitent plane ignorant. Verumtamen non desunt inter eos qui in philosophicis, in

archæologicis, in historicis atque etiam in theologicis disciplinis non mediocriter versati sint et quorum doctrinæ fama vulgi scandalum sit. His ut obviam eatur a peritis viris necesse est; difficultates quas opponunt non negandæ aut dissimulandæ sed enodandæ; omnium vero maxime oportet ut doctrina catholica exponatur clare, conjuncte, philosophice, accurate; ita ut ipsa expositio demonstrationis pœne locum obtineat. Gravior utique labor quam prima fortassis specie videatur, et quem defatigati annorum pondere humeri ferre recusent; te, eruditissime candidate, manet hæc sparta; quare ad hanc te operam accinge et doctoris laurea, qua mox es cohonestandus, sic utere, ut, quemadmodum olim Stapletonius, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ auctoritatem et disciplinam pro viribus tuearis.

DE JOANNIS FRANCISCI VAN DE VELDE VITA ET
MERITIS ORATIO, QUAM DIE 11 JULII 1864
HABUIT EDMUNDUS HENRICUS JOSEPHUS REU-
SENS, BIBLIOTHECÆ ACADEMICÆ PRÆFECTUS,
S. THEOLOGIÆ DOCTOR ET PROFESSOR, DUM IN
S. FACULTATE THEOLOGICA SOLEMNIS FIEBAT
AD GRADUS ACADEMICOS PROMOTIO.

*Sacræ Romanæ Ecclesiæ Princeps Eminentissime ,
Belgii Metropolita et Primas illustrissime, reveren-
dissime ;*

*Excellentissime, reverendissime, Summi Pontificis
apud Belgarum regem, Nuntie apostolice ;*

*Namurcensis et Gandavensis Ecclesiarum Antistites
illustrissimi, reverendissimi ;*

*Ecclesiæ Bostoniensis in America septentrionali
Præsul reverendissime ;*

*Illustrissime, providissime Prælate, Universitatis
catholicæ in oppido Lovaniensi Rector Magnifice ;*

*Sacræ Facultatis theologicæ decane et magistri, alio-
rumque ordinum præfecti et professores, viri eximii,
consultissimi, expertissimi, doctissimi ;*

Doctoralis laureæ candidati eruditissimi ;

Cives academici dilectissimi ;

Ceterique auditores omnes, viri spectatissimi.

Majorum celebrare laudes et præclara ipsorum
gesta encomiis efferre inter pietatis filialis debita

merito numeratur. Insuper, dum priscorum magistrorum exempla ob oculos versantur, ad parem virtutis et doctrinæ æmulationem nos incitant. Etenim *gloriam filiorum esse patres eorum et ab ipsis discendam esse sapientiam et doctrinam intellectus* (1) sacræ testantur literæ.

Hinc, dum in solemniori aula doctorali dicere mihi obtingit, mori antiquo inhærendum esse duxi, quo, in festivis Academiæ nostræ cœtibus, præstantis cujusdam viri in religionem et patriam merita extollantur.

Laudes ergo virili pro parte prædicabo viri tum scientia, tum studio in rempublicam et Almam Matrem nostram, Universitatem Lovaniensem, maxime conspicui; dicam de vita et meritis Joannis Francisci Van de Velde, cujus memoria apud plures vestrum adhuc vivit.

Joannes Franciscus Van de Velde piis honestisque parentibus natus est in Beveren, Wasianæ ditionis pago non ignobili, die quinta martii anno supra millesimum septingentesimo quadragésimo tertio (2).

(1) *Prov.* XVII, 6 et *Eccli.* VIII, 40.

(2) Mgr. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain, a bien voulu nous communiquer l'autobiographie de Van de Velde. Nous y avons puisé beaucoup de renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs. L'*Autobiographie* nous apprend que Van de Velde était le fils de Matthias et de Marie-Catherine Van Royenacker. Il naquit le 5 mars 1743. Quelques auteurs placent par erreur la naissance de Van de Velde en 1745 (*Catalogus primorum*), d'autres en 1744 (*Cat. Van Hulthem*, t. VI).

Pueritiæ annis in solo natali prospere exactis primum Herendalium, dein Ghelam, Campiniæ Brabanticæ municipia gymnasiis tunc temporis celeberrima, mittitur literarum humaniorum rudimentis imbuedus. Parentum expectationem non fefellit juvenis, quippe qui in schola quavis sodalibus primam palmam præripuerit. Studiorum curriculo absoluto, annos natus decem et octo Lovanium petit, ibique in pædagogio, cui a porco sylvestri nomen est, philosophiæ et artibus operam daturus alendus recipitur. Facultatis artium cursum biennalem emensus, in generali et solemni promotione inter centum et quatuor promotos primæ lineæ secundus renuntiatur (1).

Mox ad studia theologica animum convertens, Majoris collegii sancti Spiritus alumnus (2), per septem ferme annos disciplinis sacris totum se dedidit, interea sacris ordinibus initiatus (3), et gradum baccalaurei in sacra theologia adeptus. Hinc migravit ad collegium Alticollense, in quo septemdecim mensibus commoratus est. Quo intermedio tempore quatuor de more pro licentia disputationibus summa cum laude habitis, licentiæ gradu insignitur et re-

(1) La promotion fut célébrée le 8 octobre 1763. Le *Catalogus primorum* se trompe donc en fixant la promotion de 1763, au 18 novembre.

(2) Il entra au Grand-Collège au mois d'avril 1764.

(3) « Vigore dimissorialium Autverpiæ ab illust. ac rever. D. Henrico Van Gameraen, servatis annuis interstitiis, ad sacros ordines promotus, die 18 februarii 1769 presbyteratus dignitate insignitus fuit. » *Autobiographie*.

gendæ bibliothecæ academicæ præficitur (1). Quod quidem munus per viginti quinque annos adeo fideliter seduloque gessit, ut aucta eo intervallo Bibliotheca incredibili selectissimorum et pretiosorum librorum copia splendorem nobilissimum induerit; cujus rei nostris adhuc diebus testes sunt volumina, quæ post direptos et magnam partem alio abductos initio hujus sæculi scientiæ thesauros, in pluteis literariæ suppellectilis, qua utimur, Veldenii manu signata atque ipsius adnotationibus illustrata etiamnum hodie magno numero offendimus (2).

Omnibus exinde jam cœpisse perspectam fieri junioris Veldenii prudentiam et doctrinam luculentissime quisque collegerit ex variis muneribus, quæ ipsi successu temporis concrediva fuerunt, et dignitatibus quibus, licet invitatus, ornatus exstitit. Sic, ut cetera silentio premam, jam ab anno supra millesimum septingentesimo septuagesimo tertio vicepræses

(1) « Collegium Alticollense anno 1771 incolere cœpit, præside eximio viro ac magistro Christiano Francisco Terswaeck, Roterdamo. Cum illic versaretur, licentiæ gradu in sacra theologia die 18 februarii 1772 auctus fuit, eique 2 februarii præcedenti bibliothecæ academicæ administratio commissa fuit. » *Autobiographie. STAES, Wek. Nieuws*, II, p. 436, dit que Van de Velde fut promu à la licence le 12 février 1772; NAMUR, *Hist. de la bibliothèque de Louvain*, p. 69, fixe la nomination de Van de Velde comme bibliothécaire au 30 janvier 1772.

(2) Voyez sur l'administration de Van de Velde, les *Analectes de l'Annuaire de l'Université catholique*, 1850, et NAMUR, *Histoire de la Bibliothèque de Louvain*, pp. 69-131.

constituitur collegii Sabaudici; imo, post paucos menses cura Minoris collegii sancti Spiritus a strictiore facultate theologia ipsi conceditur (1). Paulo post in locum demortui domini Guyaux, sacrarum literarum professoris, regio decreto ad tempus sufficitur (2). Interim tamen, dum discipulorum gratiâ in exponendis divinis libris præcipuam diligentiam ponit, reliquis disciplinis theologicis animi ingenique vires applicare non desistit, ita quidem ut die octavo mensis augusti anni millesimi septingentesimi septuagesimi quinti, una cum Petro Wuyts, Tongerloensi, doctorali laurea condecoretur (3).

Anno proxime sequenti collegio hollandico, divæ Pulcheriæ sacro, præficitur, constitutus eo ipso iudex doctrinæ illorum qui ex Lovaniensi academia promissione Batava et vicariatu apostolico Buscoducensi promovebantur (4).

Ex quibus omnibus existimatio, quam universi de ipsius in arduis quibuscumque tractandis dexteritate

(1) Le 21 novembre 1772, Van de Velde fut nommé professeur (*lector*) au collège de Sainte-Pulchérie ou de Hollande, par le président Wellens, qui devint plus tard évêque d'Anvers. Il obtint la vice-présidence du collège de Savoie le 31 mars 1775, et celle du Petit-Collège le 13 octobre de la même année. Voyez l'*Autobiographie* de Van de Velde et STAES, *Wekelyksch Nieuws*, II, p. 436.

(2) Il ouvrit son cours d'Écriture Sainte le 14 novembre 1774. Voyez STAES, *op. cit.*, IV, p. 529.

(3) Il fut admis comme membre du Conseil de l'Université, *Concilium Universitatis*, le 31 août 1775.

(4) Voyez l'*Autobiographie*; STAES, *op. cit.*, VII, p. 280, et *Catal. prim.*, p. 122.

et prudentia habebant, tantum incrementum accepit, ut non ita multo post evectus fuerit ad summos rectoratus honores (1).

Jam ab aliquo tempore inter facultatis theologicæ doctores regentes cooptatus, posteaquam vicaria opera per integrum quadriennium sacras scripturas, omnibus demirantibus, publice fuisset interpretatus, patentibus literis Mariæ Theresiæ, imperatricis, professor cæsareo-regius nominatur, simul canonicatum, ut vocant, primæ foundationis in ecclesia Divi Petri Lovanii adipiscens (2).

In scholis academicis quanta doctrinæ laude flourit, et qua exquisita arte animos auditorum sibi divincire noverit, vel ex hoc solo conficere possumus, quod postea, etiam adversante fortuna et in difficillimis rerum adjunctis, discipulos suos sententiæ magistri adhærentes atque animose pro ipsius placitis propugnantes nunquam non sit expertus (3).

Divinis libris profitendis per quinque ferme annos

(1) Le 28 février et le 30 mai 1778. Voyez STAES, op. cit., XI, p. 433 et 357.

(2) Le 28 novembre 1778. Voyez STAES, op. cit., XII, p. 402.

(3) Déjà, à cette époque, Van de Velde était en relation avec plusieurs savants étrangers. Il fut honoré, nous dit-il dans son *Autobiographie*, de plusieurs lettres du cardinal Étienne Borgia. L'éditeur des OEuvres de S. Maxime de Turin, publiées par ordre de Pie VI, s'adressa à Van de Velde pour faire collationner le texte imprimé à Cologne, en 1555, avec le manuscrit des sermons du saint docteur, conservé à l'abbaye de Saint-Martin, à Louvain. Voyez S. MAXIMI EPISCOPI TAURINENSIS opera. Romæ, 1784, pag. xxxii.

gnaviter operam impenderat, quando eum a præfectura collegii hollandici avocatum communibus votis moderando Majori collegio theologorum præfecerunt sacrae facultatis doctores regentes (1). Quo munere auctus, totus in eo fuit ut discipulorum ipsi concreditorum animos non ad scientiam tantum, sed ad pietatem etiam informaret, memor effati apostolici : *Scientia inflat, charitas vero ædificat. Si quis autem se existimat scire aliquid, nondum cognovit, quemadmodum oportet eum scire. Si quis autem diligit Deum, hic cognitus est ab eo* (2).

Licet nihil antiquius haberet, quam ut spiritualem subditorum profectum procuraret, bonorum tamen temporalium curam non neglexit; imo, ipsius opera res collegii in florentissimum statum devenerunt. Optimo jure laudator ipsius funebris exclamare non dubitavit : « Si linguæ calamique lacuerint, lapides » etiamnum clamabunt, quanta cum sollicitudine ac » liberalitate hujus collegii spatiosa ac splendida » ædificia, eo fere, quo adhuc visuntur, statu e fun- » damentis partim erexerit, partim quoque, quæ » vetustate lababant, magnifice restaurarit. Id vero » dolendum maxime, quod præses laudatissimus, » qui ingressum celeberrimæ hujus domus amplifi- » cavit, plus semel ex eadem procelloso tempore » fuerit deturbatus (3). »

(1) Le 13 mai 1783. Voyez STAES, op. cit., XXI, p. 360 et suiv.

(2) I Cor. VIII, 4, sqq.

(3) *Catalogus primorum*, p. 122, sq.

Etenim vix per annum Majoris collegii moderamen in se suscepserat , cum ob defensionem jurium sedis apostolicæ varias a potestate civili passus est vexationes , ob propugnatam , ipso præside , die 18 junii anni supra millesimum septingentesimi octogesimi quarti , thesim de impedimentis matrimonii , in qua ponebatur : *Ecclesiam potuisse semper ac posse constituere impedimenta matrimonii tam prohibentia quam dirimentia , non auctoritate ab hominibus accepta , sed a Christo sponso suo immediate tradita , conciliique Tridentini de isto fidei dogmate canones , traditione perpetua niti ; atque ob principum et legum nonnullarum civilium insolentias , omnem de matrimonio statuendi auctoritatem jam pridem sibi merito Ecclesiam reservasse.* — Iratus idcirco imperator , Josephus II , qui pontificiam auctoritatem circa matrimonia fidelium , quacumque ratione posset , deprimere , civilem vero extollere quærebat , statim Veldenium a quocumque officio in Academia Lovaniensi exercendo interdicat ; quem tamen paucos post menses ad meliorem sensum regressus et facti pœnitens sententiam injuste latam irritando in pristinum gradum restituit (1).

(1) Van de Velde fut suspendu de tout emploi à l'Université par une dépêche du 7 juillet 1784, et réintégré dans ses fonctions le 4 novembre de la même année. On trouve de longs détails sur la controverse suscitée par la thèse de *impedimentis* dans un pamphlet du docteur Marant , collègue et adversaire de Van de Velde , publié sous le titre de *Relation fidelle de la dispute élevée entre les docteurs de théologie de Louvain à l'occasion d'une thèse DE IMPEDIMENTIS MATRIMONII*. Lille ,

Cum vero Veldenius, athleta veritatis invictus, nullis Josephi minis perterritus, pergeret contra theologos aulicos seminarii que generalis patronos et professores, intrepido animo, tum potestatis ecclesiasticæ, tum *Almæ Matris*, Universitatis Lovaniensis, jura tueri, et pro iis tanquam pro aris et focis dimicare, nova in ipsum tempestas ingruit, ita ut, biennio post, semel atque iterum a cura bibliothecæ academicæ amotus, atque e cathedra magistrali dejectus, tandem anno octogesimo octavo, iniqua imperatoris sententia, in exilium missus, latebras quærere et fuga sibi consulere coactus fuerit (1), do-

1786, in-8°. Voyez aussi le *Catologue des livres de Van de Velde*, I, n° 3985-3988, où sont mentionnées plusieurs lettres de félicitation adressées au professeur de Louvain après la défense de la fameuse thèse.— L'année suivante (1785), on célébra pompeusement à Bruxelles le jubilé du Saint-Sacrement de Miracle. Le 19 juillet, Van de Velde prononça, en l'église des SS. Michel et Gudule, un discours imprimé à Louvain et dont nous donnons le titre ci-dessous.

(1) Van de Velde se réfugia à Anvers, et s'y cacha plusieurs mois pour se soustraire aux vexations de l'empereur. Ce fut alors qu'il composa ses *Recherches historiques sur l'érection, la constitution, les droits et privilèges de l'Université de Louvain*; 1788, 6 cah. in-8°. Il s'y attache surtout à prouver que l'Université de Louvain jouissait de tous les droits et privilèges des corps brabançons. Lorsque, au mois de juillet 1788, la sentence qui l'envoyait en exil eut été prononcée, Van de Velde se retira à l'abbaye d'Aulne dépendante de la principauté de Liège. Arrivé le 19 août 1788, il y resta jusqu'au 28 décembre 1789. Pendant son séjour à Aulne, il enseigna la théologie aux jeunes religieux du monastère; il fit aussi un voyage à Paris vers le milieu de l'été de 1789. Il s'y trouvait au

nec exeunte mense decembri anni sequentis, pulsis Austriacorum legionibus et Patriottis, ut vocant, principatum tenentibus, Lovanium reverti et antiqua munera obire denuo ipsi concessum fuit.

Verum diuturna non fuit hæc restitutio; etenim, mense novembri anni millesimi septingentesimi nonagesimi secundi, facta est prior Gallorum in Belgium irruptio, quæ, etiamsi nonnisi tribus mensibus perduraverit, innumeris tamen cladibus tum religionem tum patriam afflixit. Tempia ornamentis et pretiosis quibuscumque spoliata, cives exactionibus et sumptibus exhausti, bona collegiorum Universitatis sequestri data et cistæ receptorum jussu invasoris obsignatæ (1). Veldenius nihilosecius in hac procella

moment où éclata la tourmente révolutionnaire; sa vie même fut un moment en danger. Voyez les *Analectes* de 1863, p. 547.

(1) En 1790 Van de Velde passa une partie de l'année à Bruxelles avec le docteur Vonck, professeur à la faculté de médecine, et Timmermans, professeur à la faculté des arts. Ils avaient été délégués par l'Université pour réclamer tous les objets enlevés à Louvain et conduits à Bruxelles en 1788, lorsque l'empereur Joseph II transféra en cette dernière ville les facultés de droit, de médecine et de philosophie de l'ancienne Université de Louvain. Van de Velde fut chargé spécialement de faire retourner à Louvain les livres et les archives que le gouvernement autrichien avait transportés à Bruxelles pour l'usage des nouvelles facultés. Les livres avaient été déposés provisoirement au couvent supprimé dit de *Lorraine*, et dans l'ancienne église des Jésuites. — De retour à Louvain Van de Velde s'occupa de l'embellissement du collège du Saint-Esprit. Il fit rebâtir d'abord l'aile droite, qui est vers le midi et renferme le refectoire, ensuite, la partie qui est vis-à-vis de la porte d'entrée.

tanquam miles fortissimus, locum suum non deseruit, et innumeris licet affectus molestiis, sumptibusque oneratus, in Majori collegio theologorum permansit (1).

Cette dernière construction fut couronnée d'un dôme octogone surmonté d'une pyramide sur laquelle on lisait l'inscription suivante :

JOANNES FRANCISCUS VAN DE VELDE
 THEOLOGUS LOVANIENSIS
 ET
 COLLEGI HUIUS ABHINC IX AN. PRÆSES
 QUOD
 REGNANTE JOSEPHO II IMP.
 BIS SUA SEDE PULSUS
 SED
 DEI OPE IN PRISTINUM LOCUM
 BIS RESTITUTUS FUERIT
 ÆNEAM HANC PYRAMIDEM
 MEMORIÆ ET GRATITUDINIS ERGO
 SPIRITUI S. CONSOLATORI
 ÆRE SUO ERIGI FECIT
 ANNO DOM. MDCCXCII
 MENSE AUGUSTO

Cette inscription, gravée sur une plaque en cuivre, est conservée au musée de l'Hôtel de ville, à Louvain.

(1) Ce fut à cette époque que Van de Velde donna l'hospitalité à Mgr. Machault, évêque d'Amiens. Celui-ci fit au collège du Saint-Esprit un séjour de plus de huit mois. Van de Velde invita aussi l'abbé Pey à chercher un asile à Louvain. Ne pouvant le loger au Grand-Collège, que l'on était en train de reconstruire, il lui procura une retraite au collège d'Arras.

Repulsis paulo post hostium aggressionibus, pacatisque bellis intestinis, magister indefessus, ut prosperum Universitatis statum promoveret, totis viribus allaborare cœpit; ipsiusque præsertim industria impetratum fuit, anno supra millesimum septingentesimo nonagesimo tertio, diploma regium, in supremo Brabantiæ dicasterio sancitum, in solemni cœtu academico a concilio universitatis vocatum « perpetuæ stabilitatis ac felicitatis pignus et argumentum certissimum, quo per cæsaream ac regiam suam Majestatem agnita ac declarata, ac æternum Universitati asserta est CORPORIS BRABANTICI qualitas, ceteraque ejusdem Universitatis jura et privilegia omnia, agnita pariter, iterumque confirmata (1). »

Ast vero, post breve otium qualiscumque pacis et tranquillitatis, tempestas longe sævior denuo exorta est. Anno enim nonagesimo quarto, mense junio, Gallorum copiæ iterato majorique quam prius impetu patriam nostram invaserunt. Veldenius sibi ab effrenata, quam jam semel expertus fuerat, gentis barbarie metuens, fuga sibi consulendum esse ratus, in Hollandiam primum, dein in Westphaliâ, tandemque in Saxoniam se recepit. Dum Bremæ, in Saxonie Inferioris urbe, commorabatur, ut animum

(1) *Decretum academicum de die 26 junii 1795. Voyez ce décret et d'autres Documents relatifs à la reconnaissance de l'Université de Louvain comme corps brabançon, en 1793, dans les Analectes de 1839, p. 249-271.*

ab exilii molestiis et angoribus levaret, ad studia se convertens, præclaros codices manuscriptos Goldastinos, qui illic adservantur, diurna nocturnaue manu versans, incidit in plurimas epistolas autographas illustrium virorum, qui, ab anno millesimo quingentesimo ad annum millesimum sexcentessimum vigesimum scientiæ et doctrinæ laude claruerant; quas nitidissimo calamo exscriptas, notis illustratas et in tres classes, theologorum nempe, jurisperitorum ac philosophorum, digestas, in unum volumen collegit, postea prelo in lucem publicam edendas (1).

Post annum, affulgente spe quadam melioris eventus, in Belgium redux ad pristina officia convolare tentavit; sed crescentibus in dies invasorum audacia et impietate, rei exitus expectationem ipsius frustratus est. Quantas autem eo tempore vexationes et calami-

(1) « Sibi a Gallis metuens, in Hollandiam primum, dein mense octobri in Westphalam se contulit, Osuabrugi reliquo anni tempore et a 9 februarii Bremæ subsistens, ubi et graviter ægrotavit, et emigrantibus Belgis præsertim confessarium se exhibuit. Illic præterea inter mss. Goldastina quæ in bibliotheca publica Bremensi adservantur, codicem pervolvit continentem epistolas originales illustrium virorum propriis ipsorum manibus exaratas, quas collegit Melchior Haimensfeldius Goldastus, celeberrimus politicus ac jurisconsultus, qui Francofurti ad Mœnum anno 1635 obiit. Auctorum signaturas Bremæ mense junio 1795 accurate calamo prænobilis domini Caroli Meyers, Antverpiensis, exaratas, additis alio caractere singulorum nominibus, item annis quibus quævis fuit exarata, digessit in classes tres theologorum, jurisconsultorum ac philologorum, ac compingi jussit in unum volumen in-4° pagellorum sex. » *Autobiographie*.

tales perpressa sit Academia Lovaniensis, coæva testantur monumenta (1). Verum, si singula enarrare vellemus, longius, quam par est, nostra produceretur oratio. Illud unum notemus, Universitatem ad finem usque, in mediis, quibus undique obruebatur, malis a via veritatis et justitiæ, ne latum quidem unguem, deflexisse, sed semper stetisse integram; atque inter strenuos Almæ Matris pugiles ac defensores fortissimum non immerito recenseri Veldenium, qui dum rogarentur professores Universitatis, ut, inveclo novo kalendario, servare juberent festa decadalia reipublicæ, omnium nomine respondere non trepidavit: « An ex hac conniventia servandam incolumem Universitatem speremus? — Nemo tam incredulus. — Si perseverent et progrediantur patriæ calamitates, aut pereundum erit, aut quibusvis iniquitatibus, primam hanc prævaricationem secuturis, turpiter obsecundandum. Et ubi sanorum semel principiorum limites transgressi, in hac perversa connivendi via, pedem trementes tulimus, ubi hærebimus, et in quæ dedecora non deferemur? — Si itaque pereundum est, pereamus stantes pro sancta fide nostra, pro moribus antiquis, probis, christianis! Hæc posthuma etiam gloria Universitatis tumulum ornet, non sua ignavia, sed suorum, fideique hostium ictibus ruptam, non flexam, concidisse (2). »

(1) Voyez quelques-uns de ces documents dans les *Analectes de 1840*, p. 56; 1841, p. 53; 1842, p. 84.

(2) Voyez dans les *Analectes de 1842*, p. 84, les *Documents*

Hac constantia et interriti animi firmitudine magis magisque gubernii directorialis sibi odium parabat, ita quidem ut in eum, jam a mense majo anni supra millesimum nonagesimi septimi carcere detentum, tandem mense novembri, paulo post eversam et extinctam Universitatem Lovaniensem, etiam lata fuerit deportationis in insulam Cajanam sententia (1). Ast singulari Dei beneficio furibundis violentisque insectatorum manibus ereptus, multis periculis propulsatis, prius apud Batavos latitando aliquamdiu commoratus, brevi post, ut infestissimorum hostium inquisitionibus sese subduceret, vitæque ac incolumitati consuleret, Rhenum trajicere et ad loca tuta sub ditione regis Borussiae confugere coactus fuit (2).

relatifs aux mesures prises en 1796 pour forcer l'Université de chômer les fêtes républicaines.

(1) Le décret de déportation, daté du 2 frimaire an VI (22 novembre 1797), a été publié dans les *Analectes de l'Annuaire ecclésiastique de l'archevêché de Malines* pour 1863, p. 289.

(2) Dans son *Autobiographie*, Van de Velde raconte sa fuite dans les termes suivants : « Metuens sibi, festo S. Andreae 1797 post meridiem Lovanium reliquit tendens Bierbacum. Nocte sequenti collegium majus milite cingitur, ut præses apprehenderetur deportandus in Cajanam insulam. Ille persequentium manibus singulari Dei beneficio ereptus inter multa pericula decembris initio in majoratum Buscoducensem pervenit, hospitio illic, una cum eruditissimo Joanne Baptista Samen, plebano ad S. Petrum Lovanii, exceptus primum ab eruditissimo Joanne Van Erp, S. Th. L., pastore in Oirschot, et eodem mense decembri a Rev. D. Ant. Van Alphen, vicario apostolico. Statuta illic conceperunt seu bases Tridentini concilii dispositioni conformes pro erigendo seminario vicariatus

Inde peragratis variis Germaniæ provinciis, Cassulæ in Hassia et alibi bibliothecas, scientiarumque hospitia impigre lustravit; Gothæ in Thuringia a serenissimo Duce Ernesto humanissime fuit exceptus; Dresdæ in Saxonia Superiori per tres subsequentes annos, hiemali præsertim tempore commoratus, locupletia ibidem musæa, ceteraque artium ac antiquitatum domicilia frequentavit; Francofurti ad Oderam ipsi oblata est una ex cathedris, quas

Sylvaeducensis, studiorum theologicorum cursu Lovanii cessante. Latine redegit J. F. Van de Velde prædicta statuta, quæ placuerunt.

» Cum tuto loco se fore crederent bini illi fugitivi, ecce hora 4 noctis inter 30 et 31 januarii 1798 mandatum ex Haga Comitum ad magistratum Sylvaeducensem pervenit, ut fugitivos ubicumque repertos apprehenderent. Characteristica illorum descriptio (*signalement*) portis civitatis fuerat affixa. Illi ex conducto 31 januarii ad meridiem Bostellam ex Oirschot adveniunt ad ædes R^{mi} vicarii apostolici, reversuri in Schyndel. Verum re moram non patiente, hora 3 in S. Agathæ Rode rheda illis subministrata profecti sunt, et nocte in æde R. D. pastoris loci transacta, ad extremam majoratus parochiam 4 febr. pervenerunt. Inde festo Purificationis per Venloam iter prosecuti ad Mosam substituerunt; qua die 5 trajecta, Kevelariam venerunt. In domum Oratorii se conferunt non sine propinquo apprehensionis periculo. Itaque ex Oratorio propere exeuntes rheda conducti fuerunt usque in pagum Marienbanck ad ripam Rheni. Hunc fluvium circa decimam noctis transvecti, ac periculis omnibus superatis, Deo gratias exhibuerunt. In locum Meir nuncupatum sub ditione regis Borussiarum circa mediam noctem advenerunt. Cum illic triduo quievissent, profecti sunt in Bocholtz. Mansit in eo oppidulo eruditissimus D. plebanus Samen; verum noster in itinere visitans monasterium in Hasfeld prope Wiffeldiam, Monasterium Westphalorum se recepit, ibique ad festa paschalia mansit.»

Borussiae rex illic erigere statuerat pro novis suis in Polonia subditis, religionem romano-catholicam profitentibus (1).

Quadriennio, quo perduravit exilium, literarum curam minime prætermisit; etenim varias Germaniæ urbes perlustrans, magnam partem sibi comparavit instructissimam illam bibliothecam, atque selectissimam cujusvis generis literariam supellectilem, quæ postmodum omnium rei librariæ peritorum admirationem movit et, quod dolendum nimis, ipso mortuo, sub hasta publica distracta fuit (2).

In his etiam peregrinationibus suis per Germaniam, ab amicis dono accepit autographas aliquot epistolas Philippi Melanchtonis, Luthero olim amicitia conjunctissimi atque cum ipso pseudo-reformationis antesignani; quas, prout quondam de aliis eruditorum epistolis Bremæ exscriptis facere statuerat, animadversionibus elucidatas prelo vulgare desti-

(1) *Catalogus primorum*, p. 124.

(2) Voyez au sujet de la bibliothèque de Van de Velde la préface du catalogue de ses livres (Gand, 1831, 2 gros vol. in-8°); et l'article du *Messenger des Sciences* de Gand, 1833, p. 405 et suiv. Cet article a été reproduit par NAMUR, *Histoire de la bibliothèque publique de Louvain*, p. 151, note 2. Le produit de la vente ne s'éleva qu'à 60,000 francs. VAN HULTHEM, *Catalogue*, VI, p. xxxi, donne la description de la vignette que Van de Velde avait l'habitude de placer en tête de ses livres : elle « représente une ruine sur laquelle se lisent les initiales de son nom; au-dessus, l'œil de la divinité, au bas une simple croix, quelques livres, des manuscrits avec le hibou et la lampe, emblèmes du travail. »

navit, quin tamen consilium unquam ad exitum perducere potuerit (1).

Post pactum concordatum Summum Pontificem inter et primum reipublicæ gallicanæ consulem, Lovanium reverti festinavit. Attamen paulo post iterum tantisper e Belgio secessit, ut amicos benevolosque hospites in Germania gratus inviseret, et quæ studiosissime collegerat, scripta et volumina, scientiæ thesauros, secum in patriam adveheret. Tum Bevernæ, in loco natali, sedem figens, ad parandam conciliorum Belgicæ, tum antiquioris tum recentioris ævi, editionem, quam jam dudum meditatus fuerat, alacer se accinxit (2).

Huic operi diligentes indefessasque impendebat curas, quando anno millesimo octingentesimo undecimo illustrissimus et reverendissimus de Broglie, episcopus Gandensis, tendens ad *concilium nationale* ab imperatore Napoleone convocatum, Veldenium

(1) Les copies de ces *Lettres* se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque de Mgr. de Ram, recteur de l'Université catholique de Louvain.

(2) Voici comment Van de Velde, dans son *Autobiographie*, résume ces travaux préparatoires : « 1806-1807, Ordinatio librorum bibliothecæ meæ Lovanii, Mechliniæ, Bevernæ; nova emptio librorum; manuscripta Bruxellis et alibi commodo accepta ad conficiendum catalogum seu *bibliothecam conciliorum*. » Van de Velde s'occupa vers la même époque à rassembler les matériaux pour écrire l'histoire de son lieu natal. Les documents qu'il avait rassemblés, sans pouvoir les coordonner, ont été utilisés par VAN DEN BOGAERDE pour la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Het distrikt Sint-Nikolaes, vooreen land van Waes*.

reluctantem secum ire compulit, ut viri prudentis et doctissimi consiliis in difficillimo hoc rerum statu uteretur. Utram autem hic magis miremur scientiam ipsius an constantiam, difficile dictu. Quam erudite enim et intrepide in vacillante isto cœtu et pseudo-synodo tum verbo, tum præsertim scriptis (1), egerit pro tuendis sacratissimis Apostolicæ Sedis juribus, et universalis Ecclesiæ in instituendis episcopis disciplina, abunde demonstrant ea omnia, quæ hac occasione passus est fortiter. Abrupto namque concilio, a politicæ potestatis satellitibus nocte comprehensus (2), in custodiam arcis Vincennensis detrusus fuit cum illustrissimis episcopis Gandensi, Tornacensi et Trecensi, qui, in conciliabulo Parisiensi, Romano Pontifici animose patrocinati fuerant. Postquam vero per quatuor menses arctissimæ custodiæ mancipati fuissent, ita ut ne colloquendi quidem ipsis venia esset, tandem paululo de priori severitate remisso, simul versari, imo mis-

(1) Van de Velde, dans son *Autobiographie*, nous fait connaître les mémoires auxquels il a travaillé pendant son séjour à Paris : « Scripta composui de natura et vi necessitatis in qua tunc gallicana ecclesia dicebatur gravari, quæ esset sufficiens causa, ut institutio episcoporum, neglecto Pontifice, ab archiepiscopis daretur; — item historiam conventus Bituricensis sub finem sæculi decimi quinti, ejus statutis pars adversa plurimum nitebatur; — dissertationunculam de illo dicto : Ecclesia est in statu, non vero status in Ecclesia; — quarto, cui sit potestas catechismum præscribendi. Hæc omnia scripta in hospitio illustrissimi ac celsissimi principis episcopi Gandensis reperta a politicæ satellitibus abrepta fuerunt. »

(2) Le 12 juillet 1814, à 4 heures du matin.

sam celebrare, ipsis concessum est (1). Post quinquemestrem captivitatem carcere liberatus, Rhételium, in Campaniæ urbem, relegatus est, ubi per duos annos et amplius tranquillam duxit vitam, otium, quod ipsi invito faciebat Cæsar, literis studiisque impendens, donec tandem, rerum statu in melius mutato, exulibus in patriam revertendi potestas facta fuit (2).

In Belgium adveniens ineunte mense majo anni 1814, illico Lovanium se contulit acturus de *Almæ Matris* restauratione cum professoribus ceterisque ex concilio Universitatis superstilibus; qui solemniter congregati, die vigesima septima ejusdem mensis, Veldenium deputarunt ut una cum consulentissimo Domino Van Audenrode, olim sacrorum canonum professore, grave illud negotium, ubi oport-

(1) Voyez la notice de M. le vicaire-général VOISIN sur Mgr. HIRN, évêque de Tournai, dans les *Bulletins de la société historique et littéraire de Tournai*, t. IX (1863), p. 154 et suiv.; et VANDERMOERE, *Récit de la persécution des séminaristes de Gand*. Gand 1863, p. 275 et suiv.

(2) Les illustres captifs furent au secret depuis le 12 juillet jusqu'au 10 novembre. Au mois de décembre, ils furent envoyés en exil. Van de Velde fut conduit à Rhétel, en Champagne; il y arriva le 28 décembre et y trouva les cardinaux MATTEÏ et PIGNATELLI, qui y avaient été relégués par l'empereur Napoléon I. « Rhételii, dit Van de Velde, tranquille vixi, non ingratus civibus aut superioribus. Mansi illic usque ad mensem aprilem 1814. Tunc per Givetum, Dionantum et Namurcum, Bruxellas, inde in Sancti Nicolai, et die 5 maji Bevernam appuli magna lætitiæ significatione exceptus. »

teret, omnibusque, quibus fieri posset, mediis, totius Universitatis nomine, promoveret. Nullis hi laboribus pepercerunt, ut res curæ ipsorum concredata ad optatum finem perduceretur. Veldenius Bruxellam profectus convenit baronem de Vincent, qui tunc temporis Confœderatorum nomine rebus publicis in Belgio præerat; a quo humanissime exceptus spem accepit de restituendo brevi studio generali Lovaniensi. Sed, cum hic post paucos dies aliis provinciam suam cessisset, spes allata evanuit. Hinc, matura deliberatione habita, placuit Universitatis membris novam inire viam, statueruntque, ut iis qui tum in spiritualibus, tum in temporalibus, summum principatum tenerent, Pio VII nempe, Summo Pontifici, ac Francisco II, imperatori austriaco, aliisque quibusdam personis dignitate et auctoritate pollentibus (1) a legatis suis offerrentur libelli supplices, cum adjuncto commentario in quo Universitatis erectio, constitutio et merita declararentur. Scripta hæc a Veldenio confecta, mense octobri, augustissimis illis personis reddita sunt. In literis ad Pontificem, enarratis calamitatibus quas magno numero ex Gallorum irruptionibus et occupatione passa esset Alma Mater, « turbulentis, inquit, illis motibus singulari Dei favore ac victricibus fœderato-

(1) Entre autres personnes auxquelles les députés de l'Université adressèrent des lettres, on remarque le prince de Metternich-Winnebourg, ministre d'état à la cour d'Autriche, et le cardinal Gonsalvi, légat de Sa Sainteté Pie VII au congrès de Vienne.

rum armis sereniora succedere tempora et melioris fortunæ spes affulgere cœpit. Et sperabamus profecto, ut pro totius Belgii voto Lovaniensis Universitas pristino statui, quantum scilicet sinerent rerum et temporis circumstantiæ, protinus restitueretur. Interim plures jam abiere menses, ex quo apud gubernium Belgicum, Universitatis deputati, institerunt, ut saltem initium aliquod restitutionis ostenderetur, quo animi in spem erigerentur. Verum hac spe delusa fuit Belgica Universitas, ad suum opprobrium spectare coacta Academiam, quæ Bruxellis a Napoleone nuperrime fuerat instituta, non secus ac si Galli rerum adhuc in Belgio potirentur, protegi, promoveri ac indefinite continuari. Universitas igitur suam inde præsagens ruinam, existimavit sui esse officii, ut in tam ancipiti rerum statu ad sanctissimam Petri sedem recurreret, ut sicut ejusdem sedis auctoritate, Joannis IV, ducis Brabantiae, accedente consensu, dudum erecta fuerat, dejecta nunc ac propemodum oppressa, eadem auctoritate interveniente denuo erigeretur, ac in pristinum statum, postliminii jure restitueretur. — Nos igitur collegarum nostrarum jussis obsequentes ad Sanctitatis Tuæ thronum confugimus, humiliter ac reverenter supplicantes ut, quod tanto auctoritatis pondere a Tuæ Sanctitatis prædecessoribus saluberrimo consilio, ad religionis ac scientiarum incrementum, fuerat constitutum, Petri dextera sustentante, invictum consistat et minime rerum mundanarum turbine evertatur. Quod Lazari sorores Salvatori nostro de fratre

dixerunt : *Ecce quem amas infirmatur*, id nobis sit imitationis argumentum. Infirmatur Academia nostra , veni , Sanctissime Pater , medere ejus languoribus , ut pristinum , Vicarii Christi auctoritate , sanitatis recuperet vigorem (1). »

Fructum tamen optatum non attulerunt generosi legatorum conatus. Etenim Batavorum rex , Guilielmus a Nassovia , ex auctoritate pacti Viennensis summa rerum in Belgio potitus , nulla priscorum jurium ratione habita , erigendo Lovanii Universitatem gubernio plane subditam , omnem de restituenda *Alma Matre* spem extinxit.

Tum Veldenius Bevernam regressus , jam dudum ante cœptæ collectioni monumentorum quæ ad conciliorum Belgicæ editionem pertinent , manum iterum admovit. Primum in chartarum copia , ea selegit monumenta quæ ad ecclesiam Mechliniensem spectant ; namque ab hac ecclesia , utpote metropolitana ac primatiali , initium erat faciendum *Synodici Belgici* quod promulgare animo destinaverat. Verum , antequam ipsa monumentorum collectio in lucem ederetur , placuit apparatus historicum , ut melioris notæ scriptores facere consueverunt , titulo *Synopseos* , præmittere , quem anno 1822 Gandavi vulgatum recentioris historiæ ecclesiasticæ apud Belgas armamentarium recte vocaverimus. Collectioni synodorum

(1) Voyez dans les *Analectes de 1838* , les *Documents concernant les démarches faites en 1814 et 1815 pour le rétablissement de l'Université de Louvain*.

Mechliniensis ecclesiæ curas impendere denuo cœperat Veldenius; sed eheu, opus, quod alacriter arripuerat, ipse perficere non potuit, et alterius perito labore felicissime absolvendum relinquere coactus fuit (1); nam dierum longitudine repletus (annum agebat octogesimum) gravique ægritudine confectus ex vita terrena ad meliorem transiit die nona januarii 1823..

De ceteris Veldenii scriptis plura commemorare vetat temporis brevitās. Etenim ut in oratione academica professus est Universitatis nostræ Rector illustrissimus ac reverendissimus (2), « præbuit Veldenius eruditionis omnigenæ specimina, quum » vel e cathedra tamquam imbrem mitteret eloquia » sapientiæ suæ, vel scripto res theologicas et historicas pertractaret. Tempora difficillima, in quæ » incidit, impedimento fuerant, ne typis vulgaret » opera, quæ mente conceperat et corrente quasi » calamo delineaverat. Quod Baronius de Molano » edixit, illud ego.... de Veldenio profitebor et declarabo me tanti viri brevem schedulam deperire » æquo animo pati non posse. »

Reliquum esset, ut de Veldenii pietate pro coro-

(1) La publication du *Synodicon Belgicum* fut entreprise, après la mort de Van de Velde, par Mgr. de Ram, auquel on doit déjà quatre volumes in-4°. Ils contiennent les documents relatifs à l'archevêché de Malines et aux évêchés d'Anvers et de Gand.

(2) Oratio de laudibus quibus veteris Lovaniensium Theologi effferri possunt, p. 51.

nide quædam adderentur. Declarandum quomodo inde a juvenilibus annis in Deum, qui est omnium rerum creatarum principium et finis, studia sua omnesque labores ex sincera charitate referebat, non seipsum quærens, sed quæ sunt Dei et Jesu Christi. Laudanda esset singularis illa quam erga sanctissimam Dei Genitricem, Matrem amantissimam, semper in pectore fovit devotio. Ipsius enim precibus et intercessionem referebat acceptum quod, post extinctam Universitatem, latitando incolumitati suæ consulere coactus, insequentium se manibus Antverpiæ evaserit. Insignis hujus beneficii memor, quum ultimis vitæ annis in loco natali degeret, grati animi erga optimam patronam testandi causa, ad divæ Virginis sacrarium, quod in Gaverlandia, a Beverna duobus circiter millibus passuum distante, ut olim ita et nunc frequenti populi christiani concursu celebratur (1), singulis fere diebus piam instituebat peregrinationem. Extollendus denique esset zelus ardens, quo pro salute animarum flagrabat cor ejus; extollenda eximia erga proximum, quæ in sinu ipsius æstuabat, charitas, et larga erga pauperes beneficentia.

Sed ne cœtus amplissimi patientia atque in nostro audiendo sermone diutius abutamur benevolentia, dicendi finem facimus, ad vos, o candidati doctorali laurea mox condecorandi, milites novelli, spes Aca-

(1) La chapelle de Notre-Dame de Gaverland est dépendante de la paroisse de Melsele (Waes).

demiae nostrae, decus et gloria, verba convertentes. Audistis praeclara Veldenii gesta; mirati estis ipsius in certando pro veritate constantiam et animi fortitudinem. Hoc ipsius exemplum mentibus vestris alte maneat infixum. Virum æmulemini pietate et omnigena doctrina conspicuum. Ipsius vestigia premere satagentes, fidei et ecclesiae catholicae patroni strenui numquam non inveniamini atque in tuendis sacratissimis Sedis Apostolicae juribus bellatores invicti, ita ut in medio discrimine positi, cum ipso exclamare non dubitemini : « Si pereundum est, » pereamus stantes pro sancta fide nostra, pro moribus antiquis, probis, christianis (1). »

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE VAN DE VELDE.

I. OUVRAGES IMPRIMÉS.

1. Oratio in illustri basilica Bruxellensi SS. Michaëlis et Gudulae die XIX julii MDCCLXXXV, anno seculari secundo a restitutis denuo publico cultui sacris Hostiis quæ in eadem basilica adservantur, habita. Lovanii, typis academicis (1785). Volume in-4° de 44 pages.

2. Recherches historiques sur l'érection, constitution, droits et privilèges de l'Université de Louvain, relatives à

(1) *Dissertatio quæ ostenditur non esse acquiescendum decreto municipalitatis Lovaniensis invitanti Universitatem ut institutionibus rei publicæ sese accommodaret.* Ce mémoire de Van de Velde a été publié dans les *Analectes* de 1843, p. 97.

la contestation actuelle. Correspondance épistolaire. 6 brochures in-8° : n° 1, 1788, 24 pages; n° 2, 1788, 43 pages; n° 3, 1788, 60 pages; n° 4, 1788, 52 pages; n° 5, 1788, 54 pages; n° 6, 1789, 61 pages.

3. Avis à un curé du diocèse de Tournay, relatif à la lettre circulaire émanée du vicariat dudit diocèse, le 13 mai 1797 (24 floréal, an 5.) Louvain chez J. P. G. Michel, 1797. (1^{re} et 2^e éditions). Volume in-12° de 65 pages.

4. Motifs de conscience qui empêchent les ministres du culte catholique à faire la déclaration exigée par la loi du 7 vendémiaire, an IV. Vol. in-12°.

C'est à cause de cet écrit que Van de Velde fut condamné à la déportation.

5. Collectio brevium atque instructionum SS. D. N. Pii PP. VI et VII. Juxta exemplar impressum Romæ 1800-1801, 3 vol. in-12°.

Pendant son séjour à Dresde Van de Velde avait déjà fait imprimer à Leipzig, en 1799, le *Breve ad cardinalem archiepiscopum Mechtliniensem de die 30 julii 1798 super juramento odii, præmissa præfatiuncula*. Vol. in-12° de 32 pages.

6. Mémoire sur l'incompétence du concile national à changer la discipline générale de l'Église, en vertu de laquelle le Pape seul donne l'institution canonique aux évêques nommés et pour prouver également l'incompétence du concile à cet égard, même le concordat étant déclaré aboli.

Ce mémoire, lu par Mgr. de Broglie au concile national de Paris en 1811, n'est qu'un extrait d'un travail plus étendu de Van de Velde. Il a été publié par le chanoine DE SMET dans le *Coup-d'œil sur l'histoire ecclésiastique dans les premières années du XIX^e siècle*, pag. 432 et suiv.

7. Observations critiques et historiques sur un écrit ayant pour titre : *Exposé des motifs qui militent en faveur du ré-*

tablissement du siège central de l'instruction publique pour les départements de la Belgique dans la ville de Louvain. Bruxelles, G. Cuelens, 1816. Volume in-8° de vii-110 pages.

8. Synopsis monumentorum collectionis proxime edendæ conciliorum omnium archiepiscopatus Mechliniensis, qua, præter horum conciliorum historiam, cum provinciæ, tum maxime archidiœceseos Mechliniensis hierarchicus status ab anno 1559 ad an. 1802, necnon pro re nata etiam politicus, summatim exhibetur. Inseruntur per occasionem observationes circa ecclesiasticam disciplinam et historiam litterariam, cum indicibus pluribus et notis. Gandavi, typis Bernardi Poelman, 3 vol. in-8° : I (1821) 4-ccii-258 pages; II (1821) ii-481 pages; III (1822) vi-388 et 5 pages d'errata.

A la fin du 3^e volume on lit la note suivante : *Intra paucos dies prælo exhibit index rerum, locorum ac personarum seorsim excudendus.* Cette table des matières n'a jamais paru. L'*Autobiographie* nous en fait connaître le motif : « Index ad calcem tomi tertii promissus, y est-il dit, typographi socordia non modo intra paucos dies, ut promissum fuerat, sed nec intra paucos menses in lucem exiit. » La mort de Van de Velde, arrivée le 9 janvier 1823, fut cause que la publication n'eut pas lieu.

II. MANUSCRITS.

1. Lectio scripturæ et varia de scripturis et veterum patrum testimoniis sumpta argumenta. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15251.

2. Reflectiones ad responsa professorum seminarii generalis Lovanii, dum in examinanda eorum doctrina arch. Mechliniensis illic occuparetur, ejus rogatu in chartam conjectæ.

3. Réflexions sur les réponses des professeurs du séminaire général à Louvain, en 1789.

4. Dissertatio adversus J. Bellegarde aliosque Jansenianæ factionis auctores composita in abbazia Alnensi.

5. Dissertatio ubi de bulla *Unigenitus* et S. Facultatis theol. constitutione ac gestis non pauca historice deducuntur.

6. Puncta quædam adstruentia necessitatem libertatis episcoporum in tradendo pabulo doctrinæ populo sibi commisso.

Ces cinq derniers mss. sont cités par le *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15315.

7. Oratio in actu licentiæ crud. D. Theys ex Opoeteren, die 16 octobris 1792, de librorum censura. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15251.

8. Oratio habita in templo R. P. Dominicanorum Lovanii, 7 martii 1776. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15251.

9. Vesperiæ in actu licentiæ crud. D. Aertgeerts ex Vorst, die 13 octobris 1793, et aliæ orationes. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15251.

10. Orationes academicæ variæ. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 12782.

11. Analyse et abrégé de l'ouvrage de M. Winckelman : *Histoire de l'art de l'antiquité*, trad. de l'allemand par Huber. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 6944.

12. Notice des modèles faits sur les antiques qui existent à Rome et ailleurs, rassemblés dans les rez-de-chaussées de la galerie à Dresde, et voyage de Dresde à Königstein. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 6973.

13. Catalogue systématique des éditions de la Bible, tant en langue originale que dans ses différentes versions. *Catalogue de Van de Velde*, II, n° 15298.

14. Lettre sur les affaires de l'église de Troyes en 1813, composée à la demande de M. Desjardins, curé de Réthel;

ou observations sur la lettre de MM. les prétendus vicaires-généraux de Troyes du 10 novembre 1813. *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, n° 15516.

15. Un écrit sur l'*enseignement public*, composé par ordre du prince de Méan, archevêque de Malines. Vol. in-4° dans la bibliothèque de Mgr. de Ram.

16. Plusieurs autres mss. sont renseignés au *Catalogue des livres de Van de Velde*, II, nos 11124, 11125, 11136.

III. OUVRAGES ANNOTÉS.

1. *Notitia conciliorum sanctæ Ecclesiæ*, in qua elucidantur exactissime tum sacri canones, tum veteres novique Ecclesiæ ritus tum præcipuæ partes ecclesiasticæ historiæ, auctore JOANNE CABASSUTIO. Lovanii, typis Joan. Franc. Van Overbeke, 1776, in-8°.

2. *Historia et concordia evangelica theologi Parisiensis*. Lovanii, e typographia academica, 1779, in-8°.

Les notes de ces deux ouvrages sont de Van de Velde.

3. Le *Catalogue des livres de Van de Velde* indique plusieurs ouvrages enrichis de notes dues à notre auteur; nous citerons les suivants qu'on rencontre au tome II : nos 6178, 6974, 6984, 7107, 8286, 8930, 8950, 8963, 9296, 9846, 10039, 10920, 12030, 12394, 12763, 13237, 13728, 13737 et 15275.

NOTICE SUR LE VÉNÉRABLE HENRI DE LOEN ,
CHARTREUX , ANCIEN PROFESSEUR ET REC-
TEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN (1).

Henri Loënius (*Henricus de Loen* ou *Loenis*) nommé en flamand *Loen* ou *Loenke*, et *van Loe*, naquit à Louvain, en 1406, d'une famille à laquelle paraissent avoir appartenu *Henri* et *Jérôme Loenis*, bourgmestres de cette ville en 1343 et pendant les années suivantes (2). Il fut au nombre des premiers élèves de l'Université érigée en 1425, et au concours général de la faculté des Arts, en 1428 ou 1429, il obtint la première place. Peu après il fut promu au

(1) SOURCES : — Raissius, *Auct. ad Nat. SS. Belgii* p. 16 vers., a donné sa vie d'après une chronique manuscrite de la chartreuse de la Chapelle près d'Enghien, et d'après un autre manuscrit relatif à la fondation de cette maison. Voyez Sutor, *Vitæ Carthus. lib. II* p. 578; Dorlandus, *Chron. Carthus.* p. 449, et la traduction française de cet ouvrage par Adrien Driscart, Tournai 1644, p. 250; Petreius, *Bibl. Carthusiana, sive illustrium ord. Carthusiani scriptorum catalogus*, p. 135; notre édition de Molanus, *Historiæ Lovaniensium libri XIV*, tom. I p. 474, 587 et 595; Valerius Andreas, *Fasti acad. Lov.* p. 50 et 256; Foppens, *Bibl. Belg.* tom. I p. 456; Paquot, *Mém.* tom. VII p. 46; Bax et de Ram, *Catalogus omnium Primorum in generali Philosophiæ et Artium promotione Univ. Lovaniensis*, p. 41, et dans les *Analectes pour servir à l'hist. eccl. de la Belgique*, tom. I p. 390, un art. de M. le prof. Reusens sur les promotions de la faculté des arts à Louvain.

(2) Voyez Molanus, *op. cit.* tom. I p. 587.

grade de maître-ès-arts. L'Université naissante se hâta de s'associer un élève aussi distingué par ses talents que par ses vertus. Ayant à peine quitté les bancs de l'école, il fut agrégé à la faculté des arts et chargé d'enseigner la philosophie et les mathématiques. En 1454, il devint titulaire du cours public de philosophie morale (*professor Ethices*), qui était fait dans la *Schola artium* ou le *Vicus*. Nommé, pendant la même année, examinateur des candidats à la licence dans la faculté des arts, il éprouva quelque opposition de la part de ses collègues parce qu'il s'était dispensé d'assister régulièrement à certains actes publics qui avaient lieu dans l'école de la faculté (1). Cette espèce de négligence pouvait cependant trouver une excuse dans les soins que Loënius avait employés, depuis plusieurs années, pour consolider, dans la maison qu'il habitait, un collège dont il fut le fondateur et le premier régent ou prin-

(1) « Anno 1454, electo in decanum Henrico de Loen, fuit contradictum quia non sufficienter visitaverat actum quodlibetorum. » Molanus, *op. cit.* tom. I p. 587.— Dans le premier volume des Actes de la faculté des arts, manuscrit conservé aux Archives du royaume à Bruxelles, on lit sous le 5 février 1454 : *Quia aliqui magistri se opposuerunt electioni factæ de persona magistri Henrici de Loë, qui dicebant ipsum non sufficienter visitasse actum quodlibetorum, ideo placuit facultati dare deputatos, qui de causa inquirerent.* Il ne s'agissait donc pas de la nomination de doyen, comme le dit Molanus, mais d'une désignation d'examineur. D'ailleurs les actes originaux de la faculté des arts prouvent que Loënius était doyen en 1430 et en 1439, et non en 1454.

cipal. Cet établissement, destiné à recueillir des étudiants sans fortune, conserva le nom de collège du Porc (*Pædagogium Porcense*), parce que Jean Widoë ou de Wydoë, qui en fut le troisième régent et qui mourut en 1473, ajouta à la fondation primitive une autre maison située comme celle de Loënius vis-à-vis d'un local nommé le *Porc-Sauvage* (1).

Absorbé en quelque sorte par sa charitable sollicitude envers les étudiants pauvres et par les devoirs de l'enseignement à la faculté des arts, il savait cependant se ménager le temps nécessaire pour continuer ses études théologiques. Le 27 novembre 1437, il prit le grade de bachelier en théologie, et à cette occasion la ville de Louvain lui donna une gratification de seize pots de vin (2), sans doute comme un hommage rendu à son zèle pour l'enseignement. La même année, à la fin du même mois, il fut élu rec-

(1) *E regione domus Porci Sylvestris*, dit un ms. de la faculté des arts. A cause de cette situation, Loënius lui-même avait intitulé son établissement *Collegium de Porco-Novo*. Dans la direction de ce nouveau collège, il fut secondé par Nicolas Lamberti de Valckenisse, alors professeur à la faculté des arts, qui devint docteur en médecine en 1439, et archidiacre de Notre-Dame d'Anvers vers 1454. Voyez notre *Synopsis Actorum eccl. Antverpiensis*, p. 130. — Le collège créé par Loënius devint, avec ceux du Lys, du Faucon et du Château, une de ces quatre célèbres pédagogies de la faculté des arts qui pendant plus de trois siècles ont rendu tant de services à l'enseignement.

(2) 16 *gelten Rynswyn*. Comptes de la ville de cette année. Les rétributions des professeurs étaient alors fort exigües et se payaient en partie en argent et en partie en nature.

teur de l'Université (1). En 1441, on le nomma *Dictator*, emploi de haute confiance qui obligeait le titulaire à prendre soin de toute la correspondance académique (2).

Malgré les liens qui attachaient Loënius à l'Université qu'il avait vue naître et à la prospérité de laquelle il s'était dévoué, il se crut cependant appelé à embrasser une vie plus parfaite et à se retirer entièrement du monde. Le 19 juillet 1441, il prit congé de ses confrères, après avoir confié la direction de son collège à son ancien ami Nicolas de Valkenisse (3), et alla s'enfermer dans la chartreuse de la Chapelle près d'Enghien. Dès qu'il eut terminé son noviciat, on le nomma vicaire du couvent; un peu plus tard ses supérieurs le désignèrent pour être le premier prieur de la chartreuse de Scheut, fondée par le magistrat de Bruxelles en 1456 (4). Il gouverna

(1) Molanus, *op. cit.* tom. I p. 471. Le rectorat était alors trimestriel.

(2) Val. Andreas, *op. cit.* p. 50.

(3) Les libéralités faites encore par Loënius au collège du Porc, au moment de sa retraite chez les Chartreux, semblent avoir fourni le motif pour lequel le prieur des Chartreux de Louvain fut désigné comme un des proviseurs de cet établissement, ainsi que du collège de Standonck.

(4) La riche chartreuse de Scheut, connue sous le nom de *Notre-Dame de Grâce*, fut détruite et pillée par les Calvinistes, en 1578, et les religieux se virent contraints de se réfugier à Bruxelles, où ils firent bâtir, en 1588, un nouveau couvent. Le chœur de l'église de Scheut, qui était resté debout, fut restauré et transformé en chapelle en l'honneur de la très-sainte Vierge dont l'image mira-

cette maison avec une grande sagesse pendant vingt ans , et la rendit florissante tant sous le rapport spirituel que sous le rapport temporel. Croyant le sort de cette nouvelle colonie de son ordre complètement assuré, il demanda la faveur de pouvoir se démettre de ses fonctions de supérieur et de revenir dans le cloître où il avait prononcé ses vœux.

De retour au couvent de la Chapelle, il n'y jouit pas longtemps de cette entière solitude qu'il ambitionnait. Pendant huit ans il dut remplir les fonctions de visiteur de la province, et à la mort du père Laurent Musgheselle , prieur de la Chapelle , décédé le 3 décembre 1477 , on le choisit pour le remplacer. Là , comme à Scheut , il édifiait ses confrères par la ferveur de sa piété , par l'austérité de sa pénitence , par la douceur de son caractère, par son inépuisable charité envers tout le monde. S'il survenait quelque dissentiment entre des religieux de son ordre , il ne savait avoir du repos qu'après les avoir réconciliés ; et lorsqu'il apprenait qu'un d'entre eux éprouvait des tentations ou des afflictions, il ne quittait leur cellule

culeuse attirait dans cet endroit , depuis 1443 , une grande affluence de fidèles. Voyez Sanderus , *Brabant. illustr. tom. II p. 349*, et Wauters et Henne , *Hist. de Bruxelles , tom. I p. 251 , 254 et 504*, et *tom. III p. 635*.

C'est à Scheut , sous la toute-puissante protection de Notre-Dame de Grâce , que se trouve réunie aujourd'hui, sous la direction d'un zélé ecclésiastique du diocèse de Malines , M. Théophile Verbist , une congrégation de missionnaires approuvée par le Saint-Siège pour évangéliser la Chine. Voyez *Revue catholique* , 1863 , p. 511.

qu'après les avoir rendus au repos et à la tranquillité par ses consolations et ses exhortations. La respectueuse affection qu'on lui portait dans toute la province de l'ordre l'avait fait surnommer le *Père des Pères*. Doué d'une grande science et considéré comme un des théologiens les plus remarquables de son époque, il se distinguait par une rare modestie. Les religieux aimant l'étude et appliqués à la composition d'ouvrages étaient ses enfants chéris; il avait l'habitude de leur dire *qu'ils produisaient plus de fruits par la plume et les doigts que d'autres par la langue et les discours*.

Par suite des austérités, qu'il n'avait cessé de pratiquer, son corps était devenu, quelque temps avant sa mort, presque aussi sec et aussi aride qu'un bâton. Plein de bonnes œuvres, il mourut à la Chapelle, le 3 février 1481, à l'âge de 73 ans, dont il en avait passé quarante dans l'état religieux. Un fait touchant se rapporte à la mort du père Loënius : au moment de son décès, son confrère le père Arnoul Kaereman, son successeur depuis quelque temps dans les fonctions de prieur de la Chapelle, éprouva la plus profonde douleur et s'écria en gémissant : *Pourquoi, ô mon père, pars-tu et pourquoi me laisses-tu ici ? Ma volonté est que je meure avec toi, car je ne puis vivre sans toi*. Depuis cet instant, le père Kaereman éprouva un dégoût insurmontable pour toute nourriture ; accablé de tristesse et de douleur, il suivit son ami dans la tombe, à une distance de peu de jours.

Les Chartreux comptent le père Loënius parmi les vénérables de leur ordre. Les annales de l'Université de Louvain lui attribuent aussi le titre de *Vénérable*, et cette institution le place au nombre de ses premiers bienfaiteurs et de ceux qui l'ont illustrée par leurs écrits. Mais, on ne connaît plus aujourd'hui que quelques titres des nombreux ouvrages qu'il composa et qui tous sont restés manuscrits. Foppens et Paquot mentionnent d'après la *Bibliotheca carthusiana* les écrits suivants :

1. *In libros Ethicorum Aristotelis*, commentaire qu'il rédigea sans doute pour son cours de philosophie morale à Louvain.

2. *In Psalterium Davidis*. Sixte de Sienne, *Bibliotheca sancta*, p. 239, édit. de Paris 1610, où il transforme par erreur le nom de Loënius en celui de *Henricus Logen*, parle de ce commentaire sur les Psaumes. La même mention, comme la même erreur au sujet du nom, se rencontre dans l'*Apparatus sacer* du père Possevin.

3. *Sermones*, sans doute des discours et des exhortations préparés pour l'instruction des religieux de son ordre.

4. Une quantité d'autres traités dont les titres mêmes sont inconnus aujourd'hui.

NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS SUR LA RÉSIDENCE
DE JOSEPH BARBATUS EN BELGIQUE ET SUR
LES CIRCONSTANCES DE SON DÉPART. — SUP-
PLÉMENT A UNE NOTE PUBLIÉE EN 1852 PAR
M. LE PROFESSEUR FÉLIX NÈVE (1).

L'examen que nous fîmes naguère d'un livre très-rare imprimé à Louvain, un *Speculum hebraicum* ou lexique hébreu en tableaux synoptiques, nous conduisit à des recherches sur son auteur, chrétien d'Égypte, Joseph Aboudacnus, dit Barbatus (2). Il nous fut facile de mettre ce livre en rapport avec les publications de grammaire et de lexicographie hébraïque qui datent de la même période, et de décrire le mécanisme des tableaux qui le composent. Mais nous ne parvinmes point alors à éclaircir plusieurs faits importants concernant le séjour de l'auteur en Belgique, l'accueil qu'il y reçut et les titres qu'il eut le droit d'y porter; nous ne pûmes non plus déterminer vers quelle époque il aurait séjourné en Angleterre où il a laissé les matériaux d'une histoire des Coptes ou des Jacobites d'Égypte, imprimée en

(1) Voir dans les *Analectes de 1852*, pag. 68, la *Note sur un lexique hébreu qu'a publié à Louvain en 1615 Joseph Aboudacnus, dit Barbatus, chrétien d'Égypte*.

(2) Cette épithète est la traduction de son nom arabe « Père de la Barbe, » comme on l'interprète dans l'article consacré à Aboudacnus dans la *Nouvelle biographie générale* de la maison Didot.

latin et traduite en anglais dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Des pièces copiées récemment aux Archives du royaume et mises à notre disposition par M. l'abbé De Ridder, vicaire à Bruxelles, nous permettent enfin de donner des renseignements satisfaisants sur les derniers temps du séjour de Joseph Barbatus dans les Pays-Bas. Nous ne doutons plus aujourd'hui qu'il n'ait pris le titre de professeur de langues orientales, parce qu'il avait été autorisé à professer ces langues à l'Université de Louvain (et non pas à Anvers, comme nous le fit supposer la dédicace du *Speculum hebraicum* aux Magistrats de cette grande ville). Nous savons qu'il fit d'inutiles démarches dès 1616 pour étendre à Louvain ses leçons de l'hébreu à d'autres langues orientales, ainsi qu'il l'avait promis dans la préface de son Lexique, et pour publier des textes arabes à l'aide de caractères qu'il aurait fait fondre; nous savons de plus que l'année suivante il dut quitter Louvain et se diriger sur l'Allemagne avec un subside qui lui fut alloué par l'archiduc Albert sur la proposition de ses conseillers.

Voici d'abord le texte original de la requête adressée par Joseph Barbatus à l'effet d'obtenir un secours extraordinaire pour diverses publications en langue et en lettres arabes. La pièce (liasse 1288) est adressée à S. A. l'archiduc Albert, à qui elle dut être présentée par le conseil privé :

« Remonstre en toute humilité Josephus Barbatus, professeur de la langue hébraïque et aultres orien-

teles en l'Université de Louvain, qu'il désireroit de faire imprimer quelques volumes et livres par lui composés; sycomme *la Grammaticque* et *Lexicon* en langue arabique, et du latin translaté en icelle langue certain livre de la *Conversion de toutes nations*, les *OEuvres du révérend père Thomas à Jesus*, provincial des Carmélites déchaulcez, lesquels seront plus de profiet et utilité en langue arabique que latine d'aultan que tous les Asiaticques et Africains quy usent de la langue arabique, sont la pluspart ou hérétiques ou schismatiques et payens, et par ainsy en pourront tirer beaucoup plus de profiet; outre ce, le pseaultier en quatre langues, fort commode aux escoliers, (en langue hebraïque, arabique grecque et latine), avecq certain livre mathématique composé par certain docte personaige envoyé à Lisbonne de Lusitanie à Vincentio de Noguera, et depuis au Remt, pour estre translaté interprété et imprimé: mais comme ne se treuvent en ces pays aucuns imprimeurs quy ayent à ce lettres propres ou caractères pour estre chose sy rare, le suppliant a commencé à y mestre la main pour procurer lesdictes formes de caractères, lesquelles ne se pœuvent parfaire à sy sobres gaiges que de 400 fl. par an; suppliant partant qu'il plaise à V. A. le secourir en monique de quelque honneste somme à l'effect susdict. »

(Accordé 250 florins (ou 100 phles) le 21 novembre 1616.)

Dans la réponse qui fut faite à Barbatus, en date

du 16 août 1616 pour lui accorder un subside de 200 florins, on lui donne le nom de lecteur des langues orientales à l'Université de Louvain.

Les tentatives de Joseph Barbatus n'eurent pas de succès, du moment où l'utilité des cours qu'il voulait ouvrir fut contestée à Louvain par ceux qui avaient la direction et la surveillance des hautes études. La faculté de théologie fut d'avis de lui retirer l'autorisation de professer, en invoquant non-seulement des désordres qu'on lui reprochait et des doutes qu'on avait conçus sur son orthodoxie, mais encore la non-opportunité d'une leçon d'hébreu rétribuée qui fût inscrite dans le programme des études (1). Voici le texte latin, ne portant point de date, de la décision prise par la faculté et rédigée sur son ordre par son bèdeau, Gerard Rivius (2).

« *Facultas sacra theologiæ Lovanii, super professione Josephi Barbatæ Arabis consulta, respondet illam suo judicio continuandam non esse.*

» *Quia professor ille ob confessatum rectori concubinatum ab eodem poenitentiam accepit.*

» *Deinde quia de christiana ac catholica fide ipsius non sic informata est, ut segura sit ipsum esse catholicum.*

(1) Nous avons présumé antérieurement qu'on n'aurait pas laissé établir une seconde chaire d'hébreu à côté de celle de Valère André (*Mémoire hist. et litt. sur le collège des Trois-Langues*, p. 355).

(2) C'est probablement l'imprimeur de ce nom, Gérard Van Rivieren, qui avait mis son nom au *Speculum* de 1615 et la vignette du Pégase qui était son enseigne.

» Denique quia professio ipsius supervacanea est, eo quod Lovanii ex fundatione Buslidiana sit et actu exerceatur professio hebræa, paucis illius linguæ studiosis sufficiens, eo magis quod apud religiosos hebræa lingua etiam doceatur. Est etiam præfata Barbatî professio importuna, quia horis totius pene dici per alias professiones occupatis, professioni arabis vix reperitur commoda hora.

» De mandato eximiorum dñorum meorum
decani et cœterorum magistrorum regen-
tium,

» Gerardus Rivius, dictæ facultatis
bedellus et notarius per con-
cilium Brabantiae admissus. »

L'avis de la faculté de théologie fut porté au conseil privé, au moment même où l'abbé de Park, consulté à cet effet, déclarait inopportune toute allocation destinée à l'enseignement des langues orientales, ou à la fonte de caractères étrangers, en présence des demandes de subsides déjà faites pour d'autres chaires, entr'autres dans la faculté de médecine. La lettre de l'abbé qu'on va lire (1) fait allusion en outre à l'insuccès des essais de Joseph Barbatus pour réunir des auditeurs depuis son arrivée à Louvain.

(1) Cette pièce et les deux suivantes font partie de la liasse 494 des archives.

« Au conseil privé.

» Amplissimi Domini.

» Ut litteris Ampl^m Vestrarum, in causa Josephi Barbati arabis, 17 hujus ad me scriptarum, satisfaciam : Amplitudines Vestræ scire dignabuntur, quod quamvis non videatur ambigendum quin ad tam celebris Universitatis uti Lovaniensis est, splendorem pertineret, habere orientalium quoque linguarum, ut eruditum, ita et cordatum, sedulum, probatæque fidei professorem; quod tamen non sine maxime difficultate, ab ordinibus, pro Barbato quem ad illas linguas docendas ordines assumpserant, et modo, ob certas causas, Ampl. Vestris notas, dimiserunt, certum stipendium obtineri poterit tum quod novissimo augmento, quod professionibus, auctoritate Ser^{mi} Principis, pro bono publico addiderunt, satis, imo et nimis sint gravati, tum etiam, quod pro dotandis lectionibus in facultate medica, in nupera visitatione, per Ser^{um} Principem, necessario erectis, apud eosdem status agatur, nullaque sit apparentia, quod et has et istam dotabunt; ita ut vel supprimendæ sint duæ istæ medicæ, quarum una est institutionum, altera vero Anathomix et Bothanicæ, vel Orientalium linguarum professio, non resumenda; tum denique quia non videtur istius orientalium linguarum professionis necessitas vel fructus, non necessitas, si de Hebræâ agatur quia jam plures habet professores, non fructus, si de aliis orientalibus loquamur, quia eas nec docet nec docuit, et cum eas docere conatus est non habuit auditorem : ut autem in iis linguis,

aliquid edat, nec hoc potest quia, ut libellus ejus supplex habet, ad characteres faciendos, desunt artifices. Cum igitur non videatur hic reperiri pregnans necessitas vel evidens utilitas, non apparet etiam quod ordines facile inducentur ut publicam pecuniam, ad professionem non omnino requisitam, applicent sicut nec forsitan tuto possent. Ut autem hoc faciant pro solo Universitatis splendore, non videtur causa satis gravis, presertim cum patria tam multis, magnisque debitis, sit onerata, ut Ampl^{nes} Vestræ norunt. Quare propter has, aliasque perplures rationes, competentis, certique pro orientalium linguarum professione, stipendii assignatio, indubie non parvam apud ordines, si proponatur, habitura est difficultatem et verosimiliter nullus obtinebitur consensus. Ideoque Amplit^{nes} Vestræ perpendere et pro sua prudentia dijudicare poterunt, quid hac in re pro auctoritate Ser^{mi} Principis, et bono publico fieri expediat quorum prudentissimo judicio cuncta submittens, oro, rogo Deum opt. max.

» Amplissimi Domini

» Ut Amplit^{nes} Vestras

nobis patriæque nostræ diutissime gratia sua incolumes florentesque servare dignetur.

» Ampum vestrum ad omne obsequium promptissimus,
F. JOANNES abbas Parcen. »

» Ex Parco 21 octobris 1617. »

Éclairés par la susdite lettre, les membres du conseil privé proposèrent au prince de congédier Barbatus, et de le recommander à l'empereur d'Allemagne. C'est ce qu'on va voir dans la lettre ci-après :

« De ceulx du Conseil privé
du 4^e de novembre 1617.

» Monseigneur,

» Ayans suyvant le commandement de V. A. S. demandé l'advis du prélat du Parcq sur la requête de Joseph Barbatus d'Arabie, il nous a respondu ce que V. A. S. sera servie veoir par sa lettre cy-jointe; le contenu de laquelle avecq l'escript de ceulx de la faculté en théologie à Louvain allant aussi quant et ceste, ayant par nous esté veu et examiné; il nous semble que, pour les raisons y reprinses, V. A. S. pourra bien licentier ledict Barbatus et luy donner quelque mot de recommandation à S. M. I. Et si en subvention des frais de son voyaige V. A. S. désire luy accorder quelque gratuité, nous le remettons à son bon plaisir, prions Dieu donner à V. A. S., Monseigneur, très-longue et heureuse vie.

» De Bruxelles le, 4 de novembre 1617.

» De V. A. S. très-humbles et très-obeyssans serviteur vassaulx et subjectz
les chef président et aultres de son
conseil privé.

» GOTTIGNIES. »

Peu après ordre fut donné par l'archiduc de fournir à Barbatus la somme de 500 florins pour les frais de route de celui-ci du Brabant jusqu'à Prague. La pièce adressée à de Robiano est ainsi conçue :

« A M. de Robiano.

» Du ix de novembre 1617.

» Monsieur S. A. a donné permission à Josephus Barbatus ayant enseigné les langues orientales en l'université de Louvain, de se pouvoir retirer vers Prague. Et pour faire son voyage luy at accordé une *ayuda de costa* de cinq cens florins une fois; de quoy elle m'a commandé de vous advertir pour faire despescher les ordres nécessaires afin qu'il en soit payé promptement.

» FRITEMA.

» De Tervueren, 9^e de novembre 1617. »

On croirait aisément que Barbatus fit un séjour assez long dans les états de l'Empereur, et qu'il y laissa le manuscrit de son abrégé de grammaire arabe daté de 1620, dont parle Lambecius comme conservé à la bibliothèque de Vienne. Maintenant qu'on connaît les circonstances dans lesquelles il a abandonné les Pays-Bas, on ne peut guère s'étonner que Valère André et nos autres écrivains du même temps n'aient fait aucune mention ni de la courte apparition de cet hébraïsant étranger ni même du lexique qu'il avait fait imprimer à Louvain.

La plupart des biographes admettent que Barbatus

est entré vers la fin de sa vie dans l'ordre des Jésuites, comme nous l'avons constaté dans la Note citée ; mais on a lieu de supposer à cet égard une méprise bien des fois répétée , provenant d'une fausse indication bibliographique , parce que les catalogues de la Compagnie de Jésus en plusieurs pays (Angleterre, Autriche, Flandre, etc.) gardent le plus profond silence sur notre personnage (1).

(1) Voir la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, IV série, Liège, 1858, pp. 2-3. — Voir *ibid.*, l'art. de J. B. Martignac, *S. J. Bibl.* I^e série, p. 482.

APPENDICE A LA NOTICE SUR LE DOCTEUR ET
PROFESSEUR EN MÉDECINE HENRI JOSEPH
REGA.

Les *Analectes* de 1840, num. 3 p. 1 (*Annuaire* 1840, p. 159) renferment une notice sur la vie et les ouvrages du célèbre Rega par feu M. le professeur Martens. La notice a été suivie d'un supplément imprimé dans les *Analectes* de 1847, num. 10 p. 61 (*Annuaire* 1847, p. 217), extrait de l'éloge historique de Rega lu, en 1843, à la séance publique de l'Académie royale de médecine par le même professeur. Un élève distingué de l'Université catholique, M. le docteur F. J. Malcorps de Louvain, a aussi consacré un remarquable travail à cette gloire de l'Université : *Rega, sa vie et ses ouvrages ; Louvain 1846, in-8°*.

Comme appendice à ces travaux, et surtout comme souvenir d'un pieux usage observé autrefois nous reproduisons ici la *carte mortuaire* publiée en 1754, à l'occasion du décès de l'illustre professeur. Pareilles *cartes*, qui nous fournissent souvent de précieux renseignements historiques, valent bien ces froides et banales *lettres de faire part* usitées aujourd'hui.

+

« Anno reparatæ salutis millesimo septingentesimo
quingagesimo quarto, die 22 julii, consuetis Eccle-

siae sacramentis ad æternitatis viam præmunitus, in Domino obdormivit perillustis, amplissimus ac clarissimus dominus dominus Henricus Josephus Rega, medicinæ doctor ac professor primarius, nec non serenissimæ ac celsissimæ principis Mariæ Elisabethæ Belgii Austriaci, dum viveret gubernatricis etc. Consiliarius et archiater. Natus est vir amplissimus Lovanii 26 aprilis 1690 et in ecclesia S. Quintini baptizatus. Parentes habuit inter insignes hujusce civitatis cives, ut ampla re familiari, ita et avita pietate conspicuos, *Petrum Rega* et *Christinam Van Herrebergen*, qui sub oculis suis in timore domini educatum, simul humanioribus disciplinis institui curarunt in gymnasio SS. Trinitatis, percelebri purioris litteraturæ et morum schola. Ubi in omni parte ita profecit ut in græcis æquè ac latinis semper primas retulerit, et morum integritate cæteris præluxerit. Tum in celeberrimo pædagogio Porcensi philosophiæ operam dedit; ejusque principiis, rationalibus et experimentalibus maturè allectus, mox totum medicinæ se impendit. Ea sagacitate et felicitate ut fisci et decani munere perfunctus et 7 aprilis 1712 licentiæ gradum adeptus, jam tum spem faceret tanti viri, quantum aliquando hæc alma Universitas possedit. Itaque ut huic astrictus maneret, 24 maii ejusdem anni, per mortem expertissimi D. *De Lucq*, amplissimi DD. Consules hujus civitatis eum canonicatu secundæ foundationis in D. Petri et lectione eidem annexa donarunt. Hæc prima promotio ardentes ipsi in studia animos dedit, ut Parisios

se contulerit et brevi in anatomicis, chirurgicis et chemicis perfectus evaserit, et rarissimo exemplo, ea ætate tractatum illum composuerit de Sympathia seu consensu partium corporis humani, qui nulli eorum, quos postea edidit, elegantia, ordine aut doctrinâ cedit. Anno 1716, in locum D. *De Raedemaeker* chemiæ lectionem obtinuit et 22 februarii 1718 cum claris. *Favelet* et *Narez*, doctorali laurea est condecoratus; eodemque anno ad lectionem anatomiae pro paucis mensibus et 11 septembris defuncto claris. D. *Peeters*, per magistratum Lovaniensem ad lectionem primariam promotus. Subsequenti anno, cum ætatis trigesimum nondum attigisset, fasces academicos rector gessit, eosque ad summum academiae bonum 1722 iteratò assumsit. His honoribus adaucta viri fama, medicæ praxeos exercitio latè percrebuit. Nempe cum in eo æqualem habuerit neminem, seu consultationes per litteras, ex dissitis æquè ac vicinis regionibus seu confluentes undique domum ipsius infirmos : seu quos in hac urbe et omnibus circum provinciis visitabat decumbentes consideres. Artem verò liberalem ita exercuit liberaliter ut sostrum neglexerit sæpe et recusaverit : tenuioris verò conditionis hominibus et egenis æquè ac divitibus præsto, præter artis auxilium, crumenæ suæ opem largissime semper affuderit. Memor illius: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.*

» Sub tanto tamen praxeos labore, studium seu medicum, seu litterarium numquam neglexit. Testa-

tur hoc aviditas illa librorum et in eos impensa, quibus omnes Lovanii longo intervallo superavit : Testatur amplissima et selectissima bibliotheca, in qua nullus repositus liber, quem non præviè pervolverit : testatur illa quam typis mandavit generalis medendi methodus, aliique plures volumine quidem sed non utilitate minores tractatus. Diligentiam verò ejus et exactitudinem in docendo et scholam medicam dirigendo, quis ignorat? Ut tam crebro evocatus, itinera sua sic semper disposuerit ut nunquam lectioni deesset : ut exhaustus studio et labore quoad potuit extremo etiam morbo cathedram ascenderit : donec alienæ valetudini magis sollicitus quam suæ, omnibus inserviando consumptus sit. Laboriosissimi viri scientiam et sedulitatem, remunerare volens serenissima et celsissima princeps, archidux Maria Elisabetha anno 1740. Eum in consiliarium et archiatrum assumsit et effigie sua gemmis adornata condecoravit. Uti et ab annis, celsissimus princeps Carolus Lotharingiæ, Belgii gubernator, et celsissimus princeps de Lichtenstein eum transmissâ suâ effigie honorarunt. Scilicet ut pro meritis illud scripturæ experiretur : *Disciplina medici exaltabit caput illius et in conspectu magnatum collaudabitur.... A rege accipiet donationem.*

» Vere per Belgium non solum nostrum, sed et per alias provincias innumeri eum magnates in pretio habuerunt et non solum celebriores Europæ medici, sed et summi Ecclesiæ et reipublicæ procures, ejus et ore tenus et scriptis commercium honoris magis

quam ægritudinis causâ magni faciebant. Quæ res quanto bono fuerit et urbi et universitati, quoties imminens damnum et extremas calamitates, ut nupero bello averterit, ne nimiùm recrudescat dolor, quem tanti viri jactura infligit, silentio est prætereundum. Sane longiori ævo dignissimum amisimus, qui toties splendidiorē fortunam à potentissimis etiam regibus sibi oblatam suo erga patriam et academiam amorī postposuit : qui scientiâ, fortunâ, honore celebris, morum comitate animi obsequio, humanitate officiosissimâ, in negotiis gerendis summa prudentiâ, talem se præstitit ut charus et honoratus esset omnibus : qui totâ vitâ de omnibus bene meritus, ut post obitum prodesse numquam desinat, decem millia florenorum cambialium pro binis bursis, medicinæ potissimum destinatis, et alia duo millia bibliothecæ Universitatis legavit. Sic sua virtuti stat immortalitas. Sic memoria ejus in benedictione perpetua apud nos erit : at quod summum, meritorum et laborum præmio apud Eum, apud quem est fons vitæ, jam eum frui confidimus. Si quid tamen obsistat, preces vestras et sacrificia postulamus ut æterna quantocyus *Requiescat in pace.* »

**NOTICE SUR M. LE PROFESSEUR DE COUX, PAR
M. LE PROFESSEUR CH. PÉRIN.**

L'année qui vient de finir a vu s'éteindre un homme éminent, qui avait été associé aux travaux de l'Université catholique dès le premier moment de sa fondation. M. le comte Charles de Coux, ancien professeur d'économie politique à l'Université catholique de Louvain, est décédé à Guérande, en Bretagne, le 16 de janvier, à l'âge de 77 ans. Il y a vingt ans à peu près que M. de Coux a quitté l'Université de Louvain, mais son souvenir est toujours resté présent et cher à ses anciens collègues et à tous ceux qui ont été ses élèves. M. de Coux était de ces hommes qui laissent dans le cœur de ceux qui les ont connus un souvenir de respect et d'affection que le temps n'efface point.

M. de Coux était issu d'une ancienne famille du Limousin. Il naquit en 1787, au château du Chatenet, propriété de sa famille, situé dans la commune de Lubersac. Il éprouva dès l'enfance les vicissitudes de la fortune. Ses parents émigrèrent en 1792. Pendant que son père, le comte Michel de Coux, allait rejoindre l'armée des Princes, sa mère, qui était anglaise, le conduisit en Angleterre et confia son éducation à deux ecclésiastiques français. En 1803, M. et M^{me} de Coux rentrèrent en France avec leur fils, mais leur fortune presque tout entière avait été

la proie de la confiscation. Le jeune Charles de Coux se voua résolument au travail. Doué d'une rare intelligence, il perfectionna rapidement son éducation. Ayant obtenu la place de secrétaire-interprète de la législature de la Louisiane, il se rendit à la Nouvelle-Orléans, où il resta plusieurs années. Il y était encore lorsque, dans les premiers jours de l'année 1813, l'Angleterre ayant déclaré la guerre aux États-Unis, une armée de 15,000 hommes vint mettre le siège devant la capitale de l'État. Il prit part à la défense comme enrôlé volontaire. Revenu en France il reçut du Brésil la mission d'explorer les bords du fleuve des Amazones. Sa vie fut plus d'une fois menacée dans l'accomplissement de cette périlleuse entreprise. Durant son séjour dans l'Amérique du Sud il fut atteint de la fièvre jaune, à laquelle il faillit succomber, et sa santé en resta toujours profondément altérée. Il revint à Paris en 1823. Sa vie fut dès lors consacrée à l'étude et à la méditation des plus hautes questions de la philosophie et de l'économie politique. Comme beaucoup d'hommes de notre temps, M. de Coux eut à traverser les épreuves du doute. Lui-même a dit, au début de ses *Essais d'économie politique*, quelles luttes il eut à soutenir durant les temps difficiles à travers lesquels s'écoula sa jeunesse : « Émigré à l'âge de trois ans, élevé en Angleterre, jeté par les événements d'une vie orageuse en Amérique, j'ai longtemps vécu parmi des protestants et, je dois le dire, les enseignements catholiques de ma jeunesse s'étaient un peu effacés

de mon cœur par ce contact. Non que les objections ordinaires des partisans de la réforme ou de la philosophie moderne fissent une grande impression sur mon esprit; celles-là se réfutent d'elles-mêmes pour qui sait les comprendre. Mais il en était une d'un autre ordre et qui me semblait sans réplique. La société qui possède la vérité absolue doit être, ou finira nécessairement par être, l'aristocratie du genre humain; car la vérité est l'aliment naturel de notre intelligence, et, par conséquent, la cause de sa force. Cette force s'applique à tout, et son action s'étend sur le monde matériel comme sur le monde moral. Ainsi les progrès du genre humain se lient les uns aux autres, et la richesse n'étant elle-même que le fruit de la science, sa mesure doit dépendre de l'ensemble de ces progrès. S'il était vrai qu'une société catholique fût condamnée à rester stationnaire, il s'ensuivrait nécessairement que le catholicisme ne possède point cette vérité absolue que nous lui attribuons. Or, depuis les premiers jours de la réforme, les protestants d'abord, et les philosophes ensuite, n'ont cessé d'accuser la religion de nos pères, soit dans sa tendance, soit dans sa discipline, de je ne sais quelle inimitié, non-seulement pour les lumières qui sont la gloire de notre époque, mais encore pour ces biens tout matériels dont la jouissance est si chère à la faiblesse humaine. A les entendre, l'existence des nations catholiques est un long martyre, martyre qui n'aurait même pas le mérite d'être volontaire, puisqu'il ne serait que l'inévitable consé-

quence de leur culte. Il y a vingt ans surtout que ce langage était répété sans cesse, et ceux qui le tenaient jetaient avec complaisance aux catholiques l'exemple de la riche Angleterre et des autres pays protestants, dont le sort, en apparence si prospère, semblait offrir un désolant contraste avec la pauvreté de la catholique Espagne. Dès lors je m'occupais d'économie politique, moins dans les livres que dans le monde, et, je dois le dire, mes convictions chrétiennes furent plus qu'ébranlées. Je cessai de croire, et si je tombai seulement dans une complète indifférence, si je ne descendis pas plus bas, jusqu'à la haine, je le dus au souvenir des vertus qui avaient entouré mon berceau.

» Mais depuis 1810, les événements ont marché, et avec cette prospérité des Iles britanniques, qui m'avait ébloui, se sont dissipées mes premières illusions. Une étude consciencieuse des faits me conduisit à des résultats inattendus. Bientôt je reconnus que le catholicisme renferme dans ses conséquences pratiques le plus admirable système d'économie sociale qui jamais ait été donné à la terre. En lui demandant compte du résultat temporel de chacun de ses préceptes, j'appris à discerner dans les doctrines des économistes le vrai du faux, car j'aperçus bientôt que la science qui leur est chère cesse d'être vraie, c'est-à-dire, sort de la voie de l'utile, partout où elle s'écarte des enseignements catholiques. Ce qui m'avait égaré me ramena donc à la foi. »

Nous avons cité au long ces paroles parce qu'elles

résumé, mieux que tout ce que nous aurions pu dire, la vie et les travaux de M. de Coux. Sa vie fut toujours gouvernée par la foi, et vouée tout entière aux œuvres de la foi. Associé à la rédaction de l'*Avenir*, M. de Coux n'hésita pas un moment à répudier des doctrines qu'il avait professées avec une ardente conviction, mais que Rome condamnait. Tous ceux qui l'ont connu savent combien sa soumission fut, non-seulement entière, mais encore affectueuse, reconnaissante et vraiment filiale. Il se plaisait, dans ses entretiens, à revenir sur ce grave événement de sa vie, et il en prenait occasion de faire ressortir les avantages que les catholiques retirent, même au point de vue des progrès de la science, de l'intervention tutélaire d'une autorité infaillible, maintenant avec une inflexible rigueur la loi de l'orthodoxie. Lorsque l'Épiscopat belge fonda, en 1834, l'Université catholique à Malines, M. de Coux fut naturellement désigné, par ses travaux antérieurs, au choix des évêques, pour la chaire d'économie politique. Il occupa cette chaire durant onze années, et l'éclat de son enseignement contribua puissamment à fonder la réputation scientifique de la nouvelle Université. Aucun de ses anciens élèves n'a oublié tout ce qu'il y avait de profondeur et d'originalité dans sa pensée, de finesse dans ses aperçus, de distinction et de mâle éloquence dans sa parole. Ils n'ont pas oublié non plus avec quelle grâce et quelle parfaite bonté il prodiguait les conseils et les encouragements à ceux qui s'adressaient à lui, et avec quelle

admirable condescendance il examinait et souvent corrigeait leurs essais. Celui qui écrit ces lignes en conserve un souvenir qui ne mourra qu'avec lui.

Outre le cours d'économie politique, dans lequel étaient exposées, suivant la méthode ordinaire, les lois de la production et de la distribution de la richesse, M. de Coux faisait à l'Université de Louvain un *Cours d'économie sociale*. C'était son cours de prédilection. Il avait pour objet de déterminer, en faisant appel aux enseignements de la philosophie et de l'histoire, les conditions générales de l'existence des sociétés. Ce cours formait une sorte d'introduction générale à l'étude des sciences sociales. C'était là que l'éminent professeur exposait ses vues sur la reconstitution de la science économique par le principe chrétien. Il continuait par ce cours l'œuvre qu'il avait commencée, dès 1832, dans les conférences privées que donnaient à cette époque à Paris les principaux rédacteurs de *l'Avenir* (1). Une lettre d'Ozanam, écrite au commencement de l'année 1832, et récemment publiée dans la *Revue d'économie chrétienne*, nous montre que l'enseignement de M. de Coux n'avait pas fait à Paris moins d'impression qu'à Louvain. Voici comment s'exprime

(1) Les deux premières conférences de M. de Coux furent publiées à Paris, en 1832, sous le titre d'*Essais d'économie politique*, et réimprimées à Louvain, chez Vanlinthout et Vandenzande. — Une grave maladie que fit l'auteur, dans le courant de cette année 1832, l'empêcha de continuer la publication de ses conférences.

le célèbre professeur de la Sorbonne, alors étudiant à l'école de droit : « M. de Coux a commencé son cours d'économie politique, plein de profondeur et d'intérêt. Il y a foule à ses leçons, parce que dans ses leçons il y a de la vérité et de la vie, une grande connaissance de la plaie qui ronge la société, et un remède qui seul peut la guérir. » Le premier, M. de Coux formula un système complet d'économie politique au point de vue chrétien. On peut ne pas admettre toutes ses vues et contester quelques-uns de ses principes, mais l'honneur d'avoir été le fondateur de l'école d'économie politique chrétienne, qui s'est signalée depuis par tant de travaux utiles et intéressants, restera toujours attaché à son nom. Avant lui il y avait des essais, des traités remarquables sur des questions particulières, mais on n'avait jamais tenté de constituer en un corps de doctrine les solutions catholiques en matière d'économie politique. *L'Université catholique*, revue publiée à Paris sous la direction de M. Bonnetty, a reproduit les premières leçons du cours d'économie sociale fait à Louvain par M. de Coux.

En 1845, M. de Coux quitta l'Université de Louvain pour aller prendre à Paris les fonctions de rédacteur en chef de *l'Univers*. On était alors en France au plus fort des luttes pour la liberté d'enseignement. Le publiciste qui, dès 1831, avait défendu, devant la chambre des Pairs, avec M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire, le principe de la liberté d'enseignement, dans le procès de *l'école libre*, ne pouvait

manquer de répondre à l'appel que les catholiques français faisaient, quatorze ans plus tard, à son dévouement (1). La direction de l'*Univers* était une tâche des plus laborieuses et des plus délicates. L'abnégation personnelle de M. de Coux, le tact parfait qu'il mettait à toute chose, la vigoureuse logique avec laquelle il savait mener les discussions, en même temps que son urbanité et sa modération toute chrétienne envers ses adversaires, le rendaient éminemment propre à remplir cette tâche, dans les circonstances difficiles où se trouvait alors la presse catholique. M. de Coux abandonna la direction de l'*Univers* au mois de janvier 1848. Pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de février, l'*Ère nouvelle* le compta parmi ses collaborateurs. Il quitta ce journal en même temps que le Père Lacordaire, refusant de continuer sa coopération à une publication dont les tendances gallicanes devenaient de jour en jour plus manifestes.

A partir de ce moment, M. de Coux rentra dans la vie privée pour n'en plus sortir. Les seize années qu'il passa dans la retraite, tantôt à Paris, tantôt à Guérande, furent toutes remplies par les œuvres de la piété et de la charité chrétiennes. La maladie à laquelle il a succombé a été aussi longue que pénible ; il l'a supportée avec cette douce et inalté-

(1) Le discours prononcé par M. de Coux, devant la chambre des Pairs, le 19 septembre 1834 a été reproduit par le *Moniteur universel*.

nable résignation , que le chrétien puise dans une constante union avec Dieu. Pendant près d'un an et demi qu'elle a duré , il a été soutenu et consolé dans ses souffrances par une épouse digne de lui , et que sa mort laisse plongée dans une douleur que la foi seule peut adoucir. M. de Coux restera , dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu , comme un des types les plus accomplis de l'exquise distinction de l'ancienne société française , alliée à la connaissance la plus profonde du temps présent et à l'intelligence la plus vive des conditions de la vie sociale moderne. C'était la foi chrétienne , autant et plus encore que la pénétration et la rectitude naturelle de son esprit , qui l'avait mis à cette hauteur où les préoccupations exclusives disparaissent , pour faire place à une appréciation juste et sereine des mobiles intérêts de ce monde. C'était aussi le sentiment chrétien qui lui donnait cette affectueuse expansion, cette douce égalité d'âme, cette attention à ne jamais blesser et cette constante disposition à obliger , qui lui gagnaient si promptement les cœurs. M. de Coux était, dans le véritable sens du mot, un grand chrétien. C'est avec ce caractère que sa physionomie demeurera gravée dans le cœur de tous ceux à qui il a été donné de le voir de près , et de contempler en lui l'assemblage de toutes ces nobles et aimables vertus , que la diminution de la foi rend aujourd'hui de plus en plus rares.

TABLE.

<i>Décès de Sa Grandeur Mgr. J. B. Malou, évêque de Bruges.</i>	5
<i>Décès de Sa Grandeur Mgr. Louis Joseph Delebecque, évêque de Gand.</i>	21
<i>De vita et scriptis Thomæ Stapleton oratio, quam die 13 mensis julii 1863, habuit F. J. Ledoux, eccl. cathed. Leod. can. hon., phil. et s. theol. doctor, theol. dogm. prof. ord., quum ad gradum doctoris ss. canonum promoveretur vir eruditissimus Ludovicus Henry, presb. diœcesis Namurcensis.</i>	38
<i>De Joannis Francisci Van de Velde vita et meritis oratio, quam die 11 julii 1864 habuit Edmundus Henricus Josephus Reusens, bibliothecæ academicæ præfectus, s. theologiæ doctor et professor, dum sollemnis fiebat ad gradus academicos promotio.</i>	61
<i>Notice sur le vénérable Henri de Loen, Chartreux, ancien professeur et recteur de l'Université de Louvain.</i>	91
<i>Nouveaux renseignements sur la résidence de Joseph Barbatius en Belgique et sur les circonstances de son départ. — Supplément à une note publiée en 1852, par M. le professeur Félix Nève.</i>	98

<i>Appendice à la notice sur le docteur et professeur en médecine Henri Joseph Rega.</i>	108
<i>Notice sur M. le professeur de Coux, par M. le professeur Ch. Périn.</i>	113







